

Diplôme national de master

Domaine - sciences humaines et sociales

Mention - sciences de l'information et des bibliothèques

Spécialité - cultures de l'écrit et de l'image

**« Quant à ce féroce Desproges... »
Les Chroniques de la haine ordinaire,
une émission radiophonique
quotidiennement hargneuse ?**

Romane Coutanson

Sous la direction d'Evelyne Cohen
Professeure d'Histoire et d'Anthropologie culturelles (XX^e siècle)
Ecole Nationale Supérieure des Sciences de l'Information et des
bibliothèques (ENSSIB-Université de Lyon)

Remerciements

*À madame Evelyne Cohen pour sa clairvoyance,
Mais aussi à l'équipe de l'INA pour leur aide précieuse
Ou à mes parents, grands-parents et sœurs pour leur présence,
Une pensée particulière à madame Sandrine Bourrin sans qui
Rien n'aurait eu lieu.*

Outre ces remerciements bien mérités, ma reconnaissance s'adresse aussi

Respectivement à

Des amis réfléchis,

Incluant leurs relectures critiques.

*Naturellement, celles-ci ont contribué à l'élaboration de ce « petit pan de [mur
jaune », comme ils savent si bien le dire.*

À monsieur Yves Singer, auditeur sachant auditer et témoigner,

Ici s'exprime ma gratitude pour tous ceux qui ont participé à cette aventure.

Reste à la raconter

Et à la dédier, aussi, à tous ceux qui prendront le temps de la lire.

Résumé : *Les Chroniques de la haine ordinaire est une émission radiophonique diffusée de février à juin 1986. Son chroniqueur, l'humoriste Pierre Desproges, connu pour la provocation lettrée de son humour noir, réagit à l'actualité pour faire la critique vindicative de la société. L'objectif est d'analyser sa vision et ses visées tout en étudiant les stratégies qu'il développe pour y parvenir. Cette recherche permet plus largement de s'interroger sur les sensibilités de l'époque, en lien avec les frontières du rire qu'elles établissent.*

Descripteurs : Pierre Desproges – Chroniques de la haine ordinaire – Années 1980 – Humour – Ironie - Humoristes

Abstract : *Les Chroniques de la haine ordinaire was a radio program broadcasted from February to June 1986. Its host, the humorist Pierre Desproges, well-known for the literary provocation of his black humour, reacted to the news to make a vehement review of society. The purpose is to examine his vision and his ambitions while studying the strategies he develops to achieve his aims. This research allows us to largely question the sensitive contemporary interests of his pairs, in parallel with the boundaries of the laughter established at this time.*

Keywords : Pierre Desproges – Chroniques de la haine ordinaire – 1980s – Humour – Irony - Humorists

Droits d'auteurs

Droits d'auteur réservés.

Toute reproduction sans accord exprès de l'auteur à des fins autres que strictement personnelles est prohibée.
--

Sommaire

SIGLES ET ABREVIATIONS	7
INTRODUCTION	9
1. PIERRE DESPROGES, UN HUMORISTE SINGULIER	17
1.1. La construction d'une identité	19
1.1.1. <i>Une enfance en guerre</i>	19
1.1.2. <i>Une jeunesse erratique favorisant la découverte de ceux qui deviendront ses sources d'inspiration</i>	22
1.2. Un homme de médias	25
1.2.1. <i>Ses premiers pas dans le journalisme</i>	25
1.2.2. <i>Ses débuts à la télévision, prémices de la gloire</i>	29
1.2.3. <i>L'aventure de la radio</i>	32
1.2.4. <i>La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède : péripéties télévisuelles</i>	38
1.2.5. <i>Le défi de la scène</i>	40
1.3. « Écrivain » avant tout	41
1.3.1. <i>L'importance de l'écriture, le style Pierre Desproges</i>	41
1.3.2. <i>La reprise : Les Chroniques de la haine ordinaire et le second spectacle au théâtre Grévin</i>	44
1.3.3. <i>« Pierre Desproges est mort d'un cancer. Étonnant, non ? »</i>	46
1.4. En résumé : les Chroniques, signature d'une confluence entre l'« écrivain » et le contexte d'écriture	47
2. L'ÉTUDE DES CHRONIQUES DE LA HAINE ORDINAIRE : DE LA PERCEPTION DE L'ACTUALITÉ À SA CRITIQUE VINDICATIVE	48
2.1. Une année extraordinaire passée au crible de la haine ordinaire 50	
2.1.1. <i>« Un cri de haine désespérée d'où perce néanmoins une certaine tendresse » : une présentation de l'émission et de son fonctionnement</i>	50
2.1.2. <i>1986, une année passée au crible de la haine ordinaire</i>	55
2.1.3. <i>1986, chroniques d'une année extraordinaire</i>	58
2.2. De la critique de l'actualité à celle de la société	65
2.2.1. <i>Un scepticisme face aux bouleversements du monde des médias</i> 65	
2.2.2. <i>Une critique de « ces métiers péripatétiques du show-biz et des médias »</i>	72
2.2.3. <i>Un rejet du « charity-business » et des luttes antiracisme ciblées</i>	73
2.3. Les Chroniques : témoins des enjeux sociétaux de l'époque	78
2.3.1. <i>La critique de l'émergence de nouvelles valeurs fondées sur l'argent et le culte de la performance</i>	78
2.3.2. <i>La désacralisation des intellectuels et des institutions</i>	81

2.3.3. <i>La vision équivoque de Pierre Desproges : genre et sexualité ...</i>	85
2.4. En résumé : une intemporalité qui s'explique	88
3. L'ANALYSE D'UNE EMISSION MAITRISEE : STRATEGIES ET VISEES DESPROGIENNES	90
3.1. les positions ambivalentes, voire ambiguës de pierre desproges ..	91
3.1.1. <i>La posture misanthropique</i>	91
3.1.2. <i>Un bourgeois complexé</i>	94
3.1.3. <i>Le racisme des Chroniques : un antiracisme ?</i>	96
3.1.4. <i>Un positionnement politique incertain</i>	101
3.1.5. <i>Une écriture duelle.....</i>	105
3.2. La construction des Chroniques.....	108
3.2.1. <i>Analyse des stratégies discursives.....</i>	108
3.2.2. <i>Un rôle particulier au sein de l'œuvre desprogienne</i>	114
3.2.3. <i>De l'écrit à l'oral, l'octroi d'une marge de liberté</i>	118
3.3. Réceptions, réactions et pérennisation des Chroniques	122
3.3.1. <i>Les réactions en direct de l'auditoire.....</i>	122
3.3.2. <i>Les réactions différées des auditeurs</i>	126
3.3.3. <i>Des zones d'ombre persistantes</i>	129
3.3.4. <i>Les Chroniques de la haine ordinaire, regards contemporains .</i>	131
3.4. En résumé, un chroniqueur novateur	134
CONCLUSION.....	136
SOURCES	141
BIBLIOGRAPHIE	149
TABLE DES ANNEXES	153
TABLE DES MATIERES	276

Sigles et abréviations

BnF : Bibliothèque Nationale de France

CNAM : Conservatoire National des Arts et Métiers

ORTF : Office de Radiodiffusion Télévision Française

RDF : Radiodiffusion Française

RTF : Radiodiffusion-Télévision Française

INTRODUCTION

« Tournons humblement treize fois nos bérets plébéiens dans nos doigts gourds et saluons en Pierre Desproges le premier humoriste moderne non soluble dans le ressentiment poujadiste, dans le gag répétitif pour ratatinés encéphaliques ou dans la pathétique prestation boulevardière » écrit Patrice Delbourg¹ pour présenter Pierre Desproges. Cet humoriste, dont la majeure partie de la carrière se déroula dans les années 1980, apparaît singulier dans l'univers des humoristes de cette période. Par son écriture tout d'abord, car Pierre Desproges accorde une grande importance au travail de son style, qu'il soit littéraire, scénique, télévisuel ou radiophonique. Mais surtout par sa provocation, Desproges n'hésitant pas à s'attaquer violemment aux sujets tabous d'ordre religieux ou culturels, qui pèsent sur la société de son époque. Or, alors que nous sommes dans une période d'interrogations, de controverses, quant à la portée idéologique du rire, parfois destructrice, et aux limites qu'il faudrait, ou non, lui assigner², il nous a semblé intéressant de se pencher sur l'œuvre de cet humoriste³. S'il commence de bénéficier d'une reconnaissance dans le domaine de la recherche⁴, force est de constater que celle-ci se concentre surtout sur ses spectacles et son émission radiophonique *Le Tribunal des Flagrants Délires*. Une étude intégrale de l'œuvre desprogienne s'étant rapidement avérée impossible à la vue du temps qui nous était imparti, nous avons choisi de nous focaliser sur *Les Chroniques de la haine ordinaire*, que viendra ponctuellement éclairer un corpus secondaire constitué d'autres œuvres desprogiennes. Cette émission radiophonique, diffusée de février à juin 1986⁵ avant le journal de 19 heures sur France Inter, nous semble particulièrement intéressante car elle constitue une opportunité pour Desproges de réagir à l'actualité, et plus généralement à la société, de son temps, sous la

¹ Patrice DELBOURG, *Les jongleurs de mots*, Paris, Écriture, 2008, p. 563

² Nous faisons notamment référence à l'« affaire Dieudonné », portée jusque devant le Conseil d'État. S'y mêle l'interdiction de son spectacle « Le Mur » par de nombreuses préfectures arguant son contenu antisémite et la polémique suscitée par sa « quenelle », geste potache qu'il a progressivement, et sciemment politisé pour en faire un symbole nazi inversé, une dénonciation du système politique selon lui, que de multiples personnes se sont amusées à reproduire, notamment lors de manifestations publiques, et à diffuser sur les réseaux sociaux, certains prétendant n'y voir qu'un « jeu », d'autres en conscience de sa portée idéologique, notamment antisémite.

³ À l'occasion de notre recherche, et pour nous tenir informés de l'actualité sur le sujet, nous avons mis en place une veille informationnelle. Or, nous avons été étonnés, choqués même, de découvrir que les nouvelles pages qui nous arrivaient provenaient pour une grande part de sites d'extrême-droite, la plupart du temps xénophobes et antisémites. Cette récupération de la figure desprogienne nous a interloquée et poussée à mener cette recherche car elle semblait animée par un même but, s'offrir une respectabilité en reprenant à son compte, et au premier degré, les provocations d'un artiste désormais reconnu, notamment du monde intellectuel, médiatique et politique.

⁴ Comme en témoigne le colloque intitulé « La journée nécessaire de monsieur Pierre. Aspect de l'humour desprogien. » (7 juin 2013) organisé par l'École Normale Supérieure ou l'après-midi d'étude que lui a consacré la BnF, « Pierre Desproges – Moments de réflexions autour d'un iconoclaste » (6 novembre 2013).

⁵ Donc pendant cinq mois et non deux ans, comme l'affirme de manière erronée l'édition Pointdeux.

forme de courtes chroniques quotidiennes. Rappelons qu'étymologiquement, le terme de « chronique », emprunté au latin *chronica*, dérive de celui d'« annales » en grec (*ta khronika (biblia)*)⁶. Historiquement, une chronique est donc un « récit de faits historiques (qui suit l'ordre chronologique) ou qui prétend à l'authenticité historique »⁷. Cette définition peut s'appliquer à notre émission car le propos de Desproges s'établit sur des faits réels, mais aussi parfois sur des faits qu'il feint de faire passer pour réels. Le terme de « chronique » peut alors s'entendre au sens de « l'ensemble des nouvelles qui circulent »⁸, des bruits qui courent. En effet, les *Chroniques* accordent une part non négligeable à la rumeur. Nous le voyons, en partant de son sens radiophonique, celui d'un « texte lu ou dit au micro et qui concerne un thème particulier »⁹, Desproges joue avec les différents sens du terme « chronique ». Celui-ci ferait donc doublement œuvre de chroniqueur¹⁰, en tant que personne chargée d'une chronique de radio et en tant que témoin de son temps retranscrivant les faits, les actualités, tout en donnant son avis. C'est précisément cette manière de prendre position qui nous intéresse car elle implique que nous nous posions la question de sa subjectivité, et ce autant dans la sélection de l'événement, que dans son approche. Ainsi, ces *Chroniques* doivent être envisagées comme des prises de paroles individuelles, des billets d'humeurs. Cette approche permet de révéler le lien ténu qu'elles entretiennent avec l'humour. Dans le *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Jean-Claude Yon explique, en effet, que ce « dérivé du français *humeur* », apparaît au XVIII^e siècle dans la langue française. Il ajoute toutefois qu'il n'entre qu'en 1935 dans le *Dictionnaire de l'Académie française*, comme « forme d'ironie à la fois plaisante et sérieuse, sentimentale et satirique, qui apparaît appartenir particulièrement à l'esprit anglais »¹¹. Enfin, il voit dans la fin du XX^e siècle et le début du XXI^e siècle « l'âge d'or du rire dont l'humour serait, en quelque sorte, la formule la plus raffinée et la plus intellectuelle. » L'étude des *Chroniques* et de leur humour intrinsèque nous fait donc questionner la place de l'humour dans les années 1980, la définition qu'en donne la société et les provocations qu'elle tolère, mais aussi les limites qu'elle impose.

⁶ Cf. <<http://www.cnrtl.fr/definition/academie9/chronique>>

⁷ Cf. <<http://www.cnrtl.fr/definition/dmf/chronique>>

⁸ *Le Nouveau Petit Robert*, Paris, éd. Dictionnaires Le Robert, 1967

⁹ Robert PROT, *Dictionnaire de la radio*, s.l., PUG, INA, 1997, p. 155

¹⁰ Le terme de « chroniqueur » émerge véritablement au XIX^e siècle conjointement à l'essor de la presse (Ibid).

¹¹ Jean-Claude YON, in Christian DELPORTE, Jean-Yves MOLLIER, François SIRINELLI (dir.), *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Paris, PUF, Quadrige, 2010, p. 415. Remarquons qu'il précise que « le terme demeure difficile à définir et notamment à distinguer de l'ironie », comme nous le verrons.

Notre réflexion portera de ce fait sur les frontières de l'humour, fluctuant avec l'évolution des sensibilités. Nous examinerons comment Desproges s'en joue, mais aussi les stratégies qu'il met en place pour essayer de les subvertir tout en conservant l'appui du public. Cela nous demande donc aussi de nous pencher sur la tension entre l'individu et le contexte historique dans lequel il évolue. Et ce, en interrogeant la place particulière de Desproges dans la galaxie des humoristes de cette époque. Il semble, en effet, adopter une position en retrait, et ce pour trois raisons. Tout d'abord, il refuse de prendre parti politiquement alors que les années 1980 sont marquées par des bouleversements politiques forts avec l'arrivée, en 1981, de François Mitterrand à la présidence et de la gauche au pouvoir. En outre, Desproges refuse de s'engager dans la défense de causes humanitaires tandis que se développe rapidement le « charity-business », en France, mais plus généralement, à l'échelle planétaire. Enfin, les *Chroniques* témoignent d'une liberté de ton très subversive, notamment dans les propos tenus sur le racisme. Pourtant, elles sont créées dans l'effusion des premières années « Touche pas à mon pote »¹². De telles positions inscrivent donc Desproges comme un artiste à contre-courant, ou du moins, qui s'affirme et se présente comme tel. En effet, nous devons interroger cette posture : est-elle une stratégie médiatique ou une marque de son attitude ontologique ? La réponse à cette question passe par l'analyse du traitement que Desproges fait subir à l'actualité, dans ce qu'elle a de plus quotidien. Comme l'indique le titre de l'émission, celui-ci prétend la traiter au travers du prisme de la « haine ordinaire », soit celui de l'antipathie exacerbée, de l'aversion violente, mais pourtant habituelle, normale, voire banale. Une telle formule grammaticale invite volontairement à l'interrogation : si nous sommes en présence d'un génitif subjectif, la formule ferait des *Chroniques* le sujet. Desproges y livrerait donc sa « haine ordinaire », celle qu'il ressent à l'égard de la société, ce qui validerait la posture misanthropique dont il s'efforce de faire preuve au cours de l'émission. Or, la formule peut aussi être entendue comme un génitif objectif. Elle indiquerait alors que les *Chroniques* seraient l'objet de la haine ordinaire, et donc son résultat. Desproges s'interrogerait alors sur la violence de la société, sur sa « haine ordinaire », et adopterait donc davantage une posture de moraliste, pessimiste, centrée sur l'humain et ses faiblesses. Ainsi, la haine patente des *Chroniques* est-elle celle de Desproges ou celle de la société dont il se fait l'écho ? Ce prisme « haineux » employé par Desproges nous permet d'établir les divergences, mais aussi les convergences qu'il entretient avec ses

¹² Slogan de l'association SOS Racisme luttant contre les discriminations à l'encontre des minorités.

contemporains, notamment sur le tournant que prend la société à cette époque avec l'établissement de nouvelles valeurs marquées par le sceau de l'individualisme, qui leur ont valu le surnom d'années « fric et frime »¹³. Cette dualité s'exprime aussi dans les nouveaux espoirs de la décennie, mais aussi dans ses nouvelles peurs dont l'accident nucléaire de Tchernobyl, en avril 1986, catastrophe mondiale d'ordre jusqu'alors inconnu, incarne le parangon. Les *Chroniques* se font alors la réaction de l'individu face à l'événement historique dans ce qu'il a de plus singulier. Notre recherche s'inscrit donc dans l'histoire culturelle, en questionnant l'étude des mentalités et des sensibilités de la période, par le biais de l'humour, du rire et de la dérision au XX^e siècle. Comme l'a remarqué Bertrand Lemmonier, « c'est un sujet difficile - et assez neuf - qui fait un peu peur aux historiens. »¹⁴ En outre, cette recherche implique des questions d'ordre épistémologique, portant sur la connaissance du rire. En effet, nous verrons que les *Chroniques* sont aussi une réflexion sur l'humour et sa manifestation physique, le rire, car Desproges s'interroge sur les manières de le provoquer, sur ses effets, ses visées ainsi que sur l'éthique que doit être celle de l'humoriste. Cependant, à la suite de nos nombreuses lectures, nous sommes amenés à constater que les ouvrages retraçant l'histoire et les enjeux de la radio abordent très peu cette émission. Cela peut s'expliquer par sa courte durée, ramassée en cinq minutes quotidiennes. Dans son *Dictionnaire de la radio*¹⁵, Robert Prot, ne l'aborde pas davantage¹⁶. Ces absences sont révélatrices du fait que cette émission n'a pas constitué un programme majeur. Sans doute car elle n'a pas duré assez longtemps pour rester gravée aussi durablement dans les mémoires que les *Flagrants délires*. Son étude s'est alors avérée ardue car les *Chroniques* s'esquissent souvent en creux, notamment de cette émission que Patrice Cavelier et Olivier Morel-Maroger décrivent comme ayant « fait la radio »¹⁷. Si ces *Chroniques* restent cependant assez connues aujourd'hui c'est grâce aux livres et aux CD parus qui constituent une prise en charge de cette mémoire pour la faire perdurer.

¹³ François CUSSET, *La décennie*, Paris, La Découverte, 2006

¹⁴ Bertrand LEMONNIER, conférence lors de l'après-midi d'étude de la BnF ayant eu lieu le 6 novembre 2013. Vidéo de l'événement : <http://www.bnf.fr/fr/evenements_et_culture/anx_conferences_2013/a.c_131106_desproges.html>

¹⁵ Robert PROT, *Op. cit.*

¹⁶ Il faut aller à l'article « Pierre Desproges » pour trouver une seule mention de cette émission, sans autre précision.

¹⁷ *La Radio*, Patrice CAVELIER, Olivier MOREL-MAROGER, PUF, « Que sais-je », 2008, p. 119 Remarquons que le catalogue paru à l'occasion de l'exposition au Musée des Arts et Métiers célébrant l'histoire de la radiodiffusion l'évoque aussi comme une « émission phare de France Inter ».

Nous disposons donc de trois types de sources pour étudier cette émission¹⁸. Des recueils où sont parues les *Chroniques*, tout d'abord, avec un premier livre publié en 1987, contenant 41 chroniques, et un second recueil publié de manière posthume contenant 48 autres chroniques¹⁹. Nous utiliserons la version Pointdeux²⁰ qui a le mérite de regrouper ces deux éditions. Parmi ces chroniques, 69 se présentent aussi de manière audio, réparties sur quatre CD²¹. Cependant nous avons fait le choix de partir de la source originale, les bandes magnétiques numérisées de l'émission telles que France Inter les a diffusées, aujourd'hui conservées dans les archives de l'INA. Leur consultation nous a permis de découvrir que douze chroniques ne sont jamais parues²², incluant notamment une chronique dont nous n'avons pu avoir connaissance, la bande magnétique ayant été égarée²³. Elles permettent aussi d'écouter le corollaire de la chronique, le texte prononcé par Desproges, de ce qui peut sembler être son « paratexte », la formule d'ouverture et de conclusion de l'émission²⁴. À leur écoute, on s'aperçoit qu'elles divergent parfois, et même souvent des enregistrements audio des CD et des textes des éditions de référence. Cela est normal dans la majorité des cas, Desproges se reprenant à l'oral. Mais quelques fois, celui-ci rajoute des phrases ou de longs pans de discours qui ne figurent ni sur le livre ni sur les CD ; ce qui prouve bien la nécessité de partir de la source originelle²⁵ pour notre étude, étant donnée qu'elle constitue l'émission telle que les auditeurs l'ont entendue et sur laquelle leur réception puis leur réaction se sont fondées²⁶. À ce propos, il nous faut préciser l'acception de certains termes dans notre recherche. Lorsque nous parlons de l'« émission », nous évoquons l'ensemble des 101 *Chroniques*. Lorsque nous discutons plus précisément de l'une d'entre elles, nous la mentionnons sous le terme de « chronique » suivie de son titre entre guillemets, tel qu'on le trouve dans l'édition

¹⁸ Sans compter un corpus secondaire d'archives télévisuelles, radiophoniques, journalistiques et littéraires servant à éclairer ce corpus initial que nous détaillons dans la partie réservée aux sources.

¹⁹ Pour davantage de précisions, se reporter aux sources et à l'annexe « L'édition des *Chroniques de la haine ordinaire* », pour un résumé des *Chroniques*, se reporter à l'annexe « Résumé de chaque chronique »

²⁰ Pierre DESPROGES, *Chroniques de la haine ordinaire*, vol. 1 et 2, Paris, Éditions Pointdeux, 2011

²¹ Pierre DESPROGES, *Chroniques de la haine ordinaire*, vol. 1, 2, 3, 4, Tôt ou Tard, 2001

²² dont nous avons établi les textes en annexe, excepté pour celle du 21 février 1986, perdue à ce jour (cf. Textes des onze chroniques non publiées à ce jour).

²³ « Chronique de la haine ordinaire : émission du 21 février 1986 », *Les Chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 21/02/1986

²⁴ Sachant que la première n'apparaît jamais dans le livre et que la seconde n'y apparaît que ponctuellement, souvent de manière erronée. Les CD les font respectivement figurer sur chaque première et dernière piste mais présentent qu'un faible éventail de leurs variantes.

²⁵ Et non des recueils et CD, ce qui aurait été pourtant beaucoup plus pratique et rapide mais moins fiable.

²⁶ Remarquons que les différences entre ces sources ont des conséquences sur le lecteur ou l'auditeur contemporain : sa perception est légèrement faussée par ces manques (ou ajouts lorsque Desproges décide de ne finalement pas dire un passage en direct) car rien ne lui indique ces différences. Il peut donc croire qu'elles ont été diffusées ainsi.

Pointdeux²⁷. En outre, quand nous ciblons notre analyse sur les « auditeurs », nous entendons toute personne écoutant cette émission (et plus particulièrement lors de leur diffusion sur France Inter). Et quand nous étudions le « public », nous désignons une partie spécifique des auditeurs, celle qui assiste en direct aux enregistrements et dont nous entendons les réactions. Enfin, lorsque nous avons cité le texte des *Chroniques*, dans un souci de faciliter les références, et pour que le lecteur puisse les retrouver sans difficulté, nous avons choisi de spécifier non pas leur source INA mais l'édition Pointdeux, que l'on peut trouver dans le commerce. Cependant, à chaque fois que cela fut nécessaire, nous avons effectué les modifications entendues par rapport aux enregistrements de l'INA afin que le lecteur puisse lire ce que les auditeurs ont entendu²⁸.

Ainsi, pour montrer et comprendre les sensibilités et les tabous des années 1980 par le biais du positionnement spécifique de Desproges, fait de provocations critiques et d'adhésions implicites, cette recherche se présentera sous la forme suivante. À la lumière des *Chroniques*, nous nous intéresserons, tout d'abord, à la personnalité de Pierre Desproges, qui fait de lui un humoriste singulier. Nous retracerons sa biographie avec l'éclairage que constitue cette émission, en montrant que son parcours lui permit de s'affirmer dans différents médias, et sous l'égide de mentors successifs, faisant de lui à la fois un homme *médiatique* et un homme *de médias*. Nous nous attacherons aussi à définir sa position par rapport aux autres humoristes de l'époque en étudiant sa complexité, faite d'attraction et de rejet. Par ailleurs, nous montrerons comment les principaux sujets des *Chroniques* font écho à son vécu et à la position existentielle qu'ils ont forgée. Dans un deuxième mouvement, nous nous focaliserons sur sa perception de l'actualité, tant dans sa quotidienneté que dans son exception, par son évocation de faits divers ou d'événements historiques majeurs voire sans précédent. Nous verrons comment il appréhende celle-ci, par sa sélection et son traitement, donnant lieu à sa critique vindicative. Nous questionnerons les domaines qui retiennent son attention, en montrant qu'ils sont, là encore, intimement liés avec son vécu. Nous analyserons aussi en quoi les *Chroniques* se font les témoins des enjeux sociétaux de cette période. Après avoir analysé l'émission dans son rapport « haineux » à l'actualité et à la société de son temps, nous interrogerons dans un troisième mouvement sur sa construction, en étudiant les

²⁷ Lorsque nous faisons références aux chroniques jamais publiées à ce jour, nous les mentionnerons à l'instar de leur notice INA, par leur date, tout en précisant entre crochet leur sujet, dans le but d'une meilleure lisibilité.

²⁸ Il suffira donc au lecteur de se référer à la version Pointdeux pour remarquer ces différences. Nous établissons donc bien notre étude sur les sources que présentent les archives de l'INA.

visées et les stratégies que Desproges y élabore, en lien direct avec le public. Nous montrerons que cette émission est maîtrisée, notamment grâce aux postures qu'adopte Desproges, pourtant ambivalentes. En outre, nous explorerons sa réception, et ce dans les différentes temporalités qu'elle a traversées, afin de mettre en évidence la métamorphose qu'elle a subie.

1. PIERRE DESPROGES, UN HUMORISTE SINGULIER

Une étude approfondie des *Chroniques de la haine ordinaire* requiert une connaissance poussée de leur auteur. Ceci, afin de bien les situer dans son œuvre et dans son parcours radiophonique, pour comprendre plus amplement les références qui les jalonnent mais aussi la structuration progressive de sa réflexion qui transparait au fil de ses propos, qu'ils soient rigoureusement ordonnés ou allégrement digressés. En outre, s'intéresser de près à la vie de Pierre Desproges permet de saisir la place de l'humour dans les années 1980, étant donné qu'il lui-même fit profession d'humoriste²⁹ et surtout qu'il côtoya largement les acteurs de ce domaine, qu'ils soient chansonniers, humoristes, dessinateurs ou animateurs, dans la presse, l'audiovisuel ou le monde du spectacle. Or, ces relations, tout comme les activités très variées qui ont été celles de Desproges, sont aussi révélatrices de la position médiatique que fut la sienne tout au long de sa carrière. En effet, Desproges est à la fois un homme *médiatique* et un homme *de médias*. Un homme *médiatique* car il a exercé son talent par le biais des médias de son époque, principalement à la radio et à la télévision ; et un homme *de média* car il en connaît leur fonctionnement et sait s'adapter à chacun d'entre eux. Les médias font ainsi partie de sa stratégie d'approche et d'accroche du public, stratégie qu'il a su adapter selon le média utilisé. Il s'agira donc d'exposer ici la construction, notamment médiatique, de cet individu, en lien avec le contexte historique qui l'entoure, dans son évolution. Pour ce faire, nous disposons des éléments que Desproges glisse dans ses œuvres, et plus particulièrement dans ses *Chroniques*. Toutefois, ceux-ci sont bien souvent inexacts, infidèles à la réalité, ce qui constitue une posture voulue par Desproges, qui cherche à brouiller les pistes afin de préserver son intimité tout en faisant mine de répondre à l'attente des auditeurs désireux de mieux le connaître. Il feint ainsi souvent de se dévoiler à l'antenne, racontant notamment sa naissance épique ou les vicissitudes de son enfance,

²⁹ Remarquons que Desproges déclare pourtant dans une de ses interviews : « je n'ai jamais pu trouver de définition au mot humoriste. En outre, c'est une appellation que je refuse, car je ne veux pas être quelque chose en « iste [...] Je n'aime pas être quelque chose en -iste mais j'aimerais mieux être un humoriste qu'un comique. L'humour c'est un recul par rapport au comique. J'aime bien avoir un recul par rapport au rire, c'est un signe d'une petite intelligence déjà, peut-être. » (« Pierre DESPROGES, pour ses *Chroniques de la haine ordinaire* », *Inter lire*, France Inter, RF, 21/06/1987) Il paraît donc refuser l'appellation de « comique », ne comportant pas assez de réflexion pour lui, et celle d'humoriste, trop dogmatique. Toutefois, faute de mieux, il semble concéder à se ranger dans cette catégorie. C'est ce que nous ferons car Desproges pratique bien l'humour comme un métier (ce qu'il revendique, de plus, à de nombreuses reprises). En outre, le terme d'humoriste a l'avantage de renvoyer aux humeurs de la médecine antique, l'humoriste étant anciennement le sujet fréquemment atteint par ces humeurs (<<http://www.cnrtl.fr/definition/humoriste>>) censées lui inspirer peine, rancune et morosité, sentiments que l'on retrouve exacerbés sous la plume desprogienne.

passant dès lors de sa personne à l'endossement de son personnage. Nous pouvons, plus sûrement, nous appuyer sur ses interviews mais ne pouvons nous contenter de voir comment lui-même se décrit. Il nous faut aussi confronter cette vision à différents points de vue externes, ceux des témoins et des biographes. Cet humoriste a fait l'objet de deux travaux biographiques : *Desproges*, première biographie le concernant, écrite par Dominique Chabrol en 1994 (soit six ans après sa mort) et *Desproges, portrait*, rédigée par Marie-Ange Guillaume en 2000 (soit douze ans après sa mort). Remarquons que si les deux font la part belle à l'humour, notamment dans leur style d'écriture, celle de Marie-Ange Guillaume s'affirme comme plus libre face aux contraintes du genre. Elle-même déclare que « ce livre n'est pas une biographie, c'est un portrait. La différence est mince. Simplement, le portrait est plus subjectif que la biographie. Ça m'a évité de décrire à la loupe chaque pavé de mai 68, de me demander ce que fabriquait Desproges le 26 juin à 13 heures, et de rencontrer des gens que lui-même n'aurait jamais songé à me présenter. Je n'ai pas cherché à boucher les trous quand les trous me laissaient indifférente. »³⁰ Certes, nous ne tenterons pas non plus de dérouler une fresque relatant l'histoire complète de l'individu, ce qui serait bien entendu impossible. Cependant, il incombe aussi à l'historien de mettre sa sensibilité de côté afin d'assurer l'objectivité de sa démarche autant que faire se peut. Et pour cela, les « trous », les non-dits et l'implicite peuvent se révéler de précieux indices.

³⁰ Marie-Ange GUILLAUME, *Desproges, portrait*. Paris, Seuil, 2000, p. 9

1.1. LA CONSTRUCTION D'UNE IDENTITE

1.1.1. Une enfance en guerre

Dans la chronique datée du 14 février 1986, intitulée « Humilié », Desproges avoue son âge : « En revanche, j'entends « grande personne » au sens propre, trois fois hélas, je devrais dire quarante-six fois hélas, mon expulsion placentaire ayant coïncidé avec le début d'un exode encore plus général... »³¹ En réalité, si l'impact de la formule est séduisant, Pierre Marcel Desproges est cependant né le 9 mai 1939 à Pantin, en Seine-Saint-Denis, soit un an avant la fin de la « drôle de guerre ». La famille de Desproges se réfugie dans le Limousin, à Châlus, où les grands-parents paternels tiennent un petit commerce. Ainsi, nous pouvons d'emblée remarquer que Pierre Desproges appartient à cette génération particulière, née pendant la Seconde Guerre mondiale, précédant de peu celle des « baby-boomers ». Comme l'a affirmé Bertrand Lemonnier dans sa conférence lors de l'après-midi d'étude qui a été consacrée à Pierre Desproges par la Bibliothèque Nationale le 6 novembre 2013, cette question générationnelle est importante pour l'historien, notamment dans le positionnement que l'humoriste adopte par rapport à mai 1968 et par rapport à la Seconde Guerre mondiale. Celle-ci constitue la prime enfance de Desproges, tandis qu'en 1968, ce dernier a presque trente ans. De même, la célébrité ne lui sera acquise que vers 1975, avec le succès de son rôle dans *Le Petit Rapporteur*, alors qu'il a plus de 35 ans. Bertrand Lemonnier montre que cela le distingue des autres humoristes de l'époque (1975 - années 1980) qui appartiennent justement à cette génération des baby-boomers à l'instar de Coluche (né en 1944) ou Thierry Le Luron³² (né en 1952). Selon lui, « cela compte, notamment dans le rapport au passé et par exemple à la dernière guerre : Desproges le dit explicitement lorsqu'il est interrogé sur ses traits d'humour noir concernant la Seconde Guerre mondiale. »³³ Rappelons ainsi que Châlus se trouve à quarante kilomètres d'Oradour-sur-Glane, cité martyre de la Seconde Guerre mondiale, qui vit sa population massacrée par la division SS Das Reich le 10 juin 1944 lors de son repli. Desproges, dans l'immédiate après-guerre, ira d'ailleurs à l'école

³¹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Humilié », p. 27

³² Imitateur, jeune produit de la télévision, dès 1972 Le Luron devient une grande vedette de music-hall et anime une importante émission dominicale sur TF1, *Le Luron du dimanche* (1972-1973). Pierre Desproges et lui jouent un sketch le 9 janvier 1977, intitulé « entretien au coin du feu » où Desproges (parodiant Jacques Chancel) interviewe Le Luron (parodiant Giscard d'Estaing). Ce sketch relance la popularité de Le Luron. « S'il se révèle être, à la première écoute, une caricature assez vache du président, il va aussi dans le sens d'une désacralisation de la fonction présidentielle, une tendance amorcée par Giscard d'Estaing lui-même en rupture avec le pompidolisme et le gaullisme. » (Bertrand Lemonnier, événement cité *supra*)

³³ Bertrand LEMONNIER, événement cité *supra*.

publique de cette commune, reconstruite, avec le village, quelques centaines de mètres plus loin.

Son enfance se passe ainsi en province, chez ses grands-parents tandis que son père est nommé directeur d'une maison d'hébergement pour orphelins de guerre près de Taverny, en Île-de-France. Il devient l'aîné d'un petit frère puis d'une petite sœur. Ses origines limousines seront une forte source d'inspiration, comme en rendent compte les descriptions de la nature qui jalonnent les *Chroniques*. Il semble ne pas garder de cette enfance un souvenir particulièrement heureux, mais la regarde plutôt comme une période d'ennui. À la fin des années 1940, il est envoyé en pension tandis que son père est affecté en Indochine. Période malheureuse, elle renforce définitivement sa répugnance à l'égard de la discipline. À l'école, alors qu'il n'excelle pas dans les domaines scientifiques, il se révèle doué en français. On lui enseigne la culture classique qu'il n'hésitera pas à subvertir plus tard comme le montre la chronique du 23 avril 1986 intitulée « Le coq et la poule » où il raconte que « c'est en effet cette année-là que, pour la première fois de ma vie, j'ai entendu, de la bouche pincée d'un instituteur laïc et grisâtre, la fable intitulée *Le Corbeau et le Renard*, de monsieur Jean de La Fontaine. »³⁴ Desproges se construit donc progressivement une culture littéraire classique qu'il entretient et se fait un plaisir de revisiter et de critiquer d'une ironie amusée et souvent subversive comme lorsqu'il déclare dans la chronique du 16 mai 1986 « en relisant *Les Nourritures terrestres* [...] il me revenait en mémoire une anecdote journalistique infiniment savoureuse à propos de ce vieux pédé de Nobel à béret basque que fut André Gide. »³⁵ Cette subversion des grandes figures intellectuelles participe aussi d'une histoire du rire ancrée dans le temps, les années 1980 étant plus permissives que la décennie précédente dans le domaine, comme l'explique Gilles Lipovetsky dans *L'Ère du vide*³⁶.

En 1949, la famille Desproges revient à Paris pour s'établir rue Godot-de-Mauroy, entre les Grands Boulevards et la Madeleine où Desproges fera sa première communion, acte qui le marquera durablement par sa solennité, comme il le relate paradoxalement (puisqu'il envoie alors une lettre de rupture à Dieu) dans sa chronique du 18 juin 1986 intitulée « Rupture » en affirmant que « ce sont des choses qui marquent une vie. Elles

³⁴ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Le Coq et la poule », p. 333

³⁵ Pierre DESPROGES, *ibid.*, « Sur la grève », p. 149

³⁶ Gilles LIPOVETSKY, *L'Ère du vide*, Paris, Gallimard, Folio essais, 1989

sont ineffaçables. »³⁷ Paradoxalement, car très vite il bascule pour devenir un « athée mystique » comme il l'explique à Bernard Pivot, quelqu'un cherchant Dieu, tandis que celui-ci semble être inscrit aux « abonnés absents ». ³⁸ Son enfance passe aussi par l'apprentissage de la différence, Pierre Desproges n'aimant notamment pas jouer au football, ce qui surprend beaucoup les adultes de son entourage. Trente ans plus tard, il semble encore en porter les stigmates : dans sa chronique « À mort le foot » ne déclare-t-il pas : « quand j'étais petit garçon, je me suis longtemps cru anormal parce que [...] je refusais systématiquement de jouer au foot, à l'école ou dans la rue. On me disait : « Ah, la fille ! » ou bien « Tiens, il est malade ! », tellement l'idée d'anormalité est solidement solidaire de la non-footballité. »³⁹

À 15 ans, il part au Laos, à Luang Prabang, avec son père, qui doit y enseigner. Il passe son brevet et rentre en France mais repart quelques mois plus tard avec toute sa famille à Bingerville, près d'Abidjan, alors sous protectorat français. On trouve une trace de cette expérience dans la chronique intitulée « Pub » du 17 février 1986 : Desproges chante les vertus de la Dauphine Renault tel que le faisait « d'intrépides pionniers de la réclame sonore [...] sur radio-Abidjan au milieu des années 50. »⁴⁰ Il est possible d'observer comment l'expérience vécue dans ces anciens territoires de l'empire français a marqué Desproges dans sa relation aux détenteurs d'une autre culture. À l'image de la majorité de ses contemporains, il les considère alors de manière condescendante. Dominique Chabrol le décrit d'ailleurs comme « un peu raciste aussi : les vieilles habitudes coloniales déteignent facilement sur le petit Blanc. »⁴¹ Un de ses camarades de l'époque, Paul-Émile Kahn témoigne qu'« il était un peu raciste. Les Africains sentaient mauvais. Les Juifs... Il s'est arrangé par la suite. »⁴² Un autre, Bernard Mériat, déclare qu'« il devait le penser un peu. Mais ça faisait aussi partie de son personnage. Pour montrer qu'il était différent. »⁴³ Le personnage est déjà là, la posture sociale que veut adopter Desproges s'exerce aussi dans ses prises de positions. Ce n'est que plus tard qu'il parvient à prendre de la distance avec ses préjugés et à s'en moquer par l'ironie mordante de ses répliques.

³⁷ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Rupture », p. 196

³⁸ Interview de Pierre Desproges par Bernard Pivot, *Apostrophe*, émission diffusée sur A2 le 8 mai 1987.

³⁹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « À mort le foot », p. 187

⁴⁰ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Pub », p. 230

⁴¹ Dominique CHABROL, *Desproges*, Paris, J'ai lu, 1994, p. 12

⁴² Cité par Dominique CHABROL, *Ibid.*, p. 28

⁴³ Cité par Dominique CHABROL, *Ibid.*, p. 28

Pour l'instant, la famille Desproges rentre à Paris l'année où le jeune Pierre passe le baccalauréat.

1.1.2. Une jeunesse erratique favorisant la découverte de ceux qui deviendront ses sources d'inspiration

Comme l'indique la feuille récapitulative d'un journaliste sur laquelle Desproges avait pris un malin plaisir à apposer ses annotations⁴⁴, il semble que de 1939 à 1966, il n'y ait « rien » de remarquable dans sa vie, rien d'« avouable » prétexte l'humoriste. Dominique Chabrol parle ainsi d'une « jeunesse désordonnée », et déclare que Desproges « s'est cherché pendant 30 ans »⁴⁵. Pierre Desproges découvre Léautaud et Marcel Aymé, échoue une première fois à son bac puis le réussit. Ce premier échec est encore ressenti avec amertume, comme une profonde injustice, lorsqu'il rédige la chronique du 3 juin 1986 intitulée « Le bac » où il écrit que « les diplômes sont fait pour les gens qui n'ont pas de talent. Vous avez du talent ? Ne vous emmerdez pas à passer le bac. Allez aux putes ou à la piscine Deligny, c'est pareil. Est-ce que je l'ai le bac, moi ? Non. Et alors ? Est-ce que j'ai l'air d'être dans la misère ? Vous avez vu la taille de ma bagnole ? »⁴⁶ Les études ne suscitent pas un grand enthousiasme chez lui. Pour suivre les volontés paternelles, il s'oriente vers la kinésithérapie, bien qu'il ait toujours su qu'il n'exercerait jamais cette profession comme il le déclarera lui-même dans plusieurs interviews. Il n'a alors aucun projet de vie, si ce n'est refaire le monde dans des discussions tumultueuses avec ses amis, les soirs, dans l'appartement que lui laissent ses parents, rue Godot-de-Mauroy, sur fond d'angoisse métaphysique. Bernard Mériat affirme que « c'était excitant d'avoir vingt ans à la fin des années 50. On a eu des adolescences remuantes. L'Algérie se terminait. On en parlait comme des gens trop jeunes pour être concernés. Et quand certains d'entre nous ont dû partir, on approchait de la fin. »⁴⁷

Et justement, à vingt ans, en 1959, Desproges se retrouve obligé d'effectuer son service militaire. Il se marie une première fois pour tenter de l'écourter. Il est affecté à Épinal, dans les transmissions. L'Algérie le rattrape finalement puisqu'il y est tout de même envoyé pendant vingt-huit mois. Peu de choses ont filtré de cette période. À l'instar d'une génération, il a enfoui silencieusement au plus profond de soi cet épisode

⁴⁴ Cf. Annexe « Biographie de Pierre Desproges annotée de ses propres commentaires »

⁴⁵ « Livre : parution d'une biographie de Pierre Desproges », *Inter treize quatorze*, France Inter, RF, 15/12/1994

⁴⁶ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Le Bac », p. 415

⁴⁷ Cité par Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 29

de sa vie. Il en garde un souvenir affreux, seulement apaisé quelque peu par la découverte inopinée de l'écrivain auvergnat Alexandre Vialatte.

« J'ai découvert Vialatte en novembre 59. J'étais militaire à Épinal. Un soir de garde, dans les chiottes de la caserne, j'ai découvert un journal imprimé sur papier glacé. *Le Spectacle du monde*. Dedans, il y avait une nouvelle de Vialatte, « le Loup ». Ça commençait comme ça : le loup est appelé ainsi à cause de ses grandes dents. Le loup mange les habitants tels les sous-préfets et les employés de municipalité. On dit alors que l'hiver sera rigoureux. »⁴⁸

C'est une révélation littéraire. L'empreinte est patente dans ce qui sera ses futurs livres, notamment le *Dictionnaire superflu*. Les *Chroniques de la haine ordinaire* sont aussi imprégnées de cette influence. Les plus manifestes se font sentir dans « Ku Klux Klan », chronique en date du 15 mai 1986 où il s'évertue à expliquer l'étymologie de cette secte de manière fantaisiste par un propos démonstratif rigoureux, et dans la chronique du 9 mai 1986 ayant la ville de Cannes pour sujet. Il est possible de remarquer que Desproges prend parfois le contre-pied de ses propres tentatives de définitions personnelles comme dans la chronique « Pangolin » du 19 mars 1986 où il fait réagir un petit garçon à propos de la définition du pangolin qu'il a donné dans son *Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien-nantis*. À la suite des critiques de l'enfant, Desproges feint d'accepter de réécrire la définition et le pangolin moqué devient alors un animal attachant. Outre la découverte de Vialatte, son expérience à la caserne renforce avant tout le sentiment radical antimilitariste et individualiste qui l'animait déjà.

De retour à la vie civile, il retrouve l'appartement rue Godot-de-Mauroy, où il organise à nouveau des soirées animées entre amis, Pierre Desproges aimant avoir un public et être à l'initiative de toute entreprise. Il fréquente avec assiduité les cabarets et les cafés théâtres où il écoute Bobby Lapointe (à qui le titre de la chronique du 7 avril 1986, « De Cheval » semble dédié) et Pierre Doris. Celui-ci exerce aussi une influence considérable sur son travail d'écriture, comme il le reconnaît en lui rendant hommage dans la chronique éponyme du 2 juin 1986 où il raconte que lorsqu'il était étudiant, il « cla[quait] tout son argent de poche à entraîner nuitamment des connes lettrées à L'Échelle de Jacob, au Port du Salut ou à la Galerie 55 pour aller [se] subjuguier les neurones à sarcasmes sous l'éclat ravageur des horreurs salubres que Pierre Doris rugissait en rafales au-dessus de [leurs] coca-rhum. »⁴⁹ Desproges écoute aussi beaucoup

⁴⁸ « Pierre Desproges », *Boîte aux lettres*, FR3, 03/02/1986

⁴⁹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Doris », p. 411

la radio, notamment les feuilletons radiodiffusés comme celui de Pierre Dac et Francis Blanche, *Signé Furax*, lancé sur Europe n°1 en 1956. Desproges retiendra de leur œuvre ce mélange réussi d'humour et de poésie, pour se le réapproprier. Mais c'est surtout l'influence du chanteur Georges Brassens qui va être déterminante pour lui. Il déclare à son propos : « Brassens, pour moi, c'était plus qu'un chanteur. C'était une très belle langue, pour en revenir à mon obsession, même s'il a manqué de folie. Et puis, c'était ce qu'on appelait il y a deux siècles « un honnête homme », un humaniste. »⁵⁰ Il se retrouve dans son individualisme, pourtant compatible avec l'amitié, dans sa faculté de passer de la trivialité à la poésie pure et inversement ainsi que dans son absence absolue de concession envers la mode et la modernité. Dans la chronique intitulée « Lady PLM », Desproges s'en fait le chantre en citant quelques « vers exquis »⁵¹ et grivois de la « Vénus callipyge ». Dans la chronique « Non compris », il rappelle au détour de son propos un autre de ses refrains célèbres, en déclarant « et quand je dis « qu'eux », je pense à Fernande, bien sûr, mais pas seulement à elle »⁵² provoquant par là-même les rires complices du public. Or, ces rires sont révélateurs, ils véhiculent la validation de la compréhension et de l'acception des prémisses communes que Desproges tente d'établir avec lui, témoignant d'une culture et d'un imaginaire commun. Cette vive influence se retrouve dans de nombreuses chroniques, mais bien souvent de manière implicite. Ainsi, Desproges reprend la figure de Margot, celle de la brave fille, chère à Brassens, comme dans la chronique « Les Restaurants du foie », en racontant que « Margot, dégoulinante de chagrin panafricain, se prive des mémoires de Patrick Sabatier pour pouvoir s'acheter le disque [pour l'Éthiopie] » puis qu'elle « revend son disque sur l'Éthiopie pour acheter des pieds de porc aux chômeurs islamiques »⁵³ sous les applaudissements du public. Desproges met ainsi en scène cette bonne fille débordant de générosité mais quelque peu simplette, désirant aider son prochain mais en le faisant par des dons inappropriés et donc ridicules. De même, dans « Gros mots », Desproges parle avec émotion des « trois margotons qui rebondissent et caracolent dans le lit chaud des mots charnels qu'on trousse au coin des farandoles éternelles »⁵⁴. Dans « De Cheval », en parlant de son cheval Reviens, au prénom cocasse, il conclut « et nous voilà partis à grands pas dans les

⁵⁰ Frank TENAILLE, « Interview de Pierre Desproges », *Paroles et musique*, octobre 1986

⁵¹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Lady PLM », p. 235

⁵² Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Non compris », p. 439. Cf. Georges BRASSENS, « Fernande ».

⁵³ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Les Restaurants du foie », p. 16-17

⁵⁴ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Gros mots », p. 242

chemins forestiers, tous derrière, et lui devant. »⁵⁵, pastichant la chanson *Le Petit Cheval blanc*, ou la parodiant de manière caustique dans « Toujours de la revue » en précisant « qu'à chaque fois c'était des Nègres et un Blanc différents, mais c'étaient toujours eux derrière et lui devant, à la place du petit cheval »⁵⁶, en parlant ironiquement des éboueurs, ce qui suscite les rires de l'auditoire.

1.2. UN HOMME DE MEDIAS

1.2.1. Ses premiers pas dans le journalisme

Finalement, grâce à l'appui d'Annette Khan, la sœur de son ami Paul-Émile Kahn, et d'une autre amie, Madeleine Loisel, il est embauché en 1967 à la rubrique des faits divers par le journal *L'Aurore*, quotidien à grand tirage du groupe Lazurick. Notons qu'une *Chronique de la haine ordinaire* a d'ailleurs Madeleine Loisel pour protagoniste ; il s'agit de « La baignoire aux oiseaux », datée du 26 mars 1986. Desproges déclare à son propos qu'« Il était une fois une dame qui s'appelait Loisel, et qui aimait les oiseaux. Même que c'est vrai et que c'est ma copine, et si nous nous voyons moins, c'est la vie, que voulez-vous »⁵⁷. Lorsqu'on lui demande pourquoi son choix s'est tourné vers ce quotidien de droite, il déclare qu'il se trouvait « plus près de chez lui que *L'Humanité*. » Aucune motivation politique en apparence donc, mais bien plus l'attrance ressentie pour un univers régi par des lois et des rituels atypiques et conviviaux. Desproges décrit ainsi nostalgiquement cette période de sa vie dans la chronique du 6 juin 1986 intitulée *Aurore* : « C'est une petite rue perpendiculaire à la rue Richelieu, tout près d'un immeuble m'as-tu-vu où siégeait naguère un journal du matin qui avait un nom de l'aube, et où j'ai appris à raconter des choses en barattant des mots sur du papier. »⁵⁸ Cette chronique est intéressante car Desproges détaille un monde qui n'est plus, qu'une page de l'histoire a tourné. Il donne alors de précieux renseignements à l'historien sur les règles implicites qui le gouvernaient : « À la tombée de chacune des trois éditions de la nuit, c'était la ruée des journalistes et des ouvriers du marbre sur les trois bistros qui ne fermaient jamais, car les gens de presse d'alors faisaient les trois huit : huit au lit, huit au turf et huit à boire. »⁵⁹ Si Desproges l'évoque avec nostalgie, tout n'a pourtant pas toujours bien

⁵⁵ Pierre DESPROGES, *Ibid*, « De Cheval », p. 108

⁵⁶ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Toujours de la revue », p. 353

⁵⁷ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « La baignoire aux oiseaux », p. 89

⁵⁸ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Aurore », p. 167

⁵⁹ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Aurore », p. 167

fonctionné dans son métier de journaliste. Comme en témoigne Annette Khan lors de l'après-midi d'étude à la BnF, « mettre Pierre aux faits divers a été une catastrophe. »⁶⁰ En effet, celui-ci n'arrive pas à intégrer la logique propre aux reporters dont on exige qu'ils aillent sur les lieux du drame pour le décrire et interroger les témoins afin de créer du sensationnalisme. De plus, Desproges est mis aux prises avec un monde sordide, souvent suintant de misère, monde qui lui était jusqu'à présent étranger. En outre, le courant passe très mal avec Jacques Perrier, son supérieur, ce qui n'est pas pour faciliter les choses. À force de transmettre des informations fantaisistes concernant de vrais événements, Desproges est finalement renvoyé.

Il entreprend alors successivement divers « petits boulots » pour gagner sa vie. Il fait des romans-photos dont ses amis sont les protagonistes, puis est embauché comme vendeur d'assurances-vie. Cependant, faire du porte à porte pour vendre aux gens une assurance dont ils n'ont pas besoin le rebute et après les avoir renommées les « assurances-mort », il passe la main. Il devient ensuite directeur commercial de la société d'un ami vendant des poutres en polystyrène expansé mais cette tentative est encore un échec. La vérité de cette époque, lorsqu'elle sera révélée par bribes au grand public, semble ainsi dépasser la vraisemblance. La chaîne TF1 s'en sert même dans une émission télévisuelle, *Les Paris de TF1* où un auditeur doit, entre autre, parier si Desproges sait vraiment chanter en laotien⁶¹ ou s'il a vraiment vendu des poutres en polystyrène expansé⁶². Madeleine Loisel lui propose aussi de rédiger le courrier du cœur à sa place pour *Bonne Soirée*, tâche que Goscinnny avait déjà rempli quinze ans auparavant sous le même pseudonyme, Liliane d'Orsay, ce qu'il accepte. Avec les *Chroniques*, en 1986, Desproges revient sur « les ridicules événements estudiantins de mai 1968 »⁶³ pour en donner sa vision personnelle : « Autant que la vôtre, je renie la mienne [sa jeunesse] depuis que je l'ai vue s'échouer dans la bouffonnerie soixante-huitarde où de crapoteux universitaires grisonnants, au péril de leur prostate, grimpaient sur des estrades à théâtraux pour singer les pitreries maoïstes de leurs élèves, dont les plus impétueux sont maintenant chefs de choucroute à Carrefour. »⁶⁴ Comme il est possible de le constater, celle-ci est très critique envers les acteurs de ce mouvement, qu'il s'agisse des étudiants

⁶⁰ Annette KAHN, événement cité *supra*

⁶¹ « Pierre Desproges », *Les paris de TF1*, TF1, 22/09/1981

⁶² « Pierre Desproges », *Les paris de TF1*, TF1, 25/09/1981

⁶³ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Plaidoyer pour un berger », p. 173

⁶⁴ Pierre DESPROGES., *Ibid.*, « Non aux jeunes », p. 113

ou des professeurs, mais aussi envers les avancées acquises puisqu'il semble, à l'entendre, que ces anciens utopistes aient abandonné leurs espérances, phagocytés par la société de consommation qu'ils dénonçaient. Cette vision désabusée est d'autant plus intéressante que 1986 est aussi l'année où paraît le pamphlet de Guy Hocquenghem, *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*⁶⁵. Cette figure contestataire des « années 1968 », s'adresse aux anciens militants qui s'insurgeaient contre le pouvoir politique et le système économique qui gouvernaient le monde d'alors. Il juge que leur attitude a été celle d'une désertion doublée d'une trahison (vis-à-vis des idéaux des valeurs qu'ils défendaient). Les *Chroniques* s'inscrivent donc dans un contexte de retour critique sur cette récente période historique, par le biais de la question générationnelle⁶⁶.

À l'occasion de vacances en Vendée⁶⁷, Desproges rencontre Hélène Mourain qui devient sa femme en 1969. Élevée au sein de la bourgeoisie nantaise, elle rejoint Desproges à Paris et va l'aider à se structurer, en le forçant sérieusement à se mettre au travail car elle prend très vite conscience de son talent. Son rôle, dans l'ombre, concernant la carrière de son mari n'est absolument pas à négliger. Au contraire, elle se comparera à « la femme de l'artisan, qui suit de près l'activité de son mari et s'occupe des factures »⁶⁸, jouant un rôle central dans sa carrière. Ainsi, lors de la création de ses textes, par exemple, Desproges explique qu'une fois sa chronique écrite, il « convoque » sa femme par le biais d'un interphone pour la lui lire. Ensuite, elle lui en fait la critique et il la remet sur le métier.

Repris discrètement par Bernard Morrot, alors directeur du service des informations générales, en 1969, à *Paris-Turf*, un autre titre du groupe Lazurick, Desproges se voit confier la rédaction d'articles concernant les à-côtés des champs de course. Il quitte cet univers sans regret au bout d'un an, comme en témoigne les souvenirs négatifs qu'il en garde, transparaissant dans la chronique « De cheval » où l'on peut lire

⁶⁵ Guy HOCQUENGHEM, *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, Paris, Agone, Contre-feux, 1986

⁶⁶ Remarquons qu'il faut attendre la fin de l'automne 1986 pour voir lycéens et étudiants manifester à nouveau, contre le projet Devaquet. L'émission est alors finie. Ces manifestations convoquent l'imaginaire laissé par Mai 1968 avec des slogans tels que « 68 c'est vieux, 86 c'est mieux ». Mais de tels slogans montrent aussi que la jeunesse n'a plus les mêmes références, que la critique du communisme comme étant un totalitarisme annihile la possibilité de tout autre projet de société. Cependant, elle montre aussi qu'« une transmission est bel et bien assurée [qui] s'exprime par l'humour et l'interpellation – « Devaquet, attention, on est né en 1968... », « Sélections, piège à moutons » » (Ludivine BANTIGNY, *La France à l'heure du monde*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 2013, p. 145)

⁶⁷ À Saint-Gilles-Croix-de-Vie plus précisément, où Hélène passe des vacances dans la maison familiale. La maison des chroniques des « Aventures du mois de juin » s'en inspire fortement.

⁶⁸ Edgar PANSU, « La méditation nécessaire de Mme Desproges », *Transfert*, juin 2006

« en réalité les jockeys ne se doutent pas à quel point les chevaux les détestent. En réalité, les jockeys ne comprennent rien aux chevaux. »⁶⁹ En 1970, profitant du fait que Jacques Perrier soit renvoyé, Bernard Morrot réintroduit Desproges à *L'Aurore*. Il trouve que l'ambiance du journal a déjà quelque peu changé avec la mort de Lazurick et la reprise en main du quotidien par sa femme. *L'Aurore* se revendique désormais franchement d'une « droite populaire » tandis que *Le Monde* s'affirme comme le grand quotidien national. Par ailleurs, à cette époque, la presse commence d'être concurrencée de plus en plus sérieusement par la télévision, marquant un changement des habitudes de lecture. « Bernard Morrot est de la même génération que lui, très marquée par l'esprit *Hara-Kiri* et le tout nouveau *Charlie-Hebdo* » explique Dominique Chabrol.⁷⁰ C'est en effet cette ironie tirant sur la satire, étendue à tous les domaines et se revendiquant « bête et méchante », selon le slogan de *Hara-Kiri*, que Bernard Morrot remarque dans le style de Desproges et l'encourage à développer. Il décide de lui confier une rubrique qui lui correspond mieux que les faits divers, celle des « brèves ». C'est par cette rubrique que Desproges rentre durablement dans les médias. Elle lui permet d'exercer sa verve dans un format concis, ce à quoi il excelle. Avant d'être renvoyé, il faisait déjà des concours de « brèves » avec Michel Grebel, ancien résistant et journaliste réputé pour sa maîtrise remarquable de la langue française, concours où il fallait résumer une anecdote de la manière la plus concise possible. Remarquons qu'il reprendra souvent ce format, que ce soit pour ses réquisitoires lors des émissions du *Tribunal des flagrants délires*, pour sa *Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède* ou encore ses *Chroniques de la haine ordinaire*. Pour l'heure, il récupère les dépêches de l'AFP dont personne ne veut parce qu'elles n'ont qu'un intérêt limité ou s'avèrent trop anecdotiques. C'est justement ce sur quoi va jouer Desproges : il retranscrit l'anecdote puis y ajoute une chute drôle, incongrue, à la manière de Vialatte. Citons par exemple « Ému par la pauvreté des habitants des bas quartiers de Naples, un touriste américain leur a distribué tout l'argent liquide qu'il avait sur lui. Un peu plus de 2 000 dollars. Il a été aussitôt conduit dans un asile psychiatrique. C'est le progrès. On ne crucifie plus. » Parfois, lorsque la matière manque, il invente lui-même toute l'anecdote. Dans *Les Chroniques de la haine ordinaire*, Desproges reprendra ces deux procédés à de nombreuses reprises. Ces brèves, qui constituent de fait sa première chronique, ne sont pas appréciées par tous les lecteurs car le ton détonne fortement de la teneur bourgeoise-catholique de l'ensemble. Dès le

⁶⁹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « De cheval », p. 105

⁷⁰ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 65

début, le journal reçoit des lettres de lecteurs énervés, voire outrés ; d'autres trouvant cette rubrique tout simplement stupide. La rédaction finit par s'intéresser de plus près à cette rubrique. Desproges est alors sommé de rentrer dans les rangs de la convenance s'il ne veut pas prendre la porte définitivement cette fois-ci. Il devra son salut à une lettre, envoyée contre toute attente par Françoise Sagan. Celle-ci déclare au journal qu'elle ne le lit pas mais l'achète tous les jours uniquement pour la rubrique « En bref ». Évidemment, elle ignore alors que sa célébrité lui permet de sauver la carrière de Desproges et qu'ils auront à se revoir plus tard, lors d'un entretien ubuesque mené par ce dernier pour l'émission télévisuelle *Le Petit Rapporteur*. Car lorsque Jacques Martin découvre à son tour cette rubrique, en 1975 et lit « le Belge John Huismans a réussi à tirer une locomotive sur 150 mètres à la seule force de ses dents. À notre connaissance, c'est la première fois qu'un Belge s'appelle John », il décide de le mettre au service de son émission⁷¹.

1.2.2. Ses débuts à la télévision, prémices de la gloire

Jacques Martin a six ans de plus que Pierre Desproges mais déjà une belle carrière médiatique d'une vingtaine d'années derrière lui. Après avoir lui aussi vécu de « petits boulots » après son arrivée à Paris (il a notamment été gardien de théâtre et figurant à la Comédie-Française), il s'est lancé dans l'animation d'émissions radiophoniques, sous l'égide de Francis Blanche et de Fernand Reynaud. Puis c'est sur Europe n° 1 qu'il anime *I = 3* aux côtés de Jean Yanne. Cette émission consacre leur célébrité, notamment par son ton insolent qui les fait régulièrement interdire d'antenne. Jacques Martin a aussi débuté une carrière télévisuelle dès les années 1950. Ainsi, « au début des années 70, Martin est l'un des piliers de la télévision dans le genre mauvais coucheur » comme l'exprime Dominique Chabrol.⁷² En janvier 1975 apparaît sur les écrans la première émission de la série du *Petit Rapporteur*. Dans la chronique « La gloire », Desproges nous en livre sa définition, en lien avec son expérience personnelle : « la première fois que j'ai sorti mon museau de devant la télévision pour le mettre dedans, c'était il y a dix ans. Lors d'une pantalonnade para-journalistique hebdomadaire qui s'appelait « Le Petit Rapporteur » et qui drainait chaque dimanche l'attention de plus de 15 millions de

⁷¹ Desproges semble y faire allusion dans la conclusion de la chronique « Coco-Bello » (*Op. cit.*, p. 448) lorsqu'il déclare : « si l'on devait tirer une morale de cette charmante anecdote, je dirais qu'à ma connaissance, c'est la première fois qu'un italien s'appelle Jurgensson. »

⁷² Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 74

scélérats amateurs d'espiègleries friponnes et d'irrespectueuses bouffonneries. »⁷³ Elle constitue « une véritable révolution audiovisuelle [...] surf[ant] sur le nouveau style décontracté et libéral de VGE. C'est probablement la première émission vraiment impertinente de la télévision française »⁷⁴ notamment envers l'Église et l'armée, née d'un désir de revanche pour toutes les interdictions d'antennes que Martin avait dû subir. Or, cette « émission hautement corrosive diffusée le dimanche à l'heure de l'apéritif [,] impensable quelques mois plus tôt [...] passe en quelques semaines de 6 à 95% d'écoute »⁷⁵ soit quelques dix-huit millions de téléspectateurs. L'émission est animée par quatre autres personnalités très différentes : Piem, Pierre Bonte, Stéphane Collaro, Robert Lassus. La France sympathise avec l'esprit d'équipe qui se dégage de cette bande qui n'hésite pas à tourner en ridicule la politique ou la publicité. Toutefois, l'équipe a du mal à rester au complet car Jacques Martin, « le grand ordonnateur de cette salubre bouffée d'exubérance »⁷⁶ affirme sa supériorité sans concession. C'est ainsi qu'à la recherche de nouveaux collaborateurs, il découvre Desproges et ses « brèves » et décide de lui donner sa chance à la télévision. Celui-ci s'en montrera toujours reconnaissant, comme en témoigne la chronique « La rumeur » où il le qualifie d'« amuseur dominical notoire, à qui, entre parenthèses, [il doit] beaucoup »⁷⁷. Il fait donc son apparition sur les écrans le 26 octobre 1975 dans le rôle du critique littéraire. Il a été chargé d'interviewer un humoriste auvergnat racontant des blagues incompréhensibles dans le patois local au milieu d'un décor improbable fait de guirlandes de saucisses. Il semble important de remarquer que Desproges s'est déjà forgé un masque pour vaincre sa timidité, celui d'un pince-sans-rire cynique et sinistre, masque qu'il va plus ou moins garder par la suite pour chacune de ses représentations publiques, qu'elles soient télévisuelles, radiophoniques ou théâtrales. Ainsi, dans la chronique intitulée « C'est l'été », Desproges se montre outré par la mode des tee-shirts à messages et déclare : « Personnalisés ! Ô sordide exploitation du langage des foules. Ils sont un million d'assujettis sociaux blanc navet à exhiber leur couenne dans un million de tricots de coton où l'on peut lire « Je suis un rebelle » et ils bêlent et broutent dedans, tous ensemble et tous pareils, et ils appellent ça un « message personnalisé ». Quelle dérision ! Quelle époque ! Vivement la guerre ! »⁷⁸ Cependant, il

⁷³ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « La gloire », p. 252

⁷⁴ Bertrand LEMONNIER, événement cité *supra*

⁷⁵ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 74

⁷⁶ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « La gloire », p. 253

⁷⁷ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « La rumeur », p. 223

⁷⁸ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « C'est l'été », p. 457

prend aussi plaisir à reconnaître l'outrance de ses propos en reconnaissant qu'« [il] di[t] ça parce qu' [il est] en colère »⁷⁹ de penser à l'approche de l'automne dès l'arrivée de l'été, révélant par là-même la facette pessimiste de son caractère. Pierre Desproges endosse donc à chaque émission cette posture misanthropique. Ainsi, l'une de ses prestations la plus connue est celle de son interview ratée de Françoise Sagan. Alors que celle-ci croit avoir à faire à un sérieux critique littéraire, Desproges se montre hésitant, bafouillant et lui pose des questions sur sa « petite santé » ou le tissu de sa jupe avant de lui montrer ses propres photos de vacances en famille. Cette interview triomphe dans l'appréciation des auditeurs. Sa carrière de comique patibulaire est définitivement lancée. Mais cette interview marque aussi sa volonté de s'attaquer à ceux qu'il appelle les « monstres sacrés », les grandes figures intellectuelles, politiques ou audiovisuelles qui ont fait l'histoire ou qui sont en train de l'écrire. Cette volonté de désacralisation, de remettre ces vedettes et personnages célèbres à niveau d'homme semble ainsi être l'un des piliers centraux de son œuvre, comme en a déjà témoigné la formule ironique à l'égard d'André Gide.

Toutefois, si l'esprit d'équipe prédomine devant les caméras, les relations au sein de l'équipe sont de plus en plus tendues. Jacques Martin s'affirme sans concession alors que Desproges a du mal à continuer de faire rire à ses dépens. De plus, il critique la vulgarité de certains de ses collaborateurs, tel Collaro. Cet individualiste n'a pas l'esprit d'équipe et n'hésite pas à dénigrer l'émission à l'extérieur⁸⁰. Par ailleurs, Jacques Martin coupe de manière arbitraire certaines séquences au montage. Pour Desproges, c'est l'incident de trop. Il décide donc de quitter l'émission l'année suivante, en 1976. De cette expérience, il garde un souvenir mitigé : il se montre très critique envers Jacques Martin, le décrivant comme un homme tyrannique et persifleur comme le montre la chronique « La rumeur » lorsqu'il déclare qu'il a « entendu cet homme suggérer en public que Guy Bedos était très méchant »⁸¹, n'hésitant alors pas à faire courir des rumeurs sur son compte en le dépeignant comme un homme faisant et défaisant des réputations. Une autre chronique montre que leur brouille est encore manifeste, bien qu'apaisée lors de son écriture, quand Desproges met en scène une de leurs conversations qui commence ainsi : « Vois-tu mon cher Pierre – à l'époque je m'appelais déjà Pierre et je lui étais encore

⁷⁹ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « La gloire », p. 252

⁸⁰ Émission *Boîte aux lettres*, citée *supra*

⁸¹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « La rumeur », p. 223

cher »⁸² ou lorsqu'il affirme : « Figurez-vous qu'à ce qu'on raconte [rires] – j'ose même pas le raconter tellement c'est incongru, tellement c'est bas – il paraît que Jacques Martin est un brave homme. »⁸³ Si cette phrase est acerbe, elle témoigne aussi que d'un autre côté, Desproges n'oublie pas ce qu'il lui doit. En effet, il cite un propos de Jacques Martin lui expliquant qu'« il est important [qu'il] sache que le nombre de gens qui [le] voient en un seul dimanche est à peu près trente fois supérieur au nombre de gens qui ont vu Louis Jovet pendant toute sa carrière. »⁸⁴ Desproges est donc conscient que sa notoriété est due à son apparition à l'écran dans l'émission, ce qu'il considère comme injuste envers les autres personnes qui ont du talent mais qui resteront dans l'anonymat puisqu'elles n'auront pas eu l'opportunité d'être présentées par les médias. C'est aussi cette puissance accrue des médias, et notamment de la télévision dans ces années-là qui est en jeu. De cette aventure, Desproges publie son premier livre, *Le Petit Reporter* qui reprend 560 de ses brèves les plus connues. Avec 15 000 exemplaires vendus, Desproges « a un premier carré d'inconditionnels »⁸⁵.

1.2.3. L'aventure de la radio

Après *Le Petit Rapporteur*, Desproges se lance dans le spectacle. En juillet 1976, il signe un contrat avec Bruno Coquatrix, directeur de l'Olympia, pour présenter le récital de Nicole Croisille. Là encore, Desproges se présente sous le masque qu'il avait adopté lors que son interview avec Françoise Sagan, celui d'un pince-sans-rire mal à l'aise, cultivant ce qu'il nomme « le goût du bide »⁸⁶. Il est réengagé par Coquatrix pour assurer la première partie du spectacle de Thierry Le Luron, avec d'autres artistes comme Catherine Allégret, Evelyne Grandjean ou Alain Souchon. Son contrat fini, il décide d'élaborer un spectacle avec Evelyne Grandjean, profitant de l'expérience de cette dernière dans le domaine du café-théâtre et du duo comique. Le duo est alors à l'image d'une scène parisienne très active. De nombreuses troupes indépendantes se forment telles celle du Splendid ou celle du Café du la Gare avec notamment Coluche, Patrick Dewaere et Miou Miou. Le film *Les Valseuses* de Bernard Blier a consacré ces artistes, les faisant passer du statut de marginaux à celui de grandes vedettes françaises. Bertrand

⁸² Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « La gloire », p. 253

⁸³ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « La rumeur », p. 223

⁸⁴ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « La gloire », p. 253

⁸⁵ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 84

⁸⁶ Marie-Ange GUILLAUME, *Op. cit.*, p. 81

Lemonnier démontre ainsi qu' « en raison de la massification, de la médiatisation de la culture, ceux qu'on appelait autrefois les « chansonniers » sortent (sans le quitter pour autant d'ailleurs) du monde du cabaret et du music-hall pour investir tous les médias et devenir - pour certains - des vedettes très populaires »⁸⁷ de la culture de masse, à l'image de Coluche. Cependant, face à ces compagnies qui essaient, Desproges se tient en retrait. Cela tel que le souligne notamment Chabrol en affirmant qu' « il appartient à la génération précédente, celle des cabarets et des jeunesses musicales. Il a besoin de repères que le café-théâtre – où tout est dans tout, les spectateurs sur scène et les comédiens dans la salle – ne lui procure pas. »⁸⁸

Pierre Desproges a alors trente-huit ans, soit environ quinze ans de plus que ces comédiens, mais est encore un débutant dans ce domaine : il a le sens du texte mais celui de la comédie lui fait parfois défaut. Avec Évelyne Grandjean ils jouent aux 400 coups, un ancien théâtre parisien, une pièce intitulée *Qu'elle était verte ma salade...* qui ose s'attaquer aux tabous de l'époque. Thierry Le Luron les remarque et les embauche dans son émission radiophonique hebdomadaire, *Des parasites sur l'antenne*, diffusée tous les samedis matins sur France Inter, où le ton est joyeusement libre. Progressivement, Desproges s'intègre dans les milieux de France Inter et une nouvelle émission lui est proposée pendant l'été 1979, toujours avec Evelyne Grandjean, *Du varech dans mes espadrilles*. Lorsque cette émission prend fin, « Desproges est devenu l'un de ces comiques imposés, omniprésents sur les ondes et la scène parisienne »⁸⁹, à l'image des humoristes des *Grosses Têtes*⁹⁰. En outre, il renoue avec l'écriture journalistique débridée, libre et réfléchi en écrivant un billet hebdomadaire pour *Pilote*, puis une chronique régulière pour *Charlie-Hebdo*. Ces collaborations à la presse alternative et à la bande dessinée lui permettent de fréquenter les dessinateurs subversifs de l'époque tels

⁸⁷ Bertrand LEMONNIER, événement cité *supra*

⁸⁸ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 86

⁸⁹ Dominique CHABROL, *Ibid.*, p. 89

⁹⁰ Émission radiophonique culturelle et humoristique créée en 1977 par Philippe Bouvard et Jacques Martin.

Cavanna⁹¹, Gégé ou Cabu à *Charlie-Hebdo* (fondé en 1970 à la suite de l'interdiction de *Hara-Kiri Hebdo*⁹²) ou Reiser⁹³ et Gotlib à *Pilote*⁹⁴.

En 1980, Pierre Desproges retourne à la radio. Il a en effet été contacté par Claude Villers pour participer à une nouvelle émission. Ce dernier, entré à France Inter en 1964 comme assistant de José Arthur au *Pop Club* après avoir été le plus jeune journaliste de France à seize ans, est déjà, au début des années 1980, un animateur et producteur mythique. À trente-six ans, son statut lui laisse toute latitude pour créer une nouvelle émission qui renouerait avec les grandes émissions publiques des débuts de la radio. Il désire en particulier modifier les modalités de l'interview, la position de l'interviewé et celle de celui qui l'interviewe afin de se distinguer des grands entretiens de l'époque dont le parangon reste le modèle de Jacques Chancel. Avec son expérience de chroniqueur judiciaire, Villers se tourne naturellement vers le modèle du tribunal qu'il souhaite parodier à l'antenne. Cette forme radiophonique n'est pas une nouveauté puisque dans les années 1930, tout d'abord sur le poste parisien puis sur Radio-Luxembourg, existait déjà *Le Tribunal*, un tribunal comique animé par Pic et Ferray, qui eut de multiples imitations. Or, s'il pense dès le début à Luis Rego qu'il connaît depuis longtemps pour le rôle de l'avocat, il hésite pour celui du procureur. Villers déclare avoir choisi Desproges car il était « allé le chercher dans la presse écrite où il signait tous les jours dans *L'Aurore* l'un des exercices les plus difficiles de la profession journalistique : les brèves. Pouvoir résumer en quelques phrases une information d'apparence anodine et chuter sur un bon mot. Du grand art. »⁹⁵ Ironie du sort, Villers, homme de radio, regarde peu la télévision et ne suit pas beaucoup l'émission du *Petit Rapporteur*. C'est donc encore une fois son

⁹¹ Dans la chronique « Bâfrons » (*op. cit.*, p. 145), Desproges rend d'ailleurs hommage à l'un de ses « très beau[x] texte[s] ».

⁹² En effet, si rire et politique sont liés dans les médias dès l'apparition de la presse, force est de constater que le monde politique exerce encore une censure relativement forte à la fin des années 1970 comme en témoigne le sort de l'hebdomadaire satirique *Hara-Kiri Hebdo* qui fut interdit à la vente après avoir titré « Bal tragique à Colombey : un mort » à la suite du décès du général De Gaulle et de la tragédie de la boîte de nuit Le 5/7 en Isère où 146 personnes avaient trouvé la mort, même si officiellement, le journal est censuré pour un dessin pornographique. Cette interdiction provoque un scandale médiatique et une semaine plus tard paraît un nouveau journal, *Charlie Hebdo*, visant à la contourner, fondé par les grands dessinateurs satiriques d'alors tels Cabu, Reiser, Willem, Wolinski ou Cavanna. Ainsi, si la censure est réelle, les artistes la combattent par des moyens ingénieux. Cependant, l'argent dans ce domaine reste bien souvent le nerf de la guerre : pour des raisons financières, *Charlie Hebdo* cessera de paraître en janvier 1982 et devra attendre dix ans avant de revoir le jour.

⁹³ Desproges lui porte une grande estime comme en témoigne la chronique « Darius et Pompon » (*op. cit.*, p. 328), où il déclare à propos de Sempé : « je révisai sur-le-champ l'opinion à tout le moins surévaluée que je m'étais faite de ce gribouilleur solitaire en le plaçant sur le même podium de Reiser ou Chaval. »

⁹⁴ Desproges connaît donc le nouvel univers provocateur de ces bandes dessinées à l'humour décapant (*L'Écho des savanes*, *Fluide Glacial*) né de l'émancipation des cadres fixés par la loi de 1949 organisant le contrôle des publications destinées à la jeunesse.

⁹⁵ Claude VILLERS, *Le Tribunal des flagrants délires*, Paris, Denoël, 2009, p. 25-26

écriture qui fait remarquer Desproges. Les règles de l'émission fixées par Villers sont très lâches : il laisse toute latitude dans l'écriture des textes qui doivent seulement être retenus par les frontières du droit commun concernant la presse et la diffamation. Ceci est novateur pour l'époque car « la France ne compte encore qu'une demi-douzaine de stations de radios, trois chaînes de télé, et l'impertinence ne dépasse pas quelques contrepèteries de chansonniers. »⁹⁶ L'émission commence la première semaine du mois de septembre 1974. Desproges incarne le procureur, Rego l'avocat et Villers le juge suprême, affublés de costumes de magistrats, tout ceci dans un studio garni de décors semblables au mobilier d'un vrai tribunal ; ce qui est encore plus novateur pour une émission radiophonique. Le déroulement de l'émission procède ainsi : arrivée de la cour et lancement de la chanson rituelle, interrogatoire de l'accusé par le juge Villers, réquisitoire du procureur Desproges et pour finir, plaidoirie de l'avocat Rego. Le tout est entrecoupé de témoignages et de diagnostics médicaux, le plus souvent falsifiés. Les débuts sont difficiles, l'émission n'étant pas encore rodée, les critiques de presse sont acerbes⁹⁷. Mais progressivement, l'émission trouve son rythme de croisière et une audience croissante pour finir par s'imposer comme l'une des émissions radiophoniques les plus suivies de l'époque. Desproges se fait plus incisif, relevant le détail qui lui permet de piéger son invité au moment où celui-ci s'y attend le moins. En outre, ses réquisitoires se structurent progressivement car Desproges a l'intuition que cette disposition facilite la compréhension de l'auditeur et instaure un rituel. Cette compréhension est fondamentale pour ses *Chroniques*. Il reprendra en effet cette idée de rituel instauré par un fil conducteur faisant de ses *Chroniques* une sorte de cérémonial où il communique avec les auditeurs et vice versa. Desproges ira même plus loin, en parodiant cette époque dans la chronique « Gros mots » en déclarant « vous tombez à pic pour nourrir mon courroux-coucou-Villers-lâche-moi. »⁹⁸ *Le Tribunal des Flagrants Délires* permet aussi à Desproges de saisir la possibilité de dissenter et digresser allègrement à l'antenne à partir de n'importe quel prétexte. Alors qu'il est invité à produire le réquisitoire d'une personnalité, Desproges s'autorise au fil du temps à digresser de plus en plus largement pour arriver à une chute humoristique. Il reprend aussi ce procédé dans les *Chroniques*, et ce de manière encore plus libre comme le montre la chronique « Incommunicabilité » où il fait mine de se perdre en circonlocutions avant de déclarer « à l'heure où débute cette histoire que je

⁹⁶ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 97

⁹⁷ Comme le montrent les autobiographies de Dominique Chabrol et Marie-Ange Guillaume.

⁹⁸ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Gros mots », p. 241

finirais bien par commencer de vous narrer avant le coup de gong fatal de 19 heures »⁹⁹. Desproges apprend donc beaucoup auprès de Villers, il acquiert la part de professionnalisme qui lui faisait défaut. Cependant, à nouveau, de nombreuses critiques d'auditeurs s'élèvent contre l'émission. Elles ont principalement pour objet les grossièretés dites à l'antenne, l'anticléricalisme et l'antimilitarisme virulents qui y sont professés. Claude Villers doit souvent faire tinter sa clochette pour opérer un retour au calme afin de permettre à l'émission de continuer chaque semaine. Dans le contexte de campagne présidentielle du printemps 1981, la censure se fait d'autant plus virulente que les médias appartenant au service public doivent garder une neutralité d'opinion. Alors qu'une diffusion télévisuelle du « procès » de Jean Carmet est prévue pour le 10 avril 1981 sur Antenne 2 à 20h30 (et donc dans un créneau horaire de grande audience), elle est finalement annulée. La direction de France Inter s'appuie sur le fait que Desproges a employé le terme de « quéquette » dans son réquisitoire, l'allusion sexuelle étant contraire aux bonnes mœurs. Toutefois, les membres de l'émission s'accordent pour y voir une censure politique, l'un des témoins appelés à la barre, Georges Conchon, ayant proféré une longue tirade allusive à l'affaire des diamants, que le président Valéry Giscard d'Estaing aurait reçus de l'empereur de Centrafrique, Jean-Bedel Bokassa. L'arrivée de la gauche au pouvoir avec la victoire électorale de François Mitterrand le 10 mai 1981 marque un temps de pause dans l'aventure de cette émission. C'est l'heure d'un premier bilan radiophonique pour Desproges : l'émission lui a permis de rencontrer de nombreux artistes. Il a tourné allègrement en dérision ceux qui lui déplaisaient et a noué des liens amicaux avec d'autres, comme Coluche¹⁰⁰ et surtout Guy Bedos¹⁰¹, bien qu'il ne partage pas leurs prises de positions. Claude Villers qui vient d'être nommé à la direction des programmes de Radio Monte-Carlo en juillet, lui propose d'animer une nouvelle émission hebdomadaire, *Si c'est pour la culture on a déjà donné*. Il y fait d'ailleurs rapidement allusion dans la chronique « Re-Cannes » lorsqu'il présente le personnage du professeur Jerry Tulassent : « J'ai déjà eu l'honneur de recevoir plusieurs fois le professeur Jerry

⁹⁹ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Incommunicabilité », p. 322

¹⁰⁰ Le contraste entre ces deux humoristes est pourtant frappant, tant du point de vue des origines (Desproges appartenant à un milieu bourgeois contrairement aux origines populaires de Coluche) que de l'engagement politique et humanitaire (Desproges refusant tout engagement alors que Coluche mena une campagne politique et fonda les Restos du Cœur) ou dans le domaine culturel (Coluche se vantant souvent sur scène de ne jamais ouvrir un livre, contrairement à Desproges qui cultivait l'art du verbe, allant jusqu'à construire certaines *Chroniques* uniquement pour un jeu de mots final comme pour « La baignoire aux oiseaux » (*Op. cit.*, p. 94)).

¹⁰¹ De 1974 à 1981 les « années Giscard » ont changé la donne en autorisant une plus grande liberté d'expression dans les médias. De nombreux humoristes, tels Coluche ou Guy Bedos, prennent alors de plus en plus position dans leurs spectacles sur des sujets politiques et sociétaux.

Tulassent il y a quelques années sur les antennes de Radio Monte-Carlo, en compagnie de la troublante Valérie Mairesse et du charmant Michel Denisot »¹⁰².

En septembre 1982, *Le Tribunal des Flagrants Délires* est de retour sur France Inter, et ce jusqu'en juin 1983. L'équipe invite notamment Le Pen. Remarquons que les biographies divergent à ce sujet. Celle de Dominique Chabrol affirme que Desproges et Rego « ne résistent pas à l'idée de « se faire Le Pen » »¹⁰³ alors que celle de Marie-Ange Guillaume montre qu'ils étaient, au contraire, très réticents : « J'avais eu une réaction un peu sottée, j'avais dit à Villers : « Si ce monsieur vient à l'émission, moi, je n'ai plus envie de rire. » »¹⁰⁴ Il semble plutôt falloir accrédi-ter la deuxième version car si le rôle de Desproges semble facile, les charges accablantes ne manquant pas pour ce réquisitoire, il est en réalité complexe car Desproges refuse de tomber dans la facilité. C'est dans cette occasion, « très circonstanciée »¹⁰⁵, comme le rappelle Marie-Ange Guillaume, qu'il déclare « Les questions qui me hantent sont celles-ci : premièrement, peut-on rire de tout, deuxièmement, peut-on rire avec tout le monde ? A la première, je répondrai « oui » sans hésiter [...] Deuxième point : peut-on rire avec tout le monde ? C'est dur ! »¹⁰⁶. Cette déclaration sera retenue sous la formule « On peut rire de tout mais pas avec tout le monde » qui reste aujourd'hui la sentence la plus connue (bien qu'apocryphe au sens strict) de Desproges. Début 1983, la production part en tournée et enregistre devant plusieurs milliers de spectateurs l'émission qui sera diffusée le lendemain. Cependant, les relations se détériorent au sein de l'équipe. Cela notamment pour des questions de cachets, Desproges et Rego s'estimant insuffisamment payés par rapport à la notoriété qu'ils ont acquis. Chacun prétexte que sur une autre station telles Europe 1 ou RTL, leurs salaires auraient été quasiment décuplés. Desproges critique aussi le manque d'organisation et les changements de dernière minute. C'est finalement lorsqu'il apprend que les droits des textes de l'émission seront récupérés par France Inter pour l'édition d'un disque qu'il envoie une lettre vitriolée à Villers, causant son propre renvoi et un froid qui mettra de nombreuses années à se dissiper entre eux. L'émission continue désormais sans lui, remplacé dans son rôle par Éva Darlan. L'absence de compromission,

¹⁰² Pierre DESPROGES, émission citée *supra*, « Re-Cannes ».

¹⁰³ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 118

¹⁰⁴ Pierre Desproges à Bernard Pivot lors d'une émission d'*Apostrophe*, cité par Marie-Ange GUILLAUME (*Op. cit.*, p. 115).

¹⁰⁵ Marie-Ange GUILLAUME, *Droit d'auteur*, France 5, 17/12/2000.

¹⁰⁶ Pierre DESPROGES, *Les Réquisitoires du « Tribunal des Flagrants Délires »*, « réquisitoire contre Jean-Marie Le Pen », vol. 1, Paris, Seuil, « Points », 2003, p. 103

le refus de l'hypocrisie et la célérité de la célébrité auront eu raison d'une situation à la stabilité enviable et ce pour la troisième fois, après les frictions avec Jacques Martin et, comme nous le verrons, avec Jean-Michel Ribes.

1.2.4. *La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède : péripéties télévisuelles*

Desproges a déjà une première expérience télévisuelle : en 1980, il a réalisé une trentaine de sketches d'une durée de trois minutes pour l'émission enfantine *L'Île aux enfants*, diffusée sur TF1, regroupés sous le titre *Les Bons Conseils du professeur Corbiniou*. Desproges y incarne ce « professeur » qui se lance à chaque épisode dans une démonstration magistrale dont l'issue s'avère toujours catastrophique. « Ce Corbiniou pédagogue et caractériel préfigure déjà monsieur Cyclopède en gestation dans un coin de sa tête. »¹⁰⁷ Or, dans la même émission, il y a aussi *Antivol*, le dessin animé d'un oiseau qui a le vertige, que Desproges apprécie beaucoup. Il est le fruit du travail du réalisateur Jean-Louis Fournier, qui est aussi scénariste et écrivain. Desproges et lui deviennent rapidement amis, amitié qui sera durable comme en témoigne la chronique intitulée « L'humanité » où il l'appelle « mon ami Jean-Louis »¹⁰⁸ et le range dans la catégorie des « amis », très restrictive, qui « se comptent sur les doigts de la main du baron Empain », amputé d'une phalange par ses ravisseurs. Ensemble, ils participent à la création de l'émission *Merci Bernard !* sur FR3. Desproges y est scénariste et travaille en collaboration avec Jean-Michel Ribes, le réalisateur. Il trouve à l'émission son intitulé, sous la forme d'un remerciement discret à Bernard Morrot qui lui avait permis d'exercer ses brèves. Cette émission humoristique commence le 4 avril 1982. Elle se compose de différents sketches satiriques à l'égard de la télévision et des mœurs sociales. Ceux-ci sont regroupés sous la forme de petites fictions, documentaires, annonces du cœur ou reportages et sont portés à l'écran par des comédiens et humoristes provocateurs tels Cavanna, Topor, Wolinski, Gédé ou Piéplu. Toutefois, Desproges et Fournier se fâchent avec Ribes et renoncent à poursuivre cette émission deux mois après la création de celle-ci.

¹⁰⁷ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 90

¹⁰⁸ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « L'humanité », p. 66

Décus, ils vont cependant proposer vingt et un sketches à Serge Moati, directeur de FR3 en septembre. Celui-ci souhaitant vivement le retour de Desproges sur la chaîne, accepte. Ainsi naît en novembre 1982 *La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède*. Cette émission loufoque diffusée après les *Jeux de 20 heures*, du lundi au vendredi à 20h30, pendant deux ans, dure une minute et comportera 98 épisodes. Desproges dans le rôle du scénariste imagine une parodie des leçons de choses tout en reprenant à son compte l'ambiance des Shadocks, dessin animé télévisé incontournable des années 1970¹⁰⁹. Un présentateur au nom improbable de « Monsieur Cyclopède », enjoint les téléspectateurs à l'apprentissage d'une chose invraisemblable à chaque épisode, sous la forme d'un titre injonctif à la première personne du pluriel. Par exemple, il propose successivement « Décrispions la Berrigoulaine », « Étudions le cochon narquois » ou « Sachons reconnaître un centaure d'un percheron ». Cette entrée en matière sera occasionnellement remise au service du déroulement de ses *Chroniques*, comme en témoigne la chronique « Le coq et la poule » où Desproges à propos de la fable « Le corbeau et le renard » propose au public « Honnissons la mémoire de ce cuistre. [rires] Louons plutôt celle de son auguste modèle grec, Cricri Ésope »¹¹⁰. *La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède* est en effet une émission très structurée : Desproges, dans le rôle de Cyclopède, introduit l'entrée en matière et pose le problème à résoudre, le plus souvent avec la formule « Comment ? Et bien c'est simple, regardez bien : ». S'en suit une démonstration absurde mais abordée sous la forme d'une rigueur scientifique. À la fin de sa démonstration, Cyclopède se tourne face au téléspectateur et lance sa formule conclusive rituelle « Étonnant, non ? ». Dans le travail d'écriture, Desproges invente et Fournier corrige, le recadre. Celui-ci revient sur leur collaboration après le décès de Desproges. Il déclare alors :

« il fallait l'aimer beaucoup pour travailler avec lui parce que c'était vraiment dur, dur, dur. Les *Cyclopèdes* c'était vraiment très rigolos à regarder, à faire ça l'était un peu moins. Fallait vraiment prendre sur soi. [...] Il était maniaque. Il avait une inquiétude permanente, et cette inquiétude permanente, il la fixait toujours, pas sur l'essentiel, c'est-à-dire la fiabilité des sketches, ou son jeu, c'était toujours sur des choses accessoires, par exemple, il fallait de la grenadine si c'est de l'orangeade, ça ne marchait pas. [...] Alors je lui donnais de la grenadine et je lui disais : "Pierre, tu sais bien, ta véritable inquiétude de toute façon c'est pas

¹⁰⁹ Cette série télévisée d'animation française dura de 1968 à 1973. Créée par Jacques Rouxel, elle raconte les péripéties des Shadocks, créatures imaginaires ressemblant à des oiseaux, et leurs querelles avec les Gibis. Bêtes et méchants, les Shadocks divisèrent les téléspectateurs en deux clans : ceux qui détestaient l'émission, la trouvant stupide (les Shadocks détenant de surcroît un vocabulaire réduit à quatre syllabes) et les inconditionnels de leur humour particulier.

¹¹⁰ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Le coq et la poule », p. 336

que ce soit jaune ou rouge, t'as peur que tu ne sois pas bon... Au bout d'un moment, il avait compris, mais il continuait... »¹¹¹

Là encore, les critiques sont mitigées. Desproges se targue à de nombreuses reprises de « diviser la France en deux : les imbéciles qui n'aiment pas et les imbéciles qui aiment. » L'ironie est audacieuse : parmi les sujets abordés, certains conseillent « évitons de sombrer dans l'antinazisme primaire » ou « rentabilisons la colère de Dieu », Desproges s'attirant alors les foudres de la frange catholique rigoriste parisienne. FR3 reçoit nombres de lettres interrogeant quant à la visée de l'émission. Beaucoup estiment scandaleux de gaspiller ainsi l'argent du contribuable. Mais dans le même temps, le nombre d'inconditionnels ne cesse de croître et se compte en dizaine de milliers de fans car *La Minute* impose aussi une image plus « intellectuelle » de Desproges.

1.2.5. Le défi de la scène

En 1983, après son éloignement des *Flagrants Délires*, Desproges décide de prendre un peu de recul, d'autant plus que l'année suivante, il décidera de ne pas poursuivre les aventures de *Monsieur Cyclopede*. Cependant, Jean-Pierre Moreau a fait sa connaissance par *Le Tribunal des Flagrants Délires* où, en tant qu'attaché de presse, il conduisait les comédiens de la troupe du Splendid. Il s'avère rapidement attiré par son écriture et son humour acerbe, sans concession. Il contacte Daniel Colling, fondateur du festival du « Printemps de Bourges » qu'il convainc du talent de Desproges. Il s'agit donc de persuader ce dernier de se lancer dans un « one-man-show » personnel et individuel. Desproges refuse tout d'abord catégoriquement car il garde à l'esprit ses premiers résultats très mitigés dans le domaine du café-théâtre. Desproges ayant, sous sa posture cynique, une grande timidité, il lui est difficile de faire face à son public. Il préfère une médiation au direct. Mais progressivement, cette idée fait son chemin car il aspire à davantage de liberté, ce que les médias d'alors lui refusent. Daniel Colling a finalement recours à Guy Bedos pour le convaincre et le mettre à l'aise. Une amitié naît entre eux, alors que Bedos apparaît comme son opposé le plus total, notamment dans sa posture d'artiste fermement engagé à gauche. Au printemps 1983, Desproges accepte de relever le défi de la scène, accompagné par Bedos dont il apprécie le travail depuis ses débuts, dans les années 1960. Trois ans plus tard, alors qu'il prépare son deuxième « one-man-show », Desproges lui rend hommage dans ses *Chroniques* en affirmant avec véhémence

¹¹¹ « Plateau : Pierre Desproges », *L'assiette anglaise*, A2, 20/02/1988

et sous les applaudissements du public : « car enfin, ce n'est un secret pour personne que Guy Bedos, qui est mon copain, fait rire la France à guichets fermés depuis 20 ans. »¹¹² Bedos l'aide à acquérir patiemment le professionnalisme qui lui manque en venant le voir répéter au théâtre du Gymnase. Sa timidité malade l'incite, comme au temps du *Petit Rapporteur* à se réfugier derrière le masque du pince-sans-rire dérangeant pour le plus grand plaisir des spectateurs. Mais elle l'incite aussi à se dissimuler derrière une multitude de décors fantoches dont Bedos doit patiemment lui démontrer l'inutilité : « Petit à petit, Bedos m'a dit : « t'es sûr que t'as besoin d'une guillotine ? T'es sûr de vouloir t'habiller en rouge ? T'es sûr de tenir à cette forêt de sapins ? » Il m'a fait tout enlever. Il m'a rassuré. Tu es bien comme tu es. Bouge comme tu en as envie. »¹¹³

Après un rapide passage par quelques villes de province, Desproges rentre se produire à Paris, au théâtre Fontaine pouvant accueillir jusqu'à six cents personnes. Le spectacle s'ouvre sur un Desproges critiquant vertement les spectateurs « assis comme des cons », les traitant de « voyeurs qui paient pour voir un exhibitionniste. »¹¹⁴ S'en suit « un numéro de voltige sur les mœurs de l'époque, la vie, la mort, le cancer, la Collaboration ou la Résistance. »¹¹⁵ Les critiques dans la presse sont élogieuses. Desproges joue pendant trois mois à Paris puis pendant plus d'un an, en province avec plus de 200 représentations. Il garde ainsi une grande reconnaissance à Guy Bedos pour ses conseils, l'artiste ayant objectivement plus à y perdre qu'à y gagner comme il le remarque trois ans après dans la chronique « Lettres ouvertes en vrac » : cela « malgré la concurrence qui ne désarmait pas. Ainsi : les établissements Bedos, n°1 français de l'humour ont fait un exercice plus qu'honorable. »¹¹⁶

1.3. « ÉCRIVEUR » AVANT TOUT

1.3.1. L'importance de l'écriture, le style Pierre Desproges

Si Desproges a déjà exercé dans plusieurs médias lorsqu'il commence les *Chroniques de la chaîne ordinaire*, force est de constater qu'il accorde une grande importance au livre, reflet de celle accordée à l'écriture. Son premier, *Le Petit*

¹¹² Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « La rumeur », p. 223

¹¹³ Claude FLÉOUTER, Interview de Pierre Desproges, *Le Monde*, 11 janvier 1984

¹¹⁴ Pierre DESPROGES, *Textes de scène*, Paris, Seuil, 1988, p. 15

¹¹⁵ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 132

¹¹⁶ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Lettres ouvertes en vrac », p. 451

Rapporteur, rassemblait ses meilleures brèves. En 1980, les éditions du Seuil, par le biais de Nicole Vimard et l'écrivain Claude Duneton, désirent lancer une nouvelle collection, « Point-virgule », qui cible un autre public, la jeunesse, mais sans tomber dans la catégorie « littérature jeunesse ». Les jeunes étant envisagés comme le public le plus critique, les critères retenus pour la sélection sont donc l'originalité et la puissance des textes. Le directeur général-adjoint, Édouard de Andréis, désire notamment des œuvres d'humoristes car cette part du marché n'est pas encore très exploitée et il sent qu'il peut en tirer parti. Le père de Claude Duneton, Philippe Duneton, lui recommande les brèves de Desproges, notamment celles du *Petit Rapporteur*. Les éditions du Seuil contactent donc Desproges et lui proposent d'envoyer un choix de textes puis un manuscrit. Ce sera chose faite en 1981, mais le résultat est tout d'abord un peu décevant. Retravaillé avec l'aide de Claude Duneton, il en résultera une œuvre originale, le *Manuel de savoir-vivre à l'usage des rustres et des malpolis*, consistant en réalité en un anti-manuel de savoir-vivre. Ce sera le premier titre de cette collection. Selon Claude Duneton, « ce bouquin lui a donné un coup de starter psychologique. Ça l'a fait passer à une autre dimension. »¹¹⁷

Dès lors, il s'attèle à la création d'un nouvel ouvrage, *Vivons heureux en attendant la mort* qu'il avait déjà commencé dans la chronique qu'il tenait pour *Charlie-Hebdo* sous le titre « Comment vivre heureux en attendant la mort ? » À sa parution, les critiques sont très enthousiastes. Geneviève Dormann, critique littéraire, déclare au *Quotidien de Paris* que Desproges « ressuscite l'humour de droite » et décrit un humour « fait d'anarchie et d'irrespect pour l'argent, la gloire et les vanités en tout genre. Humour qui n'exclut parfois ni l'outrance ni ce que les concierges appellent « le mauvais goût », mais où l'on reconnaît la trame d'un ancien élève des pères qui a appris ses déclinaisons. »¹¹⁸ Remarquons que cette récupération est intéressante pour un individu qui se prétend d'aucun parti. Dominique Chabrol résume « On le dit à droite, on le veut à gauche. La France des années 80, profondément scindée en deux n'apprécie guère les chemins de traverse »¹¹⁹, ce sur quoi nous aurons l'occasion de nous attarder.

À la fin de l'année 1984 paraît son *Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis*. Composé comme un véritable dictionnaire avec une partie consacrée aux noms communs puis une seconde aux noms propres, séparées par des pages roses à l'image du

¹¹⁷ Cité par Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 107

¹¹⁸ Geneviève DORMANN, *Le Quotidien de Paris*, 13 décembre 1983

¹¹⁹ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 136

Petit Larousse, où s'échelonnent des locutions étrangères et autres maximes et citations célèbres revisitées, cet ouvrage ne comporte toutefois qu'un seul terme par lettre dans chaque catégorie. Chaque page commence par la définition exacte du mot à laquelle Desproges ajoute ses considérations et digressions personnelles. La traduction des citations et locutions quant à elle est d'emblée prétexte à tous les jeux de mots possibles. Cependant, lorsqu'il l'évoque dans ses *Chroniques de la haine ordinaire*, Desproges le fait toujours avec une ironie distanciée. Ainsi, dans la chronique « Cancer », il critique le choix du jeune homme de dix-neuf ans qui l'a fait lire à sa mère, et encore plus le livre, qu'il dénonce comme un « catalogue de bassesses d'un goût non pas douteux mais carrément mauvais »¹²⁰. La chronique « Pangolin » possède un intérêt particulier car Desproges reprend intégralement une définition, celle qu'il a donnée du Pangolin, à la suite des critiques d'un petit garçon qui estimait cette définition injurieuse et diffamatoire. Ainsi, Desproges reconnaît (ou feint de reconnaître) que « dans un petit livre [qu'il a] publié il y a plus d'un an, et dont [il] [nous] recommande vivement d'éviter la lecture, [il s'] étai[t] permis de porter un jugement sans doute blessant et péjoratif visant à discréditer l'image publique de ce paisible quadrupède. »¹²¹

Mais ce qu'il considère comme son œuvre littéraire la plus importante est son unique roman, *Des Femmes qui tombent*, paru en 1985. S'il la critique ne le juge pas exempt de défauts, cet ouvrage contribue tout de même à donner une image plus intellectuelle de son travail comme en témoigne le reportage que lui consacre Jérôme Garcin pour l'émission *Boîte aux lettres* du 3 février 1986, dont les précédentes séries avaient pour objet des grands écrivains tels Mauriac ou Camus. Ce « polar rural » comme il le nomme, se déroule dans la petite bourgade de Cérillac, entre Périgord et Limousin. Les femmes du village sont décimées par un mystérieux fléau dont il faut trouver l'origine. Le roman constitue une galerie de personnages pitoyables mais irrémédiablement attachants, qui font sentir la tension qu'éprouve l'individualiste Desproges envers ses semblables. Un homme qui, à l'image du journaliste François Marro, entretenant « une passion malade pour la langue », affirme « qu'il aimait trop les hommes pour les tolérer médiocres »¹²². En outre, les grands thèmes desprogiens que sont le racisme, l'inconnu, la maladie, la sagesse populaire, la misogynie, le handicap ou

¹²⁰ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Cancer », p. 293

¹²¹ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Pangolin », p. 275

¹²² Pierre DESPROGES, *Des femmes qui tombent*, Paris, Seuil, 1985, rééd. « Points », 1998

la religion sont abordés de façon à dénoncer implicitement l'incapacité d'une certaine France à en rire et à accepter sa propre dérision.

Cependant, il semble important de noter que Desproges ne se revendique jamais comme un écrivain, préférant à ce terme « trop encenseur, trop pompeux pour ce qu'['il] fait et d'un autre côté trop restrictif dans la mesure où [il] n'écrit pas que des livres »¹²³ celui d'« écrivain ». Ce mot est important pour lui car il le considère comme plus à même de qualifier son travail d'écriture, sa capacité à glisser du lyrisme au trivial à chaque détour de phrase et vice versa¹²⁴. Desproges se revendique moins comme un homme de télévision ou de radio que comme un journaliste, estimant qu'il n'a jamais quitté ce métier, et refusant de le faire. La prégnance de la langue est patente à la lecture des *Chroniques*, notamment lorsque l'on s'intéresse au message réflexif qu'elle véhicule sur la société et sur un nouveau rapport au monde, alors en évolution dans leur contexte d'écriture, celui des années 1980.

1.3.2. La reprise : *Les Chroniques de la haine ordinaire* et le second spectacle au théâtre Grévin

En 1986, Desproges tient une chronique quotidienne sur France Inter, intitulée *Chroniques de la haine ordinaire*. Sans trop nous appesantir dessus, puisque nous détailleront leur fonctionnement plus loin, Desproges prend prétexte de l'actualité pour s'exprimer pendant cinq minutes environ sur un sujet qui le tient à cœur, ou qui, plus souvent, le révolte. Lorsque le rythme est pris, l'émission connaît une forte audience régulière. Au travers des thèmes abordés, Desproges en profite pour tester parfois les effets de son futur spectacle, que Guy Bedos l'aide ponctuellement à mettre en place.

Celui-ci commence le 1^{er} octobre au théâtre Grévin. La différence avec son premier spectacle est sensible : grâce à l'expérience acquise, Desproges joue vraiment ses textes alors qu'il avait tendance à les réciter avant. Il alterne sujets sérieux et sujets angoissants tels que la psychanalyse ou la bombe atomique et les histoires ancrées dans le quotidien le plus trivial, comme la bataille régulière qu'il mène contre les cintres, le tout assaisonné de bons mots d'enfants. La critique est élogieuse mais comme le remarque son imprésario, Jean-Pierre Moreau, « à l'époque, il y avait un certain consensus de la critique sur Desproges. Certains avaient peur de se faire allumer.

¹²³ Émission *Boîte aux lettres*, citée *supra*

¹²⁴ Pour une analyse stylistique de cette caractéristique particulière au style de Desproges, se reporter à l'ouvrage de Jean-Louis DUFAYS, *Le rire de Pierre Desproges. Entre cynisme et lyrisme*, Paris, La Renaissance du Livre, 2000.

Critiquer Desproges, c'était courir le risque de se faire descendre à n'importe quel moment. »¹²⁵ Desproges a donc acquis un nouveau statut ; il est désormais craint et respecté des médias, d'autant plus qu'il y a bâti sa carrière, en commençant par la presse puis à la télévision et à la radio. Toutefois, cette crainte qu'il exerce est à double tranchant : aucune chaîne publique n'accepte de parrainer son spectacle. C'est finalement Canal + qui s'en chargera et en fera la promotion par de fausses pubs. À l'occasion de ce spectacle, Desproges est de nouveau invité par Jérôme Garcin à participer à la nouvelle émission de *Boîte aux lettres*, en décembre 1986. Sa participation se fait par le biais d'une lettre ouverte au nouveau ministre de la Culture et de la communication, François Léotard où Desproges s'interroge ironiquement sur le bien-fondé de la nomination de Michel Droit à la CNCL (la Commission Nationale de la Communication et des Libertés), le nouvel organisme remplaçant la Haute Autorité, chargé de la régulation du domaine de l'audiovisuel. Desproges écrit donc pour une émission radiophonique. Évoquant cette question, Desproges ne fait pas dans la dentelle et déclare que Michel Droit est un homme très pudique, « voilà un homme qui ne va jamais aux toilettes sans éteindre la lumière. Alors quelquefois, il se trompe et s'essuie la figure. Les gens disent qu'il a mauvaise haleine, mais ce sont de mauvaises langues. »¹²⁶ Cette boutade provoque un scandale. Jacqueline Langlois-Glandier, directrice des programmes de FR3, supprime l'émission de Jérôme Garcin et interdit Desproges d'antenne. À sa mort, le bannissement tenait toujours.

Les Chroniques de la haine ordinaire paraissent en livre en 1987, soit un an après l'émission radiophonique. Il s'agit du cinquième recueil publié de Desproges. Les auditeurs peuvent devenir lecteurs et voir comment a commencé d'évoluer ce que Desproges a écrit. Il contient quarante et une chroniques soit près de la moitié du total diffusé sur France Inter. Remarquons qu'il les publie sans le soutien explicite de France Inter. Quarante-huit autres paraîtront de manière posthume, toujours sans lien explicite avec France Inter. Cela sous-entend que Desproges avait dû exiger de garder les droits d'auteur, la propriété intellectuelle de ses productions, thèse que vient appuyer le fait qu'il en réemploie certaines dans son deuxième spectacle. En outre, l'idée de faire paraître ces *Chroniques* en livre démontre de sa part une volonté beaucoup plus forte de

¹²⁵ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 170

¹²⁶ « Pierre Desproges à propos de François Léotard », *Boîte aux lettres*, FR3, 01/12/1986

les inscrire dans le temps, de les faire durer, que cela est habituellement le cas pour de simples chroniques radiophoniques.

1.3.3. « Pierre Desproges est mort d'un cancer. Étonnant, non ? »

Au début de l'année 1988, alors qu'il se prépare à partir jouer son spectacle en province, Desproges est pris d'une douleur dorsale foudroyante tandis qu'il joue à la pétanque avec le chanteur Renaud. Remarquons que les *Chroniques* témoignent discrètement de cette amitié, celle des « Restaurants du foie » où Desproges déclare à propos du disque vendu par l'association « Chanteurs sans frontières » : « Renaud a eu l'idée avant. Alors ils chantent avec lui.¹²⁷ » Desproges n'étant pas d'accord avec Renaud en matière de politique, il semble tout de même le distinguer des autres chanteurs de sa génération, comme le plus talentueux et innovant, ce qu'il confirme quelques jours après la diffusion de cette chronique, lors de l'émission « Effraction »¹²⁸. Opéré d'urgence, les médecins lui extraient une tumeur dont l'état est trop avancé (les deux poumons étant atteints). Ils préviennent sa femme qu'il est condamné. Hélène décide de lui cacher la gravité de son état et lui affirme que les médecins ont extrait un début de tumeur sans importance. Desproges part à la rencontre de son public à travers la France. Le thème du cancer se fait de plus en plus présent dans son écriture¹²⁹. Là aussi, remarquons que les biographies divergent, Dominique Chabrol affirmant que Desproges s'est battu jusqu'au bout, refusant de se voir condamné, tandis que celle de Marie-Ange Guillaume fait témoigner Hélène Desproges qui déclare sans ambiguïté qu'elle lui a toujours caché son état et sa maladie. Il semble que Desproges n'était pas conscient de la gravité de son état, sans pour autant être aveugle quant à la maladie qui le rongait. Au commencement du mois d'avril, épuisé, il arrête sa tournée pour s'accorder une cure de repos. Il mourra trois jours plus tard, entre les deux tours de l'élection présidentielle, le 18 avril 1988. Son décès est annoncé à l'AFP par une dépêche formulée par Jean-Louis Fournier déclarant « Pierre Desproges est mort d'un cancer, étonnant non ? »

¹²⁷ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Les restaurants du foie », p. 16

¹²⁸ « Renaud », *Effraction*, FR3, 21/01/1986

¹²⁹ Pour illustrer le propos par des exemples, se reporter à l'annexe « Allusions au cancer dans les *Chroniques* »

1.4. EN RESUME : *LES CHRONIQUES*, SIGNATURE D'UNE CONFLUENCE ENTRE L'« ECRIVEUR » ET LE CONTEXTE D'ECRITURE

« Dieu, la mort, le doute, le mépris des intellectuels, l'antimilitarisme viscéral... Les grands thèmes « desprogiens » renvoient à autant d'épisodes de sa propre vie : une éducation religieuse rigoureuse qui le fera tomber dans un anticléricalisme de défroqué, un passé de cancre et de soldat de vingt ans... »¹³⁰ écrit Dominique Chabrol dans sa bibliographie. En effet, la dimension biographique est conséquente dans l'œuvre de Desproges, et notamment dans les *Chroniques*, tel que nous avons pu le voir. Mais sa biographie n'éclaire pas seulement certaines allusions lancées au fil de l'émission, elle révèle aussi la connaissance qu'a Pierre Desproges des différents médias, acquise auprès de divers mentors : Jacques Martin pour la télévision, Claude Duneton pour la littérature, Guy Bedos pour le théâtre et Claude Villers pour la radio. La mise en parallèle de sa biographie et de la situation historique révèle l'imbrication manifeste de ces deux trajectoires. Pierre Desproges est en effet un individu ancré dans son époque, mais outre cela, il s'agit surtout de remarquer qu'il agit au sein de celle-ci pour contribuer à son évolution. En témoigne son travail d'humoriste et sa participation à de nombreuses émissions comportant une dimension satirique et une liberté de ton novatrices pour l'époque, allant de la fin des années 1970 à l'année 1986, année où il produit *Les Chroniques de la haine ordinaire*. Pierre Desproges participe donc aussi à l'évolution de l'histoire du rire qui entre dans « la société humoristique », définie en 1987 par Gilles Lipovetski dans *L'Ère du vide*.¹³¹ Celle-ci offre la permission de « rire de tout », prônée par Desproges. Mais en même temps, elle accroît la difficulté de définir ce rire brouillé par l'utilisation des médias à destination de la culture de masse. Les grandes catégories du comique s'interpénètrent et deviennent difficiles à définir de manière tranchée comme le précise Bertrand Lemonnier : « ironie, humour noir, dérision, parodie, comique burlesque, imitation, comment s'y retrouver dans des catégories aux frontières assez floues ? »¹³² Encouragé par cette marge grandissante de liberté, Desproges va affirmer son côté provocateur au fil de son œuvre, suscitant la controverse en cherchant toujours à devancer la tolérance qu'accorde l'époque au rire. Avec celui-ci, cet « écrivain » livre aux auditeurs son point de vue critique sur l'actualité, lors des *Chroniques de la haine*

¹³⁰ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 14

¹³¹ Gilles LIPOVETSKI, *Op. cit.*,

¹³² Bertrand LEMONNIER, événement cité *supra*.

ordinaire. Il s'agit donc à présent de voir quels sont les sujets et les cibles de son ironie mordante au cours de cette émission ainsi que le traitement qu'il leur fait subir.

2. L'ÉTUDE DES *CHRONIQUES DE LA HAINE ORDINAIRE* : DE LA PERCEPTION DE L'ACTUALITÉ À SA CRITIQUE VINDICATIVE

Après avoir présenté Pierre Desproges et l'avoir situé parmi les humoristes des années 1980, nous allons maintenant nous intéresser plus précisément au traitement de l'actualité lors de son émission radiophonique *Les Chroniques de la haine ordinaire*. Rappelons que Desproges a déjà écrit des chroniques avant cette émission, à l'instar de celles parues dans *Charlie-Hebdo* ou dans *L'Événement du jeudi*. Il possède donc une certaine maîtrise de l'exercice. Cependant, force est de

constater qu'il existe des variations importantes entre une chronique composée pour la presse et une chronique destinée à la radio. Les articles de presse possèdent une durée de vie plus longue que les émissions radiophoniques, les premiers pouvant être relus et conservés. Cela était d'autant plus vrai à l'époque de Desproges car le *podcasting* n'existait pas encore. Il était donc impossible pour l'auditeur de réécouter l'émission ou de la conserver, à moins de l'enregistrer scrupuleusement lors de sa diffusion. La chronique radiophonique est donc plus circonscrite dans le temps, ce qui influe aussi sur les sujets qu'elle peut traiter : ceux-ci seront nécessairement davantage en lien avec l'actualité, tant au niveau des informations sur lesquelles elle va se pencher qu'au niveau du contexte plus général. Ainsi, lorsque Desproges aborde le thème de l'arrivée tant attendue du printemps¹³³, il le fait en avril, en restant dans le contexte saisonnier immédiat. Il fait de même pour traiter, mi-juin, des méfaits de l'été¹³⁴. En outre, le canal de la radio requiert un rythme particulier au sein de l'écriture car elle est destinée à être dite. Alors qu'un lecteur peut s'arrêter lors de sa lecture d'une chronique de presse pour réfléchir à ce qu'il vient de lire, cela est impossible pour l'auditeur d'une chronique radiophonique. Son sens doit donc être immédiatement perceptible ou du moins s'ingénier à être retenu facilement pour être analysé, réfléchi, plus tard. Néanmoins, malgré ces contraintes supplémentaires, nous maintenons l'idée que Desproges est aguerri à l'exercice, notamment depuis sa participation au *Tribunal des Flagrants Délires* : « Mon réquisitoire quotidien dans le *Tribunal des Flagrants Délires* était déjà un one man show, en public. Je me suis aperçu que ça plaisait à pas mal d'imbéciles. »¹³⁵ Nous nous emploierons donc à dresser la chronologie de cette émission par ses légers changements de formules, non sans lien avec l'actualité, ses accélérations et ses quelques retours en arrière. Mais nous chercherons surtout à questionner les buts et le fonctionnement de cette émission s'affirmant « haineuse dès son intitulé »¹³⁶. Nous montrerons comment Desproges reprend l'actualité pour la mettre au service de sa « haine ordinaire » marquée par son humour fin et caustique mais néanmoins dérangeant. Pour cela, nous nous intéresserons au message réflexif que ces chroniques véhiculent sur la société et sur son nouveau

¹³³ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Le printemps », p. 355

¹³⁴ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « C'est l'été », p. 456

¹³⁵ Catherine DEGAN, « Interview de Pierre Desproges », *Le Soir*, 8 novembre 1984

¹³⁶ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Doris », p. 408

rapport au monde, émergeant au fil des années 1980. En effet, l'année 1986 apparaît comme un contexte d'écriture jalonné de bouleversements profonds et de peurs nouvelles, la plus manifeste demeurant la catastrophe nucléaire de Tchernobyl. Ainsi, nous interrogerons aussi les moyens par lesquels Desproges livre, plus généralement, ses réflexions sur le monde qui l'entoure, notamment en ce qui concerne les nouvelles questions que ces évolutions soulèvent.

2.1. UNE ANNEE EXTRAORDINAIRE PASSEE AU CRIBLE DE LA HAINE ORDINAIRE

2.1.1. « *Un cri de haine désespérée d'où perce néanmoins une certaine tendresse* » : une présentation de l'émission et de son fonctionnement

« M. Cyclopède est de retour. Plus nécessaire que jamais. Et pour cinq minutes au lieu d'une. Pas à la télé, mais à la radio. On l'entendra tous les soirs de la semaine sur France Inter, juste avant les informations de 19 heures, pour une "Chronique de la haine ordinaire", qu'il annonce déjà comme "une longue plainte désenchantée" »¹³⁷ écrit Alain Woodrow dans *Le Monde*, le 5 février 1986, soit deux jours après le début de l'émission. Ainsi, lorsque Desproges se lance dans l'aventure, il reste dans la même optique que celle sur laquelle il a bâti sa réputation, celle d'un misanthrope pessimiste et haineux envers l'humanité entière. Son premier one-man-show avait déjà pour sous-titre « Un cri de haine désespéré où perce néanmoins une certaine tendresse ». Il s'agit donc bien d'une émission qui lui laisse toute latitude pour exprimer sa « haine ordinaire », sous couvert de laquelle s'exprime parfois un « chroniqueur de l'Amour Exceptionnel »¹³⁸ comme le nomme un de ses auditeurs dans une lettre qu'il lui envoie. Pour cette émission, Desproges signe avec France Inter un contrat à ses propres conditions, acte révélateur quant à sa popularité et à la liberté, tant dans la forme que dans l'expression, qui sera la sienne. En outre, il est à la fois l'animateur et le producteur de cette émission, France Inter lui confiant donc le soin de la concevoir et de la présenter lui-même, ce qui renforce cette marge de liberté car il décide lui-même du contenu de ses chroniques. Cette station se voulant grand public et intergénérationnelle, Desproges prétend s'adresser tant aux

¹³⁷ Alain WOODROW, *Le Monde*, le 5 février 1986

¹³⁸ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « *La Marseillaise* », p. 462

enfants¹³⁹, qu'aux personnes âgées¹⁴⁰, en passant par les jeunes¹⁴¹ et les adultes¹⁴². Le jour où est diffusée la première chronique, le 3 février 1986, Desproges est l'invité de l'émission « Boîte aux lettres » présentée par Jérôme Garcin. Il explique en quoi va consister cette nouvelle émission : « c'est un peu comme *Le Tribunal des Flagrants Délires* mais en plus court [...] tous les jours avant le journal de 19 heures [...] et ça me fait du bien parce que j'ai plein de bile à vider. »¹⁴³ Cette émission est donc composée de chroniques quotidiennes (elles seront au nombre de 101 lorsqu'elle s'arrête) durant entre trois et huit minutes, diffusées du lundi au vendredi. Si l'on se penche sur la grille des programmes, il est possible de remarquer que cette émission est une « mule », soit, dans le vocabulaire argotique de la radio, une émission qui « tire » les auditeurs jusqu'à la prochaine émission d'importance. En effet, ces *Chroniques* sont diffusées dix minutes avant le journal de Patrice Bertin, à une heure de grande audience. Or, Desproges réussit à rehausser ce statut, en faisant des *Chroniques* une émission à part entière, un rendez-vous attendu des auditeurs, tout en lui conservant sa vocation de fil conducteur vers le journal, et ce par son traitement décalé de l'actualité. Les origines du titre de cette émission sont plurielles. Pour Dominique Chabrol, l'inspiration vient des *Contes de la folie ordinaire*, recueil de nouvelles publié par Charles Bukowski en 1976¹⁴⁴. Dans l'émission de Garcin, Desproges affirme quant à lui qu'il aurait voulu reprendre la formule de son spectacle mais que, celle-ci ayant déjà été employée, il l'a modifiée à la suite d'un dessin récent de Sempé où l'on voit un écrivain chez son éditeur lui disant : « Je voudrais pousser une plainte jusqu'à 200-300 000 exemplaires. » Il décide donc de s'en inspirer et déclare « Vous savez, c'est ce qu'on dit quand on pique à quelqu'un, on dit « je lui rends hommage », alors je rends hommage à Sempé en disant que ce serait une longue plainte désenchantée. »¹⁴⁵

Chaque chronique débute par un générique d'ouverture d'environ 35 secondes. Vers la 25^e seconde, Desproges annonce le titre de l'émission (formule d'ouverture),

¹³⁹ « Chronique de la haine ordinaire du 7 mai 1986 », émission citée *supra* [histoire de la dame-pipi]

¹⁴⁰ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Perverse mamie » p. 314

¹⁴¹ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Non aux jeunes », p. 109

¹⁴² Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « L'humanité », p. 65

¹⁴³ Émission *Boîte aux lettres*, *supra*. Cet entretien constitue un précieux témoignage sur ses motivations et l'image qu'il se fait de son travail, de son écriture et de lui-même.

¹⁴⁴ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 159

¹⁴⁵ Émission *Boîte aux lettres*, *supra*. Rappelons que Desproges aime beaucoup le travail de Sempé. C'est d'ailleurs lui qui a réalisé la couverture de son roman *Des femmes qui tombent*.

le générique se poursuit pendant dix secondes puis s'arrête¹⁴⁶. Desproges énonce sa chronique et une fois que son texte est terminé, il lance une formule de conclusion rituelle tandis que le générique de fin retentit pendant 25 secondes. Ce générique donne la couleur sonore de cette émission. Il s'agit de la chanson « Come di » de Paolo Conte¹⁴⁷. Enlevée, joyeuse, portée par sa voix éraillée, « Come di » joue sur la prononciation italienne, homonyme de « comédie » en français. Le refrain désigne la vie comme une comédie sans cesse renouvelée : « La comédie d'un jour, d'un jour d'ta vie, / la comédie, la comédie... », idée qui illustre bien la construction des *Chroniques*. Le générique d'ouverture est constitué du début de la chanson et celui de fermeture de son refrain. Dans la chronique « Paolo » Desproges rend compte de ce choix en exprimant son admiration pour ce chanteur : « Paolo chante et la femme amoureuse de l'amour frissonne au creux de son cou. Et le rocker fluët, accablé par tant de beauté, meurt terrassé d'humiliation sous sa prothèse électronique. »¹⁴⁸ Cette chanson, alors récente puisqu'elle sortit en 1984, incarne donc pour Desproges un dynamisme émouvant, le contraire de celles produites par les rockers modernes qu'il juge dynamiques mais vides de sens et d'émotion. Dans la chronique « La gloire », Desproges va même jusqu'à s'excuser, en exergue, de l'interrompre : « Voici une émission de radiophonie rien que pour abîmer une belle chanson de Paolo Conte en la coupant en deux, ça s'appelle *Les Chroniques de la haine ordinaire*. »¹⁴⁹ Dans la chronique « Paolo », il fait aussi une exception en décidant de raccourcir son texte afin de faire écouter à l'auditeur la chanson en entier.

Desproges est entouré d'une équipe assurant la réalisation de l'émission. Toutefois, nous ne savons quasiment rien d'elle, les notices de l'INA restant muettes à ce sujet. Nous avons cependant découvert, à l'écoute des enregistrements originaux, que l'actuelle journaliste Patricia Martin¹⁵⁰ devait en assurer la réalisation. En effet, si son nom n'est mentionné nulle part dans les textes des *Chroniques* et n'apparaît pas à l'écoute des CD, Desproges y fait pourtant allusion quelques rares fois dans ses digressions. Ainsi, dans la chronique « Gros mots », en parlant de l'ancien directeur de l'ORTF, il déclare : « Monsieur Arthur Conte est,

¹⁴⁶ Notons que le titre de chaque chronique n'est jamais dit à l'antenne.

¹⁴⁷ Influencée par le jazz et le blues, l'œuvre de Paolo Conte atteint une renommée internationale dans les années 1980.

¹⁴⁸ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Paolo », p. 246

¹⁴⁹ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « La gloire », p. 252

¹⁵⁰ Aussi animatrice et productrice radiophonique sur France Inter.

en vérité, une personnalité tout à fait estimable, sinon il ne serait pas avant monsieur Arthur Martin dans le *Who's Who*. Lequel Arthur Martin n'est autre que le père de Patricia Martin, la troublante réalisatrice de cette émission qui est la fierté de son papa car on n'a pas besoin de l'allumer 20 minutes avant. [Desproges finit en riant et suscite les rires amusés] »¹⁵¹ L'allusion étant assez explicite, elle semble légitimer notre supposition, d'autant plus que Patricia Martin a aussi assuré la réalisation des *Flagrants Délires*. Par ailleurs, il ne s'agit pas d'une émission en direct. Elle subit un montage comme peut le signaler cette remarque de Desproges : « Attends tu couperas ça au montage ! »¹⁵² après avoir cité le nom de Fabius à l'antenne. Mais dans ce cas, le conseil est ironique puisqu'il souhaite précisément que tout soit entendu par les auditeurs comme en témoigne le rire complice du public.

Concernant la liberté dont il jouit lors de cette émission, l'évolution de celle-ci montre que déjà étendue au départ, elle ne fait que s'accroître au cours de l'émission pour finir avec le feu d'artifice final de la chronique « *La Marseillaise* ». Il y subvertit gaiement l'hymne national pour le transformer en chanson paillardes avec force contrepèteries et à-peu-près. Desproges dispose d'une grande marge de liberté comme en témoignent les jurons qu'il profère à chaque chronique ainsi que les blasphèmes (« nom de Dieu ! ») qu'il glisse à l'antenne, mais uniquement à deux reprises dans toute l'émission. Toutefois, Desproges semblait savoir que « *La Marseillaise* » était sa dernière chronique car il se lâche et donne à cœur joie dans l'esprit gaulois. Si l'émission avait dû continuer, il se serait sans doute montré plus réservé car le public n'apprécie pas toujours cette propension à jurer en allant à l'encontre des valeurs prônées. Ainsi, au commencement de l'émission, un critique du *Figaro* (journal où l'humour desprogien est pourtant apprécié) écrit : « beaucoup se souviennent encore de sa prestation sur FR3. *La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède* avait choqué à juste titre de nombreux spectateurs. Sous prétexte d'humour, Desproges s'attaquait bien sûr à la famille et aux institutions, tournant en dérision tout à la fois le pape, l'armée et les têtes couronnées... Les auditeurs accepteront-ils d'être choqués à tout propos et pas toujours avec esprit ? »¹⁵³ L'émission était donc sujette à certains *a priori* négatifs au départ. Ce ne sont sans

¹⁵¹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Gros mots », p. 239

¹⁵² Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Les canards », p. 267. Cette remarque n'apparaît ni dans le livre ni dans les CD.

¹⁵³ Renaud MATIGNON, « Le rire au cœur », *Le Figaro*, 23 janvier 1986

doute pas les citations d'extraits de poèmes ou de chansons¹⁵⁴, souvent paillardes, que Desproges égrène qui les ont fait changer d'opinion. Néanmoins, lorsqu'il les compose lui-même, ces derniers font montre d'un travail littéraire réel. Ainsi, la fable du « Coq et la poule » est composée en alexandrins avec des rimes croisées et suivies, dont beaucoup comportent des césures à l'hémistiche¹⁵⁵.

Les sujets évoqués lors de ces *Chroniques* varient. Ils ont souvent comme point d'appui l'actualité de l'époque mais certains en sont parfois totalement déconnectés¹⁵⁶ lorsque Desproges décide de raconter une histoire à l'antenne. En tant que chronique « de la haine ordinaire », beaucoup se veulent des « coups de gueule », Desproges vitupérant un fait d'actualité ou de société qui l'outrage ou l'exaspère. Ainsi, dans la chronique « Joëlle », il tonne contre l'attitude de Christo, qui avait demandé à Joëlle Kaufmann de déplacer la péniche où se réunissait le comité de soutien aux otages détenus au Liban, estimant que sa proximité gâchait son œuvre¹⁵⁷ : « Oui, c'est parfaitement authentique, et je signale que tous les médias étaient au courant de cette anecdote et qu'aucun n'en a jamais soufflé mot parce que, en France, terre des couards et des faux-culs, les mêmes qui se pâment devant *Guernica* vous feront remarquer qu'on ne mélange pas l'Art et la douleur dans la même rubrique. »¹⁵⁸ Desproges fustige ici l'acte, mais aussi l'hypocrisie de tous ceux qui refusent d'être confronté au rappel de la guerre et du terrorisme alors qu'ils en contemplant avec extase les représentations picturales. Cependant, Desproges a bien compris qu'il ne peut s'indigner constamment face à des sujets qui le touchent car on attend surtout de l'humour de sa part. Or, il n'arrive pas à rire de sujets qui l'émeuvent trop, ce qu'il se reproche d'ailleurs. Il décide donc souvent de diriger sa hargne vers des sujets loufoques¹⁵⁹, tout en gardant en ligne de mire l'idée de faire réfléchir les gens, par un regard personnel sur le monde. Ainsi, ces chroniques

¹⁵⁴ Cf. l'extrait de la « Vénus callipyge » de Brassens dans la chronique « Lady PLM », (Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, p. 235)

¹⁵⁵ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Le coq et la poule », p.336 à 338

¹⁵⁶ Il s'agit souvent de courtes nouvelles telles « Queue de poisson » ou « Les sept erreurs » (Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, p.123 et p.128), dressant souvent les portraits de gens médiocres, ordinaires et défaillants, que Desproges rend pourtant attachants.

¹⁵⁷ Ces deux artistes contemporains avaient procédé à l'emballage du Pont Neuf, visible du 22 septembre au 7 octobre 1985.

¹⁵⁸ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Joëlle », p. 45

¹⁵⁹ Telle sa diatribe contre le fil rouge emballant les portions de crème de gruyère dans la chronique éponyme (Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Le fil rouge », p. 75)

s'apparentent davantage à la forme du billet d'humeur : très écrites, satiriques, elles expriment l'humour grinçant d'une prise de position individuelle face au monde.

2.1.2. 1986, une année passée au crible de la haine ordinaire

Les Chroniques de la haine ordinaire étant une émission radiophonique quotidienne réagissant aux « glauques et mornes soubresauts de l'actualité »¹⁶⁰, comme le déclare Pierre Desproges dès la première chronique, il apparaît intéressant de se demander quels sujets Desproges retient de l'actualité et comment il les exploite. Nous allons tout d'abord nous intéresser aux faits divers car ils représentent l'actualité dans ce qu'elle a de plus « actuel, transitoire et secondaire, le fait divers [étant] la nouvelle du jour qui peut être oubliée le lendemain. Mais récit de presse, il est avant tout une affaire d'écriture ; et cette écriture est un laboratoire où s'expérimente la langue journalistique avec l'avènement, dans le dernier tiers du siècle, de la communication de masse »¹⁶¹ comme le montre Anne-Claude Ambroise-Rendu. En effet, le fait divers mêle intimement émotion et information. Dans ses *Chroniques*, Desproges reprend certains faits divers qui ont, justement, défrayé la chronique en devenant le centre des conversations. Or, il les traite non pas au travers du prisme traditionnel du sensationnaliste mais par celui de l'humour. Cela est dû à son parcours, nous avons effectivement vu que ses débuts dans le journalisme s'étaient effectués à cette rubrique mais qu'il abhorrait son sensationnalisme. Remarquons que la fugacité du fait divers et son traitement humoristique ont des conséquences dans notre appréhension actuelle des *Chroniques*. En effet, comme le remarque Denise Jardon, « Presque toutes les formes du comique [...] n'existent que parce qu'elles sont elliptiques, allusives ou connotatives : ce qui est dit est rarement ce que l'on doit comprendre. [Il faut] être assez intelligents et assez au fait sur le plan culturel pour entrer dans ce jeu du cache-cache intellectuel. »¹⁶² Ainsi, toutes les allusions de Desproges ne nous sont plus forcément accessibles d'emblée. Prenons pour exemple le fait divers suivant : « C'est un avocat très mûr qui tombe, sa veuve qui descend de son petit cheval pour monter sur ses grands chevaux. »¹⁶³

¹⁶⁰ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Bonne année mon cul », p. 12

¹⁶¹ Anne-Claude AMBROISE-RENDU, in Christian DELPORTE, Jean-Yves MOLLIER, François SIRINELLI (dir.), *Op.cit.*, p. 311

¹⁶² Denise JARDON, *Du comique dans le texte littéraire*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, 1988, p. 193

¹⁶³ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Bonne année mon cul », p. 14

Nous comprenons qu'il s'agit d'un jeu de mots entre le fruit et le métier (pour l'avocat) et entre l'animal et l'expression consacrée désignant le fait de se mettre en colère (petit cheval / monter sur ses grands chevaux). Si nous saisissons la présence de l'humour, il nous manque son référent. Il nous faut donc effectuer des recherches parmi les faits divers de l'époque pour comprendre qu'il s'agit ici de l'affaire Darie Boutboul, première femme jockey à gagner le tiercé, dont le mari, Jacques Perrot, a été assassiné le 27 décembre 1985 sur les ordres de Marie-Elisabeth Cons-Boutboul, belle-mère de ce dernier¹⁶⁴. L'allusion à une actualité récente et éphémère ancre donc les *Chroniques* dans leur époque et entrave parfois la compréhension du lecteur ne partageant plus les mêmes prémisses communes que Desproges avait, pour sa part, avec ses contemporains.

Cependant, l'actualité que Desproges évoque de manière plus générale reste largement compréhensible. Sans doute d'une part parce que l'émission renvoie à un contexte historique qui nous est encore assez proche, mais surtout parce que Desproges prend la peine de le contextualiser afin de faire ressortir le comique de la situation. C'est le cas de la campagne de prévention intitulée « La drogue, c'est de la merde » déclinée sous la forme d'un spot télévisuel du Comité Français d'Éducation pour la Santé dont Desproges décrit minutieusement le déroulement dans la chronique éponyme. En outre, nous pouvons nous interroger sur l'absence de certaines actualités qui, avec le recul historique, nous apparaissent importantes. Ainsi, il peut sembler étonnant que Desproges n'évoque pas la mort de Coluche, arrivée le 19 juin 1986, alors qu'ils étaient assez liés. Marie Ange Guillaume¹⁶⁵ montre qu'on l'a prié de toutes parts d'effectuer un hommage posthume à l'humoriste, mais s'il lâche finalement quelques mots aux journalistes, il n'en parle pas lors de son émission de radio. Peut-être parce que les *Chroniques* étaient déjà toutes enregistrées (mais sachant qu'elles s'arrêtaient le 27 juin, cela ferait quand même beaucoup) ou peut-être parce qu'il estime alors avoir déjà fait beaucoup de références, souvent sans concessions, aux Restos du Cœur et à Coluche au cours de l'émission et qu'il ne veut pas en rajouter de peur d'être mal compris, voire d'être censuré ou de devoir difficilement se justifier alors que la France est sous le choc de

¹⁶⁴ Selon la justice, Marie-Elisabeth ayant toujours nié sa participation. Le soir du meurtre, l'avocat devait aller chez elle pour discuter de la garde de son fils Adrien, qu'elle lui refuse. Or celui-ci menace de divulguer qu'elle a été radiée du barreau quatre ans plutôt pour escroquerie. Le scandale couve. Il est abattu de trois balles dans la cage d'escalier (<http://www.lepoint.fr/societe/cons-boutboul-une-affabulatrice-de-genie-10-11-2013-1754064_23.php>).

¹⁶⁵ Marie-Ange GUILLAUME, *Op. cit.*

cette mort prématurée. Pourtant, il semblerait plus probable que Desproges n'ait pas voulu en parler car la « béatification posthume » l'exaspère comme il l'explique à l'écran : « Ce qui ne gêne, c'est ce qui est sacré. Par exemple Coluche que j'aimais beaucoup m'a un peu gonflé une fois mort au travers de l'exploitation qu'on en faisait. Il y a un saint Coluche, ça me gonfle, ce type-là n'était pas un saint. »¹⁶⁶ Il refuse donc de sacrifier sur l'autel de la bienséance le panégyrique attendu.

Le traitement humoristique de l'actualité permet aussi de rapprocher les auditeurs de celle-ci. Desproges établit un lien entre l'information froidement énoncée par les médias et les émotions que les faits suscitent chez les auditeurs en donnant une tournure divertissante à cette actualité. Cependant Desproges ne se cloisonne pas à l'année 1986, ce qui n'a rien d'étonnant, ne serait-ce que pour montrer les évolutions actuelles. Il aborde aussi férocement les scandales de l'époque dont le parangon semble être l'affaire du *Rainbow Warrior* qui émaille diverses *Chroniques*. Ainsi, dans la chronique « Encore de la revue », il déclare : « J'ai rêvé que Charles Hernu, à son tour, était atteint d'incontinence ministérielle. Il faisait exploser des bombes atomiques dans le centre de Lyon en racontant que c'était pas lui, et il envoyait des hommes-grenouilles à l'assaut des bonnes portugaises dans la piscine municipale de Villeurbanne... »¹⁶⁷ Alors ministre de la défense et député du Rhône, Charles Hernu avait dû démissionner après ce scandale de retentissement international¹⁶⁸. Desproges montre à quel point ses premières affirmations d'ignorer tout de cette affaire sont ridicules. Le délicat apaisement du scandale est aussi visible lorsqu'il affirme qu'« il est plus difficile de noyer son chagrin dans un verre de Contrex que d'étouffer l'affaire Greenpeace dans un sourire de Fabius. [rires] »¹⁶⁹ Enfin, l'implication cachée mais réelle de l'État est dénoncée par Desproges de manière

¹⁶⁶ *Zénith*, Canal+, 18/05/85

¹⁶⁷ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Encore de la revue », p. 347

¹⁶⁸ François Mitterrand n'ayant pas remis en cause le nucléaire civil et militaire, la France continue d'effectuer des essais nucléaires dans le Pacifique. Or, depuis de nombreuses années, ils sont dénoncés par l'association écologiste Greenpeace. À l'été 1985, celle-ci décide de faire approcher un de ses bateaux, le *Rainbow Warrior*, de Mururoa où ont lieu ces essais. En attendant de pouvoir accoster sur cet atoll, le navire mouille dans la rade d'Auckland, en Nouvelle-Zélande. Ayant connaissance de cette situation, la Direction générale de sécurité extérieure décide d'une opération de sabotage risquée, consistant à faire exploser le navire. L'explosion a bien lieu mais alors que le navire devait se trouver vide, le photographe portugais Fernando Pereira, retourné chercher son matériel dans le bateau après la première explosion s'y retrouve bloqué et périt. Un concours de circonstances fait que peu de temps après, deux officiers de la DGSE, Alain Mafart et Dominique Prieur, sont arrêtés alors qu'ils tentaient de fuir le pays grâce à de faux passeports au nom des faux « époux Turenge ». Le drame tourne très vite au scandale géopolitique d'autant plus que Mitterrand et Charles Hernu, ministre de la Défense, affirment ne pas avoir été mis au courant de l'affaire. La diplomatie française se retrouve dans une impasse : soit le gouvernement français apparaît risible et faible devant les services secrets français, soit il s'obstine à maintenir un mensonge d'État guère plausible. La rapide évidence de l'implication de l'Élysée pour la mise en place d'une opération de cette envergure contraint Charles Hernu à démissionner.

¹⁶⁹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Figeac », p. 423

ironique lorsqu'il raconte ses précédents emplois : « on me chargea principalement de collaborer aux révisions des grandes affaires criminelles restées mystérieuses. Je conclus rapidement au suicide du photographe Pereira dans l'affaire Greenpeace [rires] ». Desproges adopte ici la posture du naïf, de l'*eiro gneia*, de celui qui feint de ne pas savoir, pour dire le contraire de ce qu'il veut faire comprendre implicitement. Le traitement de l'information en est d'autant plus virulent. Ainsi, ces *Chroniques* offrent un autre regard sur l'actualité, subjectif et sans concession, en guise de transition sarcastique avant le journal « officiel » de France Inter présenté par Patrice Bertin.

2.1.3. 1986, chroniques d'une année extraordinaire

« Être au monde : ce peut être une expérience existentielle, ontologique, philosophique. Mais c'est aussi au cours de ces dernières décennies une pratique historique, dans les deux sens de l'expression : être dans l'histoire et dans son exception »¹⁷⁰ précise Ludivine Bantigny. Et en effet, lorsque nous nous penchons sur l'année 1986, nous nous apercevons que celle-ci est aussi marquée par l'exception puisqu'elle est jalonnée d'événements inédits, extraordinaires car déviant de l'ordinaire, pour donner lieu à de nouvelles expressions collectives, mais aussi de nouvelles peurs dont les *Chroniques* se font l'écho. Il est intéressant d'analyser comment Desproges appréhende ces événements nouveaux, et quelle stratégie il développe pour y faire face. Dans le domaine politique tout d'abord, 1986 marque la première cohabitation. Desproges l'aborde de manière détournée dans la chronique « La gomme », où il raconte un fait divers récent. Un industriel a mis au point des gommes parfumées en forme de fruits. Mais cela a donné lieu à de nombreux accidents car beaucoup d'enfants ont fini par les avaler. Le gouvernement a donc décidé de les interdire. Desproges s'étonne et s'indigne : « en France il faut déployer l'énergie de neuf ministres pour effacer une seule gomme. » Il se sert de cette histoire pour expliquer la défaite de la gauche aux élections législatives de mars 1986 en déclarant : « Étonnez-vous, après cela, que trois semaines plus tard ces gens-là aient perdu les élections. En pleine campagne électorale, au lieu de déployer leur énergie à s'émerveiller du bilan magnifique de leur gestion, comme cela se pratique couramment, ils regroupaient leurs efforts pour fustiger des gommes

¹⁷⁰ Ludivine BANTIGNY, *Op. cit.*, p. 337

à la fraise. »¹⁷¹ C'est donc le risible des situations, leur aspect futile et dérisoire qui retient Desproges, surtout lorsque les protagonistes s'y consacrent avec sérieux. En effet, la gravité et la solennité dont font montre les personnages tels qu'il les décrit confèrent souvent à l'absurde. Ce traitement particulier de l'actualité politique trouve son apogée dans la chronique « Les compassés » décrivant le « spectacle quasi funèbre de ce premier Conseil des ministres de samedi dernier », soit du samedi 22 mars 1986. La victoire de la droite aux élections législatives donne en effet lieu à une forme de gouvernement inédite sous la V^e République, le président et son gouvernement étant issus de majorités opposées. C'est la cohabitation. Comme l'analyse Ludivine Bantigny, « le mot renvoie à des pratiques politiques renouvelées et à des changements de légitimité »¹⁷² car le président ne peut plus prétendre incarner la nation à lui seul. Tandis qu'elle semblait inenvisageable au début des années 1980, les glissements successifs de la gauche en faveur d'une politique de rigueur affirmée l'ont rendue possible. L'un des grands sujets des *Chroniques de la haine ordinaire* consiste précisément en l'attente de ces élections législatives comme en témoigne la première formule de conclusion rituelle « Quant au mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée politique, ça m'étonnerait qu'il passe l'hiver »¹⁷³ qui institue un décompte allusif à l'événement dont l'issue provoque l'inquiétude et la curiosité des Français. Remarquons que cette phrase témoigne du fait que la victoire de la droite ne constitue pas une surprise, qu'elle est même attendue sinon désirée par beaucoup. Une fois que la cohabitation devient réelle, Desproges lui consacre cette chronique entière, « Les compassés », où il s'amuse à décrire l'atmosphère glaciale du premier conseil des ministres. La chronique devient un véritable moment d'anthologie lorsqu'il s'ingénie à trouver les raisons de la froideur visible sur le visage des ministres, retransmise par les télévisions¹⁷⁴. Desproges déclare que cela est d'abord dû à la difficile cohabitation de Mitterrand et Chirac. On retrouve ce fait avéré (le président avait refusé de serrer la main de ses ministres) dans un dialogue inventé par Desproges constitué uniquement de platitudes. Ainsi, l'humoriste fait passer cette froideur par le langage

¹⁷¹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « La gomme », p. 121

¹⁷² Ludivine BANTIGNY, *Op. cit.*, p. 45

¹⁷³ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*,

¹⁷⁴ Desproges a sans doute vu ces actualités : <<http://fresques.ina.fr/jalons/fiche-media/InaEdu00155/le-premier-conseil-des-ministres-de-cohabitation-en-mars-1986.html>> il est d'ailleurs intéressant de remarquer qu'il fait mention d'une « photo de famille » dans sa chronique « Les compassés » (Pierre DESPROGES, *Op. cit.*) alors que le journaliste déclare ici qu'il n'y en n'a pas eu.

pour témoigner métaphoriquement des difficiles tentatives de dialogue entre la gauche et la droite. Il pousse ce climat de tension jusqu'à un paroxysme absurde lorsqu'il énumère les raisons qu'il feint de penser à l'origine (en réalité complètement fantaisistes) de cette atmosphère hostile. Tout d'abord, « le président a dit à Léotard qu'il avait le look séminariste et l'air évêché. [rires] Le jeune ministre de la Culture a répondu « C'est celui qui le dit qui y est. »¹⁷⁵ Desproges désire donner l'impression qu'il envisage les faits par le petit bout de la lorgnette, en les abordant par leur côté le plus mesquin. Ici, le président et le ministre de la Culture se chamaillent comme des enfants irresponsables¹⁷⁶. La deuxième hypothèse serait que « Charles Pasqua, dont l'élévation de pensée peut parfois surprendre, a raconté l'histoire du mec qui en a trois. [rires] »¹⁷⁷ Pasqua constitue une autre cible de Desproges qui le dépeint comme un homme politique sans culture, voire grossier, toujours prêt à raviver le milicien qui sommeille en lui¹⁷⁸. Enfin, pour la troisième hypothèse, Desproges suggère que Jacques Chirac, se baissant pour refaire son lacet, aurait demandé ce qu'était le paquet sous la table. Cette conclusion et les rires libérateurs du public qu'elle suscite sont révélateurs du climat d'anxiété dans lequel est plongé la France en 1986. En effet, de nombreux attentats ont lieu dans la capitale au cours de l'année. La politique sécuritaire menée par Pasqua s'avère impuissante, dans un premier temps, à mettre un terme à la lutte armée d'Action directe, groupe armé considéré comme étant une organisation terroriste depuis 1982, ni à la vague d'attentats meurtriers revendiqués par des groupes islamistes. L'allusion est immédiatement comprise par le public qui en rit afin de la mettre à distance. Enfin, remarquons que la cohabitation ayant eu lieu, Desproges y fait encore ponctuellement allusion jusqu'à la fin de l'émission, déclarant alternativement : « pour rester dans le domaine des cohabitations surprises »¹⁷⁹, « Nous venons d'adresser à René Monory et à Jean-Pierre Chevènement (dans un but de cohabitation

¹⁷⁵ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Les compassés », p. 87

¹⁷⁶ Remarquons qu'il en profite pour égratigner François Léotard car il ne supporte pas son côté moralisateur comme en témoignent ses déclarations lors de l'émission « Boîte aux lettres » (émission citée *supra*) où il fait semblant de lire une rédaction que Léotard aurait écrite en CM2.

¹⁷⁷ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Les compassés », p. 87. La nomination de ce nouveau ministre de l'Intérieur, très marqué à droite, chargé d'attirer les voix de l'électorat du Front national témoigne d'une orientation du gouvernement vers le libéralisme économique s'accompagnant d'un engagement politique de l'État orienté sur la sécurité.

¹⁷⁸ Cela est notamment visible dans une autre chronique, « Ça déménage » (Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, p. 152) lorsque Desproges déclare en entendant frapper à sa porte : « Ce ne pouvait pas être les miliciens de Pasqua. Ce look « Don Camillo uber alles », je ne résiste pas. » Là aussi, Desproges fustige par une antiphrase la fermeture d'esprit de ce dernier en le comparant au personnage du curé burlesque de Giovannino Guareschi.

¹⁷⁹ « De la revue », *émission cit.*, France Inter, RF, 21/04/1986

décente) les paroles qui suivent »¹⁸⁰ ou « Nous avons fini par trouver une double-plateforme d'accord pour un gouvernement gauche-droite : Non au cancer. Oui à l'os à moelle dans le pot-au-feu. »¹⁸¹ Ainsi, le traitement de la cohabitation par Desproges montre qu'il agit moins en chroniqueur, dont le but serait de relater le déroulement des faits de son temps, qu'en humoriste. Cette position lui permet de prendre parti tout en adoptant un angle d'approche non moins pertinent car original. Certes, il demeure subjectif et caricatural, le fait que cette cohabitation fonctionne en réalité plutôt bien tandis qu'il la décrit comme un échec risible, en est la preuve. Pourtant, Desproges n'en reste pas moins pertinent car il grossit les traits saillants des personnalités qu'il observe, en choisissant tour à tour de se focaliser sur l'un d'entre eux, bien connu du public, ou au contraire caché, tu dans les médias, voire improbable. C'est cette capacité qu'a Desproges de cerner les travers et les traits particuliers d'un personnage pour les exacerber voire les caricaturer qui fait notamment le piment des *Chroniques*.

Les *Chroniques* témoignent aussi d'une période où les logiques géopolitiques sont toujours sous l'emprise de la Guerre froide, comme la crise des euromissiles se charge de le rappeler de 1977 à 1987¹⁸². À leur lecture, on est frappé de la peur diffuse qui s'instille dans l'écriture à chaque fois que la situation internationale est évoquée. L'équilibre de la terreur est vécu au quotidien, avec en Europe la menace permanente des missiles SS-20 installés par l'URSS dans les pays de l'Est et celle des Pershing II installés par les États-Unis en RFA. Lorsque Desproges aborde le sujet, il décide de ne pas le faire de manière sérieuse, doctement. Il reste au contraire volontairement évasif dans les faits et refuse de prendre parti en mettant tous les dirigeants politiques dans le même panier : « Heureusement [...] il reste encore en France, en Colombie, en Éthiopie, des êtres humains qui n'ont rien perdu de leur dignité. [...] En casquette à galon doré, ils somnoient dans les tourelles antiseptiques de leurs chars astiqués. Ils sucent des caramels en attendant le déclenchement de la troisième. »¹⁸³ Les applaudissements nourris que reçoit Desproges après cette tirade

¹⁸⁰ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « La Marseillaise », p. 462

¹⁸¹ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « La Saint-Coco », p. 309

¹⁸² Remarquons que lors de cette crise, la Suède, par la voix de son premier ministre, Olof Palme, est le seul pays à prendre position contre le déploiement des missiles américains. L'assassinat de ce dernier, le 28 février 1986, a beaucoup marqué Desproges, qui l'évoque de manière tragique dans la chronique « La démocratie » : « Mais la mort n'est pas pour les chefs des drapeaux rouges ni pour les chefs des chemises noires [...] La mort est sur Stockholm. » (Pierre DESPROGES, *op. cit.*, p. 50)

¹⁸³ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Les restaurants du foie », p. 18

montrent que le public est d'accord avec lui en ce qui concerne l'irresponsabilité des gouvernements qui ne cherchent pas à apaiser les tensions. Mais ces applaudissements sont aussi révélateurs de l'angoisse du public à ce sujet car s'il en rit – et si Desproges en fait un sujet de dérision - c'est aussi pour chasser la peur qu'il suscite. Concernant la situation mondiale et la place qu'elle occupe dans l'Histoire, Desproges loue donc ironiquement « la beauté pure de cette morne fin de siècle dont on ne voit jamais la fin parce que tout le monde se dégonfle d'appuyer sur le bouton pour déclencher la Troisième. »¹⁸⁴

Nous l'avons vu, l'année 1986 s'élabore dans un climat tendu comme en témoignent la vague d'attentats meurtriers s'échelonnant de février à septembre 1986 revendiqués par des groupes islamistes. Ils sont notamment dus à la présence militaire française dans la guerre au Liban. Cette guerre est un sujet sensible pour Desproges. Lors d'une interview, le journaliste André Rollin lui demande :

« Dans votre texte, il y a un texte qui est beaucoup plus sérieux que les autres, qui est sans doute sans dérision et qui est grave. C'est le texte qui concerne Jean-Paul Kaufmann. Là le rire est impuissant ?

- Non, c'est peut-être que là je ne sais pas en rire. J'aurais bien aimé en rire mais je ne sais pas... [...] et puis j'ai une nostalgie complètement esthétique du Liban. C'est un pays où je suis passé très rapidement quand j'étais adolescent et c'était un des rares pays séduisant au Moyen-Orient et je me remets mal qu'on casse tout ça.

- Donc là le rire s'arrête ? »

- Si, si, on devrait [en rire], y'a pas de raison. Écoutez, j'ai bien ri de Auschwitz, pourquoi je ne rirais pas du Liban ?¹⁸⁵ »

Sa position s'explique donc par son vécu. Dans la chronique « Les Cèdres », le dernier vers diverge du poème humoristique pour laisser cours à une émotion brisée : « Nous irons au bout du monde, mais.../ Nous n'irons plus au Liban, les cèdres sont coupés, les enfants que voilà ne savent plus chanter. »¹⁸⁶ Ce pays multiconfessionnel voit les relations entre ses différentes communautés religieuses devenir de plus en plus conflictuelles¹⁸⁷ après la révolution iranienne de 1979, les agents de l'ayatollah Khomeiny aidant à la formation de milices chiites libanaises

¹⁸⁴ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Pub », p. 233

¹⁸⁵ *Inter lire*, émission citée *supra*.

¹⁸⁶ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Les cèdres », p.74

¹⁸⁷ Et ce en lien avec le drame palestinien car Israël organise de nombreuses attaques visant les camps de réfugiés sur ce territoire, dans le but de supprimer les combattants palestiniens. En 1982, Israël envahit le territoire Libanais, avec l'aide de la France. En septembre, la situation dramatique bascule dans l'horreur lorsque des massacres ont lieu dans les camps de réfugiés de Sabra et Chatila, gardés par les soldats de l'armée israélienne, où les milices phalangistes chrétiennes exécutent des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants palestiniens. L'ONU décide donc d'établir une Force multinationale de sécurité à laquelle participe la France car elle veut conserver son influence historique (le Liban étant un ancien mandat français).

qui forment progressivement la branche armée du Hezbollah. Les conséquences de sa prise de position rendent la France victime du terrorisme. Au printemps 1985, quatre Français sont enlevés au Liban. Il s'agit des diplomates Marcel Carton et Marcel Fontaine (enlevés le 22 mars 1985), du journaliste Jean-Paul Kauffmann et du sociologue Michel Seurat (enlevés le 22 mai 1985). Cette prise d'otage est revendiquée par le Djihad islamique qui exige que la France cesse toute aide militaire à l'Irak. S'il n'évoque le conflit libanais qu'avec tristesse, Desproges parle souvent de ces enlèvements. Il aborde le sujet par les fins de soirées inquiètes et solitaires de Joëlle Kaufmann : « Et le soir du 31, comme tous les autres soirs, Joëlle Kauffmann embrasse ses deux garçons. Et elle entre dans sa chambre. Elle est toute seule. Elle ne dort pas très bien. »¹⁸⁸ En évoquant le drame par l'absence quotidienne que doit affronter la femme d'un des otages, Desproges joue sur le *pathos*, l'émotion dramatique qu'il suscite chez le lecteur. De même, il aborde de manière assez elliptique la mort en captivité de Marcel Seurat, en mars 1986, et ce pour mieux la mettre en évidence, lorsqu'il déclare : « Le jour de la première annonce par le Jihad de l'assassinat de Marcel Seurat, madame Jacqueline Cartier écrivait dans France-Soir que Johnny Hallyday s'était rendu dans la boutique de son amie Chantal Goya pour y faire l'acquisition d'une bambinette pour sa fille Laura âgée de 2 ans et demi. »¹⁸⁹ En faisant mine de croire que l'achat d'un accessoire est plus important qu'une vie humaine, Desproges cherche à brusquer son auditeur en lui montrant que les médias s'attachent davantage au fait divers. C'est dans la même optique qu'il traite le discours tragique prononcé par Joëlle Kauffmann dans la chronique éponyme, en concluant « Moi, je m'en fous, j'ai mon autocollant. »¹⁹⁰ Les rires qui suivent cette boutade provocante sont le signe que le public ne s'y trompe pas et qu'il s'empare de l'occasion que lui présente Desproges d'introduire une distanciation risible par rapport à l'horreur de la situation¹⁹¹.

Desproges se fait donc parfois le témoin inquiet et haineux d'une actualité brûlante, terrifiante et souvent inouïe car jamais entendue ni expérimentée

¹⁸⁸ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Bonne année mon cul », p. 13

¹⁸⁹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Laura », p. 258

¹⁹⁰ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Joëlle », p. 46

¹⁹¹ Précisons que Desproges ne verra jamais la libération des trois autres otages, qui aura lieu le 4 mai 1988, soit moins d'un mois après sa mort.

auparavant. Celle-ci trouve son acmé dans la catastrophe nucléaire de Tchernobyl¹⁹² qui a lieu le 26 avril 1986. Le 12 mai, est diffusée la chronique « Les trous fumants » qui lui est consacrée. Entre la catastrophe et la réaction de Desproges (au moment où elle a pu être entendue par les auditeurs), il s'est écoulé deux semaines. Remarquons que Desproges n'aborde pas la catastrophe en soi car, à l'instar des Français, il est très peu informé de sa véritable gravité : « voilà-t-il pas qu'une usine thermonucléaire ukrainienne s'embrase et nous dispense ses volutes assassines par-dessus le rideau de fer que l'on croyait infranchissable. » Il va au contraire en parler de manière apophasique, en abordant le sujet par l'absence de renseignements dont les Français sont victimes, le gouvernement essayant de minimiser la portée des radiations auxquelles ils ont pu être exposés ainsi que l'impact médiatique d'une telle annonce. « Les journalistes et le public sont des cons, pensent-ils. C'est nous, les cuistres, qui détenons à la fois le pouvoir économique du nucléaire et le pouvoir d'en informer les gens. Y a qu'à rien leur dire et les veaux iront au pré. »¹⁹³ Desproges laisse donc fuser sa colère, en tant que citoyen et journaliste car il estime être volontairement tenu dans l'ignorance de la gravité de la situation, à l'image de ses compatriotes. Il fustige les hommes politiques, « cuistres » se croyant assez supérieurs pour maintenir la population dans l'ignorance afin qu'elle reste docile et manipulable. Mais Desproges critique surtout le comportement du vulcanologue Haroun Tazieff qu'il juge opportuniste. Il explique qu'avant sa nomination au gouvernement Tazieff « n'avait cessé de chanter aux lucarnes la pureté de la nature et de mettre en garde les apprentis sorciers et les politiciens contre les périls de Vulcain et les dangers sournois de l'extension nucléaire. » Lorsqu'il fut nommé au gouvernement, en 1984, M. Tazieff change totalement de discours et d'attitude. Ainsi, « un jour que le Président et ses chefs de guerre s'en étaient allés aux îles lointaines pour essayer leur bombes de mort atomique, M. Haroun Tazieff n'eut rien de plus pressé que de se joindre à eux [et] dit en substance que, la bombe atomique, on n'avait pas trouvé mieux pour la santé des nuages. » Puis Tazieff quitte le gouvernement juste avant que ne survienne cette catastrophe nucléaire. Tandis que

¹⁹² L'explosion d'un des réacteurs de la centrale nucléaire de Tchernobyl (Ukraine) le 26 avril 1986, constitue alors la plus grande catastrophe nucléaire de l'histoire. Les éléments radioactifs rejetés dans l'atmosphère contaminent en quelques jours une grande partie de l'Europe. Les autorités soviétiques attendent 48 heures pour reconnaître l'accident et procéder à l'évacuation de 100 000 personnes habitant dans un rayon de trente kilomètres. En France, les autorités nient le passage du nuage radioactif sur le pays, prétextant que celui-ci s'est arrêté « à la frontière ». (Jean-Pierre RAFFIN, « Catastrophe nucléaire de Tchernobyl », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], <<http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/catastrophe-nucleaire-de-tchernobyl/>>)

¹⁹³ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « les trous fumants », p.

les pouvoirs publics se veulent rassurants, le vulcanologue monte aux créneaux en affirmant qu'ils empêchent les Français de connaître la gravité de la situation. C'est cet opportunisme, contraire à l'éthique du chercheur scientifique, que dénonce violemment Desproges. Nous voyons donc qu'à l'instar de ses contemporains, celui-ci est victime de l'angoisse liée à la désinformation, qu'il se voit dans l'obligation de subir cet événement sans pouvoir être informé sur ses véritables conséquences et qu'il a donc l'impression d'être manipulé. Enfin, notons que Desproges ancre cet événement dans la longue durée en le mentionnant tout au long de l'émission¹⁹⁴.

2.2. DE LA CRITIQUE DE L'ACTUALITE A CELLE DE LA SOCIETE

2.2.1. Un scepticisme face aux bouleversements du monde des médias

Les années 1980 marquent un tournant dans l'histoire des médias en direction d'une ouverture à la privatisation, favorisée par un contexte de rigueur économique. Il est intéressant de voir quelle position adopte Desproges sur cette question, alors vivement controversée, notamment dans le domaine de l'audiovisuel.

Dans la chronique intitulée « Aurore », Desproges fait allusion à la loi sur la presse, instaurée en 1984, visant à limiter sa concentration entre les mains du géant Hersant. En effet, le groupe de Robert Hersant possède dix-neuf quotidiens dont *Le Figaro*, *France-Soir* ou *L'Aurore*, journal où il avait commencé sa carrière journalistique. Celui-ci fait une allusion acerbe à ce rachat, qui renforça la puissance de ce groupe, en déclarant que « le journal du matin a été phagocyté par un célèbre

¹⁹⁴ Cf. « C'était un de ces bons gros pinards bien de chez nous dont l'acidité est telle qu'elle neutralise le méthanol et les effluves de Tchernobyl. [rires] » (Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Bâfrons ! », p. 144)

Cf. « On a frappé à ma porte [...] ce ne pouvait pas être le KGB. Je suis au mieux avec Moscou. J'ai rencontré l'autre jour un ingénieur de Tchernobyl qui se désirradiait dans la piscine Molitor, je lui ai dit « J'aime beaucoup ce que vous faites » [rires], on n'est jamais trop prudent. » (Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Ça déménage ! », p. 152)

Cf. « Un passeur doit faire traverser une rivière à des passagers bien encombrants. Il y a là une chèvre, un chou, un loup, un orang-outang et Charlotte Rampling. [rires] Notre passeur est bien embêté : sa barque est fort légère. L'étanchéité a été vérifiée à Tchernobyl. [rires] » (Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Le Bac », p. 417)

Cf. « Au lieu de vous emmerder l'après-midi [...] à apprendre par cœur la Constitution de la IV^e dans les pots de Sciences-chiottes, sortez dans la rue pomper le bon air hydrocarbotchernobylesque. » (Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Les hommes en blanc », p.199)

Cf. « Oh, je sais bien que les Éthiopiens s'en foutent, je sais bien la vanité de ce cri de colère à propos d'un sujet dont la futilité ne manquera pas de surprendre, quelques jours avant le troisième passage du nuage de Tchernobyl désormais inéluctable avec le retour des beaux jours. » (« Les chroniques de la haine ordinaire : émission du 20 Mai 1986 », émission citée *supra*, [sur Balenciaga et la cuisine])

épurateur d'opinions »¹⁹⁵. Cette critique montre par ailleurs que Desproges est très conscient du risque croissant de censure et de manipulation de l'opinion qu'implique la concentration de nombreux journaux, surtout de grands tirages, entre les mains d'un seul groupe. Cette loi vise à interdire à tout individu ou groupe de détenir plus de 15% des tirages de quotidiens nationaux ou régionaux. Cependant, c'est un échec car le Conseil constitutionnel invalide les articles de loi mettant en cause les concentrations existantes, ce qui renforce par là-même le groupe Hersant. Les *Chroniques* en témoignent : « Au *Progrès de Lyon*, le spécialiste des chiens écrasés et le responsable des chats noyés, apprenant qu'Hersant rachète le journal, se dominant pour ne pas faire grève. »¹⁹⁶ En effet, le journal régional *Le Progrès* est racheté par le groupe Hersant en 1986.

Dans le domaine de la radio, les *Chroniques* sont produites alors que le gouvernement socialiste vient de légaliser les « radios libres » en 1982¹⁹⁷. L'émission est donc produite sur une chaîne publique, dans un contexte d'effervescence créatrice créée par la floraison de multiples radios individuelles. Les *Chroniques* se font alors les témoins d'une époque charnière, entre cette libéralisation de la bande FM et sa progressive concentration entre les mains de grands groupes privés. Desproges se moque de ces radios « libres »¹⁹⁸ comme en témoigne la chronique « Pangolin »¹⁹⁹ où il déclare « Voici une émission de radiophonie qui z'ont pas sur les radios libres [Desproges rit], ça s'appelle *Les Chroniques de la haine ordinaire*. » Mais il se reprend : « On va pas dire « les radios libres », c'est insultant pour les libertés ! - Les radios locales²⁰⁰. » Il renifle d'un air dégoûté, pour témoigner du mépris affiché qu'il marque pour ces

¹⁹⁵ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Aurore », p. 167

¹⁹⁶ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Bonne année mon cul », p. 12

¹⁹⁷ Dès 1945 l'État retira toutes les autorisations d'émettre accordées avant-guerre aux radios privées qui furent bannies du territoire. Il s'appropriera donc le monopole absolu de l'expression radiophonique qui devint un service public confié à la RDF devenue en 1949 la RTF. Inclue dans l'ORTF en 1964, l'éclatement de cet établissement public donna lieu en 1974 à Radio France, société nationale détenant les quatre chaînes de radio françaises, dont France Inter. Jusqu'au début des années 1980, on parle donc de « radio d'État » car, seule Radio-France et ses déclinaisons ont le droit d'émettre, comme l'explique l'historien des médias Thierry Lefebvre dans *La Bataille des radios libres* (Thierry LEFEBVRE, *La Bataille des radios libres*, Bry-sur-Marne, INA Paris : Nouveau Monde Éditions, coll. Médias-Histoire, 2008, rééd. 2011).

¹⁹⁸ Pierre DESPROGES, *Op. cit.* « La drogue, c'est de la merde », p. 22. Notons que dès 1977, la France s'empare d'un phénomène déjà bien implanté en Europe du Nord depuis les années 1960, celui des radios pirates. Une volonté commune anime ces nouvelles radios clandestines, celle d'une parole indépendante et libérée. En 1982, François Mitterrand signe la loi du 29 juillet 1982 qui abolit le monopole de l'État sur la radio et en février 1983, la Haute Autorité donne le droit d'émettre à 22 radios dites « libres ». C'est une véritable révolution, opérant « un changement de paradigme radiophonique » (Thierry LEFEBVRE, *Histoire de la radio, Ouvrez grand vos oreilles !* Catalogue de l'exposition du CNAM, Milan, éd. Silvana Editoriale Spa, 2012, p. 61).

¹⁹⁹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Pangolin », p. 274

²⁰⁰ En 1984, lorsque Mitterrand légalise la publicité sur les ondes, les radios privées cessent donc d'être « libres » et deviennent effectivement des « radios locales privées ». Mais l'ancienne appellation demeure dans le langage courant.

radios « libres ». Il critique ici la prétendue liberté qu'elles revendiquent, tant dans les sujets abordés que dans la manière de les traiter. Selon lui, elles témoignent simplement d'un retour à une nouvelle normalité, imposée par l'époque. Elles ne suivent donc que la nouvelle opinion dominante. Il est aussi intéressant de remarquer qu'il n'a jamais animé ou participé à une émission diffusée par une radio « libre ». Pourtant, le fait d'être présent uniquement sur des radios de service public (ou indirectement avec sa participation à RMC en 1981) n'est pas dû à ses convictions politiques, comme on pourrait le croire, Desproges témoignant dans ce domaine d'un individualisme et d'une méfiance exacerbés. Il semble plutôt falloir y déceler l'idée ancrée de radios potaches dont toute culture fait cruellement défaut aux animateurs. C'est ce manque de culture en effet, et plus généralement de toute préoccupation intellectuelle que critique principalement Desproges dans ses *Chroniques*. Ainsi, dans « La drogue, c'est de la merde », il déclare : « j'ai reçu dans ma loge un journaliste d'une radio libre, vous savez, un de ces zombies mous qui s'imaginent qu'il suffit de flatuler dans un Walkman pour faire de la radiophonie. »²⁰¹ Desproges critique donc en réalité moins le principe des « radios libres » que le fait qu'elles soient fondées par des gens qu'il estime incompetents, ignorants de la technicité requise pour ce métier et qui décrédibilisent par là même la profession en la rétrogradant au rang d'amusement grossier, où il suffirait de faire du vent, de brasser de l'air. En outre, Desproges semble mettre dans le même panier les anciennes « radios libres » et les nouvelles radios privées au sein desquelles de grands groupes commencent d'émerger. Or, la grande majorité des radios libres fut créée pour offrir une nouvelle voix concurrençant « les usages vulgaires et commerciaux du média, tels que tendent à les exacerber les postes périphériques »²⁰², usages qui sont repris par les radios privées dès que la publicité est autorisée. Ainsi l'ironie qui réside dans la position de Desproges tient dans le fait qu'il n'est pas en contradiction, en réalité, avec la majorité des premières « radios libres » allant à l'encontre, à l'instar d'Antoine Lefébure, des « marchands de cerveaux déconnectés, lobotomisés par des émissions abrutissantes [ayant pour but de servir] sur un plateau d'argent aux grandes sociétés marchandes les oreilles et le cerveau de chaque Français, tel est le rêve des radios privées. »²⁰³ Desproges est donc bien plus opposé au nivellement par le bas des

²⁰¹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.* « La drogue, c'est de la merde », p. 22

²⁰² Thierry LEFEBVRE, Catalogue cité *supra*, p. 67

²⁰³ Antoine LEFÉBURE, « Périphériques and C° », *Interférences*, n°1, décembre 1974, p.12.

ambitions culturelles exercées par les nouvelles radios locales privées qu'à la création effervescente des radios libres des premiers temps. En outre, l'année 1986 apparaît comme une année charnière dans le domaine radiophonique puisqu'en 1986, RTL, RMC et Europe 1 s'établissent sur la bande FM, en concurrence directe avec les radios locales privées alors que l'État se désengage progressivement de son implication dans ces sociétés de radio²⁰⁴. Avec leur arrivée, qui succède à celle, massive des radios locales privées, il faut donc réorganiser l'attribution des fréquences sur la bande FM. La chronique intitulée « Gros mots » en témoigne lorsque Desproges déclare : « lors d'une récente interview sur cette chaîne de radiophonie qui diffuse désormais sur 1852 mètres. Et non plus sur... [il cherche] 1829, hein, 1852 mètres c'est-à-dire tout de même 1848, 25 de plus que le champion du monde de saut en hauteur, fallait le dire ! »²⁰⁵ Il se sert donc de la réorganisation de la bande FM, pour faire un trait d'esprit au détour d'une phrase. Toutefois, concernant France Inter, les années 1980 sont sombres comme en témoigne Jean-Noël Jeanneney²⁰⁶ en déclarant : « Lorsque je suis arrivé à la présidence de Radio-France, en septembre 1982, France Inter connaissait une situation très difficile. Elle avait enregistré une baisse très sensible de son audience depuis dix-huit mois. Il fallut établir un diagnostic et surtout une prescription. »²⁰⁷ Jean-Noël Jeanneney décide donc qu'il faut cultiver cette différence en produisant autre chose, tant sur le plan formel que par la nature du contenu. Refusant donc de tomber dans les deux ornières diamétralement opposées (plaire au grand public en calquant les méthodes des « amuseurs à gros gains »²⁰⁸ employées par les radios privées ou basculer dans l'élitisme restrictif), il fait appel à Jean Garretto qu'il nomme à la direction de France Inter. Celui-ci est chargé d'élaborer une nouvelle grille de programmes. Cette stratégie offensive éclaire aussi les positions adoptées par Desproges envers d'autres radios privées, et notamment Europe 1 (entièrement privatisée en avril 1986). Ainsi, dans la chronique « Joëlle », il déclare en parodiant la cérémonie des Césars : « je voudrais en profiter pour dire que je remercie beaucoup France Inter sans qui je

²⁰⁴ Ces anciennes radios dites « périphériques » émettaient depuis des pays limitrophes, en direction de la France. C'est le cas de Radio Luxembourg (future RTL), Radio Monte-Carlo (future RMC) et Europe n°1 (future Europe 1). Elles reçoivent après tractations, dès 1945, le droit d'émettre en tant que radio privée car elles sont discrètement chapeautées par l'État et lui permettent de toucher une part des bénéfices engendrés par leurs revenus publicitaires.

²⁰⁵ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Gros mots », p. 240

²⁰⁶ Alors Président-Directeur général de Radio France

²⁰⁷ Jean-Noël JEANNENEY, *Une histoire des médias*, Paris, Seuil, Points, 1996, réed. 2001, 2011, p. 316

²⁰⁸ Jean-Noël JEANNENEY, *Ibid.* p. 316

serais sur Europe 1. »²⁰⁹ Il semble qu'avec son basculement complet dans le domaine du privé, Desproges la juge comme une radio de qualité médiocre car tenue par les engagements de rentabilité au détriment des ambitions culturelles. Dans la même chronique, Desproges critique sa fille qui se promène « avec RTL sur le pull et Europe 1 dans les oreilles – quelle honte !- »²¹⁰ Remarquons que Desproges fait aussi implicitement référence au nouveau slogan provocateur de France Inter : « Pour ceux qui ont quelque chose entre les oreilles », qui montre bien la volonté de toucher un public aussi large que possible. Tout au long des diverses chroniques, Desproges s'amuse à faire croire au public que sa plus grande crainte serait qu'il passe sur Europe 1. Ainsi, dans la chronique « Lady PLM », il s'empresse de dire : « pour en venir à mon propos, avant que vous ne passiez sur Europe 1 pour écouter Elkabbach »²¹¹. Il va même jusqu'à déclarer, alors qu'il s'apprête à chanter : « alors passez vite sur RTL ceux qui aiment pas ça. Les mauvais Français, barrez-vous sur Europe 1. »²¹² Desproges désigne donc les auditeurs d'Europe 1 comme des « mauvais Français », des mauvais patriotes puisqu'ils écoutent une radio privée. Mais la formule ne peut être qu'ironique dans une chronique intitulée « La Marseillaise » où Desproges massacre allègrement l'hymne national. Enfin, notons que Desproges se sert aussi d'Europe 1 pour classer des individus. Lorsqu'il fait dire à une dame-pipi « C'est gentil d'être venu me voir M. Desproges ! Ma fille, elle vous rate jamais sur Europe 1, hein ! »²¹³ il entend montrer la gentillesse de cette dame mais aussi son hermétisme à son humour et sa servilité, étant donnée qu'elle prononce un mensonge involontaire. Cependant, il semblerait que la « haine » dont fait preuve Desproges à l'égard de cette station tienne aussi du ressentiment personnel. Desproges avait fait un essai pour une émission quotidienne sur cette station où Coluche avait longtemps occupé un poste d'animateur. Le P-DG lui avait répondu par la négative, affirmant qu'il était « trop haut de gamme »²¹⁴. Enfin, remarquons que le succès de la nouvelle formule élaborée par Jean Garretto permet à France Inter de dépasser Europe 1 en 1986, peu avant que la nouvelle majorité mette fin, en décembre, au mandat de Jean-Noël Jeannerey. Or, il semble légitime de penser que

²⁰⁹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Joëlle », p. 41

²¹⁰ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Joëlle », p. 42

²¹¹ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Lady PLM », p. 235

²¹² Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « La Marseillaise », p. 465

²¹³ « Chronique de la haine ordinaire du 7 mai 1986 », émission citée *supra*. [histoire de la dame-pipi]

²¹⁴ Dominique CABROL, *Op. cit.*, p. 127

Les Chroniques ont eu un effet non négligeable dans la montée de l'audience qu'a connu la chaîne, Desproges étant alors très connu des Français qui avaient déjà eu l'occasion de l'entendre dans d'autres émissions radiophoniques tel *Le Tribunal des Flagrants Délires* mais aussi télévisuelles ou sur scène avec son premier one-man-show²¹⁵.

En outre, dans ses *Chroniques*, Desproges prend aussi parti dans la controverse qui agite alors le monde télévisuel. « Cinquième, sixième, bientôt septième chaîne – rassurez-vous y'en aura pas huit, y'a pas assez de frères Seydoux [rires et applaudissements du public] »²¹⁶ déclare-t-il pour inaugurer sa chronique du 5 février. 1984 avait déjà vu la création de la première chaîne de télévision privée Canal +. En novembre 1985, des accords sont signés pour la création d'une nouvelle chaîne privée, la Cinq, présidée par Silvio Berlusconi, fondée par Jérôme Seydoux et Antoine Riboud²¹⁷. En janvier 1986, le sixième réseau d'émetteurs de télévision, TV6, groupe privé, est créé, dont les actionnaires sont Gaumont (détenu par Nicolas Seydoux), Publicis et NRJ²¹⁸. Le monopole de l'État dans le domaine des médias audiovisuel prend donc fin dans une vive controverse émanant notamment d'une partie des intellectuels et du monde des médias que scandalisent les parts grandissantes des services publics médiatiques livrées au privé, et qui affirment que cette privatisation s'effectue au détriment de la qualité et du niveau culturel²¹⁹. Car lors de la diffusion des *Chroniques*, il est aussi question de la privatisation de TF1, la première chaîne du service public, qui sera effective peu de temps après la fin de l'émission²²⁰. À cet égard, la position de Desproges est intéressante car bien qu'il critique cette privatisation, il refuse de faire partie du troupeau des défenseurs d'un audio-visuel français strictement public, ânonnant « au rythme des labours les flatulences borborygmiques de [leur] détresse harmonique et de [leur] inconsolable chagrin à l'idée qu'on va privatiser Denise Fabre et l'éclat sanitaire de son sourire

²¹⁵ Les pics d'audience sont désormais atteints en début de matinée et en fin d'après-midi. Cela est intéressant quand on sait que *Les Chroniques de la haine ordinaire* sont justement diffusées en fin d'après-midi. Cela montre bien que France Inter n'hésite pas à confier à Desproges une émission aux heures de grande audience, témoignant ainsi de sa notoriété acquise et de la popularité qui en découle.

²¹⁶ « La pluritélévisionite », émission citée *supra*, 05/02/1986

²¹⁷ Elle commence d'émettre le 20 février 1986.

²¹⁸ Il commence d'émettre le 1^{er} mars 1986.

²¹⁹ Le principe de la Cinq s'établit sur l'audimat, en offrant des séries américaines, des jeux et surtout beaucoup de publicité.

²²⁰ Notons que celle-ci apparaît dans un contexte plus large de privatisation ou, selon l'euphémisme du gouvernement, de « dénationalisation », de nombreuses sociétés publiques.

hygiénique. »²²¹ En effet, pour Desproges, les salariés des médias publics étant fonctionnaires, ils n'essaient pas d'innover car ils n'ont pas de concurrence pour les y pousser. Selon lui, ils se contentent de la médiocrité de leur situation actuelle, ce qui l'exaspère, comme en témoigne la formule qu'il ajoute à l'oral, à propos de la grève du 21 mai : « Retour à la grève du 21, à propos de la dénationalisation de TF1, M. Léon Zitrone, le bœuf mafflu des labours culturels [rires] a dit hier à Paul Giannoli que cette privatisation allait favoriser les plus doués au détriment des médiocres. [rires] Y'en a des qu'y va falloir qu'y retournent à la charrue si qu'y veulent continuer de brouter. [rires] »²²² Il souhaite donc que cette privatisation, si elle advient, résonne comme un signal de vigilance et qu'elle incite le service public à innover pour rester dominant²²³. Cependant, il ne défend pas ardemment l'idée d'une privatisation de l'audiovisuel, comme le montre son emploi de formules telles que « avant qu'on la brade »²²⁴ lorsqu'il aborde le sujet au cours de l'émission. Ainsi, Desproges ne semble en réalité guère enthousiaste, tant pour l'autorisation des radios libres que pour la création de la Cinq et la privatisation de TF1, mais refuse de tomber dans ce qu'il estime être le « politiquement correct » car il est conscient des nombreux défauts de la télévision de l'époque, notamment en ce qui concerne la censure et l'approbation des masses au nivellement culturel. Remarquons qu'il a en cela une vision classique : dans la chronique « La démocratie », il affirme que la démocratie « c'est aussi l'obligation, pour ceux qui n'aiment pas ça, de subir à longueur d'antenne le football et les embrassades poilues de ces cro-magnons décérébrés »²²⁵ Selon lui, le plus grand nombre préfère s'abrutir devant le sport plutôt que d'assister à des émissions culturelles. Le football n'étant pas une activité cérébrale, elle participe donc, pour lui, au nivellement culturel, ce qui peut apparaître comme un raisonnement simpliste car le sport contenant certains savoirs, il participe donc bien à une certaine culture.

²²¹ « La plurtélévisionite », émission citée *supra*, 05/02/1986

²²² Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Sur la grève », p. 151

²²³ Remarquons que nous pouvons transposer ces faits à ce qu'a connu le domaine de la radio, comme nous l'avons vu pour France Inter.

²²⁴ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Re-Cannes », p. 401

²²⁵ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « La démocratie », p. 49

2.2.2. Une critique de « ces métiers péripatétiques du show-biz et des médias »²²⁶

Au fil des *Chroniques*, Desproges fustige à de nombreuses reprises l'hypocrisie des milieux du show-business et des médias qu'il assimile à une certaine forme de prostitution, ou tout du moins à une certaine vénalité intéressée et corruptrice. Il livre la face cachée de ce monde, fascinant en apparence. Dans la chronique « La Cour », Desproges décrit les comportements fourbes de « la cour » qui entoure « un grand amuseur français »²²⁷. Celui-ci l'avait invité à dîner chez lui « en toute intimité, c'est-à-dire en compagnie de quatre-vingts parasites nocturnes abonnés quotidiens de sa soupe populaire. » Desproges explique comment ceux-ci prennent son arrivée pour une menace et essaient de vérifier qu'ils sont toujours dans les bonnes grâces du maître de maison. Et Desproges conclut : « Et soudain, j'ai compris avec effarement que j'étais à Versailles, et trois siècles plus tôt. Ça me crevait les yeux : ces sous-punks aux cheveux verts, ces faux loulous qui sentaient les herbes rares et le vin des Rochers chaud, ces intellos d'agence de pub, ces dessinateurs en vogue à l'insolence calculée, ces starlettes argotiques du rock à gogo, ces gens fléchis, courbés, pentus, c'était la Cour. »²²⁸ Il condamne avec dégoût les ruses hypocrites de ces nouveaux courtisans qui adoptent la posture des *hypokritês*, des acteurs du théâtre antique cachés sous un masque. Ici, la scène s'avère être le manoir de Coluche²²⁹ (bien qu'il ne soit jamais nommé) et la cour ses proches dont il s'entoure, revêtus d'un masque de flatteries. Ainsi, remarquons que Desproges prononce moins une critique de Coluche que des parasites qui constituent sa cour lorsqu'il conclut que « certains hauts personnages accrochent ainsi à leur traine par altruisme, ou pour se rassurer, des conglomerats gluants d'indécrochables sangsues. »²³⁰ Il déclare ainsi dans une autre émission de radio : « chez Coluche ce qui me gênait, c'était pas Coluche, c'était la Cour. J'ai connu ça chez Le Luron, j'ai travaillé un moment avec Le Luron, et c'était l'un comme l'autre, je pense, des gens qui avaient l'impression de ne pas exister s'il n'y avait pas quarante cockers aboyant

²²⁶ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Catherine et le boucher », p. 268

²²⁷ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « La Cour », p. 52

²²⁸ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « La Cour », p. 55

²²⁹ Bien qu'il ne soit jamais nommé, Desproges reconnaît qu'il s'agit bien de lui dans l'émission *Inter lire* (citée *supra*). Ajoutons qu'il découvre Coluche dans les années 1970, alors que ce dernier se produit au Port du Salut, un cabaret parisien. Ils se retrouvent aux *Flagrants Délires* en mai 1981 puis dans diverses émissions audiovisuelles.

²³⁰ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « La Cour », p. 52

et un peu gluant autour d'eux.²³¹ » Que ces grandes vedettes aient besoin d'être entourées, Desproges estime que cela relève d'un problème personnel. Mais ce qui l'insurge, ce sont les célébrités clamant leur refus des injustices sociales alors qu'elles les reproduisent quand elles ne sont plus sous les feux médiatiques : « parmi ces soumis, je reconnus quelques chanteurs électroniques qui brament aujourd'hui encore leur indignation face aux injustices de classe. »

Toutefois, Desproges n'épargne pas les grandes vedettes quand il estime qu'elles font elles-mêmes preuve d'hypocrisie. La chronique du 13 février a ainsi pour objet de sa hargne le comportement récent de Le Luron qu'il juge être celui d'un vil quémendeur : « oubliant toute réserve, y compris sa réserve d'humour qui devrait normalement le mettre à l'abri des besoins de son impresario²³², voilà-t'il pas que le plus petit de nos imitateurs, qui est aussi le plus grand, se commet soudain à exiger frénétiquement de figurer dans une émission de télévision où l'on a nullement et visiblement pas envie de l'inviter. » Desproges blâme donc l'hypocrisie de sa posture : cet humoriste critiquant vertement les politiques²³³ n'hésite pas mendier sa propre apparition médiatique.

2.2.3. Un rejet du « charity-business » et des luttes antiracisme ciblées

Dans la chronique « Coquilles », Desproges raconte avec ironie l'aventure qui lui est arrivée dans le maquis sarde : alors qu'il s'approchait doucement d'un berger en train de traire une brebis (« je ne voyais de cet homme éternel que la nuque de tortue craquelée sous la casquette. Il ne m'entendit pas approcher et n'interrompit pas le chant qu'il psalmodiait au rythme millénaire de ses doigts sur le pis »²³⁴), il est

²³¹ *Inter lire*, émission citée *supra*.

²³² « Pourtant, Pierre n'est pas l'anti-Coluche pour qui il avait de la sympathie. Desproges, c'est l'anti-Lederman [impresario de Le Luron et de Coluche] Le factorum des messes humanitaires des années 80, dont l'enfoiré est l'éternel grand-prêtre. Pierre abhorre la charité-spectacle qui déferle alors sur la France. Le nivellement par le badge : concert pour l'Éthiopie, Restaurant du Cœur, SOS-Racisme... » (Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 165)

²³³ Le Luron eut des déboires avec ses reprises personnelles de chansons, comme « La Montagne », du chanteur Jean Ferrat, qu'il rebaptisa « Les Asiles psychiatriques » où il fait la critique du régime soviétique. Jean Ferrat lui demanda d'arrêter de la chanter mais Le Luron passa outre. Ce ne fut pas le cas de Jean-Marie Le Pen qui décida de porter plainte contre sa chanson « Le Pen, attention danger », reprise de la chanson « Souvenirs attention danger » de Serge Lama. En 1985 il remporte le procès concernant cette chanson qu'il avait créée en 1984, après les élections européennes et la montée du Front national, et chantée dans une émission grand public, *Champs-Élysées*. Les paroles conseillent à Le Pen de « remet[tre] l'uniforme au placard » car « la mode n'est plus aux chemises noires » ou affirment qu'en Algérie « on [l]'appelait Laval qui rit » tout en rappelant que certains membres de son parti ont participé à la déportation. L'humour comporte ici une vigilance accrue face aux idées extrémistes, qu'elles soient communistes, nazies ou d'extrême-droite. Dans cette optique, Le Luron peut se comparer à Desproges rejetant en bloc et sans chercher plus de distinction « les chefs des drapeaux rouges [et] les chefs des chemises noires » (Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « La démocratie », p. 50)

²³⁴ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Coquilles », p. 438

horrifié de l'entendre chanter « We are the world ». Cette chanson caritative a été enregistrée par de grandes célébrités américaines regroupées sous le nom associatif de « USA for Africa ». Cette chanson qui se place d'emblée comme un succès planétaire²³⁵ a pour but de recueillir des fonds pour combattre la famine en Éthiopie. Desproges s'en moque car il estime qu'elle est de piètre qualité musicale et surtout qu'il sature à force de l'avoir trop entendue. Mais par cette chanson, il critique surtout le charity-business qui s'élabore dans les années 1980. En effet, les ONG devant trouver des fonds, celles-ci ont de plus en plus recours à des stratégies marketing pour toucher le donateur. Elles s'ingénient ainsi à valoriser son don en médiatisant la cause pour laquelle elles luttent et les acteurs célèbres qui sont à ses côtés. Or, Desproges dénonce l'opportunisme de ces vedettes pour qui engagement humanitaire rime avec publicité médiatique : « Mais voici qu'une horde électronique de rockers anglophones surgavés d'ice-creams se prend soudain d'émotion au récit pitoyable de la misère éthiopienne [...] gravé sur le vinyle, les miaulements effrayants et les brames emmêlés de ces chanteurs transits déferlent un jour sur les ondes, et c'est le monde entier qui glougloute dans la mélasse, la larme en crue et la honte sous le bras.²³⁶» Comme nous le voyons, il critique aussi le traitement misérabiliste et souvent simpliste mis en avant de la cause à défendre pour que les dons affluent.

C'est aussi selon cette double optique qu'il critique l'association des Restos du Cœur fondée par Coluche quelques mois avant le début des *Chroniques*. Celle-ci a pour but d'offrir « à manger et à boire » aux nécessiteux, et ce dans la France entière²³⁷. Lorsqu'il en parle dans sa chronique « Les restaurants du foie », Desproges déclare que « des auréoles de saindoux poussent au front des nouveaux

²³⁵ Elle témoigne aussi de la mondialisation accrue du monde, mis en réseau, de l'interconnexion entre les cultures et les goûts musicaux, mais aussi de l'interdépendance entre les pays. Le géographe Michel Lussault explique ainsi qu'habiter la terre est devenue une expérience connectée dès le début des années 1980 car les échelles sont de plus en plus emboîtées donnant lieu au « glocal », en mêlant intimement local et global en faisant perdre de sa force à la dimension nationale. (Michel LUSSAULT, *L'Homme spatial*, Paris, Seuil, La couleur des idées, 2007) La chanson « We are the world » en est un bon exemple car le charity-business franchit alors les frontières, un berger sarde pouvant aussi bien qu'un Américain participer à la même opération humanitaire.

²³⁶ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Les restaurants du foie », p. 16

²³⁷ Comme l'indiquent les paroles de la chanson composée par Jean-Jacques Goldman visant à recueillir les fonds nécessaires pour lancer l'association. Rappelons que depuis 1981, la précarité et le chômage n'ont cessé d'augmenter. Lors de l'hiver rigoureux de 1985-1986, celui-ci touche 10,5% des Français. Pierre Rosanvallon exprime ainsi l'idée qu'une « société de défiance », à l'égard de la politique telle qu'on la conçoit traditionnellement, s'instaure durablement. Dès lors, sans renoncer à exprimer leur option, les citoyens se tournent vers d'autres formes du politique, loin des lieux officiels, en agissant en marge des institutions, notamment par le biais des associations. (Pierre ROSANVALLON, *La Contre-démocratie*, Points, 2008)

bigots du show-biz »²³⁸ En effet, « L'engagement des artistes entre dans son ère humanitaire »²³⁹ comme le rappelle Ludivine Bantigny car l'engagement des individus, dans les années 1980, est de plus en plus impulsé par des artistes soucieux de montrer le bon exemple en s'investissant principalement dans les domaines politique, social et humanitaire. Certes, leur engagement n'est pas une nouveauté comme peut nous le rappeler l'appel de l'abbé Pierre du 1^{er} février 1954. En réalité, « le neuf tiendrait donc plutôt dans leur volontarisme affirmé, au point que parfois l'initiative leur revient désormais. »²⁴⁰ Les artistes font ainsi évoluer l'engagement, auparavant circonscrit au monde savant. Cependant, selon Desproges, cela sert avant tout à leur donner bonne conscience et à accroître leur côte de popularité. Il trouve qu'« il y a une obscénité à montrer sa charité à tous les passants comme on montre son cul. »²⁴¹ Il estime que ce n'est pas aux artistes mais à l'État de prendre en charge le problème comme il l'explique lors d'une interview²⁴². Desproges se montre donc très polémiste sur le sujet, reconnaissant qu'« il y a plein de gens qui ne sont pas d'accord avec [lui] » et qu'il « cultive ce goût du paradoxe ». Remarquons qu'il se place dans la ligne exacte des critiques que s'attendaient à recevoir les vedettes participant aux Restos du Cœurs, comme en témoigne le prélude de leur chanson : « je ne suis qu'un artiste de variété et ne peux rien dire qui ne puisse être dit de variété, car on pourrait me reprocher de parler de choses qui ne me regardent pas. »²⁴³ C'est exactement la critique de Desproges qui parodie cet engagement en déclarant vouloir ouvrir « Les restaurants du foie »²⁴⁴, « pour venir en aide à [ses] amis les nouveaux riches qui crèvent dans leur cholestérol en plein hiver à Méribel. [rires et applaudissements] » L'ironie est d'autant plus percutante qu'il garde le même mot d'ordre, l'appel aux dons de nourriture : « Envoyez-moi des tonnes de verveine et des quinaux de biscottes sans sel, le bon Dieu vous les rendra... », mais celle-ci doit moins servir à nourrir les individus qu'à réguler leurs excès de bouche. Ainsi, Desproges refuse de s'engager en prenant parti. « Contrairement à ceux qui à cette

²³⁸ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Les restaurants du foie », p. 17

²³⁹ Ludivine BANTIGNY, *Op. cit.*, p. 162

²⁴⁰ Ludivine BANTIGNY, *Ibid.*, p. 161. Remarquons que la période est aussi marquée par les spectacles à vocation humanitaire avec, en 1986, le lancement du spectacle des « Enfoirés » au profit des Restos du Cœur, réunissant des vedettes qui chantent ensemble pour défendre une cause humanitaire et récolter de l'argent à son profit.

²⁴¹ Remarquons que Desproges reprend souvent cette maxime qu'il attribue à Brassens.

²⁴² Cf. Annexe « Interview de Pierre Desproges à propos des Restos du Cœur »

²⁴³ Yves Montand, prélude de la chanson des Restos du Cœur.

²⁴⁴ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Les restaurants du foie », p. 15

époque voulaient changer le monde, Desproges se contente de constater les dégâts. »²⁴⁵

Sa posture critique se retrouve aussi à l'égard d'entreprises individuelles devenues rapidement collectives par le biais d'entremises politiques. C'est le cas de SOS Racisme²⁴⁶. Créée en octobre 1984 avec l'appui du Parti socialiste, cette association luttant contre les discriminations raciales rencontre un grand succès, notamment grâce à son logo, une petite main jaune sur laquelle est inscrite le slogan « Touche pas à mon pote », qui s'affiche sur des badges portés par toutes les catégories de la population. Desproges reprend ironiquement ce slogan, et à plusieurs reprises, au fil des *Chroniques*, comme lorsqu'il déclare « Mais qu'on me permette ici de m'étonner qu'on touche à mon pote avec une telle désinvolture »²⁴⁷ en parlant de Guy Bedos. Cette association, sous l'égide de son président engagé au parti socialiste, Harlem Désir, apparaît comme « un moyen souple et moderne de lutter contre le racisme »²⁴⁸. Mais elle rencontre aussi certaines critiques car « beaucoup de militants à l'origine de la lutte contre le racisme et pour l'égalité redoutent la récupération politique qui pourrait affaiblir, détourner et déformer leur mouvement. ²⁴⁹» Desproges semble moins craindre cette récupération politique que la lutte antiracisme ciblée qu'elle mène. Il déclare en effet : « j'adhérerai à SOS-Racisme quand ils mettront un S à racismes. Il y a des racistes noirs, arabes, juifs, chinois, et même des ocre-crème et des anthracite-argenté. Mais à SOS-Machin, ils ne fustigent que le Berrichon de base ou le Parisien-baguette. C'est sectaire. »²⁵⁰ Et il ajoute : « C'est vrai que le racisme de certains juifs contre le reste de l'humanité c'est pas le racisme le plus urgent. Mais s'en est quand même une [forme]. Vous voyez, j'ai dit aux gens d'Harlem Désir qui m'ont demandé une collaboration que je serais complètement de leur bord pour que naisse Aracisme. Parce que pour l'instant y'a une forme de racisme qu'on fustige et pas d'autre. »²⁵¹ Ce qui dérange Desproges, c'est que cette association fixe davantage

²⁴⁵ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 185

²⁴⁶ Cette association occupe une grande place dans le paysage associatif de ces années-là. Ses actions sont largement relayées par les médias et de nombreuses célébrités y participent, comme en témoigne le succès du concert de juin 1985 organisé place de la Concorde et retransmis sur TF1 (cf. Serge BERSTEIN, Pierre MILZA, *Histoire du XX^e siècle. la fin du monde bipolaire, tome 3 : 1973 aux années 1990*, Paris, Hatier, Initial, 2010, p. 235)

²⁴⁷ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « La rumeur », p. 223

²⁴⁸ Ludivine BANTIGNY, *Op. cit.*, p. 320

²⁴⁹ Ludivine BANTIGNY, *Ibid.*, p. 319

²⁵⁰ Pierre DESPROGES, *Fonds de tiroirs*, Paris, Seuil, 1990, rééd. « Points », 2008, p. 122

²⁵¹ « Mégaphonie : Rire », *Mardis du théâtre*, France Culture, RF, 25/11/1986

son attention sur les discriminations de certaines minorités et n'envisage pas tous les actes de racisme au même niveau. Cependant, le contexte peut aider à comprendre qu'il lui semble plus urgent de défendre les droits de certaines minorités car la création de cette association fait suite à de nombreux crimes racistes. Desproges en prend l'exact contre-pied lorsqu'il déclare « L'affaire Jean Dupont a certes secoué les torpeurs et ému les esprits »²⁵² en créant un faux crime racial ayant pour victime un « non-handicapé » battu à mort par un groupe d'handicapés, ce qui lui fait militer, de manière ironique, pour la création d'une association de défense des droits des « non-handicapés ». Toutefois, en réalité Desproges ne reste pas indifférent à ces crimes racistes même s'il ne les dénonce pas ouvertement dans ses *Chroniques*. Il est en effet possible d'y déceler des traces d'empathie, voire d'admiration pour les personnes qui luttent contre. En témoigne cette phrase : « De la hauteur et de la sérénité, il y en a [...] chez les basanés qui marchent comme les cons grand teint »²⁵³. Derrière la pseudo insulte visant la couleur de peau des « basanés », il faut surtout voir une allusion voilée à la Marche pour l'égalité et contre le racisme²⁵⁴ dont la ténacité des participants a impressionné Desproges, qui leur reconnaît autant de hauteur et de sérénité que Mère Teresa ou l'abbé Pierre, marque de son respect certain pour l'événement. Cette marche a été rebaptisée la « Marche des Beurs » par les médias. Or, remarquons que Desproges n'emploie jamais ce terme, signifiant « arabe » en verlan apocopé, qui entre dans *Le Robert* en 1984. Il utilise celui, plus conventionnel, d'« arabe » ou, très rarement, celui de « basané ». Cela sans doute car il estime que cette nouvelle désignation n'apporte rien de plus voire qu'elle est plus stigmatisante en connotant la pauvreté et la difficile intégration sociale.

²⁵² Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Les Non-handicapés », p. 342

²⁵³ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Monégascons », p. 228

²⁵⁴ Effectuée du 15 octobre au 3 décembre 1983, cette marche part de Marseille pour arriver à Paris. Elle a pour objectif de « dénoncer le racisme, réclamer une France multiculturelle et obtenir l'égalité des droits pour les immigrés et leurs enfants [en réclamant notamment la création d'une carte de séjour de dix ans qui leur sera accordée] » (<http://www.ina.fr/contenus-editoriaux/articles-editoriaux/la-marche-des-beurs/>) Elle trouve son origine dans le climat tendu du quartier des Minguettes, à Vénissieux, où les affrontements se multiplient entre les jeunes et les forces de l'ordre. Blessé, Toumi Djaïda, président de l'association SOS Avenir Minguettes, décide conjointement au curé Christian Delorme et au pasteur Jean Costil de mettre en place une grande marche pacifique s'inspirant des théories de Gandhi et de Martin Luther King afin d'enrayer la spirale de la violence et de lutter pour une reconnaissance. Le mouvement s'amplifie à la suite d'un nouveau fait divers raciste, le meurtre d'Habib Grimzi, jeté du train Bordeaux-Vintimille par trois futures recrues de la Légion étrangère. Lorsqu'elle arrive à Paris, la Marche compte plus de 100 000 participants. D'autres marches suivront, initiées par la jeune association SOS Racisme, désormais en lien direct avec la politique.

2.3. LES CHRONIQUES : TEMOINS DES ENJEUX SOCIÉTAUX DE L'ÉPOQUE

2.3.1. La critique de l'émergence de nouvelles valeurs fondées sur l'argent et le culte de la performance

Au fil des *Chroniques*, l'écriture fait ressortir l'évolution des mentalités et de l'imaginaire collectif qui se tournent à cette époque vers de nouvelles figures et de nouveaux moyens d'engagement au sein de la société, traduisant un changement dans le paradigme des valeurs sociales. Ainsi, Desproges fustige les préoccupations bassement matérielles de la nouvelle génération, par un cas qu'il crée de toutes pièces, visant à élaborer un *exemplum* de ce qu'est alors la logique des jeunes, leurs stratégies et leurs attentes. Ainsi, il décrit une lettre d'un certain Jean-Pierre Le Marneq lui demandant des conseils pour devenir humoriste tout en lui vantant orgueilleusement ses compétences. Ce jeune homme affirme clairement que ce qu'il l'intéresse dans ce métier est « le pognon », ajoutant au détour d'une phrase qu'il souhaite « investir dans le rire ». Le vocabulaire est signifiant, il renvoie au monde de la finance, du profit, de la rentabilité. Desproges fustige ce nouvel idéal de confort matériel mâtiné de réussite dans tous les domaines (notamment professionnels) entrepris en déclarant : « très symptomatique de cette espèce de cynisme puceau qui semble avoir eu raison des salubres révoltes/pubertaires de naguère, cette autre lettre d'un jeune parisien de 19 ans qui saura sans peine conserver la tête froide tant est glacée son ambition. »²⁵⁵ Il critique le manque d'idéal communautaire de cette génération, rempliée sur son ambition personnelle, comparée à celui des générations précédentes : « Mais vous, jeunes frais du jour, qui ne rêvez plus que de fric, de carrière et de retraite anticipée, reconnaissez au moins à ces pisseux d'hier le mérite d'avoir eu la générosité de croire à des lendemains cheguevaresques sur d'irrésistibles chevaux sauvages. »²⁵⁶ Si Desproges affirme détester les jeunes dans ses *Chroniques*, il reconnaît tout de même à ceux de la génération de Mai 1968 le mérite, la générosité de cœur d'avoir lutté pour leurs idéaux. Or, si la jeunesse témoigne selon lui d'une « ambition glacée », force est de constater qu'elle n'est pas la seule tranche de la population à être dans ce cas. Un changement de valeurs s'effectue dans les années 1980 avec le boom de l'actionnariat populaire. Desproges

²⁵⁵ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Petit rigolo », p. 362-363

²⁵⁶ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Non aux jeunes », p. 113

y fait une allusion voilée lorsqu'il parle des « cours de l'épinard irradié dans le Bas-Rhin »²⁵⁷. La formule se veut ironique et légèrement méprisante puisque Desproges suggère la petitesse des gens intéressés par ce sujet mesquin. Ainsi, l'entrepreneuriat, le goût du risque et du profit sont davantage mis en avant que la prudence économique²⁵⁸. L'homme d'affaire triomphant, incarné par la figure du *winner*, du « battant » ambitieux ou valorisé sous celle du *golden boy*, de l'« enfant prodige » de la finance deviennent des statuts à atteindre pour la jeune génération entrant sur le marché du travail et dont le visage français est incarné par l'homme d'affaire Bernard Tapie²⁵⁹. Or, Desproges n'est pas le seul à critiquer féroce cette figure valorisant le culte de la performance²⁶⁰. Alors qu'il parle « d'ambition glacée »²⁶¹, le psychanalyste Felix Guattari dénonce les « années d'hiver », décrivant ces années comme une période privée de chaleur humaine, de plus en plus individualiste et marquée à l'aube du néolibéralisme des « années fric et frime »²⁶²

Ces nouvelles valeurs sont aussi portées par la publicité qui connaît un essor important. Dans ses clips²⁶³, elle s'efforce de valoriser le jeune qui, en tant que nouveau consommateur, devient la nouvelle cible des marchés. Dans la chronique « Pub », Desproges se moque allègrement des nouvelles stratégies marketing déployées, faisant souvent appel à de grands réalisateurs pour les mettre en scène²⁶⁴ :

²⁵⁷ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Re-Cannes », p. 400

²⁵⁸ Cette valorisation de l'entrepreneur et de l'investisseur se constate dans la politique menée par le gouvernement avec l'abolition de l'impôt sur le revenu, l'amnistie fiscale pour les capitaux placés jusqu'au printemps 1986 à l'étranger afin de les attirer de nouveau vers des investissements français ou encore la baisse des impôts.

²⁵⁹ Il incarne l'archétype du *winner*, omniprésent dans les médias, notamment à la télévision où il anime de 1986 à 1987 *Ambitions*, sa propre émission, dont le concept est d'aider un jeune à la création de son entreprise. Cet homme d'affaire a été consacré « homme de l'année » en 1984 par les médias alors qu'il figure comme l'une des personnalités préférées des Français. Son autobiographie, *Gagner*, paraît en 1986 et se vend à plus de 450 000 exemplaires. Elle le montre comme un « patron de choc », « fils d'ouvrier mais sûr de sa destinée, assumant son goût du luxe et de l'argent, revendiquant d'être un battant. Il rachète les entreprises qui déposent leur bilan puis en réduit drastiquement les effectifs et les coûts de production ; il marque ainsi son temps à l'aune des licenciements. » (BANTIGNY, p. 173) 1986 marque aussi son rachat de l'Olympique Lyonnais, club de football important mais alors en stagnation, dont il opère le retour sur le devant de la scène.

²⁶⁰ Remarquons qu'en 1986, Desproges enregistre une chanson intitulée « Ça, ça fait mal à l'ouvrier » dont les paroles sont écrites en collaboration avec Jean-Louis Fournier « sur un sujet anti-ouvrier, anticommuniste, antipauvre. C'est le moment ou jamais, non ? Et ça rentre dans le cadre de ma campagne : arrêtons de taper sur les curés, changeons de main. » Desproges cité par Marie-Ange GUILLAUME, *Op. cit.*, p. 123

²⁶¹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.* « Petit rigolo », p. 363

²⁶² François CUSSET, *Op. cit.*

²⁶³ Le terme entre dans le dictionnaire en 1986. Notons que des émissions spécifiques sont dédiées aux clips musicaux, notamment pour établir le classement des ventes (création de « Top 50 » en 1984).

²⁶⁴ L'un des grands publicistes de cette époque est Jacques Séguéla, notamment à l'origine des affiches de la campagne électorale menée par François Mitterrand, « La force tranquille ». Desproges le critique à de nombreuses reprises. Déjà lors du *Tribunal des Flagrants Délires* il demandait en ouverture de son réquisitoire : « Jacques Séguéla est-il un con ? ». Dans la chronique « La drogue c'est de la merde », il déclare en guise de présentation du clip : « Ce petit film [...] a été écrit et réalisé avec Jean-Marie Périer. En collaboration étroite et avec le chaleureux soutien de Jacques COUTANSON Romane | Diplôme national de master Mémoire de recherche | juin 2014

« la plus grande victoire de la publicité contemporaine sur elle-même et sur l'image ringardo-mercantile qui lui collait au spot ou au placard [...] c'est d'avoir réussi en quelques années à se hisser dans l'opinion au rang d'un art à part entière, d'un art nouveau »²⁶⁵. Et Desproges de fustiger le sérieux avec lequel elle est à présent analysée : « Désormais, on débat, dans les salons, du dernier clip Panzanouille, les journaux bon chic-bonne gauche analysent minutieusement à longueur de colonnes les allégories paraphréniques sous-jacentes dans le message Canigou, on s'entredécerne des trophées, comme à Cannes, et on ne dit plus qu'on fait de la pub : on fait de la communication ». Desproges témoigne ainsi d'une mutation de la place de la publicité : hissée du rang de « réclame » à celui d'art, elle engendre par là même une culture publicitaire²⁶⁶. Ainsi, « la publicité vaut déchiffrement de la société »²⁶⁷ ce que critique aussi Desproges. Mais cette critique vaut pourtant plus pour les excès de celle-ci que pour elle-même. En effet, Desproges a déjà animé la cérémonie des Minerves en 1982 qui équivalent aux oscars pour le cinéma. Il n'est donc pas contre toute forme de publicité, mais il méprise celles qui dénotent une faible recherche intellectuelle, et notamment les publicités sexistes : « Pour être franc, il faut reconnaître que la pub ne les a pas volées, finalement, ses lettres de noblesse – si l'on veut bien excepter les crapuleries pré-paléolithiques de certains cuistres lessiviers, évidemment : oui, seule quelque trépanation bâclée à la tronçonneuse malpropre ou l'intrusion inopinée d'un anthropopithèque et d'une truie gonflable dans leur arbre généalogique peuvent expliquer les mystérieux mobiles qui poussent parfois des êtres humains extérieurement normaux à tenter de faire vendre des poudres à laver en montrant la femme comme une sœur inférieure de la guenon. »²⁶⁸ Le retournement brutal opéré dans cette phrase passant de la louange au blâme révèle à quel point Desproges maîtrise la langue pour exprimer et défendre ses idées tout en ridiculisant « haineusement » celles de ses opposants²⁶⁹.

Séguéla, dont le quotient intellectuel dépasse largement le chiffre de la température anale dès qu'il cesse de nous comparer le message publicitaire à l'expression onirique de quelque néoromantisme éthéré. » (*Op. cit.* p. 20)

²⁶⁵ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Pub », p. 230-231

²⁶⁶ Bernard BROCHAND, préface de *Publicité et société*, CADET André, CATHELAT Bernard, *Publicité et société*, Payot, 1976, rééd. 2001.

²⁶⁷ Ludivine BANTIGNY, *Op. cit.*, p. 382

²⁶⁸ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Pub », p. 232

²⁶⁹ Dans la chronique « C'est l'été » (Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, p. 459) Desproges critique par le même procédé de retournement « le T-shirt publicitaire » : alors qu'autrefois l'on payait des hommes-sandwichs pour faire de la publicité à une marque, c'est maintenant le contraire, les gens achètent à la marque le droit de lui faire cette publicité.

2.3.2. La désacralisation des intellectuels et des institutions

Après avoir montré que Desproges fustigeait autant les grandes mobilisations collectives de son époque que l'émergence de nouvelles valeurs individualistes, on pourrait le penser conservateur, certains le désignant comme un « dandy culturel »²⁷⁰, comme un anti-moderne. Cependant, son positionnement tant politique que philosophique s'avère beaucoup plus nuancé. En effet, au long des *Chroniques*, Desproges ne cesse de s'attaquer aux intellectuels et aux institutions en les subvertissant, en les mettant véritablement « sans dessus dessous » comme l'indique l'étymologie de ce terme : nous l'avons déjà vu avec André Gide et La Fontaine, que Desproges présente en mettant en avant des traits de leur personnalités qui ne s'accordent pas avec la vision respectueuse traditionnelle de l'écrivain. Cette subversion a aussi pour conséquence de désacraliser l'objet de son discours en lui enlevant l'aura protectrice dont elle était entourée. Ainsi, l'une de ses cibles favorites dans les *Chroniques* est l'écrivaine Marguerite Duras dont il déclare « Même Marguerite Duras, la papesse gâteuse des caniveaux bouchés, m'ennuie. Ce n'est pourtant pas la moitié d'une conne puisqu'elle fait le même métier que Max Gallo. [rires] Mais j'ai beau me plonger et me replonger dans les feuilletons de cul à l'alcool de rose de cette apologiste sénile de l'infanticide, ça m'emmerde autant que l'annuaire du Lot-et-Garonne. »²⁷¹ Duras est alors une écrivaine majeure venant de remporter le prix Goncourt deux ans plutôt pour *L'Amant*²⁷². En s'attaquant tant à son œuvre qu'au personnage, Desproges va donc contre la bien-pensance et le conformisme morale de l'époque. Remarquons qu'il la dénigre sous plusieurs aspects : il l'accuse tout d'abord d'être sénile et de rabâcher les mêmes fadaïses, ce qui la rend soporifique. Il profite ensuite d'une controverse qu'elle a suscité pour la présenter comme la dangereuse avocate d'un crime horrible²⁷³. Cependant, sa

²⁷⁰ « Mégaphonie : Rire », émission citée *supra*.

²⁷¹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Non compris », p. 180-181

²⁷² Ce roman évoque la relation amoureuse qu'elle a eue avec un Chinois dans son adolescence en Indochine. C'est pourquoi Desproges croit légitime de parler de « feuilletons de cul à l'alcool de rose ».

²⁷³ Serge July, directeur du quotidien *Libération* avait proposé à Duras d'écrire sur « l'affaire Grégory Villemin », un tragique fait divers qui a marqué l'époque, ayant pour victime un enfant de quatre ans, Grégory, retrouvé noyé pieds et poings liés dans la Vologne, une rivière de Lorraine. Après maints rebondissements, c'est la mère de ce dernier, Christiane Villemin, qui est accusée du meurtre. Duras se rend sur les lieux du crime, à Lépanges-sur-Vologne pour la rencontrer, mais elle refuse. Duras écrit quand même un article où elle affirme que l'atmosphère du lieu lui a suffi pour « voir » la culpabilité de la mère. Celui-ci paraît le 17 juillet, intitulé « Sublime, forcément sublime Christine V... ». Elle y explique que Mme Villemin est coupable mais que par son geste ce sont toutes les femmes souffrant de l'oppression masculine qui s'expriment, dans le geste d'un amour devenu furie destructrice. Or, à la parution du texte, l'accusée a été libérée et ce texte suscite une polémique littéraire et morale rajoutée à l'affaire judiciaire. Remarquons cependant que Desproges semble en avoir plus entendu vaguement parler que s'y être intéressé de près car lorsque Dominique Souchier lui demande pourquoi

critique nous permet de remarquer que Desproges est parfois malhonnête, et s'affirme comme tel, dans ses descriptions. Ainsi, il fait ici mine de croire que Duras est historienne alors qu'il sait pertinemment qu'elle est écrivaine comme en témoigne le début de la phrase. C'est donc volontairement qu'il brouille la différence de métiers entre elle et Max Gallo pour les envisager par leur fonction d'intellectuels qu'il s'ingénie à écorcher. Parfois, Desproges se sert aussi de la critique d'un intellectuel envers un autre afin de légitimer sa propre critique par un argument d'autorité. Ainsi, lorsqu'il parodie Duras en écrivant « Nous irons un de ces jours, c'est sûr, mon amour, avec l'A.S. Oradour aux jeux d'été d'Hiroshima »²⁷⁴ Il fait implicitement référence au roman de Duras *Hiroshima mon amour* dont Marguerite Yourcenar aurait déclaré « Et pourquoi pas Auschwitz mon chou ? » Il fustige ce qu'il estime être le nivellement de l'horreur (à savoir le massacre d'Oradour-sur-Glane et le bombardement nucléaire de Hiroshima) accolé à la mièvrerie amoureuse. Cependant, cet acharnement à l'égard des intellectuels et particulièrement envers Duras s'explique aussi par la frustration éprouvée par Desproges à sa lecture : « c'est-à-dire que je ne comprends pas tout et ça m'énerve... »²⁷⁵

Cette compréhension difficile l'incite à affirmer sa posture subversive visant à désacraliser les grandes figures intellectuelles et les institutions. Lorsqu'on lui fait remarquer son irrespect, il affirme que « c'est le problème des statues vivantes, des institutions nationales [...] auxquelles on n'a pas le droit de toucher. Je n'aime pas cette forme d'esprit crapoteux qui consiste à se moquer des gens en prenant soin de ne pas leur faire de peine. On est poli... Je ne pense pas qu'on puisse être drôle en étant poli. »²⁷⁶ Ainsi, selon lui, humour doit nécessairement outrepasser les limites de la politesse et de la bienséance²⁷⁷ pour avoir lieu s'il ne veut pas perdre sa

il la traite d'« apologiste sénile », il répond : « des infanticides ruraux ? Ben oui, elle a fait un papier dans *Le Monde*... » (*Inter lire*, émission citée *supra*)

²⁷⁴ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Les cèdres », p. 73

²⁷⁵ *Inter lire*, émission citée *supra*. Dans cette même interview, on lui lit un texte de Duras et on lui demande d'en trouver l'auteur. Desproges dit qu'il aime bien puis lorsqu'on lui révèle son auteure, il déclare : « Oui... Non mais je suis complètement injuste avec elle. Vous savez, c'est de la caricature ce que je fais. [...] Cela dit, pour être tout à fait franc, je ne suis jamais arrivé à rentrer dans un livre de Marguerite Duras et ça me rend furieux parce que j'ai des amis que j'estime qui aiment Duras. Alors je me venge assez bêtement de façon infantile en disant "j'aime pas Duras." » . En outre, le journaliste Pierre Boncenne lui affirme : « Vous lui ressemblez d'ailleurs sur un point essentiel, à savoir que vous avez comme elle une opinion sur absolument tous les sujets possibles [Desproges rit]. C'est vrai que vous avez un avis sur tout, Pierre Desproges ? Est-ce que ça vous est déjà arrivé de ne pas savoir quoi répondre ? » Desproges : « Mais non, j'ai pas un avis sur tout, mais effectivement c'est une chronique qui se basait sur une actualité et c'est l'actualité qui avait un avis sur tout. Moi je faisais que reprendre. »

²⁷⁶ Interview de Desproges par Jacques MARQUIS, *Télérama*, 24 novembre 1982

²⁷⁷ Les *Chroniques* sont ainsi jalonnées d'insultes ou d'injures que Desproges ne lance certes que très rarement à l'adresse de personnes précises, mais donc il revendique la présence comme en témoigne la chronique « Gros mots » (*Op. COUTANSON Romane* | Diplôme national de master Mémoire de recherche | juin 2014

puissance et son esprit critique. C'est donc au nom de cet esprit critique que doit conserver l'humoriste qu'il répond ainsi au journaliste de *Paroles et musique* lui demandant si ses provocations sur la mort de Simone Signoret participaient « d'un rejet total de la sacralisation » : « J'ai lu une presse au moment de sa disparition. Une espèce d'hystérie collective ! Et là je trouve que c'est du devoir du clown de répliquer. Il n'y a rien qui ne me fasse plus peur que l'idolâtrie des foules... »²⁷⁸ En effet, l'adhésion sans faille, aveugle et sous toutes ses formes est une possibilité d'action qui effraie terriblement Desproges : « Ce qui me gonfle, c'est le sacré. Parce que quand on se met à aduler le sacré, on est toujours un petit peu à Munich en 1933 ou au stade du Heysel il y a deux ans. »²⁷⁹ Sacraliser une réalité, une personne ou une idée revient pour lui à la rendre intouchable, à ne plus pouvoir en rire et donc à ne plus pouvoir opérer de distance critique face aux théories qu'elle prône pour basculer dans une adhésion aveugle qui, pour Desproges, est le moteur des régimes totalitaires. C'est pourquoi cette volonté de désacralisation, de remettre vedettes et personnages célèbres à niveau d'homme semble être l'un des piliers centraux de son œuvre²⁸⁰.

Or, cette volonté ne s'attaque pas qu'aux individus. Elle s'effectue aussi contre les institutions, et notamment contre l'Académie française lorsque Desproges écrit « cet essai qui devrait me valoir la reconnaissance de l'Académie française et l'amitié de Bertrand Poirot-Delpech [rires] » alors qu'il parle des étymologies inventées qu'il vient d'énumérer pour expliquer celle de Ku Klux Klan²⁸¹. Remarquons, à l'instar de Jean Ruhlmann que « le rire [qui] vise à la désacralisation n'est pas une nouveauté dans l'histoire des mentalités, et toute une tradition, s'appuyant sur Platon et relayée par l'Eglise en Occident, en proscrivait l'usage, sachant très bien que la dégradation d'un objet investi de dignité, entouré de solennité et de respect, était potentiellement

cit., p. 239) où il affirme, en s'opposant à l'ancien directeur de l'ORTF, Arthur Conte, que ceux-ci sont nécessaires à la langue française pour une belle expression et donc légitimes à l'antenne.

²⁷⁸ Frank TENAILLE, Interview citée *supra*

²⁷⁹ *Zénith*, émission citée *supra*

²⁸⁰ Ainsi, nous constatons que Desproges ne fixe pas uniquement cette volonté sur la figure de l'intellectuel. Il applique le même principe critique aux personnalités de son époque comme en témoigne la chronique « Mitchum » (*Op. cit.*, p. 373) où les réponses qu'il place dans la bouche de l'acteur égratignent le mythe de « l'acteur sacré du cinéma ».

²⁸¹ Remarquons que cette critique de l'institution s'incarne dans celle qu'il fait de l'académicien Louis Leprince-Ringuet, qu'il hait cordialement depuis qu'il a refusé sa présence lors du débat télévisé ayant pour thème « Peut-on rire de tout ? » devant se dérouler le 26 mai 1983 dans le cadre de l'émission *Aujourd'hui la vie*. Prévu longtemps à l'avance, Leprince-Ringuet refuse sa présence la veille et Desproges est remercié. Il le prend très mal et clame légitimement à la censure. Dès lors, il prétend régulièrement présenter sa candidature à l'Académie française, en sachant qu'il part d'emblée avec un handicap d'une voix et fait de Leprince-Ringuet une de ses cibles favorites dans les *Chroniques*.

comique. »²⁸² Desproges subvertit aussi les institutions religieuses pour les rendre comiques. Ainsi, dans la chronique « Jours de fêtes », il donne sa version, subversive, de chacune des « grandes fêtes de la religion catholique »²⁸³ ce qui lui vaudra de nombreuses critiques. Pour les subvertir, il les aborde non par leur aura de mystère sacré mais par l'effet matériel qu'elles entraînent. La Pentecôte, par exemple, n'est pas envisagée comme la venue de l'Esprit Saint mais comme un jour férié et donc une visite obligée chez sa belle-mère. En ce sens, l'humour de Pierre Desproges peut être rapproché de celui de Woody Allen car à son instar, il est fait d'« absence de transition, sur le choc du sacré et du profane, du sublime et du trivial »²⁸⁴, comme le définit Georges Minois. Ainsi, lorsque Desproges s'écrit : « Pourquoi ? Pourquoi cette fausseté dans les rapports humains ? Pourquoi le mépris ? Pourquoi le dédain ? Où est Dieu ? Que fait la police ? Quand est-ce qu'on mange ? [rires] »²⁸⁵, le lecteur ne peut s'empêcher d'établir un lien avec l'une des plus célèbres mots de l'humoriste américain : « d'où venons-nous ? Où allons-nous ? Quand est-ce qu'on mange ? » À la manière de Woody Allen, Desproges relativise brusquement la portée métaphysique des questions qu'il était en train de se poser, en faisant basculer sa réflexion sur des besoins primaires. Par ailleurs, Desproges se permet de jouer avec la figure divine comme en témoignent ses multiples apostrophes à Dieu²⁸⁶ telle « Étais-je sot, Dieu m'épate, oui mais des Panzani ! [rires de Desproges et du public] »²⁸⁷ En outre, il n'hésite pas à condamner Dieu dont il ne peut effacer le souvenir mais qu'il trouve « pas bien » car « figoleur dans le sadisme comme peu de bourreaux des camps »²⁸⁸ Lors de l'émission « Apostrophe » consacrée à la sortie des *Chroniques* en livre, Bernard Pivot lui demande si « c'est impossible maintenant de recoller avec Dieu ? » Desproges répond : « C'est pas sûr. En réalité je suis un athée mystique. C'est très difficile à vivre. [Pivot lui demande de préciser] J'ai envie de Dieu et il n'est pas là. [...] Mais je cherche quand même. »²⁸⁹ La grande marge de liberté que Desproges s'autorise envers la religion

²⁸² Jean RUHLMAN, in Christian DELPORTE, Jean-Yves MOLLIER, François SIRINELLI (dir.), *Op. cit.*, p. 714

²⁸³ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Jours de fête », p. 385

²⁸⁴ Georges MINOIS, *Histoire du rire et de la dérision*, Paris, Fayard, 2010, p. 542

²⁸⁵ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Darius et Pompon », p.329

²⁸⁶ Cf. Annexe « Allusions à Dieu et à la religion dans les *Chroniques* »

²⁸⁷ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Lettre ouverte aux cuistres », p. 397

²⁸⁸ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « La belle histoire du crapaud-boudin », p. 160

²⁸⁹ « Pierre DESPROGES à propos des *Chroniques de la haine ordinaire* », *Apostrophes*, A2, 08/05/1987

est donc aussi due à son athéisme qui le renforce dans l'idée que l'on peut « rire de tout ». Toutefois, il est possible de constater que son athéisme est malheureux, fait du désir, comme il le dit, d'une présence toujours absente dont il ne peut renoncer à croire la venue possible. Cependant, malgré sa « Rupture »²⁹⁰ avec Dieu, il trouve indispensable la culture religieuse car il déteste l'inculture sous toutes ses formes : « je trouve dramatique que les enfants gallo-romains ne gardent pas cette culture religieuse. Mes filles ne sont pas baptisées, mais j'aimerais qu'elles sachent qui était le Christ, la Vierge et ces choses-là. Parce que ça fait partie du patrimoine. »²⁹¹ Ainsi, si Desproges peut apparaître comme un iconoclaste sacrilège ne respectant aucune institution sociale puisqu'il s'autorise à subvertir chacune d'entre elles, il semble pourtant que son « travail de sape » soit « édificateur »²⁹² car il s'avère être moins destructeur que critique, Desproges désirent moins mettre à bas les icônes de la société que d'en donner une vision distanciée, dépassionnée, permise par l'ironie.

2.3.3. La vision équivoque de Pierre Desproges : genre et sexualité

La vision de Desproges concernant la femme au sein des *Chroniques* est pour le moins ambiguë, alternant entre objet du désir loué, Desproges faisant le portrait de la femme aimée dans « L'aquaphile », et ridiculisé, lorsqu'il évoque les « anciennes combattantes au demeurant plus femelles que féministes » qui le taxent de machiste²⁹³. Si ce terme semble exagéré pour qualifier sa posture à l'égard de la gent féminine (Desproges s'en défendant vivement²⁹⁴), il est tout de même possible de constater qu'il semble avoir une vision essentialiste de la femme. Selon lui, elle aurait une nature innée particulière. Ainsi, dans la chronique « Lady PLM », il donne les raisons qui l'ont poussé à ne pas se rendre à une réunion organisée par l'Association des femmes journalistes ayant pour thème la faible représentation des

²⁹⁰ Cf. « Rupture » (*Op. cit.*, p. 193)

²⁹¹ Marie-Ange GUILLAUME, *Op. cit.*, p. 24

²⁹² Philippe JALLAGEAS, *L'humour noir ou la révolte salutaire: sur Pierre Desproges et quelques autres*, Mémoire de maîtrise, études de lettres, Limoges, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 1997, p. 79

²⁹³ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Lady PLM », p. 234. Remarquons qu'il n'hésite d'ailleurs pas à les traiter de « poulettes ».

²⁹⁴ « C'est la plus belle invention du siècle [en parlant de la libération féminine]. Je trouve ça formidable et positif. Faire l'amour pour une femme quand elle en a envie, c'est devenu aussi naturel que d'avoir envie d'un cassoulet toulousain. » (*Les Nouvelles littéraires*, 14 avril 1983). Il affirme, en outre : « Je n'ai jamais essayé d'analyser vraiment, mais je suis persuadé que les notions de père et de mère, en tant que mâle et femelle peuvent très bien s'interchanger totalement, sauf évidemment que le mâle ne peut pas être enceint. Mais à partir de la naissance du gosse, je suis persuadé qu'on peut parfaitement interchanger les rôles, et que la mère peut aller travailler dehors. »

femmes dans les partis politiques. Tout en reconnaissant l'importance du sujet, il affirme que sa « piètre théorie » n'aurait sans doute fait qu'« exacerber [leur] courroux ». Il estime que les femmes sont sous-représentées en politique car elles méprisent avec justesse « les désolantes empoignades entre la rose fanée et le fumier qui la fit éclore. »²⁹⁵ Cette vision essentialiste de la femme, représentée comme plus pondérée et raisonnée que l'homme fait écho à celle de son époque²⁹⁶. En effet, après les luttes féministes des années 1970 centrées sur le droit des femmes à disposer de leur corps, les nouveaux combats des années 1980 se tournent sur sa place au sein de la société. La position ambivalente de Desproges révèle aussi les injonctions contradictoires assignées aux femmes à qui l'on enjoint d'être émancipées et sensuelles tout en conciliant famille et travail. En témoigne la chanson « Elle a fait un bébé toute seule » de Jean-Jacques Goldman qui paraît quelques mois après cette chronique où il exprime la complexité de la « nouvelle féminité » tout en s'interrogeant sur la place, nouvelle aussi, qu'elle laisse à l'homme.

Et c'est peut-être justement cette question-là qui intéresse en réalité Desproges. Lorsqu'il tente une définition de la femme au cours des *Chroniques*, c'est aussi pour essayer de cerner ce qu'elle attend de l'homme, et plus généralement la nouvelle place que la société lui assigne. Ainsi, dans son optique essentialiste, Desproges revendique sa part de féminité : « je suis très féminin. Je n'ai pas l'esprit de zinc, ni l'esprit poil aux pattes, ni l'esprit football. Je suis consterné par la violence, la vitesse, la guerre et les sports d'équipe. J'aime bien cueillir les fleurs et m'occuper de mon basilic. »²⁹⁷ Cette déclaration, Desproges s'autorise à la faire car de nouveaux modèles masculins sont apparus, notamment dans les modèles publicitaires où « l'homme nouveau s'autorise l'émotion, la tendresse. [...] Les hommes, forts de leur virilité toujours affirmée, s'enrichissent de la revendication de leur féminité. Leur nouvelle identité passe par l'élargissement des facettes de leur personnalité. »²⁹⁸ En effet, Desproges fustige les « dégradantes contorsions manchotes des hordes encaleçonnées sudoripares qui se disputent sur gazon

²⁹⁵ Desproges fait ici une allusion à la victoire électorale aux présidentielles, le 10 mai 1980, du parti socialiste dont le symbole est un poing fermé tenant une rose.

²⁹⁶ Cette position peut être mise en lien avec celle que défend Renaud au même moment avec sa chanson polémique « Miss Maggie » où il affirme qu'« excepté Margaret Thatcher, les femmes sont « incompatibles » avec la guerre, les armes et la violence stupide.

²⁹⁷ Philippe TESSON, « Interview de Pierre Desproges », *Le Quotidien de Paris*, 10 octobre 1986

²⁹⁸ Catherine GRANDCOING, *Communication et médias : évolution et révolution*, Paris, Economica, Médias et publicité, 2007, p.76-77

l'honneur minuscule d'être champions de la balle au pied »²⁹⁹ car sa critique du sport violent et bestial se fonde sur le drame du Heysel qui a eu lieu deux ans plus tôt.³⁰⁰ Ce qui dérange profondément Desproges, c'est qu'il faille aimer le football pour être un homme « normal ». Ce qui explique les nombreux commentaires désobligeants qu'il a reçu à ce propos depuis son enfance. Mais remarquons qu'il finit par clore le bec à ses détracteurs en employant un argument machiste et grossier : « Je vous emmerde. Je n'ai jamais été malade. Quant à la féminité que vous subodoriez, elle est toujours en moi. Et me pousse aux temps chauds à rechercher la compagnie des femmes. Y compris celles des vôtres que je ne rechigne pas à culbuter quand vous vibrez aux stades. »³⁰¹ Si Desproges critique certains aspects de la virilité classique, il désire pourtant montrer qu'il est tout de même bien un « vrai » homme en le faisant par une allusion claire et machiste à sa puissance sexuelle, en parlant le langage de ses détracteurs. Cela laisse filtrer, en creux, son regard face à l'homosexualité. Sans être celui d'une « haine ordinaire », celui-ci pourrait tenir d'une « dérision ordinaire ». En effet, Desproges n'hésite pas à fustiger « ces initiales infâmantes qui ont fait pouffer autour de [lui] des générations d'imbéciles, depuis la maternelle jusqu'à la semaine dernière, en passant par le service militaire et les banquets de famille. »³⁰² Il fait référence à celles de son nom qui, prononcées, deviennent l'homonyme de « pédé », insulte désignant un homosexuel de manière générale. Or, comme le montre sa phrase, cette moquerie est alors courante et culturellement acceptée comme en témoigne la variété des situations dans laquelle elle est employée. Ainsi, quand Desproges se moque implicitement des homosexuels, c'est moins dans l'optique de s'attaquer précisément à cette minorité que pour faire rire l'auditeur par une « dérision ordinaire » et acceptée socialement³⁰³.

²⁹⁹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « À mort le foot », p. 186

³⁰⁰ Le 29 mai 1985 la télévision a retransmis en direct le drame du stade du Heysel, en Belgique, qui a causé la mort de 40 personnes et fait 200 blessés entre supporters anglais et supporters italiens lors un match de football. Cf. Robert PROT, *Précis d'histoire de la radio et de la télévision*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 232

³⁰¹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « À mort le foot », p. 188

³⁰² Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Doris », p. 408

³⁰³ Rappelons que la dépénalisation de l'homosexualité n'a été votée qu'en 1982 et a suscité plus de débats que l'interdiction de la peine de mort. Précisons que cette loi est complexe car elle abolit la discrimination qui avait lieu envers les homosexuels dont la majorité sexuelle était établie à 18 ans alors qu'elle était de 15 ans pour les hétérosexuels. Remarquons aussi que pendant toute la décennie, des propositions de loi tentent de faire marche arrière. Par ailleurs, en 1985, Coluche organise son faux mariage avec Thierry Le Luron pour parodier celui d'Yves Mourousi. L'événement est relayé par tous les médias et prépare la visibilité accrue des mouvements homosexuels organisés en France dans la décennie suivante.

Dans les *Chroniques*, l'homosexualité est souvent liée à la peur du sida. Cette crainte s'empare du monde dans les années 1980, et notamment des pays occidentaux lorsque l'on découvre que cette pandémie est généralisée. On ignore encore comment se transmet précisément cette maladie au début de la décennie³⁰⁴, ce qui donne lieu à des rumeurs³⁰⁵ multiples que véhiculent ironiquement les *Chroniques*. Desproges déclare ainsi : « ça m'est revenu de la bouche d'un pédé - non, le bruit, pas le sida – qui le tenait d'un autre pédé – le sida, pas le bruit. »³⁰⁶ En effet, cette nouvelle maladie inconnue passe d'abord pour être un mystérieux « cancer gay ». En l'absence de traitement, les pouvoirs publics luttent par le biais de la prévention tandis que la peur des populations est réelle. Les *Chroniques* se font ainsi l'écho des « blagues sida » qui se développent alors : « Oh yes ! En Russe : « Si da ! » [rires] »³⁰⁷ Celles-ci peuvent apparaître comme des tentatives de mise à distance par le rire de cette terrible maladie³⁰⁸.

2.4. EN RESUME : UNE INTEMPORALITE QUI S'EXPLIQUE

Au fil des *Chroniques*, Desproges témoigne de son temps en tant que chroniqueur désabusé, ne voulant pas être victime d'illusions. En effet, il s'ingénie à dévoiler et critiquer les mécanismes qui régissent la société, et plus particulièrement le monde du show-business et des médias, en passant l'actualité au crible de sa « haine ordinaire ». Au cours de ses *Chroniques*, il livre donc un véritable témoignage d'une époque, de son fonctionnement, de ses valeurs et de ses injonctions parfois contradictoires comme en témoigne sa vision ambivalente des conditions féminine et masculine. Il révèle aussi les aspirations de cette époque, tiraillée entre individualisme (culte de la performance) et grandes entreprises collectives visant à lutter contre la faim dans le monde et en France contre la pauvreté et le racisme. Mais il les révèle en creux, puisqu'il reste sceptique envers ces nouvelles

³⁰⁴ Si son mode de propagation est appréhendé progressivement, il faut attendre 1983 pour qu'il soit isolé par une équipe de chercheurs de l'Institut Pasteur tandis que la paternité de cette découverte fait polémique. Aucun traitement ne réussit à être mis en place avant la fin des années 1990.

³⁰⁵ La chronique « La rumeur » (Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, p. 221) est en lien avec le fait qu'Isabelle Adjani venait de mettre fin à neuf mois de rumeurs sur le plateau du journal télévisé de 20 heures d'Antenne 2 quant à sa supposée séropositivité. À propos de cette rumeur, Desproges déclare : « Elle est sale, glauque et grise, insidieuse et sournoise, d'autant plus meurtrière qu'elle est impalpable. On ne peut pas l'étrangler. Elle glisse entre les doigts comme la muqueuse immonde autour de l'anguille morte. Elle sent. Elle pue. Elle souille. C'est la rumeur. »

³⁰⁶ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « La rumeur », p. 221

³⁰⁷ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Ku Klux Klan », p. 382

³⁰⁸ Cf. Annexe « Conjuré la peur : les “blagues sida” »

organisations qu'il juge trop ciblées (pour SOS-Racisme) ou dont l'action devrait relever davantage du domaine de l'État (pour les Restos du Cœur). Il témoigne aussi de ses craintes face à des menaces nouvelles et diverses comme le sida ou la catastrophe nucléaire de Tchernobyl. Ainsi, « comme il fut journaliste à la bonne école, il alimente constamment son amour alcesteux de l'humanité par les informations les plus fraîches sur nos travers les plus modernes »³⁰⁹commente Philippe Meyer. En effet, que ce soit par les objets, les personnes ou les domaines cités, la chronique desprogienne s'apparente à une chronique de mœurs décrivant l'air du temps, les habitudes, les tendances de la société³¹⁰. Desproges prend donc du recul devant ces actualités pour en dégager une réflexion personnelle qui devient presque une étude, et ce dans la verve acerbe et sans concession qu'attendent de lui ses auditeurs. Alors que Desproges est pris dans le piège du quotidien, sa chronique devant faire écho à l'actualité, c'est cette réflexion personnelle qui permet d'ouvrir la chronique à des sujets plus larges, dont l'actualité n'est que le point d'appui, qui explique cette intemporalité. Comme le résume le journaliste Philippe Collin, « à la fois on n'est plus dans l'actualité mais ça reste des textes du temps présent. »³¹¹ Desproges cherche donc moins à faire œuvre de chroniqueur, au sens d'historien, qu'à réfléchir sur le monde qui l'entoure, dans une posture de moraliste. Certes, il s'en défend lorsque Noël Mamère lui affirme que la question des droits de l'homme l'intéresse beaucoup : « Oui, ça m'intéresse mais n'essayez pas de... Vous savez, ce qui est très dur quand on a un nez rouge c'est d'oser l'enlever sans être ridicule, sans se prendre pour un penseur ou pour un moraliste. »³¹² En effet, Desproges n'est pas un moralisateur car il se refuse à prêcher un idéal moral. En revanche, il est bien un moraliste car il souhaite réfléchir sur le monde qui l'entoure et « corriger les mœurs en riant »³¹³, celles de ses contemporains, mais aussi les siennes, comme lorsqu'il réfléchit sur la facilité de la

³⁰⁹ Philippe MEYER, « L'abominable Desproges », *L'Express*, janvier 1984

³¹⁰ Remarquons qu'un certain type de vocabulaire employé dans ses *Chroniques* renvoie directement à l'époque : cf. annexe « L'imprégnation de la langue par l'histoire : objets et vocabulaire caractéristiques des années 1980 ».

³¹¹ « Emission spéciale Pierre Desproges », *Downtown*, France Inter, RF, 04/04/2013

³¹² « Pierre Desproges explique pourquoi il fait de la scène », *Midi 2*, A2, 16/01/1984

³¹³ Telle la devise de la comédie classique, *castigat ridendo mores*. « L'humour est un révélateur relativisant et c'est en cela qu'il répond au *castigat ridendo mores*. Il ramène les choses à de plus justes proportions. » (Philippe JALLAGEAS, *Op. cit.*, p. 92)

corruption.³¹⁴ Remarquons que les sujets de réflexion qu'il aborde sont vastes, allant de la jouissance gustative incongrue au contact d'un repas frugal³¹⁵ à la perception et à la commémoration individuelle et subjective des événements historiques³¹⁶. Ainsi, si l'intemporalité des *Chroniques* s'explique en abordant Desproges sous l'angle du moraliste, la pérennité de cette émission doit aussi être interrogée par le prisme des stratégies et des visées que Desproges élabore au cours de son émission.

3. L'ANALYSE D'UNE EMISSION MAITRISEE : STRATEGIES ET VISEES DESPROGIENNES

Histoire, lettre, poème ou recette de cuisine, les *Chroniques* adoptent des formes diverses mais conservent un niveau d'exigence important, « le style France Inter, où l'humour se doit d'être intelligent, de titiller l'esprit de l'auditeur. »³¹⁷ Nous pouvons donc déjà remarquer que bien souvent, la fonction poétique³¹⁸ prime dans ces *Chroniques* sur la fonction référentielle, bien que celle-ci garde une importance certaine. Il s'agit moins, pour les auditeurs comme pour Desproges, de se focaliser sur ce que la chronique désigne que sur les formes et les mots qu'elle emploie pour le désigner. Desproges réussit donc le tour de force de fixer davantage l'attention des auditeurs non sur les références mais sur le message qui les véhicule, en faisant de ce dernier un objet esthétique. Ainsi, nous analyserons dans cette partie les *Chroniques* en amont, en prenant en considération le travail d'écriture auquel se livre Desproges pour appréhender l'imaginaire culturel qui constitue sa personnalité,

³¹⁴ Cf. « Figeac » (Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, p. 420), où Desproges se déclare placé devant un cas de conscience car à la suite de sa chronique « L'aquaphile » (*Idem*), où il vantait les Saint-émilions, M. Thierry de Manoncourt, propriétaire des vignes « Château-Figeac » lui a proposé de lui mander une caisse de son cru en remerciement.

³¹⁵ Cf. « Bâfrons » (Pierre DESPROGES, *Ibid.*, p. 146) La fin de la chronique est donc une réflexion sur le fait « qu'on est pas fait pour le raffinement, en tout cas pas tous les jours, et que le cochon qui somnole en nous, tandis que nous bouche-en-cul-de-poulons des mets exquis et des vins nobles en nos tavernes choisies, ne demande qu'à se réveiller pour engloutir dégueulassement des rations militaires qu'un Éthiopien affamé repousserait du pied. »

³¹⁶ Cf. « L'humanité » (Pierre DESPROGES, *Ibid.*, p. 70) : « Le jour du récent tremblement de terre de Mexico, le gamin de mon charcutier s'est coupé un auriculaire en jouant avec la machine à jambon. Quand cet estimable commerçant évoque aujourd'hui cette date, que croyez-vous qu'il lui en reste ? Etait-ce le jour de la mort de milliers de gens inconnus ? Ou bien était-ce le jour du petit doigt ? »

³¹⁷ Gauderic Grauby-Vermeil (ancien recruteur de chroniqueurs pour *Le Fou du roi*, sur France Inter), interviewé par Christine Berrou, (*Écrire une chronique*, Paris, Eyrolles, 2013, p. 35). En effet, France Inter étant une radio généraliste tout public de service public, l'une des missions de son cahier des charges est notamment d'« allier exigence culturelle et respect du grand public » (<<http://www.radiofrance.fr/l-entreprise/les-missions-de-radio-france>>).

³¹⁸ Roman JAKOBSON, *Essai de linguistique générale*, Paris, Editions de Minuit, 1973, rééd. 2003

en interaction avec celui de ses contemporains. Cette interaction imprègne ces chroniques, là encore de manière ambivalente, voire ambiguë, alternant entre volonté d'empathie envers les auditeurs et rejet violent d'autrui, dans l'expression d'un individualisme forcené et peut-être parfois forcé. Nous montrerons les stratégies qu'il déploie et quelles sont leurs visées. Car avant d'être une œuvre littéraire, les *Chroniques* sont avant tout une œuvre radiophonique qui doit trouver sa place dans le cœur des auditeurs. Nous verrons si tel a été le cas en analysant la réception des différents auditeurs ainsi que leurs réactions, échelonnées dans le temps.

3.1. LES POSITIONS AMBIVALENTES, VOIRE AMBIGUËS DE PIERRE DESPROGES

3.1.1. La posture misanthropique

À l'antenne, Desproges se présente comme un misanthrope haineux de l'ensemble de l'humanité. Aucun être humain ne semble trouver grâce à ses yeux, et surtout pas la jeunesse lorsqu'il affirme que « l'humanité est un cafard, la jeunesse est son ver blanc. »³¹⁹ L'humanité lui apparaît donc répugnante, à l'instar de la jeunesse qu'il compare à une larve ayant déjà commencé la mutation qui doit la rendre définitivement haïssable. Cependant, nous pouvons déjà constater qu'une frange de l'humanité échappe à son courroux, celle des enfants, qu'il ne peut s'empêcher de trouver émouvants. En témoigne la chronique des « Aventures du mois de juin (*suite*) », où Alexandre³²⁰ s'angoisse : « « Ma fille, ma petite, ma porcelaine, toujours je t'imagine brisée. » Du jour où ses enfants sont nés, cet homme n'a cessé, au creux de ses nuits blanches et de ses jours noirs, de les entrevoir courant nues sous les bombes, éclatées sous des camions distraits, torturées jusqu'au cœur par les fureurs immondes d'irréfutables monstres, ou roulées sur les vagues, happant les algues à mort en suppliant des yeux pour rattraper la vie. »³²¹ La souffrance infantile est un sujet très sensible pour lui que le rire lui permet de mettre à distance³²². En riant sur

³¹⁹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Non aux jeunes », p. 113

³²⁰ Ce personnage est l'une des projections fictionnelles de lui-même. En effet, père de famille, il a aussi deux petites filles et possède les mêmes attributs que Desproges (notamment dans son humour).

³²¹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Les Aventures du mois de juin (*suite*) », p. 213

³²² Lors de ses études de kinésithérapie, Desproges avait côtoyé des enfants poliomyélitiques qui l'avaient beaucoup touchés, tout comme sa rencontre avec les deux fils handicapés de son ami Jean-Louis Fournier qu'il appréhendait. Vers 1987, il songe à adopter un enfant libanais alors que la guerre fait rage dans le pays, projet qui restera lettre morte avec sa disparition survenue l'année suivante.

le cancer, Desproges n'hésite là encore pas à rire de sujets graves qui le touchent mais beaucoup pensent que c'est par haine des cancéreux³²³. Ainsi, il fustige un journaliste lui reprochant de « rigole[r] des cancéreux » et de « critiquer le cancer »³²⁴ car là est justement son but profond, comme le montre la chronique « Cancer » où il lit la lettre d'une auditrice qui l'encourage à continuer d'en rire : « il y a des tonnes d'humour à revendre à propos du cancer... [...] Le professeur Mathé, Rika Zaraï... le ridicule de ces deux extrêmes, aussi nuls et impuissants les uns que les autres, vous donne, monsieur, le feu vert. Le feu vert pour dire ou faire dire, rire ou faire rire, fulminer, jaser, faire peur, que sais-je ? [...] – allez-y avec plus d'élégance et plus d'humour noir. »³²⁵ L'humour intrinsèque au cancer, renforcé par l'incompétence des médecins ou des médecins non conventionnelles offre selon Desproges le droit d'en rire, tout comme le droit d'être indigné voire apeuré de cette maladie et du corollaire quotidien qui l'entoure. Indigné et apeuré il l'est certainement et c'est par le rire qu'il réussit à mettre momentanément à distance ces angoisses : « Le rire est un exutoire et je ne comprends pas qu'on dise qu'il ne faut pas rire de ce qui fait mal. Ça fait moins mal quand on en a ri. A la fin de l'été quelqu'un que j'aimais énormément est mort d'un cancer comme Yves Montand, ce sont des choses dont il faut rire. Moi, quand je parle du cancer, je parle de mes proches, pas des proches d'autrui. »³²⁶ En riant du malheur des autres, il accepte de rire du sien. Et ce rire physique qu'il « laisse souvent échapper en spectacle ou en interview comme une soupape à sa méchanceté, vraie ou jouée »³²⁷ témoigne aussi que sa misanthropie n'est que relative. « Le plus étonnant chez lui, c'était l'énorme contraste entre la personne privée, d'un raffinement et d'une gentillesse rare, et la brutalité du personnage public. Chez lui, la frontière entre l'intérieur et l'extérieur était très sensible et très visible »³²⁸ remarque l'éditrice Françoise Peyrot. S'il est certain qu'il est un homme contre, et notamment contre toute forme d'autorité,

³²³ Cf. Marie-Ange GUILLAUME, *Op. cit.*, p. 183

³²⁴ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « la drogue c'est de la merde », p. 22

³²⁵ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Cancer » p. 296

³²⁶ Jacques MARQUIS, Interview citée *supra*. Sa belle-sœur Françoise était en effet décédée quelques années plus tôt d'un cancer, que le professeur Schwartzberg n'avait pu soigner. Ce qui explique que ce dernier soit aussi l'une des cibles constantes de Desproges. Remarquons que Desproges invente sans doute la lettre de la chronique « Cancer » car il la signe « Françoise ». Le personnage de Françoise n'est donc pas fictif mais placé dans un contexte fictif. En l'écrivant, il évoque sans doute ce que cette femme l'aurait ou l'a encouragé à faire.

³²⁷ Stéphane GALLET, *Pierre Desproges: digresseur en scène(s) ou l'art de la digression pour rire*, Mémoire de master 2, études théâtrales, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 2010, p. 31

³²⁸ Citée par Marie-Ange GUILLAUME, *Op. cit.*, p. 102

traditionnelle ou subversive puisqu'il affirme « je hais autant les voleurs que les gendarmes »³²⁹, la misanthropie relève davantage de la posture que d'un sentiment sincère. En effet, il s'est créé ce personnage qu'attend le public. En témoigne cette formule introductive : « Les Chroniques [Desproges finit le mot en riant] C'est pas drôle ! [Il reprend sur un ton méchant] Les Chroniques de la haine ordinaire. »³³⁰ Cet incident révèle bien à quel point le personnage misanthropique et haineux endossé par Desproges est parfois feint. Lorsqu'on le pousse dans ses retranchements, il se décrit comme « un misanthrope emmerdé [:] je ne supporte pas la médiocrité chez les hommes : c'est pourquoi je suis misanthrope. J'aime trop les hommes ! Une boutade évidemment ! Mais, c'est vrai que je suis exigeant pour moi, pour les autres, ce qui est encore une outrecuidance... j'ai une envie de perfection. Et puis je suis très déçu... par moi et par autrui. Donc ce n'est pas de la misanthropie, puisque le vrai misanthrope méprise le genre humain. Moi, je suis trop attentif à ceux qui m'entourent... »³³¹ Ainsi, à l'instar du journaliste Frank Tenaille qui lui proposait la qualification d'« humaniste exigeant », nous pourrions le qualifier comme tel, ce qu'acceptait Desproges. Remarquons enfin que Desproges joue de cette posture dans les *Chroniques* : « Mais enfin bon, vous tombez bien, je commençais à m'épuiser les neurones à débusquer une méchante idée par jour pour accoucher de cette déplorable rubrique. Si si. [rires] C'est difficile vous savez de se forcer à être haineux tous les soirs pour gagner sa vie. Surtout quand on est profondément gentil comme je le suis moi-même, hein maman ? [rires] »³³² Parfois ce masque l'énerve et il en prend brusquement le contre-pied. Cette posture d'humaniste exigeant est due à sa sensibilité qui lui crée des rapports tendus, conflictuels avec les autres hommes. Comme le montre l'écrivain Claude Duneton, « Ce n'était pas de l'orgueil mais cette sensibilité d'écorchée qui fait partie intégrante de son humour un peu douloureux. »³³³ En effet, humaniste, il l'est certainement car il considère l'homme comme la mesure de toute chose et cherche à l'épanouir en prônant le développement des facultés proprement humaines³³⁴, en particulier le rire critique et la réflexion distanciée. Mais c'est aussi un « pessimiste

³²⁹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Au voleur », p. 61

³³⁰ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Les sept erreurs », p.128

³³¹ Frank TENAILLE, Interview citée *supra*

³³² « Chronique de la haine ordinaire du 25 juin 1986 », émission citée *supra*, 25/06/1986

³³³ Cité par Dominique Chabrol, *Op. cit.*, p. 93

³³⁴ Cf. <<http://www.cnrtl.fr/definition/humaniste>>

sans nuance »³³⁵ comme en témoigne le billet d’humeur qu’il écrira quelques mois plus tard intitulé « la bave du crapaud »³³⁶. Un individu adresse ses critiques à un « iconoclaste » (que Desproges incarne implicitement). « Permettez-moi de vous contredire, s’écrit l’iconoclaste assis sur les valeurs admises, il n’est pas vrai monsieur, que je ne respecte rien. N’en prenez pas ombrage, et veuillez bien me croire, j’ai le plus profond respect pour le mépris que j’ai des hommes. »³³⁷ Desproges se crée donc cette posture misanthropique que le personnage fait mine de révéler pour chuter sur un bon mot mais à laquelle la personne privée ne peut adhérer totalement. Ainsi, les *Chroniques* comportent certains passages où Desproges laisse libre cours, explicitement ou implicitement, à l’expression de son bonheur qui l’angoisse. La plus significative à cet égard étant la chronique « Les aventures du mois de juin (*suite*) » où Desproges, sous les traits d’Alexandre s’écrit : « Au secours, docteur, je ressens comme un point, là. » Ce à quoi le médecin répond gravement que « c’est un bonheur insupportable »³³⁸.

3.1.2. Un bourgeois complexé

Les *Chroniques* témoignent de la figure, ambivalente chez Desproges, du bourgeois. En effet, Desproges fustige sa conduite et son caractère, qu’il juge être ceux d’une personne attachée à son confort, dépourvue de grandeur d’âme et d’ouverture d’esprit. Ainsi, dans la chronique « Queue de poisson », Desproges passe en revue les sujets banals qui occupent une soirée mondaine : « débats avortés sur la banalisation des formes de la nouvelle Alfa Romeo, la montée de la violence et du cholestérol, le retour de James Bond à l’écran et de la quatrième vers l’Assemblée. »³³⁹ Il fait comprendre à son auditeur qu’ils sont abordés sous un angle consensuel, tout « débat » étant « avorté ». Leurs discussions relatives aux domaines politique ou social témoignent implicitement de leurs préjugés rebattus, comme la délinquance toujours croissante ou l’éternel recommencement politique. Desproges

³³⁵ Selon la description d’Alexandre, dans « Les Aventures du mois de juin (*suite*) », Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, p. 212

³³⁶ Cf. Annexe « Billet d’humeur : “La bave du crapaud” »

³³⁷ « La bave du crapaud : Pierre Desproges », *Taxi*, FR3, 21/11/1986. Remarquons que lorsqu’il déverse les critiques prononcées par la première voix, Desproges adopte le ton peiné, blessé même de celui voulant montrer qu’il a raison, tout en refusant d’hausser le ton. Il semble faire le bilan, dans cette première partie, de l’option que ses détracteurs ont de lui, des faits qu’ils lui reprochent. Pour incarner la deuxième voix (que nous pouvons identifier à la posture dont se revendique Desproges), celui-ci adopte un ton très courtois, ce qui ne fait que renforcer la chute finale assénée tranquillement, en insistant sur sa sentence.

³³⁸ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Les Aventures du mois de juin (*suite*) », p. 217

³³⁹ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Queue de poisson », p. 125

montre leur petitesse d'esprit en les juxtaposant à des réalités triviales comme les excès de bonne chère ou les films grands publics. De ce fait, Desproges s'inscrit dans la droite ligne des auteurs français qui, à l'instar de Flaubert, dénonçaient déjà les « idées reçues », la vanité et la bêtise du bourgeois³⁴⁰. Pour cela, il refuse d'être considéré comme tel. Cependant, lorsqu'on prend la définition usuelle du bourgeois, « Personne appartenant à la classe moyenne et dirigeante, n'exerçant aucun métier manuel et jouissant d'une situation aisée (par opposition au monde ouvrier ou paysan) », force est de constater que Desproges en fait socialement partie. Il appartient bien à cette classe moyenne et dirigeante, jouit d'une situation aisée sans exercer de métier manuel, bien qu'il revendique dans son travail une similarité avec l'artisan. Sa posture est donc ambivalente. Et ce d'autant plus qu'il refuse de faire partie de la « masse » et revendique une place plus noble, de privilégié comme en témoigne la chronique « Lettres ouvertes en vrac » où il parle de ses activités « dont je ne cache pas qu'elles sont variées et lucratives comme en témoigne avec éloquence la luxueuse écharpe de soie que je porte à mon cou. (Ce n'est pas qu'il fasse froid, [...] mais ça énerve ceux de mes amis jaloux que la minceur de leur revenus condamne à s'abriter les carotides dans la rayonne.) [rires] »³⁴¹. En se désignant comme appartenant à une catégorie privilégiée, il espère susciter la jalousie du spectateur, qui implique un certain respect, voire une certaine fascination à son égard. En outre, Desproges semble ne pas hésiter à reprendre les divisions de classe telles qu'elles existaient sous l'Ancien Régime pour se désigner implicitement comme un aristocrate, par opposition au Tiers état, à l'homme du peuple. Il fustige l'été, « la saison des joies vulgaires et des exultations de masse »³⁴² auxquelles il n'entend pas se mêler (mais aussi pour mieux jouer au misanthrope) et déclare qu'il haït vraiment les jeunes « en dehors des aristocrates libertaires qui pensent plus haut que le Smig. »³⁴³ Arnaud Mercier montre ainsi que Desproges « a souhaité à bien des reprises, voire de façon systématique parfois, prendre à

³⁴⁰ Remarquons que c'est aussi la visée ironique du *Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien-nantis*. En outre, dans l'un de ses livres de chevet, le *Dictionnaire de la bêtise*, de Guy Bechtel et Jean-Claude Carrière, qu'il cite d'ailleurs dans l'émission, il est possible de lire la phrase suivante : la bêtise « est toute autant révélatrice d'une époque (par exemple la Restauration) ou d'un état d'esprit (par exemple le racisme, le scientisme) que les livres prétendus intelligents. » (*Dictionnaire de la bêtise et des erreurs de jugement*, Guy BECHTEL, Jean-Claude CARRIÈRE, Paris, Robert Laffont, 1965, rééd.1983, p. II (préface à l'édition commune)). C'est ce qu'essaie de faire ressortir Desproges dans ses *Chroniques* avec les comportements ou les réflexions de ses personnages.

³⁴¹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Lettres ouvertes en vrac », p. 449-450.

³⁴² Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « C'est l'été », p. 456

³⁴³ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Petit rigolo », p.361

rebrousse-poil l'air du temps de ses contemporains, en heurtant les sensibilités égalitaristes et démocratiques, en surjouant le « nanti » contre la plèbe et ses goûts vulgaires. »³⁴⁴ En effet, « ce libertaire intégral, pour qui il n'y avait pas de tabous, [a] gardé de son éducation bourgeoise un certain nombre de « valeurs »³⁴⁵ telles que la culture ou un rapport distancié à l'argent. Celui-ci est ironique dans la chronique « Ça déménage » où il assure : « j'avais oublié que je quittais ce matin mon somptueux gourbi parisien pour aller vivre désormais dans un minable manoir de banlieue extrêmement surfait, c'est pas la peine de m'emmerder avec l'impôt sur les grandes fortunes, je ne fais rien qu'à rétrograder dans l'aisance. [rires] »³⁴⁶. Cette posture bourgeoise, souvent condescendante est aussi un moyen pour lui de protéger sa vie privée en s'abritant derrière un masque. Desproges tait certaines réalités de sa vie privée, en focalisant l'attention de l'auditeur sur d'autres qu'il n'hésite pas à inventer parfois, notamment pour ce qui est relatif à sa famille³⁴⁷. Il est donc quelquefois difficile de faire la part des choses car il se crée un personnage comme en témoignent les multiples allusions à ses maîtresses³⁴⁸.

3.1.3. Le racisme des Chroniques : un antiracisme ?

Desproges tient parfois des propos racistes dans les *Chroniques*. En témoigne cette remarque : « en février, [il y a] moins d'agressions nocturnes dans les rues sombres du XVIII^e, où l'insécurité est telle habituellement que les Arabes n'osent même plus sortir tout seuls le soir. »³⁴⁹ Il sous-entend qu'à l'ordinaire, ce sont les Arabes qui sont à l'origine de cette insécurité. Or, cela peut être perçu comme une expression raciste qui selon la définition s'exprime par une « attitude d'hostilité pouvant aller jusqu'à la violence, et de mépris envers des individus appartenant à une race, à une ethnie différente généralement ressentie comme inférieure »³⁵⁰ et c'est ce qui lui a parfois été reproché. En outre, Desproges préfère désigner un individu selon la minorité à laquelle il appartient : un Juif français sera désigné comme Juif et non

³⁴⁴ Arnaud MERCIER, in Florence MERCIER-LECAS, Anne-Marie PAILLET (dir.), *Op ; cit.*, p. 129

³⁴⁵ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 12

³⁴⁶ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Ça déménage », p. 153. En 1985, Desproges et sa famille quitte Belleville, dans le 20^{ème} arrondissement, pour Chatou, une banlieue chic de l'Ouest parisien. Cf. Annexe « Lieux parisiens abordés par Desproges »

³⁴⁷ Cf. Annexe « Desproges parlant de sa famille »

³⁴⁸ Cf. « Darius et Pompon » ou « Les gens n'ont pas d'humour » (Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, p. 298 et 326)

³⁴⁹ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Bonne année mon cul », p. 14 Pour d'autres exemples, cf. annexe « Florilège des phrases particulièrement osées dites par Desproges au cours de l'émission ».

³⁵⁰ Cf. <<http://www.cnrtl.fr/definition/racisme>>

comme Français et il en sera de même pour un Arabe mais aussi pour les femmes et les homosexuels. Cependant, il semble que par ces provocations, il faille plutôt voir une réflexion de Desproges sur le racisme. Sa posture parfois volontairement raciste vise ainsi davantage à faire réfléchir l'auditeur sur le racisme ordinaire. En effet, il ne faut pas oublier que les *Chroniques* se situent dans un contexte particulier faisant suite à de nombreux crimes racistes³⁵¹, celui de la montée du Front national³⁵², parti extrémiste, en France. Le fait que Desproges parle à cet égard des « nostalgiques des ordres noirs »³⁵³ est révélateur : il connaît les dangers idéologiques de ce parti appelant à la haine raciale dans lequel Jean-Marie Le Pen a réussi à s'imposer comme leader. Cet ancien pétainiste représente l'une des cibles favorites de Desproges dans ses *Chroniques*. Membre de l'OAS, sa pratique de la torture lors d'interrogatoires en Algérie fait dire à l'humoriste, à propos de démenageurs particulièrement terrifiants, « avant que le silence ne se fasse sur la maison, j'en ai entendu un pousser [...] un son bestial qui m'a semblé reproduire le ricanement typique du pithécantrophe haineux de la section Le Pen du préquaternaire. »³⁵⁴ Nous voyons donc que Desproges tient Le Pen pour un raciste tortionnaire, voire fasciste, comme en rend compte le petit cours de grammaire accéléré qu'il livre dans la chronique « Gros mots » : « Ne surévaluons pas la conjonction « pourtant ». Elle indique l'opposition – pas la négation. Nuance. Si je dis par exemple : « Jean-Marie Le Pen n'est pas fasciste. Pourtant... », la seconde proposition ne contrarie pas la première. Elle ne fait qu'en souligner la singularité en lui opposant une anomalie conjoncturelle subjective de base. »³⁵⁵ Sous son aspect volontairement complexe, Desproges met implicitement en garde l'auditeur quant aux convictions

³⁵¹ Citons notamment l'affaire « Habib Grimzy », (cf. *supra*). Desproges déclare sèchement à ce propos : « Le 27, l'un des trois légionnaires assassins du Paris-Vintimille essaie timidement de se suicider dans sa cellule. Ses jours ne sont pas en danger. Je n'en dirais pas autant de ses nuits. » (Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Bonne année mon cul », p. 13)

³⁵² Son influence passe du statut de groupuscule qu'il était encore en 1981 à celui d'un parti ayant une reconnaissance médiatique dès 1984. Le score de Jean-Pierre Stirbois (17%) aux municipales de septembre 1983, à Dreux, en réalité limité, va bénéficier d'un important éclairage médiatique. Aux élections européennes de juin 1984, le FN obtient autant de sièges que le Parti Communiste. Grâce à l'instauration d'un mode de scrutin proportionnel avant les élections législatives de 1986 (qui constitue par ailleurs une des promesses de campagne du président), le FN entre en force à l'Assemblée avec 35 députés, à égalité avec le PCF. Des facteurs socio-économiques peuvent expliquer cette montée en puissance : les déceptions causées par une gauche au pouvoir de plus en plus libérale, le fort taux de chômage et la faiblesse des populations qui en résulte.

³⁵³ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Plaidoyer pour un berger », p. 175

³⁵⁴ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Ça démenage », p. 155

³⁵⁵ Pierre DESPROGES., *Ibid.*, « Gros mots », p. 240

lepénistes³⁵⁶. Les *Chroniques* montrent que dès 1983, au moment où son audience médiatique va croissante, ce parti axe son discours sur l'immigration tout en essayant de se façonner une respectabilité médiatique par l'emploi d'un vocabulaire ciblé. Ainsi, dans la chronique intitulée « L'intelligibilité de l'Histoire », Desproges passe une phrase de la *Critique de la raison dialectique* écrite par Jean-Paul Sartre au crible du discours frontiste : « il faut revenir sur cette vérité première du fascisme. En réalité, ce sont les étrangers qui foutent le bordel. Et comme c'est le bordel qui les produit (en tant qu'ils le foutent), [rires], nous comprenons dans l'évidence que la « substance » de l'anti-bordel, si elle existait, serait au contraire le non-bougnoule, où à la rigueur le pré-bougnoule en tant qu'il est la matérialité discrète de chacun. »³⁵⁷ Bien que cette construction soit surtout une boutade, Desproges en profite aussi pour déconstruire l'idéologie raciste du parti en affirmant implicitement que chacun demeure l'étranger d'un autre. Quand il écrit : « le chat qui, bien que noir de poil et persan d'origine, pour ne pas dire arabe, se promenait hier encore avec un dossard proclamant son soutien à Jean-Marie le Pen »³⁵⁸ Desproges ridiculise le discours de ce dernier, stigmatisant mais édulcoré face aux médias et au grand public. En outre, il n'hésite pas à s'affirmer clairement opposé à ses convictions lorsqu'il affirme « n'ayons pas peur des mots, mes amis : c'est une attitude qui est contraire à l'esprit de la Déclaration des droits de l'homme. Jean-Marie Le Pen ne me contredira pas sur ce point : c'est bien ce qui m'emmerde. »³⁵⁹ Desproges révèle ainsi le danger croissant du social se traitant de plus en plus par le prisme de l'ethnique. Pour cela, comme l'explique Julia Vidit, « il déconstruit nos logiques. C'est-à-dire qu'il arrive très bien à partir d'une espèce d'idiome qu'on aurait tous, [un préjugé :] « Un noir, quand même il est pas normal » par exemple, et puis il va prendre « normal », « noir » et il va jouer comme avec un Rubix cube et retourner la situation et dire que le noir est normal. [...] c'est une espèce de machine de logique implacable. Au niveau du raisonnement, il est très puissant. »³⁶⁰ La chronique « les non-handicapés » en donne la preuve en constituant une imitation subversive d'une

³⁵⁶ Rappelons que cet individu fut condamné pour « apologie de crimes de guerre » car les enregistrements de sa maison de disque, la SERP éditait les « Voix et chants de la révolution allemande » (nazis) et les hymnes de la Waffen-SS.

³⁵⁷ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « L'Intelligible de l'histoire », p. 291-292

³⁵⁸ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Joëlle », p. 42

³⁵⁹ Pierre DESPROGES., *Ibid.*, « Les non handicapés », p. 344

³⁶⁰ Julia VIDIT, in Pierre DESPROGES, Jacques CATELIN, Philippe POUCHAIN, Yves RIOU, *Je ne suis pas n'importe qui*, Paris, Studiocanal, 2010.

allocution politique. Elle est intéressante car elle ne peut que rappeler celle de Coluche lors de sa candidature aux présidentielles de 1981³⁶¹. Alors que Coluche s'adressait à toutes les minorités laissées pour compte, Desproges adopte l'optique inverse en ne s'adressant qu'aux personnes « normales » : « en tant que président de l'Association des non-handicapés de France [...] c'est vers vous, les non-vieux, les non-jeunes, les non-chômeurs, les non-femmes, les non-affamés, les non-émigrés, les non-homosexuels, les non-infirmes, les non-mogoliens [...] que vont ce soir toutes mes pensées »³⁶². Avec cette chronique, Desproges paraît en avance sur les positions de son époque, si l'on considère son contenu comme antiphraastique, car il va alors très loin dans les limites qui sont autorisées à la provocation dans ce domaine et à cette époque. En effet, la « prohibition [du rire] semble glisser de contextes particuliers (Première Guerre mondiale notamment) vers des thématiques portant atteinte à la dignité (le handicap physique ou, bien moins, mental) ou à la mémoire de groupes persécutés. »³⁶³ Desproges s'inscrit donc bien dans une histoire du rire en évolution car ses cibles évoluent dans le même sens, tout en se diversifiant, au fil de son œuvre. Dans les *Chroniques*, il ose subvertir le drame de la Seconde Guerre mondiale et de la déportation : « Et puis, n'avons-nous pas lieu d'être fiers, nous autres Français, de vivre en ce pays ? La France, terre d'asile sans goulag où les Juifs courent toujours. »³⁶⁴ À ses détracteurs, il répond :

« Je suis né en 1939. Je n'ai pas de souvenir de mes cinq ou six ans, mais de savoir ce qui s'est passé à ce moment-là, c'est un truc que je n'arrive pas à comprendre. C'est une obsession chez moi, je n'arrive pas à croire que les gens d'ici, sans même parler des camps de concentration, aient laissé embarquer leurs voisins parce qu'ils étaient juifs ou périgourdins, ou juifs périgourdins. Ça dépasse l'humain. C'est surréaliste.

³⁶¹ Coluche décide de se présenter ironiquement aux présidentielles de 1981, et ce de manière inattendue afin de faire réagir la sphère politique. Il se déclare le « candidat nul » des exclus de la société avec un slogan sans concession : « Coluche, le seul candidat qui n'a aucune raison de vous mentir ! » Sa candidature devient officielle lorsqu'il crée la surprise découvrant que les sondages le créditent entre 11% et 16% d'intentions de votes. Il reçoit le soutien d'intellectuels tels Jean-Luc Godard, Serge July ou Gilles Deleuze. Cependant, cette situation inquiète les partis traditionnels. Alors qu'il s'était présenté pour échapper à la censure qui avait indirectement causé son renvoi de RMC à la suite des nombreuses plaintes déposées par les auditeurs, Coluche est évincé des médias et reçoit de nombreuses intimidations, allant jusqu'à des menaces de mort, ou jusqu'au meurtre présumé de son régisseur, René Gorlin. Ainsi, bien qu'il ait recueilli plus des 500 promesses de signatures d'élus nécessaires, le candidat Coluche décide d'abandonner et appelle finalement à voter Mitterrand le 7 avril après avoir entamé une grève de la faim pendant une quinzaine de jour en réaction à la censure des médias à son égard. Cet épisode marque donc aussi les limites du rire dans ce contexte historique.

³⁶² Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Les non-handicapés », p. 339

³⁶³ Jean RUHLMAN, in Christian DELPORTE, Jean-Yves MOLLIER, François SIRINELLI (dir.), *Op. cit.*, p. 714

³⁶⁴ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Pub », p. 229

Alors la Résistance, Jean Moulin, bien sûr, c'est sacré. Donc pour un provocateur dans mon genre, c'est un truc en or. »³⁶⁵

L'incompréhensibilité, l'idée qu'il ne faut pas oublier et le droit qu'il s'octroie de rire de tout le poussent à parler de manière sacrilège des tabous sociaux : « Il veut aller dans le tabou ultime [...] ce qui devient le grand Mal dans la société, avec un « m » majuscule. Il a envie de toucher à ça. »³⁶⁶ Car rire du racisme, de la xénophobie et de l'antisémitisme en particulier permettent de trouver un exutoire. Comme le montre Philippe Jallageas, « l'humour noir a une fonction libératrice évidente : celle de nous affranchir, grâce à une prise de recul salutaire, de ces poids que peuvent être pour nous la mort, la maladie, la divinité écrasante ou toute autre notion marquée culturellement de façon négative. »³⁶⁷ Le rire des *Chroniques* est donc en lien avec les tragédies qui jalonnent le XX^e siècle, « comme si lui seul pouvait exorciser tant d'angoisses et de souffrances. »³⁶⁸ Desproges rit aussi dans un souci de mémoire. Comme l'affirme son auteure contemporaine favorite, Annie Ernaux, « au fur et à mesure que sa mémoire se déhumilie, l'avenir est à nouveau un champ d'action. »³⁶⁹ En effet, s'il évoque ironiquement les grandes tragédies du XX^e siècle, c'est dans le but d'en pérenniser la mémoire, d'en établir un rapport plus apaisé, non moins profond, mais moins complexé, moins refoulé.

Mais Desproges a conscience que son humour peut être dévoyé, ce qui constitue l'une de ses grandes craintes³⁷⁰. Il l'exprime implicitement dans la chronique « Le printemps » où, alors qu'il va acheter une rondelle de saucisson chez son charcutier, celui-ci lui dit « Je l'ai écouté hier à la radio. Il a raison pour les Nègres »³⁷¹ ce qui provoque le rire du public et le soulagement de Desproges car par cette manifestation, il comprend que l'ironie est partagée. Celle-ci montre que si ses

³⁶⁵ Pierre DESPROGES, Philippe POUCHAIN, Yves RIOU, *La seule certitude que j'ai, c'est d'être dans le doute*, Paris, Seuil, 1998, rééd. « Points », 2001.

³⁶⁶ Philippe VAL, *Je ne suis pas n'importe qui*, documentaire cité *supra*.

³⁶⁷ Philippe JALLAGEAS, *Op. cit.*, p. 54

³⁶⁸ Jean-Claude YON, in Christian DELPORTE, Jean-Yves MOLLIER, François SIRINELLI (dir.), *Op. cit.*, p. 145

³⁶⁹ Annie ERNAUX, *Les Années*, Paris, Gallimard, Blanche, 2008

³⁷⁰ « J'étais complètement desprogien et j'avais du mal à être coluchien. Coluche flirtait avec la démagogie et le racisme. Quand il sortait ses vannes sur les Arabes et les noirs, le lendemain, un beauf pouvait les reprendre dans un bistrot. Desproges non, parce que les beaufs n'étaient pas ses clients. » Jean-Louis Foulquier, cité par Marie-Ange GUILLAUME, *Op. cit.*, p. 93

³⁷¹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Le printemps », p.356. Dans la chronique précédente, Desproges avait dénoncé ironiquement un spectacle qui avait lieu depuis un mois et qu'il trouvait scandaleux : un blanc conduisait deux noirs qui le forçaient à s'arrêter tous les dix mètres pour lui verser les déchets des poubelles dans le dos. En réalité, il s'agissait d'éboueurs, ce que le public avait bien compris comme le montrent les rires lors de cette boutade.

propos sont pris à la lettre, celui qui adopte ce genre de compréhension devient risible et ridicule. Par cet exemple, Desproges évite subtilement l'incompréhension car tout est et reste dans le sous-entendu. Mais cela témoigne aussi de la nécessité d'une réflexion critique, et donc d'un recul par rapport au sens premier de ce qu'il déclare, ce qui est le propre de l'ironie. C'est ce qui fait déclarer à Florence Mercier-Lecas et Anne-Marie Paillet, dans l'introduction des actes du colloque ayant eu Desproges pour objet, que « ce travail de la langue sublime le comique et explique à la fois que l'auteur ait attiré un public plutôt restreint et intellectuel, et qu'il ait pu se permettre des provocations qui, toutes choses égales par ailleurs, ne passeraient pas chez un autre. Les marques de littéarité l'éloignent du vulgaire, de l'éruccation, de tout ce qui est assimilable à une expression échappant au contrôle, sous le coup de la haine ou de la bêtise. »³⁷²

3.1.4. Un positionnement politique incertain

Au fil des *Chroniques* résonne la liberté accrue de l'autorisation de rire du monde politique qu'ont connue les années 1980, et ce notamment à la télévision comme le manifeste le *Bébête show*, émission satirique qui voit le jour en 1982, sur la chaîne TF1.³⁷³ Desproges s'autorise à fustiger tous les partis-pris politiques, qu'ils soient de gauche ou de droite³⁷⁴, d'extrême-gauche³⁷⁵ ou d'extrême-droite³⁷⁶. Or, cette critique envers toutes les obédiences politiques isole Desproges dans le paysage humoriste de l'époque. Jean-Claude Yon démontre ainsi que « même Coluche, pourtant très audacieux sur le fond comme sur la forme a été récupéré par « ce nouvel ordre médiatique » (Paul Yonnet) qui parvient à neutraliser l'humour »³⁷⁷. La posture politique de Desproges est subversive car il se refuse toute conscience politique et se décrit comme « un Desprogiste historique. Un

³⁷² Florence MERCIER-LECAS, Anne-Marie PAILLET (dir.), « *Je suis un artiste dégagé* », *Pierre Desproges : L'humour, le style, l'humanisme*, Paris, Rue d'Ulm, 2014 p. 7

³⁷³ Elle est animée par Stéphane Collaro, Jean Roucas et Jean Amadou. Ses influences revendiquées ont pour origine le « Muppet Show » américain (série diffusée en France à partir de 1977 mettant en scène un présentateur humain aux prises avec des marionnettes qui réalisent des sketches). Un journaliste est entouré des « bêtêtes » qui se livrent à différents numéros témoignant de leur verve satirique envers le monde politique. Chacune de ces « bêtêtes » incarne un personnage politique du paysage d'alors. Parmi les principaux protagonistes, on trouve ainsi Kermittterrand, la grenouille (Mitterrand), Blackjack, l'aigle (Chirac), Pas-de-quoi, le morse (Pasqua), Tapie-violent, le taureau (Tapie) ou Pencassine, (Le Pen), « c'est dire le degré d'irrévérence manifesté envers la profession politique dans le rire télévisé. Les chausse-trappes, affaires et scandales divers y sont décortiqués » (Ludivine BANTIGNY, *op. cit.*, p. 14)

³⁷⁴ Cf. « La gomme » (Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, p. 118)

³⁷⁵ Cf. « La Saint-Coco » (Pierre DESPROGES, *Ibid.*, p. 306)

³⁷⁶ Cf. « Plaidoyer pour un berger » (Pierre DESPROGES, *Ibid.*, p. 173)

³⁷⁷ Jean-Claude YON, in Christian DELPORTE, Jean-Yves MOLLIER, François SIRINELLI (dir.), *Op. cit.*, p. 416

individualiste fou »³⁷⁸. Or, cet individualisme est aussi le signe que Desproges appartient à son époque qui fait primer la réussite individuelle et la réalisation personnelle sur les réalités collectives comme le montre Gilles Lipovetsky³⁷⁹. C'est donc cet individualisme mâtiné d'indifférence qui fait sa spécificité. En effet, cette absence de prise de position dans ce domaine peut sembler étrange à première vue car les années 1980 apparaissent comme une période de changements, voire de bouleversements politiques forts, notamment avec l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981 pour la première fois sous la Cinquième République, qui incitent à prendre position. Mais comme l'exprime Dominique Chabrol, il a « une méfiance absolue pour toutes les doctrines, de gauche comme de droite. Ce qui, dans un milieu artistique massivement marqué à gauche lui vaut une solide réputation d'homme de droite. Une image qu'il complaît d'ailleurs sans trop d'efforts à peaufiner. [...] il reproche à la gauche son « humanisme sirupeux ». A la droite son autoritarisme larvé. »³⁸⁰ La question du positionnement politique de Desproges est donc ambiguë. Noëlle Châtelet, sœur du philosophe François Châtelet rapporte que son frère « le considérait comme un homme de gauche même si Desproges s'en défendait. Chacun était très flatté d'avoir séduit l'autre. Avec de part et d'autre cette espèce de complexe : pour l'un d'être un intellectuel, pour l'autre d'être un clown. »³⁸¹ Nous l'avons vu, cette vision va à l'encontre de celle de la journaliste Geneviève Dormann³⁸². Les critiques sont partagées. Lorsque l'on pose la question à l'intéressé, il déclare : « Je crois que Geneviève Dormann m'aime bien, je lui le rends bien et elle a envie que les gens qu'elle aime bien soient de droite aussi. Alors elle veut absolument que je sois de droite, ce que je ne suis absolument pas. Il y a deux choses que je hais dans le monde, c'est la droite et la gauche. [...] je suis ni l'un ni l'autre. En revanche, y'a quand même une attitude, vous parliez d'individualisme tout à l'heure, de singularité, de goût de la solitude, qui n'est pas de gauche. »³⁸³ Et il cite une de ses maximes qu'il dit tenir de Raymond Aron : « Qu'on soit de gauche ou de

³⁷⁸ Catherine DEGAN, Interview citée *supra*

³⁷⁹ Gilles LIPOVETSKI, *Op. cit.*,

³⁸⁰ Dominique CHABROL, *Op. cit.* p. 137

³⁸¹ Dominique CHABROL, *Ibid.*, p. 117

³⁸² Cf. *supra*

³⁸³ *Boîte aux lettres*, émission citée *supra*.

droite, on est hémiparalysé³⁸⁴ » et ajoute « je revendique ça comme un étendard.³⁸⁵ » Cette insaisissable position fluctuante et relativiste peut aussi être vue comme une stratégie lui permettant de se faire apprécier par la presse de tout bord. En lien avec son prétendu rejet des « masses populaires », elle lui permet de prétendre à un certain élitisme, choix qu'il revendique : « j'aime mieux plaire à une petite élite dont je me sens un peu fraternel qu'à des tas de gens à qui je n'ai rien à dire. »³⁸⁶ Mais il en fixe aussi les limites : « je me méfie d'avoir un faux public, effectivement. Mais cela dit, je ne crois pas être élitiste. »³⁸⁷ Remarquons que ce prétendu élitisme ne l'empêche pourtant pas d'être diffusé à une heure de grande écoute et d'affirmer sa « fierté républicaine »³⁸⁸. En outre, Desproges affirme qu'il « ne vote pas. Mais [qu'il] voterai[t] s'il y avait une menace noire ou rouge. »³⁸⁹ Si la politique ne l'intéresse pas, force est de constater que sa conscience politique est loin d'être inexistante, comme le montre sa haine du totalitarisme qui lui fait mettre dans le même sac les staliniens et les nazis. Dans la chronique « La Saint-Coco », où il expose ses convictions d'« anticommuniste primaire » et d'« antifasciste primaire », il trouve ainsi quelques louanges indubitables à la démocratie qu'il avait tant critiquée dans la chronique éponyme : « En cherchant bien, on finit par trouver au régime démocratique quelques avantages sur les seuls autres régimes qui lui font victorieusement concurrence dans le monde, ceux si semblables de la schlag en bottes noires ou du goulag rouge étoilé. D'abord dans l'un comme dans l'autre, au lieu de vous agacer tous les soirs entre les oreilles, je fermerais ma gueule en attendant la soupe dans ma cellule aseptisée. »³⁹⁰ La défense de la liberté d'expression est donc implicitement l'un de ses combats, ce qui le fait pencher en faveur de la démocratie mais par dépit car selon lui, « la démocratie c'est la loi du plus grand nombre. Le plus grand nombre c'est les gens qui regardent Sabatier...

³⁸⁴ Remarquons que Desproges la reprend dans la chronique « La Saint-Coco » : « Je tentai de rehausser [le niveau] d'un cran en citant le regretté Raymond Aron : "Qu'on soit de gauche ou de droite, on est hémiparalysé." » (Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, p. 309)

³⁸⁵ *Boîte aux lettres*, émission citée *supra*

³⁸⁶ *Libération*, 3 février 1986

³⁸⁷ *Inter lire*, émission citée *supra*

³⁸⁸ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Monégascons », p.227

³⁸⁹ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p.137

³⁹⁰ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « La Saint-Coco », p. 50. En disant cela, Desproges se souvient sans doute de la remarque qu'une journaliste lui avait faite alors qu'il énonçait ses idées en tant que « futur directeur des programmes de TF1 » qu'il comparait à Radio-Varsovie. Celle-ci avait répliqué : « À Radio-Varsovie vous ne diriez pas tout ça » (Cf. *Les visiteurs du jour*, TF1, 25/06/1982)

[rires] Que ces gens-là votent, je trouve ça scandaleux, c'est tout. »³⁹¹ Car « la sagesse populaire, on la connaît. C'est elle qui a élu Hitler en 33, c'est elle qui va au foot à Bruxelles, c'est elle qui fait grimper l'indice d'écoute de "Porte-Bonheur". »³⁹² Il reproche à la démocratie sa faiblesse, qui est de se ranger à l'avis de la majorité qu'il juge être ces « masses populaires » trop facilement influençables par des démagogues modernes. Il se récrie violemment lorsqu'on lui demande s'il est monarchiste mais avoue : « J'ai peur que ce soit une certitude que les gens qui votent diraient la même proportion de oui, à n'importe quoi d'ailleurs, qu'à Sabatier. C'est les mêmes. Les gens qui regardent Sabatier, qui aiment ça sont les mêmes qui élisent le président de la République et les députés. J'ai très peur de ça.³⁹³ » Mais parallèlement, il affirme : « Je ne veux pas interdire [ces gens-là de vote] ! Je ne participe pas à la démocratie. Je la subis, le la supporte [...] je crois que c'est Churchill qui avait un mot très beau là-dessus que je ne saurais pas redire, oui si : que c'est le meilleur régime possible, hélas, quoi, la démocratie. »³⁹⁴ Desproges apparaît donc comme un artiste inclassable car il n'entre dans aucune case définie, si ce n'est celle qu'il s'octroie, d'artiste dégagé³⁹⁵. Comme l'exprime Nicole Delesalle, « il était la mauvaise conscience des années 80, qui dégonflait des baudruches de bons sentiments et les révoltes trop courageuses. »³⁹⁶ Desproges s'inscrit donc dans une temporalité du rire, en lien avec les événements politiques et sociaux des années 1980. Mais la critique qu'il adresse au monde politique peut aussi apparaître comme l'expression singulière d'une constante sans cesse reprise dans l'histoire du rire. Comme le montre Jean Duvignaud, la présentation de « la « difficulté d'être » et la contestation d'un ordre autant que la dénégation de modèles anciens » constituent un « microcosme de la dérision »³⁹⁷ dont la charge est sans

³⁹¹ *Apostrophe*, émission citée *supra*

³⁹² Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Les rigueurs de l'hiver », p. 100

³⁹³ *Inter lire* émission citée *supra*. Remarquons que s'il se désintéresse de la politique dans son acception péjorative et restreinte, Desproges fait tout de même des *Chroniques* une œuvre éminemment politique en s'intéressant aux relations humaines, à la vie citadine et citoyenne de la cité.

³⁹⁴ *Apostrophe*, émission citée *supra*

³⁹⁵ Cf. son deuxième spectacle : « Ah bien sûr, si j'avais cette hargne mordante des artistes engagés qui osent critiquer à moins de 10 000km de Santiago... Mais je n'ai pas ce courage. Je suis le contraire d'un artiste engagé. Je suis un artiste dégagé. » (Pierre Desproges, *Textes de scène* p. 61)

³⁹⁶ Nicolas DELESALLE, « Vingt ans déjà sans Pierre Desproges », *Télérama*, 18 avril 2008

³⁹⁷ Jean DUVIGNAUD, *Le propre de l'homme: histoires du comique et de la dérision*, Paris, Hachette littérature, 1985, p. 175

cesse réinvestie au cours de l'histoire, comme le fait Desproges en l'adaptant aux réalités des années 1980.

3.1.5. Une écriture duelle

« Bourgeois-révolté, misanthrope-humaniste, raciste-antiraciste... [Desproges] cultive le paradoxe et la contradiction avec un art éprouvé du contre-pied. »³⁹⁸ Or, il est possible de retrouver cette ambiguïté intrinsèque au cœur de son écriture qui se fait le siège de tensions ambivalentes. L'une des plus notables se manifeste dans le basculement inopiné d'une langue extrêmement châtiée à une expression bassement triviale. Le contraire est aussi présent, bien que plus rare. Cela fait dire à Bernard Pivot que

« ce qui est extraordinaire chez Desproges c'est qu'il ne veut pas être dupe des autres et il ne veut pas être dupe de lui-même. Mais nous, il ne faut pas que nous soyons dupes de lui. C'est-à-dire qu'il emploie un très beau style. Jusqu'au moment où il lâche une grossièreté ou une horreur qui casse le style. Mais en même temps, il vous dit : « vous voyez, je suis capable de jouer, moi aussi, à Maurice Genevoix, je suis capable d'avoir un très beau style. Mais en même temps je ne suis pas dupe de ce style-là et je vais le saborder. »³⁹⁹

L'emploi qu'il fait des grossièretés ou insultes en tout genre est donc réfléchi et participe d'une réflexion métalinguistique car en le faisant, Desproges réfléchit à l'acte d'écriture en essayant d'en subvertir la sacralité par la destruction de la figure tutélaire de l'écrivain encensé. Le rire malicieux transparaît donc dans cet acte subversif car Desproges est fier d'avoir joué un tour au lecteur qui ne s'attendait pas à voir la phrase prendre cette tournure. En cela, il peut être comparé à Brassens, l'un de ses maîtres, comme le montre Philippe Meyer lorsqu'il explique que ce qui l'a frappé dans leur ressemblance, c'est la même façon qu'ils avaient de rire lorsqu'ils disaient un « gros mot » sur scène. Le rire s'exprime alors physiquement par un sourire qui introduit une distanciation implicite avec l'insulte. Cette liberté de ton témoigne aussi d'une « spectaculaire libéralisation des mœurs ainsi que de la

³⁹⁸ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 175

³⁹⁹ Bernard PIVOT in *Je ne suis pas n'importe qui* (documentaire cité *supra*). Pour l'allusion à Maurice Genevoix, il faut savoir qu'il incarne pour Desproges le paragon de l'auteur lyrique et prolifique. En témoigne cette phrase tirée de la chronique « Les aventures du mois de juin » (*Op. cit.*, p. 210) : « Alexandre se demande combien de phrases aussi bigrement poétique il faut caser dans un roman balnéaire pour que ce soit aussi beau qu'un roman de sous-bois solognot avec des senteurs de mousse et des écureuils hystériques qui viennent manger dans la main de Maurice Genevoix. »

parole notamment dans les médias audio-visuels »⁴⁰⁰ au cours de la décennie selon Bertrand Lemonnier. Remarquons que Desproges ne fait pas de distinction entre la censure de la langue et la censure des idées. Elles sont pour lui intimement liées :

« J'en ai assez de passer sous les fourches caudines des censeurs de tout poil - je m'exprime bien, hein ? - J'ai 44 ans et j'en ai assez maintenant de montrer mes conneries à un producteur de télévision avant de m'exhiber sur une scène. Je veux dire, les gens qui me disent « Non, attention, t'as écrit un gros mot, là. On ne dit pas Dieu, on dit pas bite, on dit pas liberté, j'ai assez donné. Alors là, le seul censeur que je trouve tolérable, c'est le public. Brassens disait « s'ils en veulent pas, je les remets dans ma guitare », c'est exactement ce que j'ai l'intention de faire. »⁴⁰¹

Cette position tranchée explique pourquoi sa carrière s'est tournée de plus en plus vers la forme du one-man-show, où lui seul, face au public, décidait des limites de sa provocation.

À la question « Faut-il être fou pour pratiquer le métier de faire rire ? » Desproges répond : « C'est une folie qui m'est assez naturelle : tordu, distordu mais pas complètement braque. Quand j'écris ou que je fais de la radio, ce qui doit faire marrer les gens, ce sont mes phrases très clean qui, tout d'un coup, tombent dans un ravin. »⁴⁰² Citons par exemple celle-ci : « Il y a en chaque homme une trouble désespérance à l'idée que la brièveté de son propre passage sur terre ne lui permettra pas d'embrasser tous ses semblables et particulièrement Mme Lemercier Yvette, du Vésinet, qui ne sort jamais sans son berger allemand, cette conne. »⁴⁰³ La phrase passe sans transition du sentiment éthéré au ressentiment le plus cru en partant d'un pluriel harmonieux pour arriver à un singulier trivial et inadéquat. C'est dans cet écart entre la gravité du propos et la légèreté finale de son expression que se niche l'humour noir comme le montre cet exemple : « Ce soir lundi est le deux cent soixante-quinzième jour après le premier jour où la vie des Kauffmann s'est mise entre les parenthèses d'acier de la folie des hommes... Moi, je m'en fous, j'ai mon autocollant. »⁴⁰⁴ Le drame humain est mis à distance par une opportunité triviale : la

⁴⁰⁰ Bertrand LEMONNIER, événement cité *supra*. Remarquons qu'au moment des *Chroniques*, Desproges est déjà connu pour employer des « grossièretés » comme en témoigne son passage dans l'émission *Les Inconnus de 19h45* où, alors qu'il s'apprête à poser une question, il est brusquement interrompu par Bernard Lavalette qui s'écrit : « Pas de grossièretés ! » à trois reprises. (*Les inconnus de 19h45*, émission du 9 octobre 1979)

⁴⁰¹ Marie-Ange GUILLAUME, citant Desproges dans *Droit d'auteur*, émission citée *supra*

⁴⁰² *Libération*, le 3 février 1986

⁴⁰³ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « L'humanité », p. 65

⁴⁰⁴ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Joëlle », p. 46

prise d'otage a permis à Desproges d'obtenir l'un des autocollants en faveur de leur libération pour sa fille qui en fait la collection. Cette imprévisibilité est aussi l'une des causes du succès de Desproges car les auditeurs ne savent jamais à quoi s'attendre. Leur attention se doit d'être fixée sur une chronique au développement imprévisible, Desproges digressant pour arriver à la chute finale ou expédiant parfois rapidement l'anecdote ou la colère du jour pour passer à autre chose. Ainsi, pour l'auditeur, la surprise menant à une chute inattendue, un *conchetto* presque, est sans cesse renouvelée. En outre, remarquons que le titre-même de l'émission fonctionne sur ce principe. La première partie du titre est conventionnelle, le terme de « chronique » n'ayant rien de déstabilisant pour l'auditeur. C'est la seconde partie qui introduit l'originalité et la surprise, voire la crainte, le public se demandant ce qu'est une « haine ordinaire ».

Cette position à l'égard de la langue et de son maniement en dénote son respect. Il fustige ainsi la présence grandissante des anglicismes et l'irrespect de la jeunesse pour la langue : « Si tant est qu'on puisse appeler « écrire » n'importe quelle tentative de représentation d'une ébauche de pensée par le biais de symboles graphiques incohérents couchés dans le désordre au mépris total de la grammaire, de la syntaxe, de l'orthographe et du souvenir de mon aïeule Germaine Philippin, institutrice de l'époque missionnaire, qu'une cédille oubliée décourageait aux larmes. [rires] »⁴⁰⁵ Cette exagération montre que sa subversion du personnage de l'écrivain ne se fait pas au détriment de la langue mais témoigne au contraire de son respect presque sacré pour l'écriture. Au fil des *Chroniques*, Desproges utilise ainsi beaucoup le subjonctif imparfait ou plus-que-parfait comme alors qu'il affirme : « si cet homme eut été de la merde, ils en eussent été les mouches. »⁴⁰⁶ Il déclare avoir « un respect suranné pour la langue que je sais être dicté par une nostalgie et qui n'est pas raisonnable. Je veux dire que la langue n'existe que si on la tue pour en faire une autre derrière.⁴⁰⁷ » Or, par cet emploi, il veut renvoyer une image de lui comme de celle de quelqu'un maîtrisant bien la langue française et donc, implicitement, capable de rivaliser avec les « vrais » écrivains. Néanmoins, à l'écoute des *Chroniques*, on se rend compte qu'il ne se risque pas à conjuguer ces temps en direct, au cours de ses digressions, sans s'y être préparé. Cela tend à révéler qu'il vérifie certainement

⁴⁰⁵ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Petit Rigolo », p. 361

⁴⁰⁶ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « La Cour », p. 53

⁴⁰⁷ *Inter lire*, émission citée *supra*

ces conjugaisons au moment de l'écriture. Cela n'enlève rien à son mérite mais montre plutôt la précision, le temps passé à l'élaboration et à l'écriture de ces chroniques.

Enfin, il est possible de remarquer que Desproges sait aussi tourner en dérision son respect de la langue comme l'indique la chronique des « Aventures du mois de juin (*suite*) », où Alexandre reprend sa fille qui lui annonce « s'avoir endormie » avec sa sœur tandis que la police, les parents et les voisins les cherchaient : « On s'est endormies, rectifie-t-il un dixième de seconde avant de concevoir assez honteusement l'ampleur, l'incongruité et la sottise pédagogique de sa remarque. C'est congénital. Il a toujours eu un respect profond, presque craintif, pour la langue, la grammaire, la syntaxe, le vocabulaire et toutes ces conneries. » Il va même jusqu'à pousser la « sottise pédagogique » dans un humour noir au troisième degré : « Papa, on s'a fait violer. - On s'est fait violer. [rires un peu choqués] ». Le terme de « connerie » et la réaction complètement déplacée du père rendent ce respect linguistique ridicule mais le rendent aussi par là-même indispensable pour mettre à distance l'horreur de la scène.

3.2. LA CONSTRUCTION DES *CHRONIQUES*

3.2.1. Analyse des stratégies discursives

3.2.1.1. Chronologie de l'émission : l'instauration d'un rituel

Cette émission est en perpétuelle évolution. Certes, cela peut ne pas être perceptible de prime abord car la structure des *Chroniques* reste dans son ensemble assez stable entre la première et la dernière. Cependant, en observant leur déroulement de plus près, il est possible de déceler d'infimes, mais constantes mutations. Nous pouvons partir du fait que la construction initiale de l'émission s'établit sur un rituel composé de trois invariants : une formule d'ouverture, une formule de conclusion et une musique constituant les génériques qui les sous-tend.⁴⁰⁸ En effet, il n'y a pas forcément de lien entre chaque chronique, tant dans les sujets

⁴⁰⁸ Par ce rituel, Philippe JALLAGEAS établit un parallèle entre la pratique de l'humour noir des *Chroniques* et la tragédie antique. Cf. Annexe « Le rituel des *Chroniques* et la tragédie antique »

traités que dans la façon de le faire. L'instauration d'un rituel est donc importante car il va constituer l'enchaînement, la transition entre chaque chronique⁴⁰⁹.

Cependant, si ces trois moments rituels demeurent, il est possible de constater que les deux formules varient souvent. Pour la formule d'ouverture, Desproges accompagne souvent l'annonce du titre de l'émission par un commentaire ironique, tel « **C'est une émission de radiophonie qui est enregistrée près de la place de la Concorde où il y a plein de gens aujourd'hui. Ça s'appelle *Les Chroniques de la haine ordinaire*** »⁴¹⁰, ou une déformation amusée, telle « **Les chrou-chrou, les chrou-chrou, *Les Chroniques de la haine ordinaire* !** » Ces variations sont fréquentes jusqu'à la fin du mois de mars. Après, elles ne sont que ponctuelles. La formule de conclusion quant à elle suit deux schémas successifs. Du 3 février au 21 mars, elle se présente sous la formule suivante : « Quant au mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée politique, ça m'étonnerait qu'il passe l'hiver. » Cette allusion voilée aux élections législatives prend fin avec leur réalisation. Par la suite, Desproges adopte la formule suivante, moins ancrée dans une actualité temporelle : « Quant à ces féroces soldats, je le dis, c'est pas pour cafter, mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes. » Nous le voyons, les structures sont similaires. Or, là aussi, Desproges va s'autoriser de petites variantes, et ce presque à chaque fois qu'il les déclare, tout en conservant leur structure. Nous pouvons citer « Quant au mois de mars, **je le répète**, sans aucune arrière-pensée politique, ça m'étonnerait **vraiment** qu'il passe l'hiver. »⁴¹¹ ou « Quant à ces **putains de** féroces soldats, je le dis, **mais** c'est **vraiment** pas pour cafter, **vraiment** mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes, **ça commence à bien faire !** »⁴¹² Ces variations⁴¹³ sont intéressantes car elles constituent la preuve que Desproges a réussi à instaurer une connivence avec ses auditeurs. L'écart par rapport à la norme que sont les variations montrent que ceux-ci ont intégré ces formules rituelles et qu'ils en attendent même leur détournement comme en témoignent les nombreux rires complices mais surpris qui

⁴⁰⁹ N'oublions pas que la présence de l'émission à des jours et à des heures fixes constitue déjà en soi un rituel. En outre, remarquons que ce rendez-vous quotidien avec les auditeurs aide aussi Desproges en l'incitant à écrire de manière régulière : « Bien sûr que ça aide ; je ne peux pas écrire si je n'ai pas un baston [sic] derrière. Faut que je sois fouetté pour écrire. C'est dur d'écrire. C'est contre-nature même pour les gens qui savent. » (*Apostrophe*, émission citée *supra*)

⁴¹⁰ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Les cèdres », p. 71

⁴¹¹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Catherine et le boucher », p. 273

⁴¹² Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Le coq et la poule », p. 338

⁴¹³ Cf. Annexe « Variation des formules rituelles employées »

leur font suite⁴¹⁴. Le rituel instauré est intériorisé. Il peut donc être subverti puisque sa subversion-même le réaffirme en conservant sa structure. Le terme de rituel pour parler de cette émission semble donc bien être légitimé. En effet, par le comique des formules et de leurs variations, Desproges instaure « une connivence, un courant de sympathie, [...] un clin d’œil entre l’encodeur et le décodeur. [...] Cette connivence naît d’un savoir partagé comme serait celui d’une secte secrète. »⁴¹⁵ Pour renforcer cette connivence, Desproges structure progressivement l’émission. Dès le 24 février, un jingle fait son apparition avant la formule de conclusion rituelle⁴¹⁶. Cette courte mélodie accrocheuse, composée de quatre notes, remplace les applaudissements du public qui avaient alors lieu. De même, les applaudissements succédant à l’annonce du titre de l’émission s’arrêtent rapidement. Il faut donc voir que ce rituel a aussi été difficile à instaurer, Desproges affirmant avoir « essayé toutes les formules » avec son équipe : « Première tentative dans un tout petit studio, avec un public bien élevé qui applaudit quand on lui dit d’applaudir. “Atroce à l’écoute ! Alors j’ai demandé aux gens de ne pas rire, mais c’était pire. Sépulcral !” Troisième tentative avec une quarantaine de personnes sans micro, qui se laissent aller à rire. “C’était mieux. Parce que ça donnait une chaleur, une authenticité. J’ai toujours refusé – je suis le seul avec la météo – les rires préenregistrés. Par une espèce de respect pour le public.” »⁴¹⁷ Cela explique pourquoi l’on n’entend presque aucun rire, sauf quelque uns, étouffés, lors des chroniques de la fin du mois de février qui doivent correspondre à la deuxième formule. Remarquons que des éléments rituels se retrouvent jusqu’à dans la chronique proprement dite que Desproges prononce à l’antenne. Certains éléments sont repris des *Flagrants Délires* car il avait pu y rôder leur efficacité. C’est le cas des apostrophes à Dieu, comme par exemple « Mais enfin, Dieu m'emporte, mais pas tout de suite, j’ai pas fini mon quatre heures [rires] »⁴¹⁸, qu’il lance fréquemment au détour d’une phrase dans le but de

⁴¹⁴ Jean Ruhlmann montre ainsi que le rire « sanctionne l’efficacité d’un comique qui repose sur un double mouvement de tension-détente, un surgissement de l’inattendu (à l’exception notable des *gimmicks*, misant sur leur caractère récurrent) et une singulière puissance suggestive (en sens et en degrés). » (Jean RUHLMAN, in Christian DELPORTE, Jean-Yves MOLLIÈRE, François SIRINELLI (dir.), *Op. cit.*, p. 712). Nous préférons le terme de « formule rituelle » à celui de *gimmick* mais nous désignons bien une tournure de langage ou un procédé comique agissant comme une marque-type permettant la reconnaissance de son auteur.

⁴¹⁵ Denise JARDON, *Du comique dans le texte littéraire*, p. 193

⁴¹⁶ Peut-être que celui-ci a été instauré dans la chronique précédente (21 février) mais nous n’avons pas pu avoir accès à celle-ci, la notice INA indiquant « matériel non trouvé en magasin ».

⁴¹⁷ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 159

⁴¹⁸ « Chronique de la haine ordinaire : émission du 13 février 1986 », *Les Chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 13/02/1986 [sur Le Luron]

surprendre et de susciter le rire des auditeurs. En outre, au fil du temps, Desproges effectue de plus en plus de chroniques composées de divers éléments. Cela est particulièrement visible dans les chroniques « De la revue », « Encore de la revue » et « Toujours de la revue » où Desproges se plaît à leur donner la forme de revue de presse en passant en revue une actualité largement inventée. Par-là, il renoue avec les brèves qui avaient assuré son succès à *L'Aurore*. Or, Desproges instaure aussi un rituel de transition entre chaque actualité et spécifiquement avec le public : à chaque passage à un nouveau sujet, celui-ci doit dire « pouf, pouf ». Cette courte formule formée sur la répétition d'une onomatopée permet de faciliter la transition tout en donnant un rôle d'acteur, présent par la parole, au public. Desproges l'utilise pour la première fois dans la chronique « Humilié » afin de mettre fin à sa digression⁴¹⁹. Ce n'est que dans les chroniques précédemment citées qu'il le mettra à la contribution du public.

La connivence qu'il instaure avec ses auditeurs passe aussi par la lecture à l'antenne de leur courrier. Il est toutefois difficile de déterminer la véracité de celui-ci étant donné que nous n'en avons nulle trace pouvant servir de preuve. Parfois nous nous doutons qu'il est inventé car il sert précisément son propos et ses buts. C'est notamment le cas du courrier des enfants lui reprochant de ne pas « tout comprendre [à son émission] » ou de mal parler à Dieu⁴²⁰, courrier grâce auquel il peut répondre à ses détracteurs. Remarquons que lorsqu'il lit le courrier des auditeurs, Desproges feint de ne pas avoir d'inspiration : « En panne d'inspiration – je voudrais vous y voir... Demandez au groupe Indochine si c'est facile d'avoir une idée par jour – je réponds en vrac au courrier. »⁴²¹ Et de se servir du courrier pour la trouver : « quand j'entrevois la possibilité de greffer mon imagination vacillante sur une bonne idée d'un auditeur, j'aurais, convenez-en, tord de me gêner. »⁴²² Si parfois ces lettres peuvent avoir été à l'origine de son inspiration⁴²³, la plupart du temps, elles ne constituent que le prétexte de la critique et légitime celle-ci. En effet, si la lettre reçue abonde en son sens, Desproges montre que des auditeurs partagent son

⁴¹⁹ Cette remarque vaut pour les *Chroniques*, Desproges l'ayant utilisé à plusieurs reprises dans ses œuvres antérieures.

⁴²⁰ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « À mort le foot », p.189

⁴²¹ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Lettres ouvertes en vrac », p.449

⁴²² Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « La Marseillaise », p. 462

⁴²³ C'est le cas pour la chronique « La gomme » : « C'est un auditeur qui m'a envoyé l'extrait du journal officiel avec les signatures des neuf ministres.⁴²³ » (Réponse à Bernard Pivot lui demandant s'il l'avait inventé, *Apostrophe*, émission citée *supra*)

opinion, ce qui est le cas dans la chronique « Cancer » où une jeune femme l'encourage à continuer d'en rire. Si la lettre s'oppose à ses positions, elle ouvre le débat et Desproges se déclare sommé de se défendre, ce qui est le cas dans la chronique « *La Marseillaise* » où insulté (soi-disant), il déclare : « Il y a des invectives qu'on ne saurait laisser glisser. »⁴²⁴

En dernier lieu, nous pouvons constater que lorsque le rituel se brise, sa rupture devient extrêmement significative. Nous en voulons pour preuve la chronique « Les cèdres », s'égrenant comme un poème devient de plus en plus grave pour finir en évoquant la guerre au Liban. Touché, Desproges déclare alors « Quant au mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée politique, **j'en ai rien à foutre** qu'il passe **ou pas** l'hiver. » Il montre clairement que les résultats politiques importent peu face à la tragédie politique et sociale que connaît ce pays, ce qui lui fait relativiser l'importance de la phrase d'envoi. Ainsi, ce qui constitue d'habitude un jeu ironique entre le public et Desproges est ici écarté, mis à distance par la tristesse de cette pensée, cette allusion à un Liban en guerre. Le public saisit tout à fait ce changement d'attitude : progressivement, au fil de la chronique, son rire s'éteint.

3.2.1.2. *Les visées des Chroniques*

Au gré des Chroniques, Desproges énonce ou laisse sous-entendre les buts de son émission de radiophonie aux auditeurs. Nous pouvons penser qu'elle a d'abord un but journalistique, Desproges réagissant à l'actualité. Cependant, leur but premier ne semble pas être d'informer l'auditeur mais de le divertir. Cette émission semble donc avoir une visée littéraire pour Desproges, celle d'exercer sa verve en dépassant les questions de valeurs morales puisqu'il se donne le droit de rire de tout. Lui affirme simplement : « Je ne plaide pas pour ma chapelle. D'ailleurs, je ne cherche pas à vous faire rire, mais seulement à nourrir ma famille en ébauchant ici, chaque jour, un grand problème d'actualité : ceci est une chronique qui n'a pas d'autre prétention que celle de me faire manger. D'accord ? » À cette époque, Desproges est déjà père de deux filles, Marie et Perrine. Il affirme au fil de nombreuses chroniques qu'il fait ce métier pour l'argent, afin de subvenir aux besoins de sa famille. « C'est mon métier... Un maçon fait du plâtre, moi je fais de l'humour, c'est mon outil d'artisan pour manger. » De plus, lorsqu'une partie des *Chroniques* sort

⁴²⁴ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « *La Marseillaise* », p. 462

en livre, Desproges est invité par Bernard Pivot à venir en débattre sur le plateau d'Apostrophe. Celui-ci affirme : « Je suis persuadé que quand vous faisiez ces chroniques pour France Inter, vous saviez déjà qu'un jour vous en feriez un livre. » Ce à quoi Desproges répond que « Pour tout vous dire, il a d'abord été question de faire un livre et je me suis dit pourquoi pas le rentabiliser bassement en le bavassant dans le poste tous les soirs. C'est ce qui s'est passé exactement. Ça a d'abord été une idée de livre. » Toutefois, la chronique « Criticon », dédiée à la question du travail de l'humoriste montre que Desproges veut une reconnaissance de ce dernier, et donc implicitement une reconnaissance de son mérite. En outre, Desproges n'hésite pas à ridiculiser la motivation que constitue l'argent dans son travail : « j'ai investi dans le rire pour le pognon [Desproges insiste sur ces deux syllabes], pour nourrir ma famille. Selon Bergson qui avait oublié d'être con, sinon il ne serait pas avant Berlioz dans le Larousse [rires], le rire n'est qu'une manifestation de gaïté caractérisée par la contraction des muscles zygomatiques et l'émission conjointe de son rapidement égrenés (exemple : ha, ha, ha). Mais le philosophe, malgré une recherche poussée des effets du rire, en a malheureusement oublié la plus noble conquête : le pognon. [mot dit avec une voix abrutie] ». Cette ridiculisation de visées bassement matérielles constitue pour Desproges l'occasion de s'en distancier. Ainsi, si pour cette émission sa motivation principale est de gagner sa vie en exerçant son métier, force est de constater qu'elle est loin d'être la seule. Nous pourrions penser qu'elle est aussi de faire rire, cette chronique étant un divertissement. C'est donc un autre but indubitable mais il comporte des limites : Desproges refuse d'être un simple comique car il se soucie du style que son écriture adopte et se refuse à faire rire bassement le public. Il veut un rire dérangeant et corrosif comme lorsqu'il prétend que la chronique du jour est une lettre ouverte en réponse à une personne ayant provoqué son ire. Il déclare : « Aimer son public, ne pas le mépriser, l'élever à soi, ne jamais s'abaisser à lui, le faire rire, oui, mais pas à n'importe quel prix, pas à moins de 2 000 francs hors taxes le calembour [rires], c'est la clé de la réussite pour le rigolo [mot dit avec une voix abrutie]. » Cette phrase lie l'importance du motif de l'argent dans son travail et son éthique d'humoriste (qu'il semble falloir retenir davantage) : ne pas tomber dans la facilité pour plaire au public que l'on déprécierait alors mais au contraire, le forcer à réfléchir. Nous pourrions aussi penser que ces *Chroniques* dénotent, malgré ce qu'il en dit, un certain engagement, comme lorsqu'il déclare : « Ils [les personnels de l'audiovisuel] s'insurgent, et j'en suis, à mon humble

niveau de pitre son-et-lumière, contre le démantèlement du service public et son évitable corollaire : l'extension anarchique du privé par le biais de marchands de son et d'images peu scrupuleux et beaucoup plus préoccupés de faire grimper les taux d'écoute que de se risquer dans des programmes de qualité. » Cette chronique révèle l'engagement de Desproges, énoncé très clairement, en faveur du service public qui explique, pour une part, qu'il ait accepté de produire cette émission. Néanmoins, cette prise de position constitue une exception, Desproges s'affirmant un artiste « dégagé ». Remarquons aussi qu'il joue sur des visées incongrues, comme lorsqu'il affirme que cette émission est en réalité une « séance quotidienne de thérapie de groupe ». Notons qu'il fait mine de renverser les rôles : alors qu'il devrait être au service des auditeurs, il les met alors à son service, en leur demandant de l'écouter. Ainsi, force est de constater que Desproges n'est pas toujours honnête et qu'il revêt souvent le masque de son personnage, celui d'un chroniqueur misanthrope et féroce individualiste dont il diverge quelque peu dans la réalité, même s'il se refuse souvent à l'avouer. Il ne faut donc pas prendre toutes ces affirmations pour argent comptant. Néanmoins, même si elles ne reflètent pas forcément ses motivations réelles, celles-ci demeurent intéressantes dans la mesure où elles révèlent la posture que veut adopter Desproges, comment celui-ci veut être perçu de ses auditeurs : un artisan du verbe, un humoriste caustique voire dérangeant. Ces volontés entrecroisées, difficiles à démêler, révèlent la complexité de Desproges en tant qu'individu⁴²⁵.

3.2.2. Un rôle particulier au sein de l'œuvre desprogienne

3.2.2.1. Les phénomènes d'intertextualité

Les *Chroniques* témoignent d'un travail en amont : il s'agit pour Desproges de trouver l'inspiration en se tenant au courant de l'actualité mais aussi en état de disponibilité d'esprit permanente, afin de mieux porter son attention aux moindres petits détails du quotidien. Mais l'idée ne suffit pas, il lui faut aussi l'écrire, de façon pertinente et drôle⁴²⁶. Ce travail de création, fait d'inspiration et d'élaboration, explique un « phénomène d'intertextualité relativement important à l'intérieur de

⁴²⁵ Cf. Annexe « Les visées de l'émission selon les dires de Desproges au fil des *Chroniques* »

⁴²⁶ « Pour cinq minutes de ma verve, je passe des heures dans les transcendances de l'écriture. C'est du travail. Il ne faut jamais oublier de considérer cet angle-là. » (Interview de Desproges par Sophie Fontanel, *Le Matin*, 3 février 1986)

l'œuvre de Desproges. »⁴²⁷ La trace est flagrante à l'intérieur des *Chroniques*, d'autant plus qu'elles constituent l'une de ses œuvres les plus tardives. Elles comportent, en effet, de nombreuses reprises de passages de textes qu'il avait déjà créés avant. Ainsi, si l'on en croit Marie-Ange Guillaume, les chroniques « L'Aquaphile », « Le coq et la poule » et celle du 20 mai (à propos de Balenciaga et de la cuisine) aurait déjà été publiées, au moins partiellement, dans le magazine *Cuisine et vins de France* entre 1984 et 1985, dans la rubrique « Encore des nouilles ! ... »⁴²⁸ En outre, on trouve la recette du « cheval-melba » dans son *Manuel*. Dans la chronique « Le lion », Desproges reconnaît ce réemploi et déclare « en revanche, le pot-au-feu de lion est délicieux. En voici la recette que je viens de déposer à la Société des auteurs en même temps que celle du Chihuahua Melba. »⁴²⁹ En effet, Desproges a l'habitude de donner cette recette, qu'il adapte avec quelques variantes pour le contexte de chacune de ses émissions, voire de ses interviews. Mais il interdit implicitement et dans le même mouvement, à d'autres humoristes ou « gens de lettres » que lui-même de s'en resservir. Les *Chroniques* se font aussi souvent l'écho de phrases extraites de la *Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède*, à l'instar de celle-ci, « En amour, on est toujours deux, un qui s'emmerde, et un qui est malheureux. »⁴³⁰ Toutefois, Desproges ne l'utilise plus pour qualifier des relations conjugales mais pour qualifier sa propre relation avec Dieu, ce qui fait franchir un nouveau seuil à sa provocation. Il recycle aussi les débuts d'un premier roman qui n'est finalement jamais paru⁴³¹. Ces prémisses donneront lieu aux « Aventures du mois de juin » dont il fait un petit feuilleton, bradant rapidement le troisième épisode, créé pour l'émission, dont le ton est beaucoup moins lyrique que les deux précédents et qui s'axe davantage sur un humour en réaction avec le public. Ainsi, les *Chroniques* peuvent être perçues comme un palimpseste d'idées s'affinant au fil du temps et que Desproges reprend et amende. Cela d'autant plus que l'on trouve des échos entre différentes chroniques : « Je possède un chat persan. Je suis possédé par un chat persan, pardon »⁴³² devient « Je possède un berger allemand. Pouf, pouf.

⁴²⁷ Stéphane GALLET, *Op. cit.*, p. 12

⁴²⁸ Marie-Ange GUILLAUME, *Op. cit.* Cf. à paraître : Pierre DESPROGES *Encore des nouilles*, les Echappées, le 18 septembre 2014.

⁴²⁹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Le lion », p. 393

⁴³⁰ « Épanouissons notre libido à l'intérieur des liens du mariage », *La minute nécessaire de Monsieur Cyclopède*, FR3, 09/03/1983

⁴³¹ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 150

⁴³² Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Bestiaire », p. 248

Je suis possédé par un berger allemand »⁴³³. De même, « la femme amoureuse de l'amour »⁴³⁴ se retrouve sous la formule « les femmes amoureuses de l'amour »⁴³⁵ dans une chronique postérieure. Les tournures, figures de style et automatismes reviennent régulièrement même si « Desproges use de procédés tout en gardant toujours à l'esprit de ne pas s'enfermer dans une forme, de toujours surprendre, d'intéresser, de captiver l'auditeur : à chaque mot, Desproges est susceptible de partir en digression. »⁴³⁶ Or, lorsqu'on fait remarquer ces reprises à l'intéressé, « il est mortifié. Parce que ledit spectateur le soupçonne de manquer d'idées, et que la panne d'idées est sa hantise. »⁴³⁷ Quand on lui demande comment l'on peut se renouveler dans un métier comme le sien, il répond : « C'est ma plus grande trouille, bien sûr ! Heureusement, quand on a une telle angoisse en soi, on a peut-être plus de chances de ne pas tomber dans le piège. »⁴³⁸ Desproges est donc tiraillé entre volonté d'innovation, inspiration et reprise d'éléments dont il a testé les effets performants sur le public. « À l'invention, il préfère la récurrence d'une formule fédératrice et attendue par le public. »⁴³⁹

Remarquons aussi que Desproges va réemployer certains textes des *Chroniques*. Il va ainsi reprendre les chroniques « La pluritélévisionniste » (dont il garde le sujet, la privatisation de TF1, et certaines formules, telle celle de « Berlusconiards ») et « La démocratie » (dont il reprend des pans entiers) pour forger un nouveau billet d'humeur qu'il lit l'année suivante dans l'émission irrévérencieuse « Zorro »⁴⁴⁰.

3.2.2.2. Une préparation au Grévin

« Je suis en train de réécrire un deuxième one-man-show, puisque c'est comme ça qu'on dit »⁴⁴¹ déclare Desproges une quinzaine de jours avant la diffusion des *Chroniques*. Il ne faut donc pas oublier, lorsque l'on envisage celles-ci, qu'à la même

⁴³³ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Plaidoyer pour un berger », p. 173

⁴³⁴ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Paolo », p. 246

⁴³⁵ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Mitchum » p. 374

⁴³⁶ Philippe JALLAGEAS, *Op. cit.*, p. 25

⁴³⁷ Marie-Ange GUILLAUME, *Op. cit.*, p. 36

⁴³⁸ Catherine DEGAN, Interview citée *supra*

⁴³⁹ Stéphane GALLET, *Op. cit.*, p.31

⁴⁴⁰ Cf. Annexe : « Reprise d'une chronique, "La démocratie", par Desproges afin de réaliser un billet d'humeur pour l'émission *Taxi* »

⁴⁴¹ « Renaud », *Effraction* émission citée *supra*

époque de leur création Desproges travaillait parallèlement à celle de son futur one-man-show. Il admet d'ailleurs que cette émission est déjà en soi un petit one-man-show. Ainsi, lorsque l'on compare les textes des *Chroniques* et ceux de son deuxième spectacle⁴⁴², nous nous apercevons de certaines ressemblances flagrantes. Desproges, l'air de rien, profite donc de cette émission pour tester la réception et les réactions du public sur ce qui pourrait devenir la base de son prochain one-man-show. On en veut pour preuve la chronique du 18 avril (sur Rachid l'épicier) qu'il ne modifiera que très légèrement pour l'adapter à quelque chose de moins radiophonique, de plus théâtral⁴⁴³. Il en va de même pour la chronique du 13 juin (à propos des cadeaux de la fête des mères). Cela expliquerait peut-être que ces deux chroniques ne soient jamais parues. Les *Chroniques* lui permettent aussi de tester le degré de provocation auquel adhère le public, et particulièrement ce qui concerne la Seconde Guerre mondiale, les Juifs et la déportation. Patricia Martin déclare ainsi qu'« il testait beaucoup de choses sur le public. Notamment son sketch sur les Juifs. Il n'avait pas peur de blesser quelqu'un individuellement, surtout quand il n'aimait pas. Mais sur les Juifs, il avait vraiment la trouille. »⁴⁴⁴ Ainsi, « déjà, à l'époque, Desproges n'était pas sûr de lui et misait sur les quinze degrés de lecture de son brûlot humoristique. »⁴⁴⁵ Son maniement d'un humour touchant à l'intouchable est donc régulé par la censure, appliquée ou non, du public⁴⁴⁶. Cela révèle aussi la posture éthique ambiguë de Desproges qui joue sur la respectabilité morale, en fustigeant les compromissions médiatiques et qui, en parallèle, profite parfois de cette émission pour tester son spectacle. Les *Chroniques* occupent donc une place particulière au sein de son œuvre : palimpseste, elles portent les traces de ses succès antérieurs qu'il réinvestit d'une charge humoristique et provocatrice supplémentaire. Création, elles figurent les tentatives de ses succès postérieurs en testant les réactions des auditeurs, public potentiel de ses futurs spectacles.

⁴⁴² Grâce aux *Textes de scène (supra)*, recueil qui est la transcription fidèle des textes des deux spectacles donnés par Desproges, en 1984 et 1986. Cf. « Annexe n°19 : Les *Chroniques*, une préparation au Grévin »

⁴⁴³ Notons que Desproges teste l'idée dès la première chronique où il lançait : « Moins d'agressions nocturnes dans les rues sombres du XVIII^e. où l'insécurité est telle habituellement que les Arabes n'osent même plus sortir tous seuls le soir. » (*Op. cit.*, « Bonne année mon cul », p. p. 14), les applaudissements qui succèdent à ce trait d'esprit l'ont sans doute encouragés à le développer, sans doute aussi dans le but d'élaborer une réflexion autour du racisme comme nous l'avons vu plus haut.

⁴⁴⁴ Marie-Ange GUILLAUME, *Op. cit.*, p. 167

⁴⁴⁵ Nicolas DELESALLE, article cité *supra*

⁴⁴⁶ Nous avons vu que c'était la seule qu'il acceptait.

3.2.3. De l'écrit à l'oral, l'octroi d'une marge de liberté

3.2.3.1. *Un rapport ludique avec le public et les auditeurs*

Dans l'émission, Desproges entretient un rapport ludique avec l'auditeur, avec, nous l'avons vu, l'établissement de prémisses communes. Mais cela est davantage le cas encore avec le public comme en témoigne le jeu du « pouf, pouf » que l'auditoire reprend en cœur. Cependant, pour analyser au mieux ce rapport ludique, il faut se pencher sur les ajouts que fait Desproges en direct car c'est dans cette spontanéité qu'ils transparaissent le mieux. Remarquons tout d'abord que lorsque l'on compare les textes écrits des *Chroniques*, selon leur parution en livre, et leur diction à l'antenne, d'après les archives de l'INA, nous constatons qu'elles sont très écrites. En effet, Desproges ne s'autorise que peu d'improvisations à l'oral et en direct. Certes, certains ajouts laissent présumer que Desproges avait tout de même dû rajouter quelques digressions ou développements à sa chronique avant de la dire à l'antenne car celles-ci paraissent tout de même trop structurées, élaborées et travaillées pour qu'il ait pu les inventer en direct. On en veut notamment pour preuve la chronique « Ku Klux Klan » dont plus des trois quarts sont ajoutés en direct, par rapport à ce que nous pouvons lire sur la version papier. Parmi les ajouts que nous pouvons considérer comme improvisés, s'entrecroisent des natures différentes. Les plus courantes sont celles concernant l'adaptation d'un texte écrit à l'oral, visant à lui donner plus de dynamisme et de spontanéité. En effet, les *Chroniques* ne sont pas conçues pour être lues comme des discours solennels. Elles cherchent un certain naturel dans leur expression qui favorise l'humour, car celui-ci est ainsi rendu plus naturel. Ces ajouts sont souvent d'un intérêt moindre, consistant en des apocopes (« D'abord **y**a la fête des mères » au lieu de « D'abord **il y a** la fête des mères » par exemple) ou des répétitions (« ... de Marguerite Duras. Marguerite Duras, dis-je... » par exemple). D'autres ajouts concernent la fonction phatique. Ceux-ci consistent à créer, maintenir ou vérifier le contact avec le public, et plus généralement, avec l'auditeur, à faire attention à ce celui-ci reste bien attentif. Ils se présentent souvent sous la forme « vous voyez », ou « n'est-ce pas ? ».

Mais parfois, il arrive que Desproges s'autorise une véritable marge de liberté significative⁴⁴⁷, en divergeant de son texte, et ce selon des stratégies et des visées

⁴⁴⁷ Cf. Annexe « En direct, un rapport ludique avec le public ».

différentes. Il supprime ainsi certains éléments qu'il avait écrits, pour donner une intemporalité au propos, comme le montre la chronique « L'Humanité »⁴⁴⁸, où il supprime « dimanche dernier à 18 heures » pour ne laisser que « j'aime beaucoup l'humanité [...] avec ses faiblesses, sa force, son inépuisable volonté de surpasser les dieux, ses craintes obscures des ténèbres, sa peur païenne de la mort, sa tranquille résignation devant le péage de l'autoroute A6. » Parfois, Desproges s'octroie une grande marge de liberté car il se permet des formules qu'il n'a pas écrites dans sa copie initiale et qui touchent au monde qui l'entoure, comme le montre cet ajout provocateur : « De toute façon y me laissent faire ce que je veux à France Inter, je peux même dire « zézette » et « Mitterrand, poil aux dents » alors qu'à Radio-Varsovie on a tout juste le droit de dire « Pinochet est un con. [rires importants] ». L'ajout spontané peut donc contenir des remarques acerbes sur la société, Desproges ajoute cette allusion subversive à la liberté d'expression de justesse avant qu'il ne doive rendre l'antenne. Mais parfois ses ajouts se veulent purement humoristiques. Il en est ainsi de la chronique « Re-Cannes » où Desproges fait participer l'une de ses collègues, de façon préparée, à une séance explicative du « cale-moi sous toi » : « Alors ça là et ça là. [...] Non pas comme ça, comme ça. »⁴⁴⁹ Desproges joue donc sur l'imagination de l'auditeur en profitant du fait qu'il ne puisse pas voir ce qui se passe. D'ailleurs, en réalité il ne se passe rien, mais Desproges fait comme s'il se passait réellement quelque chose. Dans ce cas-là, il s'adresse donc plus aux auditeurs qu'au public pour qui l'effet est moins réussi puisqu'ils ne peuvent imaginer la scène, l'ayant devant les yeux.

Remarquons que Desproges fait aussi parfois, bien que très rarement, le choix de ne pas prononcer à l'antenne certains passages de ses textes comme ce paragraphe : « Ma sœur a un enfant trisomique – un mongolien belge ! – [...] Quel conseil pourriez-vous nous donner pour que nous tentions de freiner ses ardeurs, voire même de nous débarrasser de lui. [...] Tout dépend de l'âge de l'enfant, madame. S'il a plus de 35 ans, vous aurez du mal à faire croire à un avortement. »⁴⁵⁰ Il est possible de voir cette suppression comme une forme d'autocensure, surprenante de la part d'un humoriste affirmant rire de tout. Desproges aurait été

⁴⁴⁸ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « L'Humanité », p. 65

⁴⁴⁹ « Re-Cannes », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 29/05/1986

⁴⁵⁰ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Lettres ouvertes en vrac », p. 452

capable de le dire mais il a sans doute estimé que ce passage relevait de la provocation gratuite et médiocre⁴⁵¹.

Enfin, remarquons l'importance de la voix de Desproges dans la diction de sa chronique, effet que l'on ne peut percevoir à la lecture de ses textes. La personnalité et la présence du chroniqueur sont un composant essentiel à la réussite de l'émission car c'est lui qui insuffle du rythme et de l'énergie tout en donnant une personnalité à sa chronique dont il est le personnage principal. La voix vient renforcer ceci⁴⁵². En effet, Desproges fait de nombreux bruitages pour « faire vrai » au micro, il chante⁴⁵³, et surtout il parvient à adopter plusieurs voix, tons et accents très divers pour rendre vivante sa chronique, et ce de manière spectaculaire (témoignant par là même sa grande maîtrise du spectacle). Les types de personnages qu'il incarne au micro sont ainsi directement reconnaissables. Lorsqu'il fait parler un jeune notamment, il le fait avec une voix de gorge, morne et dissonante qui lui confère une attitude blasée, abrutie et stupide, ce qui renforce l'hilarité du spectateur. Sa voix lui permet donc de jouer, voire de surjouer pour donner vie à son propos en sortant le texte de la monotonie qu'il aurait eu s'il avait été platement lu⁴⁵⁴.

3.2.3.2. *La description d'un microcosme*

En outre, tout au long de l'émission, Desproges fait ponctuellement allusion au quotidien dans lequel il enregistre cette émission. Ainsi, dans la chronique « Incommunicabilité » Desproges en profite pour ironiser sur le surnom du bâtiment, la Maison de la Radio, qui est le siège de Radio-France : « Seuls 17 Français sur 1 000 savent que l'endroit s'appelle en réalité « Maison de Radio France ». Ils travaillent tous les 17 à la Maison de la radio. De Radio France, pardon. »⁴⁵⁵ Il montre que malgré les efforts déployés par cette administration, l'écrasante majorité des Français n'ayant pas un rapport direct avec l'endroit l'appelle par son surnom, souvent sans le savoir⁴⁵⁶. Mais les allusions à l'environnement quotidien dans lequel il enregistre cette émission sont, pour la grande majorité d'entre elles, contenues

⁴⁵¹ À moins que ce passage ait été coupé au montage mais nous n'avons pas d'éléments allant dans ce sens.

⁴⁵² Remarquons que Desproges lui-même accorde une grande importance à la voix des personnes comme en témoignent les chroniques « Cancer », « Paolo » et « La belle histoire du crapaud-boudin » (Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, p. 293, 245 et 158)

⁴⁵³ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Coco-Bello » ou « La Marseillaise », p. 445 et 461

⁴⁵⁴ Cf. Annexe « Accents et tons adoptés par Desproges au fil de ses *Chroniques* »

⁴⁵⁵ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Incommunicabilité », p. 323

⁴⁵⁶ Comme en témoigne le titre éponyme du film de Nicolas Philibert sorti en 2012 : *La Maison de la Radio*.

dans les ajouts qu'il se permet d'effectuer en direct (souvent dans les variations des formules initiales et conclusives). Ces ajouts sont donc intéressants car ils nous donnent des informations sur le microcosme, l'univers radiophonique quotidien et restreint qui l'entoure⁴⁵⁷. Ainsi, dans sa dernière chronique, Desproges annonce : « Alors maintenant chers auditeurs, vous allez assister à un massacre parce que le public du studio 109 où nous enregistrons cette émission va m'aider à chanter. »⁴⁵⁸ Au détour de cette phrase, nous apprenons que le public est sollicité pour chanter en cœur avec Desproges et que l'émission se déroule dans le studio 109, un studio d'une cinquantaine de places, ce qui témoigne aussi du succès de celle-ci⁴⁵⁹. Certes, toutes les allusions à ce microcosme ne sont pas toujours véridiques, mais elles portent aussi la subversion même de cet univers pour provoquer le rire complice du public qui s'en rend compte, ainsi que celui du spectateur (ou tout du moins sa curiosité lorsque celui-ci ne peut déterminer si Desproges invente ou non). Ainsi, lorsqu'il énonce de faux sujets du baccalauréat, Desproges s'interrompt brusquement : « Est-ce que vous voulez fermer la porte quand j'enregistre des émissions de radiophonie s'il vous plaît, madame ? Merci d'être venue. Les chiottes c'est de l'autre côté. [rires] Bien. C'est pas dans les sujets du bac. »⁴⁶⁰ Cela tend à prouver qu'une retardataire serait arrivée en cours d'émission. Cette remarque révèle implicitement l'importance du silence lors d'une prise de son en direct, de la part du public. Remarquons que Desproges fait ironiquement croire que cette dame s'est trompée d'endroit, pour rabaisser son émission, en la tournant en dérision et faire ainsi rire le public en lui montrant qu'il sait aussi ne pas se prendre au sérieux.

Ces ajouts en direct ancrent souvent le propos dans la réalité de l'enregistrement comme le montre celui-ci : « Je lui dois [à Paolo Conte] l'indicatif de cette chronique, qui est un odieux charcutage d'un chef d'œuvre. D'ailleurs je n'y suis strictement pour rien et par parenthèse, je signale à la police des mœurs que ce viol ignoble est réalisé ici chaque jour par l'Attila en jupons de la bande-son [rires au loin] dont le regard rapace pèse lourdement sur chacune de ces émissions et qui cache

⁴⁵⁷ Cf. Annexe « En direct, la description d'un microcosme »

⁴⁵⁸ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « La Marseillaise », p. 465

⁴⁵⁹ Nous avons vu que l'émission a changé au moins trois fois de studio d'enregistrement car l'équipe n'arrivait pas à trouver la bonne formule. Mais dès mars semble être mise en route la formule la plus convaincante : une quarantaine de personnes assistent à l'enregistrement et rient librement. Le studio 109 est donc peut-être employé pour enregistrer cette émission depuis le mois de mars.

⁴⁶⁰ « Le bac », émission citée *supra*, 03/06/1986

maladroitement ses origines draculo-carpates sous les origines éculées de Martin, Patricia pour les intimes, qui sont rares, car elle est affreuse. [idem] »⁴⁶¹. Cet ajout accrédite le fait que la réalisation soit assurée par Patricia Martin. Il est aussi la preuve que Desproges n'est pas indifférent aux personnes travaillant avec lui, dans un esprit de connivence à l'ironie mordante, peut-être destinée à faire oublier les affres de la création.

3.3. RECEPTIONS, REACTIONS ET PERENNISATION DES CHRONIQUES

3.3.1. Les réactions en direct de l'auditoire

Desproges porte une grande attention à ses auditeurs, comme nous l'avons vu, notamment en élaborant un rituel qui va porter son émission. Il accorde aussi, et sans doute plus particulièrement, une importance au public venu assister à l'enregistrement car il a compris que sa place - en tant qu'auditeur mais aussi de participant, par ses rires ou le rituel « pouf, pouf » transitif - sera ressentie par l'auditeur comme étant aussi la sienne lors de l'écoute de l'émission. Il tient donc à faire de cet auditoire un acteur discret, mais présent. Cette attention au public et aux réactions de celui-ci, donne à l'auditeur l'impression d'assister en direct à l'émission. En effet, Desproges met en place un procédé de double énonciation : en s'adressant au public, il s'adresse aussi aux auditeurs, lorsqu'il lit sa chronique bien entendu, mais aussi lorsqu'il parle du public composant son auditoire à l'antenne. Ainsi, lorsqu'il déclare « Je retaperais bien un petit coup sur les jeunes. D'abord parce que je les hais vraiment. [...] Ensuite parce que je sais qu'ils forment la majorité des gens qui s'abaissent à écouter ces chroniques »⁴⁶², les jeunes auditeurs écoutant cette chronique se sentent aussi visés que ceux du public. Remarquons qu'il nous est difficile d'établir la constitution précise de cet auditoire car pour cela nous ne disposons d'aucune autre source que les rares commentaires de Desproges, souvent ajoutées au détour d'une phrase. De plus, au fil des enregistrements, le public varie, et ce tout d'abord en quantité. Mais cet auditoire varie aussi par les individus qui le constituent. Cependant, il est possible de penser que ces *Chroniques* sont devenues un rituel auquel certains, et surtout un public jeune, espèrent pouvoir

⁴⁶¹ « Paolo », *Ibid.*, 28/02/1986

⁴⁶² Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Petit rigolo », p. 361

assister de façon récurrente. En effet, pour *Le Tribunal des Flagrants Délires*, nous avons retrouvé les témoignages de jeunes gens affirmant « sécher les cours » pour ne pas rater l'émission⁴⁶³. On peut donc légitimement penser que c'est le cas avec cette nouvelle émission de Desproges, ce qui nous ferait affirmer qu'une partie importante de l'audience (sinon la majorité) se constitue de jeunes gens⁴⁶⁴. Cependant, il ne faut pas oublier que cette émission a une prétention moindre que celle des *Flagrants Délires*, qu'elle est enregistrée dans des studios plus petits et qu'en conséquence l'auditoire est plus restreint (ce qui ne veut pas dire qu'elle ne touche pas autant d'auditeurs que les *Flagrants délires*).

En outre, il est intéressant d'étudier les rires du public car ils constituent la réaction immédiate et spontanée d'une partie des auditeurs. Ces rires (ou leur absence) sont la sanction immédiate de l'efficacité de l'humour desprogien. Si celui-ci est apprécié, les rires fusent, sinon c'est le silence. Ainsi, ces réactions peuvent donner une image de la réception qu'ont obtenu les *Chroniques* lors de leur diffusion et donc une image des formes du rire prisées (ou rejetées) du rire à cette époque. Mais cette image est déformante par rapport à la réalité car le public ne représente qu'une infime portion des auditeurs, qui plus est favorable à Desproges, puisqu'ils font l'effort de se déplacer. Cela ne nous dispense pas de la nécessité d'effectuer cette analyse car les rires du public se révèlent significatifs sur cette perception. Ainsi, lorsque Desproges fulmine contre la présence des jeunes, ceux-ci prennent bien les piques acerbes qui leur sont lancés en prenant le parti d'en rire puisqu'ils viennent en nombre croissant écouter Desproges. Ceci est la preuve qu'il existe bien un rituel entre eux car Desproges utilise ce que Wittgenstein dénomme « des jeux de langage » pour s'adresser à eux. En effet, les invectives qu'il leur lance ne doivent pas être prises au pied de la lettre, elles possèdent un sens *obtus*, allusif, qui

⁴⁶³ Charles Danzig (écrivain et éditeur) affirme ainsi : « J'ai des très bons souvenirs, j'étais en fac au moment où *Le Tribunal des Flagrants Délires* a commencé, on sautait tous les cours de midi pour écouter le réquisitoire de Desproges » (*Droit d'auteur*, émission citée *supra*) et Richard Robert (guitariste et ancien chroniqueur aux *Inrockuptibles*) dit : « Je rentrais du lycée, je me souviens. » (« L'inrockuptible du 28 novembre 1995 », *L'inrockuptible*, France Inter, RF, 28/11/1995), Bertrand Lemonnier déclare au cours de sa conférence : « Dans le célèbre tribunal des Flagrants Délires animé par Claude Villers (que nous écoutions tous à l'époque)... » (événement cité *supra*)

⁴⁶⁴ Citons aussi : « Malgré les flots de bave haineuse dont je ne cesse de les enduire à longueur d'antenne, les jeunes s'obstinent à affluer à ces enregistrements en plus grand nombre que les rares et sympathiques vieux cons [rires] qui m'honorent chaque semaine ici de leurs chaleureux et ultimes tremblements prégrabataires. », (Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Sur le collier du chien », p. 426)

ne peut être compris si on ne connaît pas le contexte, celui d'une chronique haineuse⁴⁶⁵.

En outre, les réactions du public impliquent un positionnement de sa part. À l'écoute des chroniques, il est frappant de remarquer qu'en général, peu de rires gênés se font entendre. La plupart du temps, l'auditoire rit franchement, avec entrain. Cependant, il arrive que fusent certains rires que l'on sent plus « mécaniques », plus gênés, et qui apparaissent alors révélateurs. Desproges bouscule son public qui aime ça mais les rires que l'on sent être parfois mal à l'aise montrent que Desproges franchit certaines limites édictées par le public dans la provocation, avec un humour qui dérange la bien-pensance, le « politiquement correct ». C'est notamment le cas dans la chronique « Les non-handicapés » où il fait mine de fustiger les handicapés au nom des droits de l'homme blanc « normal ». Il est possible de constater un soulagement final quand Desproges se détache de ses propos et se retourne contre Le Pen : « Jean-Marie Le Pen ne me contredira pas sur ce point : c'est bien ce qui m'emmerde. »⁴⁶⁶ Les rires libérés que l'on entend sont dus au fait que Desproges s'est réintégré dans la communauté en réaffirmant les valeurs de celle-ci, le respect et la tolérance. L'audace provocante de son écart doit être compensée par un retour d'autant plus net à la morale commune. Les rires semblent parfois gênés lorsque Desproges aborde la déportation de manière trop subversive : « Là, on me chargea principalement de collaborer aux révisions des grandes affaires criminelles restées mystérieuses. Je conclus rapidement au suicide du photographe Pereira dans l'affaire Greenpeace [rires] et à la responsabilité des milices chiites dans l'affaire Gregory [rires]. Mais c'est surtout ma thèse de l'accident dans le drame d'Oradour-sur-Glane [rires du public étonné par l'audace provocante de Desproges] qui me valut les foudres d'un commissaire anti-SS hystérique qui finit par avoir ma peau. »⁴⁶⁷ Le dernier sujet sensible est celui de la religion. Alors que le public rit franchement à la lettre de rupture qu'il envoie à Dieu, il paraît grincer des dents en entendant cette boutade : « De nos jours, on fête Noël dans le monde entier.

⁴⁶⁵ Le problème induit par ces « jeux de langage » s'était déjà posé lors de la représentation de son spectacle au Canada où son humour glacé fut mal compris. Quand Desproges attaqua en disant aux spectateurs « Vous êtes ridicules. Vous êtes grotesques. Peu d'animaux s'abaisseraient jusqu'à s'asseoir » gênés, les spectateurs ont commencé de se lever. Il déclare « j'ai glacé 2000 personnes un soir. [...] j'ai fait un mauvais calcul : en France pas mal de gens savent que je pratique une espèce d'humour un peu glacé, les gens étant prévenus, ils en redemandent. Mais pour un public qui n'est pas au courant... » (Frank TENAILLE, Interview citée *supra*)

⁴⁶⁶ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Les non-handicapés », p. 344

⁴⁶⁷ « Chronique de la haine ordinaire du 25 juin 1986 », émission citée *supra*, 25/06/1986

Dans les pays chauds, il arrive que les gens aillent à la messe demi-nus. [rires gênés] »⁴⁶⁸. Or, remarquons que dans la même chronique, si certaines personnes sont choquées par quelques jeux de mots, comme nous l'avons évoqué, d'autres sont au contraire très bien pris et appréciés par le même public alors qu'ils ne sont pas anodins : « À 15 heures, le Golgotha s'enflamme de mille couleurs extraordinaires. C'est Dieu le père qui fait son intéressant. Malheureusement, le fils ne peut pas applaudir. [rires] »⁴⁶⁹. Les sensibilités du public sont donc bien diverses et fluctuantes.

Remarquons aussi que quand le public ne rit pas, Desproges ne veut justement pas forcément qu'il rie. Certaines chroniques frappent par leur gravité comme en témoigne « Sur le collier du chien » où il se fait de plus en plus sombre en énonçant les méfaits, exactions et crimes de l'humanité sur lesquelles il termine par « j'écris ton nom / HOMME. »⁴⁷⁰ Cependant, Desproges demeure un chroniqueur attentif guettant les réactions du public, bien qu'il fasse semblant de le mépriser car il attend que ce dernier adhère à son propos, qu'il joue avec plaisir son jeu. En effet, bien qu'il ne cesse de vitupérer le contraire, il semble prendre du plaisir à être présent à l'antenne et veut qu'il en soit de même pour son auditoire. Toutefois, les retours du public l'incitent ainsi parfois à donner dans les mêmes cibles. On a en effet l'impression que Desproges est parfois pris dans les rouages des prémisses communes qu'il a instaurées. Edmond Blanc déclare ainsi que « chez lui, c'est sûrement le poète qui a été le plus brimé. Il avait une capacité d'émerveillement un peu censurée par sa forme d'humour. Il y a dans le rire un aspect « technique de la communication » qui peut tuer la poésie. »⁴⁷¹ Ainsi, après qu'il a lancé une première invective contre le groupe Indochine qui a été très bien accueillie⁴⁷², il se sent obligé de poursuivre dans cette voie, ce qui peut tendre parfois à la caricature. « La haine, l'ire et l'imprécation sont désormais son véritable emploi. On l'aime méchant, teigneux, colérique. Il était fragile et papillonnant, on le veut Diogène éructant dans

⁴⁶⁸ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Jours de fête », p. 386

⁴⁶⁹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Jours de fête » p. 388

⁴⁷⁰ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Sur le collier du chien », p. 431

⁴⁷¹ Cité par Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 200

⁴⁷² Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Incommunicabilité », p. 323. Notons que les positions de Desproges à son égard tiennent sans doute quelque peu du préjugé car il affirme : « je le dis comme ça me vient, après être tombé dessus, moi aussi, à la suite d'une erreur d'aiguillage radiophonique. » Cette diatribe montre que Desproges n'écoute pas les radios privées, surtout musicales et qu'il a découvert ce groupe par hasard. Il ne connaît donc pas vraiment l'objet de son courroux et formule sa critique, comme il l'avoue lui-même, sous le coup de l'émotion, sans prendre de recul.

son tonneau. »⁴⁷³ Détester Indochine devient alors quasiment une marque de fabrique, un « estampillage Desproges » car des « jeux de langage », des sous-entendus et des prémisses communes se sont tissés, des connotations se sont créées, devenant des *gimmicks* et le public attend de Desproges qu'il les renforce pour maintenir le rapport privilégié qu'il entretient avec lui.

3.3.2. Les réactions différées des auditeurs⁴⁷⁴

Comme Desproges ne peut entendre les réactions de ses auditeurs, il essaie de les percevoir par le biais de celles du public, qui sont le plus souvent des rires. Ainsi, Dominique Souchier lui fait la remarque suivante : « Quand vous faisiez ces *Chroniques*, là, sur l'antenne, on avait l'impression que vous vous adressiez à deux publics à la fois : il y avait le public qui assistait à l'enregistrement, qu'on entendait parfois, et il y avait le public qui écoutait. Et à mon avis, jusqu'au bout, vous n'avez jamais su à quel public vous vouliez vous adresser. » Ce à quoi il répond par l'affirmative.⁴⁷⁵ En outre, alors qu'à cette époque les animateurs développent l'interaction avec les auditeurs, Desproges la subvertit. Alors que les auditeurs envoient des lettres ou téléphonent aux standards des stations pour passer une dédicace, Desproges les cite parfois de manière à critiquer leur courrier. Souvent, il invente ses dédicaces⁴⁷⁶. Il montre donc au lecteur qu'il lit son courrier mais refuse de lui montrer qu'il est bien considéré pour cela. Il faut aussi remarquer que Desproges essaie souvent de s'attirer la bienveillance de l'auditeur :

« Accessoirement, chers auditeurs, n'hésitez pas à me faire part des tracasseries kafkaïennes et autres mesquineries courtelino-ubuesques dont vous seriez les victimes. Dénoncez-moi les hauts et les bas fonctionnaires qui vous escagassent les neurones ou vous boursofflent les surrénales du haut de leur incompetence en blouse grise. Je saurais mettre ma haine au service de la vôtre pour défendre, s'il le fallait, la veuve

⁴⁷³ Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 143

⁴⁷⁴ Dans cette partie, nous avons rencontré des difficultés pour accéder à des articles de presse de l'époque (cf. source). En outre, rappelons qu'à cette période, les instruments de mesure de l'audience (indicateurs d'audience) à la radio ne sont pas encore très performants ou du moins restent très controversés quant à leur efficacité. L'institut de sondage Médiamétrie vient alors d'être créé en 1985, et ses enquêtes n'en sont qu'à leurs premiers balbutiements. Celle-ci est chargée par l'État d'effectuer les mesure d'audience et des études marketing des médias audiovisuels en France ainsi que d'analyser les comportements des auditeurs. Nous n'avons donc pu avoir accès à de telles données concernant notre émission, et ce malgré nos démarches (cf. annexes). Mais cet état des lieux témoignent aussi que l'émission se situe à un tournant de l'histoire radiophonique, dans laquelle les études et sondages sur l'auditeur, ses habitudes et comportements prennent une place grandissante et donnent lieu à des stratégies marketing de plus en plus élaborées. (cf. JEANNENEY Jean-Noël (dir.), *L'Écho du siècle, Dictionnaire historique de la radio et de la télévision en France*, Paris, Hachette, Pluriel, 1999, rééd. 2001, p. 664)

⁴⁷⁵ *Inter lire*, émission citée *supra*. Ainsi, dans la chronique « Sur la grève » (*Op. cit.*, p. 147), Desproges interpelle directement le public dans la salle. Ce qui révèle aussi qu'il ne s'adresse pas toujours à tous les auditeurs.

⁴⁷⁶ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « L'humanité », p. 65

contre l'orphelin. Vous pourrez compter sur moi : je le ferai sans élégance ni mansuétude, avec ce manque de courtoisie dans le ton et cette trivialité dans le verbe qui sont indispensables à la crédibilité de l'insulte. »⁴⁷⁷

Desproges admet être impitoyablement haineux mais il propose à ses concitoyens d'en bénéficier. Cette *captatio benevolentiae* révèle son désir être apprécié quoi qu'il en dise.⁴⁷⁸ Sa volonté de se prévenir des critiques se fait souvent jour, parfois de façon enfantine :

« À part ça, je suis très content car les enfants m'écrivent. Une auditrice de neuf ans, qui a malheureusement oublié de me communiquer son adresse, me dit : « Non mais ça va pas la tête de dire des choses pareilles sur le bon Dieu. [rires] Créatin, va. Imbécile. » Signé Anne, neuf ans. Tu as raison Anne, ça va pas la tête. [rires] Je ne le ferai plus, je te le promets. N'empêche que c'est pas moi, c'est le bon Dieu qui a commencé. [rires] Demande à ta mère de t'expliquer le comportement du bon Dieu avec les petites filles de neuf ans en Éthiopie ou au Liban. Moi j'ai pas tout compris. Mais ça fait rien, je t'embrasse petite Anne. »⁴⁷⁹

Nous savons que tout au long de sa carrière Desproges a reçu de nombreuses critiques du fait qu'il subvertissait Dieu et la religion en les tournant en dérision.⁴⁸⁰ Nous n'avons malheureusement pas retrouvé de critiques d'auditeurs concernant cette émission (excepté celles de journalistes ou de critiques littéraires). Mais il y a de fortes chances que cela ait été le cas, car lorsqu'on lui demande comment étaient ses auditeurs, Desproges répond : « ils étaient... ordinairement haineux, c'était le but de l'émission. J'ai été assez insulté, oui... notamment par les footballeurs, les amis

⁴⁷⁷ Pierre DESPROGES, *Ibid.*, « Faux jeton », p. 287

⁴⁷⁸ Toutefois, il n'hésite pas à adopter parfois le rôle du « salaud » comme le montre la chronique « Les gens n'ont pas d'humour » (*Op. cit.*, p. 298), où Desproges raconte son week-end avec Sabrina dont les aventures prouvent selon lui que les gens n'ont pas d'humour : il veut prendre en photo le chien écrasé d'une petite fille (les parents veulent « lui casser la gueule »), puis un vieillard handicapé tombé de son fauteuil dans les toilettes de l'aire de repos (alors qu'ils en rient, la veuve les supplie de l'aider). Ils volent « un litre de Corbières pour le reste de la route » en sortant de la station. Au péage, Desproges négocie âprement le prix à payer. Comme le guichetier refuse et commence de s'énerver, il lui « balanc[e] le cendrier à la gueule. » Pour finir, ils réussissent à rattraper l'ambulance qui les avait dépassé et à lui faire une queue de poisson avant qu'elle aille « s'encastr[er] dans un réverbère. » Et il précise : « Ça m'a remonté le moral ». Ces péripéties, toutes plus ignobles les unes que les autres, présentent le personnage qu'il incarne comme cruel.

⁴⁷⁹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « À mort le foot », p. 189. Nous le voyons, la position de Desproges par rapport à Dieu est révélatrice de ses interrogations profondes : pourquoi Dieu permet-il que des enfants subissent la famine ou la guerre ?

⁴⁸⁰ En 1983, Desproges, à l'instar d'autres humoristes, est visé par les attaques de plusieurs comités de téléspectateurs, dont celui dirigé par Louis Leprince-Ringuet, le « comité pour le respect des consciences » qui lui reproche son manque de respect envers Dieu et la religion. Ce dernier refuse sa présence lors d'un débat télévisé sur la question (cf. note 281). 3 000 lettres sont envoyées à la Haute Autorité par des catholiques outrés des blagues tournant Dieu et plus généralement la religion chrétienne en dérision. Jean Michel di Falco, délégué général de « Chrétiens-Médias », porte-parole du cardinal Lustiger dans cette affaire, témoigne à l'écran des visées sacrilèges de l'humour deprogien. Desproges répond par une lettre ouverte extrêmement polémique à Lustiger qu'il est possible de consulter en annexe : cf. « La réponse de Desproges au cardinal Lustiger lors de la polémique sur l'acte de rire du sacré »

du football... mais entre autres, pas seulement. »⁴⁸¹ Desproges semble dire cela comme s'il devait faire face à une vérité douloureuse, sa voix mêle une trace de tristesse à la placidité, au constat. Le rire final montre qu'il arrive à mettre à distance ces attaques par l'ironie qui agit alors comme une défense, une protection. Ainsi, nous savons qu'il a reçu des réactions négatives, mais nous ne savons pas précisément de la part de qui. Notons que Desproges revendique la pratique d'un humour « catholique » : « Bien que je m'en prenne souvent à l'Église, je ne suis pas un Antéchrist et je ne parle que de ce que je connais... De la même façon qu'il existe un humour juif, je crois instinctivement pratiquer un humour catholique. »⁴⁸² C'est sans doute aussi pour cela que les catholiques sont plus sévères avec Desproges, car les coups portés contre leur institution viennent de l'intérieur. Mais il est vrai que Desproges fait montre d'une audace provocatrice réelle. Ainsi, à propos de la chronique « Jours de fête », Desproges déclare : « Le jour de Pentecôte, j'ai eu le malheur de faire un lapsus. J'ai dit : Jésus monté comme un âne, au lieu de dire Jésus monté sur un âne. J'ai rectifié immédiatement, mais j'ai quand même reçu des dizaines de lettres d'insultes. En France, il y a deux sujets auxquels il ne faut pas toucher : Dieu et les anciens combattants. »⁴⁸³ Or, Desproges fait quelque peu exprès ce lapsus, il aurait pu réenregistrer ce passage, comme on sait qu'il l'a fait plusieurs fois. De plus, nous lisons dans l'édition papier qu'il avait prévu de le faire : « Le jour des Rameaux, Jésus, montré comme un... Pouf, pouf. Le jour des Rameaux, Jésus, monté sur un âne »⁴⁸⁴. Cela montre qu'il ne peut pas affirmer ouvertement l'avoir fait exprès pour prêter à rire, qu'il doit le faire sous couvert de lapsus, en se protégeant par un argument éthique. Remarquons par ailleurs que les auditeurs, tout d'abord, ne réagissent pas. Il faut en effet attendre le mot « âne » pour que fussent les éclats de rire. Ainsi, si Desproges n'avait ni poursuivi ni recommencé sa phrase en enchaînant directement avec la suivante, il n'y aurait pas eu controverse. Mais Desproges cherche à provoquer le public et recommence sa phrase afin de rendre perceptible et compréhensible sa première « erreur ». Ensuite, notons que ce « lapsus » est suivi par un énorme éclat de rire qui secoue toute la salle. Certains sont gênés, d'autres rient franchement. La réaction est mitigée. Ainsi, Desproges a

⁴⁸¹ *Apostrophe*, émission citée *supra*

⁴⁸² Dominique CHABROL, *Op. cit.*, p. 181

⁴⁸³ *Le Matin de Paris*, juin 1986

⁴⁸⁴ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Jours de fête », p. 387

sans doute voulu tester implicitement les limites de la provocation acceptée par les auditeurs, et s'est heurté au refus d'une partie d'entre eux de la cautionner. Les limites du rire face à la religion catholique dans les années 1980 apparaissent donc clairement ici. À ce sujet, Desproges déclare qu'« il est stupéfiant de mesurer l'intolérance du public pour des plaisanteries concernant certains sujets réputés tabous. On peut se moquer des infirmes, des Juifs ou des Arabes ; on peut ridiculiser les obèses, les homosexuels ou les radins ; on peut évoquer la guerre, l'amour ou la politique ; mais surtout, surtout, on ne doit piper mot sur le bon Dieu et la religion catholique. »⁴⁸⁵ Par cette classification, Desproges établit ce qu'il pense que la société considère comme les tabous de l'époque. Cette analyse ne reflète pas ses positions puisqu'il s'en distancie. Ainsi, si les humoristes peuvent s'exprimer de façon beaucoup plus libre à cette époque, des crispations demeurent lorsqu'ils abordent frontalement certains tabous sociaux. Desproges s'y attaque donc volontairement puisque quand on lui demande sa vision sur cette forme de subversion par la transgression, il répond : « le fait est que l'idée de péché ou de censure, est éminemment érotique. Ça, c'est à mettre au passif, mais aussi à l'actif de la religion catholique. Je ne renie pas ça ! Surtout que pour le reste, j'ai pris ce que je voulais [sourire]... »⁴⁸⁶ Desproges ne fait donc pas et ne cherche pas à faire consensus.

3.3.3. Des zones d'ombre persistantes

Les *Chroniques* contiennent encore aujourd'hui, et malgré notre étude poussée, une part d'énigme que nous n'avons pu résoudre. Pourquoi, par exemple, une bande magnétique contenant la chronique du 21 février 1986 s'est-elle perdue ? En effet, en consultant la notice de l'INA la concernant, nous pouvons lire la mention « Matériel non trouvé en magasin Bordereau Mastock 1200182 du 24-01-2012 ». Remarquons d'ailleurs que celle-ci n'est pas la seule, vingt autres bandes magnétiques portent la même mention. Mais les chroniques de celles-ci peuvent être entendues car elles ont été remplacées par des « copie[s] faite[s] à partir de K7 personnelles de Mme Desproges, qui remplace[nt] les bandes originales manquantes

⁴⁸⁵ Marie-Ange GUILLAUME, *Op. cit.*, p. 25

⁴⁸⁶ Frank TENAILLE, Interview citée *supra*.

à l'époque. »⁴⁸⁷ Ces cassettes sont probablement celles que Desproges recevait après l'enregistrement de l'émission comme il est de coutume dans la profession. Nous remarquons que ces bandes magnétiques manquantes appartiennent à quatre semaines distinctes. Ainsi, les archives les contenant (sans doute classées par semaines) ont donc été visiblement égarées.

En outre, dix chroniques différaient par leur titre entre les archives INA et l'édition Pointdeux. Certaines notices ne donnaient pas le nom précis de la chronique, tandis que d'autres le désignaient de manière erronée. Nous avons fait rectifier lorsque des corrections s'imposaient. Toutefois, concernant les onze chroniques qui n'ont connu aucune publication, nous n'avons pu connaître leurs titres originaux. Reste le problème des dates divergentes entre celles figurant sur l'édition papier et les notices de l'INA sur seize diffusions (dont deux en mars et quatre en juin⁴⁸⁸). Nous avons fait part de nos observations à l'INA mais elle-même n'a pas pu trancher pour déterminer les dates véritables de diffusion⁴⁸⁹. Par ailleurs, des zones d'ombres subsistent encore, comme nous l'avons vu, sur le microcosme qui entourait cette émission, et ce tant sur l'équipe de réalisation que sur le public présent.

Enfin, restent des interrogations dont seul le principal intéressé semblait détenir la réponse. Ainsi, pourquoi n'avoir publié que 41 chroniques dans son recueil ? Lorsque Bernard Pivot lui fait cette remarque, Desproges rétorque : « Il y en avait qui étaient radio. [...] J'avais décidé, une fois les *Chroniques* faites de ne pas revenir dessus. De rien réécrire. Donc j'ai trouvé plus ou moins heureusement un style qui était à la fois parlé et à lire et j'ai quand même ôté certaines chroniques qui étaient complètement dépassées, parce que l'actualité en était trop futile peut-être et puis celles qui étaient trop radio et qui ne me paraissaient pas assez littéraires, pour employer un mot prétentieux.⁴⁹⁰ » L'optique visée était donc la pérennisation de celles qui lui semblaient être les « meilleures », car les plus intemporelles, à la manière d'un *best of*. À leur lecture, nous nous apercevons qu'il s'agit en effet de

⁴⁸⁷ Comme il est possible de le lire sur les notices de ces vingt bandes magnétiques. Pour savoir de quelles chroniques il s'agit avec précision, se reporter à l'annexe « Des zones d'ombre persistantes »

⁴⁸⁸ Comme le montre le calendrier établi par nos soins, en croissant toutes les données à notre disposition. (cf. annexe *supra*)

⁴⁸⁹ Pour savoir quels jours et quelles chroniques sont précisément concernés, se reporter à l'annexe « Calendrier de l'émission ».

⁴⁹⁰ *Apostrophe*, émission citée *supra*.

celles où sa verve moraliste ressort le plus, lorsqu'il opère une distanciation critique face à l'actualité, en faisant moins œuvre de chroniqueur que d'humoriste, d'humaniste pessimiste, comme il se définissait lui-même. En ce sens la question de savoir la part qui, dans ces *Chroniques* tenait de la réalité et celle qui tenait de l'imagination passe au second plan. Si nous pouvons rester dubitatif lorsqu'il affirme « Je crois qu'il y a une qualité dans ce livre, c'est que c'est un livre honnête, je crois que ça ne parle que de choses vraies. Je ne crois pas que j'ai inventé quoi que ce soit. Rien, même ce qui a l'air complètement fou⁴⁹¹ », l'important n'est sans doute finalement pas de déterminer leur degré de véracité. En effet, Desproges se prétend moins chroniqueur, au sens historique du terme, qu'« écrivain ». Selon Aristote, dans la *Poétique*, l'avantage de la littérature, et plus généralement de toute création ne se revendiquant pas comme historique, est de pouvoir transcender les frontières du vrai pour basculer dans le domaine du vraisemblable. Ainsi, Desproges s'attache moins à la véracité des faits qu'à la manière stylistique qu'il va employer pour les faire passer comme tels et à ce qu'ils vont révéler de l'homme. Les *Chroniques* comportent donc une autre forme de savoir, déplaçant la connaissance historique, sur l'homme des années 1980, la modernité et la condition humaine en générale.

3.3.4. Les Chroniques de la haine ordinaire, regards contemporains

En dernier lieu de cette étude, il nous semble intéressant d'établir la pérennisation des *Chroniques* jusqu'à nos jours, afin d'en montrer l'évolution. Celles-ci sont révélatrices de ce qu'André Malraux nomme « la métamorphose » d'une œuvre. En effet, les historiens et critiques littéraires ont commencé d'aborder Desproges, tant l'homme que l'œuvre, presque uniquement par le prisme de ses réquisitoires produits pour *Le Tribunal des Flagrants délires*. Il est vrai que cette émission fait date dans l'histoire radiophonique car bien qu'elle ait eu des précurseurs, sa formule s'est rapidement personnalisée au travers de la verve du procureur Desproges et de l'avocat Rego, au point qu'il fallait, pour une célébrité, avoir été l'objet d'attention de ce tribunal au moins une fois. C'est aussi cette émission qui a assuré la renommée de Desproges auprès d'un public le plus large possible. C'est donc ce qui est tout d'abord resté de son œuvre, après sa disparition six ans plus tard. En effet, lorsqu'on consulte les ouvrages relatant l'histoire de la

⁴⁹¹ *Apostrophe, Ibid.*

radio, produits à la fin des années 1980, tel *Les années radio*, écrit par Jean-François Remonté⁴⁹², seule cette émission figure bien souvent à l'actif de Desproges. Parfois, certains vont jusqu'à citer les émissions auxquelles il participa sur RMC ou sur France Inter, aux côtés de Le Luron, mais aucun n'aborde *Les Chroniques de la haine ordinaire*. Il faut attendre les années 2000 pour que cette émission soit redécouverte, en lien avec l'édition d'un deuxième volume de *Chroniques* comportant 48 textes inédits, en 2004, et avec la parution des enregistrements de l'émission en CD (2002)⁴⁹³. Mais c'est véritablement à la fin de cette décennie, alors que l'on commémore les vingt ans de sa mort, que certains livres commencent à aborder ce sujet. D'abord dans le domaine de la littérature avec le livre de Patrice Delbourg, *Les Jongleurs de mots*⁴⁹⁴ où celui-ci passe sous silence les réquisitoires des *Flagrants Délires* pour recommander en premier lieu la lecture des *Chroniques*. À l'heure actuelle, nombreux ouvrages les décrivent comme l'un des meilleurs morceaux de l'œuvre desprogienne. Une « métamorphose » a donc bien eu lieu : le projecteur éclairant l'œuvre de Desproges s'est déplacé pour en éclairer une face méconnue. Cependant, en ce qui concerne le domaine des études historiques⁴⁹⁵, *Les Chroniques de la haine ordinaires* ne sont encore présentes que par bribes et servent davantage à illustrer un propos sur l'humour noir⁴⁹⁶ ou ayant Desproges pour objet⁴⁹⁷ qu'à être considérées comme le sujet d'une véritable étude. Néanmoins, cet état de la recherche, que nous espérons pouvoir faire avancer avec cette étude, peut s'expliquer par sa relative proximité temporelle.

Cependant, il est aussi possible de constater que l'humour des *Chroniques* s'inscrit dans une histoire du rire. À ce titre, certains de ses aspects n'entrent plus en résonance avec la sensibilité du lecteur, ou de l'auditeur contemporain. Comme l'explique le metteur en scène Michel Didym qui a réalisé différents spectacles sur l'œuvre desprogienne⁴⁹⁸ « On n'a pas l'habitude d'entendre des choses aussi violentes. Je crois que l'humour a beaucoup changé en une quinzaine d'années, que

⁴⁹² Simone DEPOUX, Jean-François REMONTÉ, *Les Années radio*, Paris, Gallimard, L'Arpenteur, 1989

⁴⁹³ Excepté les onze chroniques qui n'ont jamais été publiées non plus.

⁴⁹⁴ Patrice DELBOURG, *Op. cit.*

⁴⁹⁵ En effet, Julie Jacquemin a ainsi publié un mémoire sur Pierre Desproges, *Prolifération et saturation du langage dans les Chroniques de la haine ordinaire*, en 2012.

⁴⁹⁶ Philippe JALLAGEAS, *Op. cit.*,

⁴⁹⁷ Comme en témoigne le colloque organisé par l'École Normale Supérieure, événement cité *supra*

⁴⁹⁸ En 2011, il réalise notamment le spectacle *Chroniques d'une haine ordinaire*.

les choses se sont légèrement aseptisées. [Desproges] c'est une écriture des années 1980 et dans les années 1980 on n'avait pas peur de taper dur. »⁴⁹⁹ Alors que Desproges était déjà très polémique dans les années 1980, de nos jours certains n'hésitent pas à affirmer qu'ils porteraient plainte, voire feraient interdire son sketch « On ne dit que des Juifs se sont glissés dans la salle », à l'instar d'Alain Jakubowicz, président de la LICRA⁵⁰⁰. Comme le montre Arnaud Mercier, aujourd'hui, « la société est plus sensible, la judiciarisation plus forte. La provocation est du coup poussée moins loin qu'avant. Les humoristes les plus connus font attention à ce qu'ils disent. Parmi les autres, certains cherchent à se faire remarquer en affichant leur capacité à transgresser, mais n'est pas Desproges qui veut ! »⁵⁰¹ Nous pensons souvent aux dimensions politiques ou religieuses mais certains de ses propos dans l'émission envers les animaux, sont notamment mal perçus par les associations de défense de la condition animale, comme cette allusion : « Indépendance et fierté, le chat n'est que noblesse. Particulièrement le persan car les persans se prennent tous pour LE chat. J'ai su tempérer la sublime arrogance du mien : je lui ai coupé la queue, je l'ai tondu comme un caniche (vous savez, j'ai juste laissé la fraise et les pattes à pompons) en plus et je le fais dormir dans le frigo pour lui raidir un peu la démarche. Il y a gagné en humilité ce qu'il a perdu en grâce. »⁵⁰² De nos jours, cet humour est souvent perçu comme trop cruel. En témoigne aussi, de manière visuelle, le changement de première de couverture de l'œuvre papier. Alors que la première édition présente une photographie de Desproges souriant, feignant d'étrangler un poussin dont une goutte de sang coule sur son point refermé⁵⁰³, la nouvelle édition Pointdeux affiche une photographie représentant un Desproges primesautier, gambadant sur un fond rose fuchsia. Le passage d'un humour noir parfois cruel à un univers présenté sous l'angle de la gentille loufoquerie est manifeste et révélateur d'un nouvel angle d'approche consensuel de son œuvre. La pérennisation des *Chroniques* montre qu'elles ont réussi à s'adapter à différentes temporalités du rire. Alors que certains propos nous paraissent choquants aujourd'hui, ils ne l'étaient pas, ou dans de moindres proportions, à l'époque de Desproges. Il faut donc replacer

⁴⁹⁹ « La journée nécessaire de monsieur Pierre. Aspect de l'humour desprogien. », événement citée *supra*.

⁵⁰⁰ « Dieudonné et la dictature du rire », *Complément d'enquête*, France 2, 5/12/2013

⁵⁰¹ Arnaud MERCIER, « Desproges disait des choses terribles », interviewé par Sandrine Blanchard, <http://www.lemonde.fr/culture/article/2014/01/23/desproges-disait-des-choses-terribles_4353487_3246.html> 23/01/14.

⁵⁰² Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Bestiaire », p. 248

⁵⁰³ Photographie réalisée par Michel Birot (la seconde photographie également)

l'emploi d'un certain vocabulaire dans le contexte culturel de son écriture pour l'analyser car aujourd'hui, notre sensibilité semble avoir évolué davantage vers un rétrécissement de la sphère du risible, autour de sujets se devant de prêter à rire de manière politiquement correcte.

3.4. EN RESUME, UN CHRONIQUEUR NOVATEUR

Ainsi, Desproges critique certains aspects de la société mais les reprend parfois à son compte dans ces *Chroniques*, comme l'illustrent ses rapports à l'argent et à la culture. Sa posture ambivalente, voire ambiguë prête parfois le flanc aux réactions et critiques de la société, comme en témoigne les controverses qu'il a suscitées. En adoptant une posture raciste pour mieux en dénoncer l'absurdité, en se refusant toute conscience politique pour fustiger tous les partis-pris, en masquant sa grande sensibilité aux drames humains sous l'injonction de rire de tout ou en se revendiquant d'un humour « catholique » tout en subvertissant la religion, il pousse l'art de la provocation dans ses ultimes retranchements. Et ce jusqu'à parfois se heurter à la censure du public ou à faire lui-même preuve, dans de rares cas, d'autocensure. Cultiver l'art du paradoxe, et ce même au sein de son écriture, semble logique pour un individu déclarant : « la seule certitude que j'ai, c'est d'être dans le doute »⁵⁰⁴.

Avec ces ambiguïtés, il se crée un personnage médiatique complexe, qu'il définit de manière simpliste comme étant celui d'un chroniqueur haineux. Cette posture participe aux stratégies qu'il met en place pour retenir l'attention bienveillante de l'auditeur. En effet, cette émission joue de la tension entre rituel et surprise, Desproges ne laissant pas ses auditeurs s'installer dans la stabilité confiante par ses brusqueries et digressions récurrentes. Ce rituel témoigne de chroniques courtes et pourtant structurées contrairement à ce qu'on pourrait croire au premier abord. Son succès est révélé par la possibilité qu'a Desproges d'effectuer des variantes, des écarts par rapport à la norme, signe que celle-ci a bien été assimilée. Mais il comporte par ailleurs un aspect contraignant car l'objet de sa hargne subit une transformation par le discours qui le fait sortir de sa neutralité pour devenir une prémisse commune aux auditeurs et au chroniqueur. Desproges doit alors continuer à déverser sa « haine » sur les mêmes cibles afin de maintenir cette connivence. Il

⁵⁰⁴ Pierre DESPROGES, Philippe POUCHAIN, Yves RIOU, *Op. cit.*

ne faut pas oublier que cette construction des stratégies discursives s'établit sur un phénomène particulier, celui de l'intertextualité entre les *Chroniques* et l'ensemble de l'œuvre desprogienne. Ainsi, par ces divers éléments, Desproges peut apparaître comme un chroniqueur novateur, audacieux, et n'hésitant pas à tester, à plusieurs reprises, les effets de son prochain spectacle en observant les rires du public. En outre, contrairement aux chroniques radiophoniques habituelles, celles de Desproges sont très écrites et ce dernier ne s'accorde que peu de marge d'improvisation. Mais l'écart qu'il se permet en direct devient alors significatif de son audace provocante, vis-à-vis de l'actualité, mais aussi des conventions traditionnelles qui veulent que le chroniqueur ne parle pas des conditions de l'enregistrement ou du public qui l'entoure, car là n'est pas l'intérêt de l'auditeur. Desproges révèle ainsi par bribes le microcosme qui l'entoure, même si certaines zones d'ombre demeurent sur les conditions de réalisation de cette émission, tout comme sur les retours et réactions des auditeurs. Ceux-ci s'inscrivent dans des temporalités différentes, l'humour des *Chroniques* atteignant d'abord le public puis les auditeurs lors de la diffusion de l'émission, et enfin les lecteurs lors de la parution d'une partie de celles-ci en livre. Alors que Desproges craint parfois d'être mal compris lors de ses provocations, la pérennité de l'émission semble lui donner raison comme en témoigne aujourd'hui le statut duel des *Chroniques*. Leur adaptation réussie à différentes temporalités de l'histoire du rire peut se constater, de nos jours, par le contexte d'effervescence créatrice qui entoure les *Chroniques*, et plus généralement l'œuvre desprogienne. En témoignent les récents spectacles les prenant pour objet, comme ceux de Michel Didym ou de Christian Gonon⁵⁰⁵. Mais en parallèle, certains extraits se trouvent marginalisés car ils ne correspondent plus aux sensibilités humoristiques actuelles, allant de pair avec le rétrécissement du champ du risible que nous avons souligné.

⁵⁰⁵ *La seule certitude que j'ai, c'est d'être dans le doute*, mise en scène Marc Fayet et Alain Lenglet, 2010. Remarquons aussi que le fait qu'un acteur sociétaire de la comédie française s'empare de Desproges participe à son institutionnalisation.

CONCLUSION

« Peut-être un jour serais-je étudié dans les universités, à condition d'être mort. Ce qui est arrivé à des gens comme Bobby Lapointe ou Boris Vian, que l'on encense aujourd'hui après les avoir assez ignorés de leur vivant »⁵⁰⁶ présageait Pierre Desproges au cours d'une interview. Si la visée de notre recherche n'a pas été d'« encenser » cet humoriste, mais bien d'essayer d'en analyser la place au sein des années 1980, et en particulier dans le domaine de l'humour, cette citation demeure pertinente en révélant, en creux, la position singulière de Desproges parmi les humoristes de cette période, celle d'un « chroniqueur haineux » au fil des *Chroniques de la haine ordinaire*. En effet, au cours de cette émission, il s'ingénie à dévoiler et critiquer les mécanismes qui régissent la société, et plus particulièrement le monde du show-business et des médias, en passant l'actualité au crible de sa « haine ordinaire ». Scandales, faits divers, événements marquants ou insignifiants, au travers de ses *Chroniques*, il livre donc un véritable témoignage d'une époque en évolution, de son fonctionnement, de ses nouvelles valeurs conduisant à des injonctions parfois contradictoires comme en témoigne sa vision ambivalente des conditions féminine et masculine. Il révèle aussi les aspirations

⁵⁰⁶ René QUINSON, « Interview de Desproges », *Télé Moustique*, Bruxelles, 7 avril 1983

antinomiques de cette époque, tiraillée entre individualisme et grandes entreprises collectives visant à lutter contre la faim dans le monde et contre la pauvreté ou le racisme en France. Mais il les révèle en creux, puisqu'il reste sceptique envers ces nouvelles organisations qu'il fustige allègrement. Il témoigne aussi de ses craintes face à des menaces nouvelles et diverses comme le sida ou la catastrophe nucléaire de Tchernobyl. Ainsi, la chronique desprogienne s'apparente moins à une chronique historique qu'à une chronique sociale des mœurs d'une époque. C'est en réalité l'étude d'un moraliste, pessimiste plutôt que misanthrope, une radioscopie provocante de l'imaginaire commun de son temps pour mieux le passer au crible de sa « haine ordinaire ». Et ce dans la verve acerbe et sans concession qu'attendent de lui ses auditeurs.

La réception de cette émission s'établit pour eux, en effet, sur un horizon d'attente commun, mêlant humour vitriolé, provocation et travail du style. Cela car Desproges s'est ingénié à faire de cette émission un rituel, certes court mais très structuré, rituel dans lequel l'auditeur, et notamment le public est inclus. Fondé sur des prémisses communes, celui-ci a bien été intégré par les auditeurs, comme en témoignent les nombreux écarts à la norme que Desproges peut se permettre pour susciter la surprise amusée de ces derniers. Cela montre bien que Desproges est à la fois un homme *médiatique* (puisque sa carrière s'est exercée au fil de différents médias), mais aussi un homme *de médias* car il en maîtrise le fonctionnement, appris auprès de divers mentors successifs, qui sait s'adapter aux spécificités de chacun pour jouer des moyens de représentation et de communication qu'ils offrent. Ainsi, au cours de cette émission radiophonique, Desproges travaille particulièrement sa voix, afin d'adopter un panel varié de tons et d'accents rendant ses *Chroniques* vivantes et désopilantes si l'on s'en fie aux rires nourris du public. Il ne faut pas oublier que la construction des stratégies discursives à l'œuvre dans cette émission s'établit sur un phénomène particulier, fondé sur l'intertextualité entre les *Chroniques* et l'ensemble de l'œuvre desprogienne. En outre, contrairement aux chroniques radiophoniques habituelles, celles de Desproges sont très écrites et il ne s'accorde que peu de marge d'improvisation. Mais l'écart qu'il se permet en direct devient alors significatif de son audace provocante, par rapport à l'actualité, mais aussi par rapport aux conventions traditionnelles qui veulent que le chroniqueur ne parle pas des conditions de l'enregistrement ou du public qui l'entoure. Desproges révèle ainsi par bribes le microcosme qui l'entoure, même si certaines zones d'ombre

demeurent sur les conditions de réalisation de cette émission, tout comme sur les retours et réactions des auditeurs, s'inscrivant dans des temporalités différentes, pour aller du public aux auditeurs puis aux lecteurs. Ainsi, par ces divers éléments, Desproges peut apparaître comme un chroniqueur novateur, audacieux, qui n'hésite pas à tester, à diverses reprises, les effets de son prochain spectacle en observant les rires du public dans ce laboratoire d'idées que constitue son émission.

Toutefois, en adoptant une posture raciste pour mieux en dénoncer l'absurdité, en se refusant toute conscience politique pour fustiger tous les partis-pris, en dissimulant sa sensibilité aux drames humains sous l'injonction de rire de tout ou en se revendiquant d'un humour « catholique » tout en subvertissant la religion, Desproges pousse, dans cette émission, l'art de la provocation dans ses ultimes retranchements. Et ce jusqu'à parfois se heurter à la censure du public ou à faire lui-même preuve, dans de rares cas, d'autocensure, sciemment occultée. Sa posture ambivalente, voire ambiguë, prête parfois le flanc aux réactions et critiques de la société, comme en témoignent les controverses qu'il a suscitées. En effet, si la désacralisation qu'il opère des intellectuels et des institutions est plutôt bien prise, celle de la religion s'est heurtée à la critique véhémement d'une frange de l'opinion catholique.

Desproges est donc ancré dans l'histoire du rire et de ses frontières. Il participe à son évolution en essayant de repousser ces dernières par son humour provocateur et lettré, subversif et non-consensuel, estimant que « l'on peut rire de tout, mais sans doute pas avec tout le monde ». Sa position singulière tient donc aussi de sa volonté d'élargir et de devancer la tolérance qu'accorde l'époque au rire, notamment sur les questions religieuses ou raciales, domaines tabous qu'il s'ingénie à désacraliser, dans l'optique d'établir, en regard, une distance critique, dépassionnée, pour tout ce qui suscite l'engouement ou le respect de la société. Aujourd'hui, le statut duel des *Chroniques*, à la fois reconnues et méconnues⁵⁰⁷, prisées par la valorisation de certaines chroniques et méprisées par l'occultation d'autres témoigne bien des fluctuations des sensibilités au gré des époques, déterminant les frontières de l'humour et du risible.

Ainsi, si nous n'avons pu résoudre tous les mystères qui entouraient cette émission avant notre étude, nous n'en pouvons pas moins espérer que celle-ci a permis de les

⁵⁰⁷ Les lecteurs et auditeurs contemporains n'ayant notamment pas accès à l'intégral de l'émission.

mettre au jour, en faisant le point sur les connaissances actuelles et les recherches qu'il reste à effectuer. Celles-ci pourraient notamment porter sur l'analyse précise des sujets récurrents dans les *Chroniques*, que nous avons commencé de présenter : Dieu, la religion, le corps, la maladie avec le sida et le cancer, la mort, le monde des médias et leur hypocrisie, la politique... et qui n'en constituent qu'une esquisse. Pour cela, le recours à un logiciel d'analyse textuelle serait d'une aide précieuse, mais le travail restera considérable car il nécessitera la reprise manuelle des 101 chroniques, celles-ci n'étant pas (encore) disponibles au format électronique. Des recherches intéressantes pourraient aussi être menées quant à l'héritage actuel de Pierre Desproges en se demandant pourquoi il apparaît toujours pérenne et pertinent, et ce plus que d'autres humoristes des années 1980, pourtant davantage reconnus à cette période, tels Coluche ou Le Luron. Serait-ce parce que ces derniers étaient justement plus en phase avec leur époque, et donc plus ancrés en elle, et ainsi moins adaptables à notre période, par manque de prémisses et de sensibilité communes ? Enfin, une troisième piste de recherche, toute aussi fructueuse, pourrait être de se pencher sur l'inscription de Pierre Desproges dans une culture, ou plutôt dans une généalogie d'auteurs observant de manière critique les mœurs de leurs contemporains pour relever et épinglez leurs croyances, leurs aspirations, souvent contradictoires, et leur appréhension mentale et sensible de leur univers. Il faudrait alors interroger comment Desproges reprend à son compte une certaine tradition de critiques qu'il reproduit, savoir s'il accepte ou non cette filiation et comment il se détache de cet héritage pour adapter son propos aux réalités de la société dans laquelle il évolue. Autant de pistes de recherches qui, à nos yeux, semblent être enrichissantes quant à la place des humoristes dans la compréhension de l'évolution historique des sensibilités.

Sources

CORPUS PRIMAIRE, constitué des 101 chroniques de l'émission *Les Chroniques de la haine ordinaire*

Producteur et présentateur, Pierre DESPROGES, source : notices INA

« Bonne année mon cul », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 03/02/1986, 00:05:55

« Les restaurants du foie », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 04/02/1986, 00:05:32

« La pluritélévisionite », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 05/02/1986, 00:05:00

« Le petit Poucet », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 06/02/1986, 00:06:10

« La drogue, c'est de la merde », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 07/02/1986, 00:05:22

« La rumeur », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 10/02/1986, 00:04:00

« Monégascons », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 11/02/1986, 00:05:47

« Dieu n'est pas bien », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 12/02/1986, 00:04:12

« Chronique de la haine ordinaire : émission du 13 février 1986 », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 13/02/1986, 00:05:57

« Humilié », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 14/02/1986, 00:05:16

« Pub », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 17/02/1986, 00:06:04

« Lady PLM », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 18/02/1986, 00:05:27

« Criticon », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 19/02/1986, 00:05:42

« Les trois draps du Prince d'Orient », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 20/02/1986, 00:05:47

« Chronique de la haine ordinaire : émission du 21 février 1986 », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 21/02/1986, « Matériel non trouvé en magasin Bordereau Mastock 1200182 du 24-01-2012 »

« Joëlle », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 24/02/1986, 00:06:52

« Chronique de la haine ordinaire du 25 février 1986 », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 25/02/1986, 00:04:15

« Gros mots », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 26/02/1986, 00:06:36

« Chronique de la haine ordinaire du 27 février 1986 », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 27/02/1986, 00:04:15

« Paolo », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 28/02/1986

« La démocratie », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 03/03/1986

« La Cour », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 04/03/1986, 00:04:50

« Le règne animal », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 05/03/1986, 00:05:16

« Au voleur ! », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 06/03/1986, 00:04:40

« Bestiaire », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 07/03/1986

« L'humanité », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 10/03/1986, 00:06:01

« La gloire », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 11/03/1986, 00:06:25

« Les cèdres », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 12/03/1986, 00:03:20

« Laura », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 13/03/1986, 00:05:37

« Le fil rouge », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 14/03/1986, 00:04:02

« Les canards », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 17/03/1986, 00:05:32

« Catherine et le boucher », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 18/03/1986, 00:06:06

« Le pangolin », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 19/03/1986, 00:05:38

« Misères », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 20/03/1986

« Les compassés », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 24/03/1986, 00:05:29

« Résurrection », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 25/03/1986, 00:04:45

« La baignoire aux oiseaux », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 26/03/1986, 00:06:22

« Faux jeton », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 27/03/1986, 00:04:29

« Psy », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 28/03/1986

« L'intelligibilité de l'histoire », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 31/03/1986, 00:04:03

« Cancer », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 01/04/1986, 00:05:19

« Les gens n'ont pas d'humour », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 02/04/1986, 00:05:02

« Petites notes », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 03/04/1986, 00:04:41

« Les rigueurs de l'hiver », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 04/04/1986, 00:06:46

« De cheval », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 07/04/1986, 00:04:29

« La Saint-Coco », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 08/04/1986, 00:05:02

« Non aux jeunes », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 09/04/1986, 00:05:31

« L'aquaphile », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 10/04/1986, 00:04:21

« Libido », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 11/04/1986, 00:04:50

« Perverse Mamie », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 14/04/1986, 00:05:50

« La gomme », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 15/04/1986, 00:05:05

« Incommunicabilité », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 16/04/1986, 00:06:00

« Darius et Pompon », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 17/04/1986, 00:05:31

« Chronique de la haine ordinaire du 18 avril 1986 », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 18/04/1986, 00:06:23

« De la revue », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 21/04/1986, 00:06:11

« Queue de poisson », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 22/04/1986, 00:06:01

« Le coq et la poule », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 23/04/1986, 00:06:07

« Les non-handicapés », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 24/04/1986, 00:06:49

« Les sept erreurs », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 25/04/1986, 00:06:11

« Encore de la revue », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 28/04/1986, 00:06:18

« Toujours de la revue », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 29/04/1986, 00:06:46

« Le printemps », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 30/04/1986, 00:06:21

« Petit rigolo », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 02/05/1986, 00:07:24

« Le pont », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 05/05/1986, 00:05:50

« Maso », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 06/05/1986, 00:06:01

« Chronique de la haine ordinaire du 7 mai 1986 », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 07/05/1986, 00:06:13

« Mitchum », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 08/05/1986, 00:04:48

« Chronique de la haine ordinaire du 9 mai 1986 », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 09/05/1986, 00:05:01

« Les trous fumants », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 12/05/1986, 00:06:06

« Bâfrons ! », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 13/05/1986, 00:05:09

« Tout miel », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 14/05/1986, 00:05:41

« Ku Klux Klan », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 15/05/1986, 00:05:48

« Sur la grève », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 16/05/1986, 00:06:55

« Ça déménage », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 19/05/1986, 00:06:55

« Les chroniques de la haine ordinaire : émission du 20 Mai 1986 », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 20/05/1986, 00:05:13

« La belle histoire du crapaud-boudin », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 21/05/1986, 00:06:28

« Le Duc », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 22/05/1986, 00:04:55

« Présentations », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 23/05/1986, 00:05:37

« Jour de fête », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 26/05/1986, 00:06:35

« Le lion », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 27/05/1986, 00:07:02

« Lettre ouverte aux cuistres », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 28/05/1986, 00:05:23

« Re-Cannes », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 29/05/1986, 00:07:02

« Doris », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 02/06/1986, 00:07:52

« Le bac », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 03/06/1986, 00:07:13

« Coco Bello », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 04/06/1986, 00:05:26

« Figeac », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 05/06/1986, 00:07:08

« Aurore », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 06/06/1986, 00:06:12

« Sur le collier du chien », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 09/06/1986, 00:06:32

« Plaidoyer pour un berger », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 10/06/1986, 00:06:48

« Coquilles », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 11/06/1986, 00:06:53

« Non compris », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 12/06/1986, 00:07:34

« Chronique de la haine ordinaire du 13 juin 1986 », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 13/06/1986, 00:06:30

« A mort le foot ! », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 16/06/1986, 00:06:54

« Lettres ouvertes en vrac », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 17/06/1986, 00:06:14

« Rupture », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 18/06/1986, 00:05:25

« C'est l'été », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 19/06/1986, 00:06:32

« Les aventures du mois de juin », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 23/06/1986, 00:07:35

« Les aventures du mois de juin, suite », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 24/06/1986, 00:06:37

« Chronique de la haine ordinaire du 25 juin 1986 », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 25/06/1986, 00:07:47

« Les hommes en blanc », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 26/06/1986, 00:07:44

« *La Marseillaise* », *Les chroniques de la haine ordinaire*, France Inter, RF, 27/06/1986, 00:06:47

CORPUS SECONDAIRE

ŒUVRES DE PIERRE DESPROGES

DESPROGES Pierre, *Chroniques de la haine ordinaire*, vol. 1, Paris, Seuil, 1987, rééd. « Points », 1999, 188 p.

DESPROGES Pierre, *Chroniques de la haine ordinaire*, vol. 2, Paris, Seuil, « Points », 2004, 201 p.

DESPROGES Pierre, *Chroniques de la haine ordinaire*, vol. 1 et 2, Paris, Éditions Pointdeux, 2011, 502 p.

DESPROGES Pierre, *Des femmes qui tombent*, Paris, Seuil, 1985, rééd. « Points », 1998, 154 p.

DESPROGES Pierre, *Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des biens nantis*, Paris, Seuil, 1985, rééd. « Points », 1997, 143 p.

DESPROGES Pierre, *Encore des nouilles*, Paris, Les Echappées, à paraître le 18 septembre 2014.

DESPROGES Pierre, *Fonds de tiroir*, Paris, Seuil, 1990, rééd. « Points », 2008, 144 p.

DESPROGES Pierre, *La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède*. Paris, Seuil, 1995, 157 p.

DESPROGES Pierre, *Le Petit Reporter*, Paris, Julliard, 1976, rééd. au Seuil, 1999, 181 p.

DESPROGES Pierre, *Les Réquisitoires du « Tribunal des Flagrants Délires »*, vol.1, Paris, Seuil, « Points », 2003, 175 p.

DESPROGES Pierre, *Les Réquisitoires du « Tribunal des Flagrants Délires »*, vol.2, Paris, Seuil, « Points », 2003, 183 p.

DESPROGES Pierre, *Manuel de savoir-vivre: à l'usage des rustres et des malpolis*, Paris, Seuil, 1981, rééd. « Points », 1997, 151 p.

DESPROGES Pierre, *Textes de scène*, Paris, Seuil, 1988, 130 p.

DESPROGES Pierre, *Tout Desproges*, Paris, Seuil, 2008, 1449 p.

ŒUVRES COLLABORATIVES DE PIERRE DESPROGES

DESPROGES Pierre, ÉDIKA, *Les étrangers sont nuls*, Paris, Seuil, 1992, rééd. « Points », 1998, 120 p.

DESPROGES Pierre, GRAND Mahi, *Les bons conseils du professeur Corbiniou*, Paris, Seuil/Nemo, 1997, [p ?].

DESPROGES Pierre, POUCHAIN Philippe, RIOU Yves, *La seule certitude que j'ai, c'est d'être dans le doute*, Paris, Seuil, 1998, rééd. « Points », 2001, 77 p.

INTERVIEWS DE PIERRE DESPROGES⁵⁰⁸

⁵⁰⁸ Lors de nos recherches, nous avons rencontré d'importantes difficultés pour avoir accès à des articles de presse de l'époque. En effet, les bases de données Factiva et Europress se sont révélées inefficaces car pour Factiva et à ce jour, les résultats de toute recherche ayant pour mot clé « Desproges » ou « Chronique de la haine ordinaire » ne remontent qu'en 1997 pour les plus anciens tandis que pour Europress, avec les mêmes mots-clés, les résultats vont d'aujourd'hui à 2000 puis des années 1970 aux années 1950. La période qui nous intéresse n'a donc pas encore été archivée. Nous avons donc pris pour source les interviews publiées sur le site officiel de Pierre Desproges, mais leurs données sont incomplètes puisqu'il manque souvent le nom de l'auteur. Conscients de l'importance de travailler à partir de la source pour l'historien,

DEGAN Catherine, « Interview de Pierre Desproges », *Le Soir*, 8 novembre 1984
FLÉOUTER Claude « Interview de Pierre Desproges », *Le Monde*, 11 janvier 1984
FONTANEL Sophie, « Interview de Pierre Desproges », *Le Matin*, 3 février 1986
MARQUIS Jacques, « Interview de Pierre Desproges », *Télérama*, 24 novembre 1982
QUINSON René, « Interview de Pierre Desproges », *Télé Moustique*, 7 avril 1983
TENAILLE Frank, « Interview de Pierre Desproges », *Paroles et musique*, octobre 1986
TESSON Philippe, « Interview de Pierre Desproges », *Le Quotidien de Paris*, 10 octobre 1986
WOODROW Alain, « Interview de Pierre Desproges », *Le Monde*, 5 février 1986,
[s.n.], « Interview de Pierre Desproges », *Les Nouvelles littéraires*, 14 avril 1983
[s.n.], « Interview de Pierre Desproges », *Libération*, le 3 février 1986
[s.n.], « Interview de Pierre Desproges », *Le Matin de Paris*, juin 1986

INTERVIEW et ARTICLES CONCERNANT DESPROGES

DELESALLE Nicolas, « Vingt ans déjà sans Pierre Desproges », *Télérama*, 18 avril 2008
DORMANN Geneviève, *Le Quotidien de Paris*, 13 décembre 1983
MATIGNON Renaud, « Le rire au cœur », *Le Figaro*, 23 janvier 1986
MEYER Philippe, « L'abominable Desproges », *L'Express*, janvier 1984
PANSU Edgar, « La médiation nécessaire de Mme Desproges », *Transfert*, juin 2006
[p.?)

AUTRES OUVRAGES MENTIONNÉS

BECHTEL Guy, CARRIÈRE Jean-Claude, Paris, Robert Laffont, 1965, réed.1983, 540 p.
BERROU Christine, *Écrire une chronique*, Paris, Eyrolles, 2013, 181 p.
DICALÉ Bertrand, *Les Années 80 Pour les Nuls*, Paris, Edi8-First Editions, 2013, p. 488
ERNAUX Annie, *Les Années*, Paris, Gallimard, Blanche, 2008, 256 p.
HOCQUENGHEM Guy, *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, Paris, Agone, Contre-feux, 1986, réed. 2003, 203 p.
MARTIN-HUAN Jacqueline, *La longue marche des domestiques en France du XIX^e siècle à nos jours*, Paris, Opéra, 1997.

SPECTACLES EVOQUES

GONON Christian, *La seule certitude que j'ai, c'est d'être dans le doute*, mise en scène Marc Fayet et Alain Langlet, 2010.
DIDYM Michel, *Chronique d'une haine ordinaire*, avec Christine Murillo et Dominique Valadié, 2011

nous avons essayé de retrouver les articles dont faisait mention les bibliographies mais, là encore, celles-ci citent leurs sources de manière assez vague (ainsi Marie-Ange Guillaume ne cite que le titre du périodique). On comprend donc que cette entreprise a été chronophage, surtout lorsqu'il s'agissait de quotidiens, souvent disparus depuis, dont les archives ne sont pas numérisées et ne sont consultables qu'à Paris, ce qui explique l'absence ponctuelle de certaines données qu'une recherche postérieure devra préciser.

ARTICLES INTERNET CONCERNANT DES ÉVÉNEMENTS ÉVOQUÉS DANS LES *CHRONIQUES*

Sur l'affaire « Cons-Boutboul » : LEPLONGEON Marc,

<http://www.lepoint.fr/societe/cons-boutboul-une-affabulatrice-de-genie-10-11-2013-1754064_23.php>, article paru le 10/11/13, (consulté le 18 mai 2014)

Sur le premier Conseil des ministres : LESCURE Jean-Claude,

<<http://fresques.ina.fr/jalons/fiche-media/InaEdu00155/le-premier-conseil-des-ministres-de-cohabitation-en-mars-1986.html>> (consulté le 13 mars 2014)

Sur la catastrophe nucléaire de Tchernobyl : Jean-Pierre RAFFIN, « Catastrophe nucléaire de Tchernobyl », *Encyclopædia Universalis* [en ligne],

<<http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/catastrophe-nucleaire-de-tchernobyl/>> (consulté le 23 mai 2014)

Sur la « Marche des Beurs » : Rédaction INA, <<http://www.ina.fr/contenus-editoriaux/articles-editoriaux/la-marche-des-beurs/>>

article paru le 19/09/13 (consulté le 24 avril 2014)

PAGES INTERNET

Concernant les statuts et missions de Radio France : <<http://www.radiofrance.fr/l-entreprise/les-missions-de-radio-france>> (Consulté le 16 février 2014)

Concernant les mesures d'audience : <<http://www.mediametrie.fr/>> (16 avril 2014)

SOURCES AUDIOVISUELLES

DVD

DESPROGES Pierre, CATELIN Jacques, POUCHAIN Philippe, RIOU Yves, *Je ne suis pas n'importe qui*, Paris, Studiocanal, 2010, 143 min.

DESPROGES Pierre, FOURNIER Jean-Louis Fournier, *L'Indispensable Encyclopédie de Monsieur Cyclopède*, 2 DVDs, Paris, Studiocanal, 2010, 116 min.

DESPROGES Pierre, FOURNIER Jean-Louis, VALADIÉ Dominique, *Tout seul en scène*, 2 DVDs, Paris, Studiocanal, 2010, 184 min.

PHILIBERT Nicolas, *La Maison de la Radio*, Paris, Éditions Montparnasse, 2013, 103 min.

CD

DESPROGES Pierre, *Chroniques de la haine ordinaire*, vol.1,2,3,4, Tôt ou Tard, 2001

ÉMISSIONS TÉLÉVISUELLES :

(archives INA)

« Pierre Desproges à propos des *Chroniques de la haine ordinaire* », *Apostrophes*, A2, 08/05/1987, 00:06:55, (Producteur Antenne 2, présentateur Bernard Pivot)

« Pierre Desproges », *Boîte aux lettres*, FR3, 03/02/86, 01:02:00, (réalisation : Jean-Louis Fournier, Rachel Assouline, Journaliste : Jérôme Garcin)

« Pierre Desproges à propos de François Léotard », *Boîte aux lettres*, FR3, 01/12/1986, 00:05:43, (réalisation André Delacroix, Jean-Daniel Verhaeghe, journaliste : Jérôme Garcin, invité : François Léotard)

« Pierre Desproges présente son livre "Chronique de la haine ordinaire" », *C'est encore mieux l'après-midi*, A2, 28/04/1987, 00:03:38, (Producteur Antenne 2, présentateur Christophe Dechavanne)

« Dieudonné et la dictature du rire », *Complément d'enquête*, France 2, 5/12/2013, 01:29:59

« Renaud », *Effraction*, FR3, 21/01/1986, 00:51:21, (producteur : Philippe Bachmann, réalisation : Daniel Perverie, invités : Coluche, Pierre Desproges notamment)

« Plateau : Pierre Desproges », *L'assiette anglaise*, A2, 20/02/1988, 00:07:31, (journaliste : Bernard Rapp)

« Épanouissons notre libido à l'intérieur des liens du mariage », *La minute nécessaire de Monsieur Cyclopède*, FR3, 09/03/1983, 00:01:35 (réalisation : Jean-Louis Fournier)

« Les Inconnus de 19h45, émission du 9 octobre 1979 », *Les inconnus de 19h45*, 9/10/1979, 00 : 05 : 26 (présentation Patrick Sabatier)

« Pierre Desproges », *Les Paris de TF1*, TF1, 22/09/1981, 00:13:00, (producteur : TF1, présentateur : Pierre Bellemare)

« Pierre Desproges », *Les Paris de TF1*, TF1, 25/09/1981, 00:11:00, (producteur : TF1, présentateur : Pierre Bellemare)

« Pierre Desproges », *Les visiteurs du jour*, TF1, le 25/06/1982, 00:05:29

« La réponse de Desproges », *MIDI 2*, A2, 01/04/1983, 00:03:11, (journaliste : Thierry Calmettes, participant : Jean-Michel Di Falco)

« Pierre Desproges explique pourquoi il fait de la scène », *Midi 2*, A2, 16/01/1984, 00:05:27, (journaliste : Noël Mamère)

« Zorro : Pierre Desproges », *Taxi*, FR3, 12/09/1986, 00:02:12, (producteur : FR3, réalisateur : Guy Seligmann)

« Zorro : Pierre Desproges », *Taxi*, FR3, 24/10/1986, 00:02:31, (producteur : FR3, réalisateur : Guy Seligmann)

« La bave de crapaud : Pierre Desproges », *Taxi*, FR3, 21/11/1986, 00:02:00, (producteur : FR3, réalisateur : Guy Seligmann)

« Pierre Desproges », *Zénith*, Canal+, 18/05/85, 00:01:25, (réalisation : Pascal Duchêne-Canal +)

ÉMISSIONS RADIOPHONIQUES :

(archives INA)

« Émission spéciale Pierre Desproges », *Downtown*, France Inter, RF, 04/04/2013, 00:38:21, (producteurs : Philippe Collin, Xavier Mauduit, réalisation : Henri-Marc Mutel, invité : Jean-Louis Fournier)

« L'inrockuptible du 28 novembre 1995 », *L'inrockuptible*, France Inter, RF, 28/11/1995, 00:56:00, (producteur : Bernard Lenoir, réalisateur : Michèle Soulier)

« Livre : parution d'une biographie de Pierre Desproges », *Inter treize quatorze*, France Inter, RF, 15/12/1994, 00:12:15, (journaliste : Claire Servajean)

« Mégaphonie : Rire », *Mardis du théâtre*, France Culture, RF, 25/11/1986, 01:30:00, (producteur : Attoun, Lucien)

« Pierre Desproges, pour ses *Chroniques de la haine ordinaire* », *Inter lire*, [entretien avec Dominique Souchier et trois journalistes : Pierre Boncenne, Bernard Mazières et André Rollin], France Inter, RF, 21/06/1987, 00:28:10

Bibliographie

DICTIONNAIRE DE LANGUE FRANÇAISE UTILISÉ

Le Nouveau Petit Robert, Dictionnaire de la langue française, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1967, réed. 1993

HISTOIRE DU RIRE, DE L'HUMOUR, DE L'IRONIE et DE LA SATIRE

DELBOURG Patrice. *Les jongleurs de mots: de François Villon à Raymond Devos. Essais et entretiens*, Paris, Écriture, 2008, 600 p.

DUVIGNAUD Jean, *Le propre de l'homme: histoires du comique et de la dérision*, Paris, Hachette littérature, 1985, 252 p.

MINOIS Georges, *Histoire du rire et de la dérision*, Paris, Fayard, 2010, 637 p.

HISTOIRE DE LA RADIO ET DE SON FONCTIONNEMENT

Dictionnaire

PROT Robert, *Dictionnaire de la radio*, [s.l.], PUG, INA, 1997, 666 p.

JEANNENEY Jean-Noël (dir.), *L'Écho du siècle, Dictionnaire historique de la radio et de la télévision en France*, Paris, Hachette, Pluriel, 1999, réed. 2001, 815 p.

Ouvrages

Histoire de la radio, Ouvrez grand vos oreilles !, Catalogue de l'exposition du CNAM, Milan, Silvana Editoriale Spa, 2012, 144 p.

CAVELIER Patrice, MOREL-MAROGER Olivier, *La Radio*, PUF, « Que sais-je », 2008, 128 p.

DEPOUX Simone, REMONTÉ Jean-François, *Les Années radio 1945-1989*, Paris, Gallimard, L'Arpenteur, 1989, 160 p.

JEANNENEY Jean-Noël, *Une histoire des médias*, Paris, Seuil, Points, 1996, réed. 2001, 2011, 465 p.

LEFÉBURE Antoine, « Périphériques and C° », *Interférences*, n°1, décembre 1974, p. 12.

LEFEBVRE Thierry, *La Bataille des radios libres*, Bry-sur-Marne, INA Paris : Nouveau Monde Éditions, Médias-Histoire, 2008, réed. 2011, 421 p.

Robert PROT, *Précis d'histoire de la radio et de la télévision*, Paris, L'Harmattan, 2007, 468 p.

HISTOIRE CULTURELLE, POLITIQUE ET SOCIALE DES ANNÉES 1980

Dictionnaire

DELPORTE Christian, MOLLIER Jean-Yves, SIRINELLI François (dir.), *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Paris, PUF, Quadrige, 2010, 960 p.

Ouvrages

- BANTIGNY Ludivine, *La France à l'heure du monde: De 1981 à nos jours*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 2013, 451 p.
- BERSTEIN Serge, MILZA, Pierre, *Histoire du XX^e siècle. la fin du monde bipolaire, tome 3 : 1973 aux années 1990*, Paris, Hatier, Initial, 2010, 288 p.
- CADET André, CATHELAT Bernard, *Publicité et société*, Payot, 1976, rééd. 2001, 289 p.
- CUSSET François, *La décennie: Le grand cauchemar des années 1980*, Paris, La Découverte, 2006, 868 p.
- GRANDCOING Catherine, *Communication et médias : évolution et révolution*, Paris, Economica, Médias et publicité, 2007, 315 p.
- LIPOVETSKY Gilles, *L'Ère du vide*, Paris, Gallimard, Folio essais, 1989, 328 p.
- LUSSAULT Michel, *L'Homme spatial*, Paris, Seuil, La couleur des idées, 2007, 363 p.
- ROSANVALLON Pierre, *La Contre-démocratie*, Points, 2008, 344 p.

OUVRAGES THÉORIQUES

- JAKOBSON Roman, *Essai de linguistique générale*, Paris, Editions de Minuit, 1973, rééd. 2003, 260 p.
- JARDON Denise, *Du comique dans le texte littéraire*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, 1988, p. 304

BIOGRAPHIES DE PIERRE DESPROGES

- CHABROL Dominique, *Desproges*, Paris, J'ai lu, 1996, 250 p.
- GUILLAUME Marie-Ange, *Desproges, portrait*. Paris, Seuil, 2000, 215 p.

TÉMOIGNAGES, HOMMAGES

- ROLLIN François, *Desproges est vivant : Une anthologie et 34 saluts à l'artiste*, Paris, Seuil, « Points », 2009, 288 p.
- VILLERS Claude, *Le tribunal des flagrants délires*, Paris, Denoël, 2009, 160 p.

ÉTUDES

Approches littéraires de la prose desprogienne

- DUFAYS Jean-Louis, *Le rire de Pierre Desproges. Entre cynisme et lyrisme*, Paris, La Renaissance du Livre, 2000, 63 p.
- JALLAGEAS Philippe, *L'humour noir ou la révolte salutaire: sur Pierre Desproges et quelques autres*, Mémoire de maîtrise, études de lettres, Limoges, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 1997, 144 p.
- MERCIER-LECAS Florence, PAILLET Anne-Marie (dir.), « *Je suis un artiste dégagé* », *Pierre Desproges : L'humour, le style, l'humanisme*, Paris, Rue d'Ulm, 2014

Approche théâtrale de la prose desprogienne

- GALLET Stéphane, sous la direction de RYNGAERT Jean-Pierre, *Pierre Desproges: digresseur en scène(s) ou l'art de la digression pour rire*, Mémoire de master 2, études théâtrales, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 2010, 203 p.

SITOGRAPHIE

DICTIONNAIRE EN LIGNE

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales :

« Accent » :

<<http://www.cnrtl.fr/lexicographie/accent>> (consulté le 10 avril 2014)

« Chroniques » :

<<http://www.cnrtl.fr/definition/academie9/chronique>>

<<http://www.cnrtl.fr/definition/dmf/chronique>> (consulté le 15 novembre 2013)

« Humoriste » :

<<http://www.cnrtl.fr/definition/humoriste>> (consulté le 15 novembre 2013)

« Humaniste » :

<<http://www.cnrtl.fr/definition/humaniste>> (consulté le 18 janvier 2014)

« Mugir » :

<<http://www.cnrtl.fr/lexicographie/mugir>> (consulté le 17 mars 2014)

« Racisme » :

<<http://www.cnrtl.fr/definition/racisme>> (consulté le 13 décembre 2014)

« Ton » :

<<http://www.cnrtl.fr/lexicographie/ton>> (consulté le 10 avril 2014)

SITE OFFICIEL SUR PIERRE DESPROGES, (webmasters Hélène Desproges, puis Marie et Perrine Desproges)

<<http://www.desproges.fr/>> (Consulté le 14 novembre 2013)

À PROPOS DE L'APRÈS-MIDI D'ÉTUDE « Pierre Desproges, moments de réflexion autour d'un iconoclaste » AYANT EU LIEU À LA BnF (auquel nous avons assisté)

Compte rendu du *Monde* :

BLANCHARD Sandrine, « Même à la BnF, Pierre Desproges se moque toujours des cons », M Culture, <<http://www.lemonde.fr/>>, publié le 7 novembre 2013, <http://www.lemonde.fr/culture/article/2013/11/07/pierre-desproges-de-l-aurore-a-la-bnf_3509863_3246.html> (Consulté le 3 décembre 2013)

Présentation de cet après-midi d'étude sur le site de la BnF :

« Pierre Desproges. Moments de réflexion autour d'un iconoclaste », Auditoriums, <<http://www.bnf.fr/>>, publiée le 12 juillet 2013, <http://www.bnf.fr/fr/evenements_et_culture/auditoriums/f.hommage_desproges.html?sance=1223911449582> (Consulté le 3 décembre 2013)

Vidéo de l'événement :

« Pierre Desproges. Moments de réflexion autour d'un iconoclaste », Conférences en ligne, <<http://www.bnf.fr/>>, publiée le 7 janvier 2014,

http://www.bnf.fr/fr/evenements_et_culture/anx_conferences_2013/a.c_131106_desproges.html (Consultée le 10 janvier 2014)

AUTRE ÉVÉNEMENT UNIVERSITAIRE AYANT PIERRE DESPROGES POUR OBJET

Journée d'étude à l'ENS-ULM :

« La journée nécessaire de monsieur Pierre. Aspects de l'humour desprogien », Agenda, <http://www.fabula.org/>, publiée le 12 juin 2012, http://www.fabula.org/actualites/la-journee-necessaire-de-monsieur-pierre-aspects-de-l-humour-desprogien_56568.php (Consulté le 2 novembre 2013)

ARTICLES CONCERNANT DESPROGES

MERCIER Arnaud, « Desproges disait des choses terribles », interviewé par Sandrine Blanchard, http://www.lemonde.fr/culture/article/2014/01/23/desproges-disait-des-choses-terribles_4353487_3246.html Site Le Monde.fr, rubrique culture "édition abonnés", article paru le 23/01/14, (Consultée le 11/02/14)

Table des annexes

ANNEXE N°1, L'ÉDITION DES <i>CHRONIQUES DE LA HAINE ORDINAIRE</i>	154
ANNEXE N°2, TEXTES DES ONZE <i>CHRONIQUES</i> NON PUBLIÉES À CE JOUR	157
ANNEXE N°3, CALENDRIER DE L'ÉMISSION	175
ANNEXE N°4, RÉSUMÉ DE CHAQUE <i>CHRONIQUE</i>	178
ANNEXE N°5, BIOGRAPHIE DE PIERRE DESPROGES, ANNOTÉE DE SES PROPRES COMMENTAIRES	204
ANNEXE N°6, INTERVIEW DE PIERRE DESPROGES À PROPOS DES RESTOS DU CŒUR	205
ANNEXE N°7, ALLUSIONS AU CANCER DANS LES <i>CHRONIQUES</i>	209
ANNEXE N°8, ALLUSIONS À DIEU ET À LA RELIGION DANS LES <i>CHRONIQUES</i>	210
ANNEXE N°9, CONJURER LA PEUR : LES « BLAGUES SIDA »	212
ANNEXE N°10, L'IMPREGNATION DE LA LANGUE PAR L'HISTOIRE : OBJETS ET VOCABULAIRE CARACTERISTIQUES DES ANNÉES 1980	213
ANNEXE N°11, BILLET D'HUMEUR « LA BAVE DU CRAPAUD »	217
ANNEXE N°12, DESPROGES PARLANT DE SA FAMILLE	218
ANNEXE N°13, LIEUX PARISIENS ABORDÉS	221
ANNEXE N°14, FLORILEGE DES PHRASES PARTICULIÈREMENT OSÉES DITES PAR DESPROGES AU COURS DE L'ÉMISSION	222
ANNEXE N°15, VARIATIONS DES FORMULES RITUELLES EMPLOYÉES	224
ANNEXE N°16, LE RITUEL DES <i>CHRONIQUES</i> ET LA TRAGÉDIE ANTIQUE	242
ANNEXE N°17, LES VISÉES DE L'ÉMISSION SELON LES DIRES DE DESPROGES AU FIL DES <i>CHRONIQUES</i>	245
ANNEXE N°18, REPRISE D'UNE <i>CHRONIQUE</i> , « LA DÉMOCRATIE », PAR DESPROGES AFIN DE RÉALISER UN BILLET D'HUMEUR POUR L'ÉMISSION <i>TAXI</i>	253
ANNEXE N°19, LES <i>CHRONIQUES</i> , UNE PRÉPARATION AU GREVIN	255
ANNEXE N°20, LE DIRECT, UN RAPPORT LUDIQUÉ AVEC LE PUBLIC	261
ANNEXE N°21, LE DIRECT, LA DESCRIPTION D'UN MICROCOSME	265

ANNEXE N°22, ACCENTS ET TONS ADOPTÉS PAR DESPROGES AU FIL DE SES <i>CHRONIQUES</i>.....	268
ANNEXE N°23, LA RÉPONSE DE DESPROGES AU CARDINAL LUSTIGER LORS DE LA POLÉMIQUE SUR L'ACTE DE RIRE DU SACRÉ	272
ANNEXE N°24, DES ZONES D'OMBRES PERSISTANTES.....	274

**ANNEXE N°1, L'ÉDITION DES *CHRONIQUES DE LA
HAINE ORDINAIRE***

Chroniques de la haine ordinaire, volume 1 (41 chroniques), parues en 1987, du vivant de l'auteur.

Chroniques de la haine ordinaire, volume 2 (48 chroniques), parution posthume.

Chroniques de la haine ordinaire non publiées à ce jour, d'où leur absence de titre (11 chroniques). Nous en donnons une retranscription *infra*.

Chronique de la haine ordinaire non numérisée par l'INA à ce jour, d'où son absence de titre. Celle-ci étant restée sous la forme d'une bande magnétique, à Paris, le contenu demeure inconnu.

ATTENTION : il est à noter que la chronique intitulée « Non-compris » est parue dans le premier volume et dans le second, avec de légères variations. Cependant, si la seconde publication se rapproche d'avantage du texte, elle diverge tout de même parfois d'avec les paroles que Desproges prononce à l'oral. Ainsi, dans la mesure où il s'agit d'une seule chronique dans deux éditions successives, nous avons gardé sa première édition et porté des corrections sur le texte de celle-ci en estimant que ce fut ce texte-là que Desproges accepta de faire paraître et que les lecteurs purent découvrir du vivant de l'auteur. Nous la comptabilisons donc une seule fois dans les Chroniques de la haine ordinaire, volume 1.

1. Bonne année mon cul : 3 février 1986
2. Les restaurants du foie : 4 février 1986
3. La pluritélévisionite : 5 février 1986
4. Petit Poucet : 6 février 1986
5. La drogue, c'est de la merde : 7 février 1986
6. La rumeur : 10 février 1986
7. Monégascons : 11 février 1986
8. Dieu n'est pas bien : 12 février 1986
9. Chronique de la haine ordinaire du 13 février 1986 [Le Luron]
10. Humilié : 14 février 1986
11. Pub : 17 février 1986
12. Lady PLM : 18 février 1986
13. Criticon : 19 février 1986
14. Les trois draps du prince d'Orient : 20 février 1986
15. Chronique du 21 février : matériel non trouvé en magasin
16. Joëlle : 24 février 1986
17. Chronique de la haine ordinaire du 25 février 1986 [Les élections législatives du 16 mars]
18. Gros mots : 26 février 1986
19. Chronique de la haine ordinaire du 27 février 1986 [Les Français et la littérature]
20. Paolo : 28 février 1986
21. La démocratie : 3 mars 1986
22. La Cour : le 4 mars 1986
23. Le règne animal : 5 mars 1986
24. Au voleur : 6 mars 1986
25. Bestiaire : 7 mars 1986
26. L'humanité : 10 mars 1986
27. La gloire : 11 mars 1986
28. Les cèdres : 12 mars 1986

29. Laura : 13 mars 1986
30. Le fil rouge : 14 mars 1986
31. Les canards : 17 mars 1986
32. Catherine et le boucher : 18 mars 1986
33. Pangolin : 19 mars 1986
34. Misères : 21 mars 1986
35. Les compassés : 24 mars 1986
36. Résurrection : 25 mars 1986
37. La baignoire aux oiseaux : 26 mars 1986
38. Faux jeton : 27 mars 1986
39. Psy : 28 mars 1986
40. L'intelligibilité de l'Histoire : 31 mars 1986
41. Cancer : 1^{er} avril 1986
42. Les gens n'ont pas d'humour : 2 avril 1986
43. Petites notes : 3 avril 1986
44. Les rigueur de l'hiver : 4 avril 1986
45. De cheval : 7 avril 1986
46. La Saint-Coco : 8 avril 1986
47. Non aux jeunes : 9 avril 1986
48. L'aquaphile : 10 avril 1986
49. Libido : 11 avril 1986
50. Perverse Mamie : 14 avril 1986
51. La gomme : 15 avril 1986
52. Incommunicabilité : 16 avril 1986
53. Darius et Pompon : 17 avril 1986
54. Chronique de la haine ordinaire du 18 avril 1986 [sur Rachid l'épicier]
55. De la revue : 21 avril 1986
56. Queue de poisson : 22 avril 1986
57. Le coq et la poule : 23 avril 1986
58. Les non-handicapés : 24 avril 1986
59. Les sept erreurs : 25 avril 1986
60. Encore de la revue : 28 avril 1986
61. Toujours de la revue : 29 avril 1986
62. Le printemps : 30 avril 1986
63. Petit rigolo : 2 avril 1986
64. Le pont : 5 mai 1986
65. Maso : 6 avril 1986
66. Chroniques de la haine ordinaire du 7 mai 1986 [histoire de la dame-pipi]
67. Mitchum : 8 mai 1986
68. Chroniques de la haine ordinaire du 9 mai 1986 [Cannes]
69. Les trous fumants : 12 mai 1986
70. Bâfrons : 13 mai 1986
71. Tout miel : 14 mai 1986
72. Ku Klux Klan : 15 mai 1986
73. Sur la grève : 16 mai 1986
74. Ça déménagement : 19 mai 1986
75. Les chroniques de la haine ordinaire : 20 mai 1986 [à propos de Balenciaga et de la cuisine]
76. La belle histoire du crapaud-boudin : 21 mai 1986
77. Le duc : 22 mai 1986
78. Présentations : 23 mai 1986

79. Jours de fête : 26 mai 1986
80. Le lion : 27 mai 1986
81. Lettre ouverte aux cuistres : 28 mai 1986
82. Re-Cannes : 29 mai 1986
83. Doris : 2 juin 1986
84. Le bac : 3 juin 1986
85. Coco-Bello : 4 juin 1986
86. Figeac : 5 juin 1985
87. Aurore : 6 juin 1986
88. Sur le collier du chien : 9 juin 1986
89. Plaidoyer pour un berger : 10 juin 1986
90. Coquilles : 11 juin 1986
91. Non compris : 12 juin 1986
92. Chronique de la haine ordinaire du 13 juin 1986 [à propos des cadeaux de la fête des mères]
93. À mort le foot : 16 juin 1986
94. Lettres ouvertes en vrac : 17 juin 1986
95. Rupture : 18 juin 1986
96. C'est l'été : 19 juin 1986
97. Les aventures du mois de juin : 23 juin 1986
98. Les aventures du mois de juin (suite) : 24 juin 1986
99. Chronique de la haine ordinaire : 25 juin 1986 [pseudo suite de la suite]
100. Les hommes en blanc : 20 juin 1986
101. La Marseillaise : 27 juin 1986

ANNEXE N°2, TEXTES DES ONZE CHRONIQUES NON PUBLIÉES À CE JOUR

ATTENTION : ces textes ont été retranscrits selon l'écoute qu'il en a été faite d'après les archives de l'INA. Nous ne pouvons donc garantir l'exactitude de la ponctuation et des changements de paragraphes. En outre, précisons qu'il s'agit des propos que dit Desproges à l'antenne, ceux-ci pouvant diverger du texte initialement prévu dans chacun des cas. Il serait donc intéressant d'avoir accès à ces textes (demeurant dans les archives privées de Pierre Desproges) pour une recherche future afin d'examiner les divergences si tel est le cas.

Nous nous sommes aussi efforcés de retranscrire les réactions de Desproges et du public, les interactions entre ces deux entités qu'il a pu y avoir afin de restituer au plus près l'atmosphère des enregistrements. Nous le faisons entre crochets. Nous estimons, de plus, que les réactions du public, surtout exprimées sous la forme du rire, sont révélatrices, à un certain niveau, de la réception des textes et des idées de Desproges, ainsi que des mentalités et de l'imaginaire des années 1980.

Enfin, indiquons que les répétitions parcourant les textes sont celles de Desproges, s'arrêtant souvent pour laisser rire le public et reprenant au début de la dernière proposition qu'il énonçait.

Pour les chroniques dont la notice INA mentionnait uniquement la date, nous avons ajouté entre crochets le sujet dont il était question, dans un but d'efficacité et d'une meilleure compréhension.

La pluritélévisionite

5 février 1986

Les Chroniques de la haine ordinaire ! [applaudissements]

Cinquième, sixième, bientôt septième chaîne - rassurez-vous y'en n'aura pas huit, y'a pas assez de frères Seydou [rires puis applaudissements du public]. En tout cas, la pluritélévisionite est inéluctable. Alors calmos, et comme disait Attila à Sainte Geneviève : « Prenons un peu de recul, sinon comment veux-tu ? » [rires, quelques applaudissements] Passé le premier moment de sainte fureur et la première réaction salubre de rejet, posons-nous paisiblement la question. Cette cinquième chaîne, qui nous pend à l'antenne, sera-t-elle vraiment ce dépotoir à idées basses que nous redoutons tant ? Où des brutes italo-wisigothes assoiffées de l'ire vont venir jusque dans nos bras pour charcuter nos bobines et charcuter nos pellicules sous un torrent de réclames cinéphobiques ? [rires]

Sans vouloir me faire le chantre des lessiviers, et encore moins l'apologue des marchands de soupes – j'ai jamais pu finir la mienne – [rires] il m'apparaît à la réflexion que ce projet de cinquième chaîne ne manque pas d'un certain charme. D'abord ça va faire chier les cinéphiles [rires]. Et quiconque est susceptible de faire du mal à un cinéophile ne saurait être tout à fait mauvais, dirait leur idole, le méchant monsieur Phils. Qui sont-ils, les cinéphiles ? Sinon ces poussiéreux ectoplasmes de la culture dans le noir qui glissent gonflés de suffisance au-dessus du populaire, sur le nuage opaque de leur ésotérisme ? Leur cerveau presbyte, recroquevillé dans la naphthaline ne les autorise à comprendre que par le petit bout de leur entendement réactionnaire. Ça ne s'esbaudit que sur l'abscons, ça ne réalise qu'à retardement, quand De Funès est mort, qu'il avait le génie de Jerry Lewis. Ça fait semblant de causer anglais. D'après mon beau-frère qui fait dans les tubes à l'Institut Pasteur, c'est pourvu de quéquettes trop petites pour attraper le sida sans atèle. [rires et applaudissements du public étonné par l'audace provocante de Desproges]

On va nous entrecouper les films de spots publicitaires, et alors ? [rires] Comme dirait Le Pen, « soyons clair » [rires du public étonné par l'audace provocante de Desproges], il y a deux sortes de films : les bons, et les mauvais, d'accord ? Le problème avec les bons, les bons films à la télévision, c'est qu'on est visé dans son fauteuil, sans aucune possibilité d'échappatoire, de craindre d'en manquer la moindre image. Désormais, grâce à la pub, on va pouvoir se lever pour un pipi salubre, pour aller chercher les pistaches dans la cuisine ou pour finir le chat à la hache. [rires]

Quant aux mauvais films, plus on les charcute, plus on fait œuvre utile, non ? Quel fourbe, quel sournois, quel demeuré, quel cinéophile oserait soutenir le contraire ? [Desproges adopte un ton innocent en se rapprochant de la fin de sa phrase]

Il faut également savoir que la cinquième chaîne, en dépoussiérant les train-trains va faire souffrir les trois premières. Pour l'heure, des hordes avachies de fossiles comateux collaborent à la prospérité de la ringardise syndico-administrative. Dans trois chaînes d'État, dans la torpeur immuable de leur incompétence rond-de-cuir, ces cachalots

échoués barbotent, replets de médiocrité, dans la boue tiède de leur inefficacité. La seule pensée de voir passer une idée neuve les plonge sous leur bureau [rires]. Certes le pétomane et Chantal Goya ne s'en plaignent guère [rires]... Mais d'autres, et j'en connais qui crèvent de faim dans leur soupente avec leur chien maigre et leur talent censuré ne manqueront pas de se réjouir saintement de la mise à la retraite anticipée pour pantins mous. [Desproges insiste sur « mou » avec la voix de la personne stupide et balourde].

Heu, au fait, j'ai croisé l'autre soir dans un restaurant le fameux Italien maudit et il allait le front haut, cerné de pépiantes groupies qui chassaient l'autographe. Je dois dire que je les ai trouvé plutôt sympa, Berlusconi et ses berlusconnasses [rires de Desproges et du public, applaudissement de ce dernier].

Quant au mois de mars, je le dis sans aucun arrière-pensées pol [D rit en parlant], ça m'étonnerait qu'y passe l'hiver.

Petit Poucet

6 février 1986

Les Chroniques de la haine ordinaire ! [applaudissements]

Il était une fois le Petit Poucet qui avait quarante-six ans. [rires] Après qu'il eut sommairement exécuté le méchant ogre, malgré les vives protestations du MRAP, de la LICRA et de l'association [rires du public étonné par l'audace provocante de Desproges], et de l'association des femmes battues et qui en redemandent [rires du public étonné par l'audace provocante de Desproges], le Petit Poucet s'était enrichi en touchant six fois le tiercé dans l'ordre lors d'un tournoi équestre truqué dans la forêt de Chambord. [rires]

Hallebardiers dans la garde royale, deux des frères du Petit Poucet (le Petit Poucet avait sept frères, vous savez que c'est un chiffre porte-malheur, vous avez vu dans les navettes comment ça se passe [rires]) [nous avons ici l'impression d'un ajout de D qui dit cette parenthèse très rapidement]. Bon, je reprends. Hallebardiers dans la garde royale, deux des frères du Petit Poucet étaient morts d'un anachronisme à Marignan en 1516. [rires francs, pas gênés, différents des autres] Le cadet, Jean-Edern Poucet [rires francs] avait succombé à une crise aiguë de pétomanie bucopharygée lors du fameux siège d'Apostrophe [rires francs]. L'aîné, Bernard-Henri Poucet, [rires francs] avait explosé en voulant penser plus haut que son cul [rires un peu gênés].

Le Petit Poucet et ses deux frères sexagénaires survivants, avaient alors émigré aux Amériques où, à force de travail, de persévérance, d'escroqueries [rires] et chantages diverses, ils avaient réussi à racheter à la société Johnson and Johnson and Johnson [rires] de Johnson City leur chaîne de restaurants du genou pour handicapés moteurs [rires].

Hélas, les deux frères du Petit Poucet étaient restés espiègles et désobéissants. Un jour, malgré les conseils de leur petit frère qui leur recommandait d'être bien sages, et de ne pas sortir à la nuit tombée, ils sortirent à la nuit tombée. Et alors, dans une taverne mal éclairée, ils attrapèrent le sida [rires du public qui semble se sentir un peu coupable de rire] en s'asseyant sur un chef de cabinet mal propre. [rires du public qui semble se sentir un peu coupable de rire, applaudissements] Et ils moururent dans d'atroces souffrances et c'est bien fait [rires du public qui semble se sentir un peu coupable de rire].

Et alors le Petit Poucet se retrouva seul à la tête de la Poucette and Poucette and Poucette [rires], à Johnson City. "Me voici fort marri" dit-il dans sa femme [rires un peu gênés] "me voici fort femme" dit-elle [D ne peut s'empêcher de rire en le disant, sous entendant "dans son mari", rires gênés], "quel désarroi me broie" dit Poucet, "que vais-je devenir ? Je suis seul, mes six frères sont morts, et l'indice Dow Jones est en retrait de deux point par rapport au précédent exercice !" [rires] "Il ne me reste plus qu'à rentrer chez nous, dans l'humble mesure forestière où mes parents, des humbles bûcherons, ne manqueront pas de s'esbaudir à mon humble retour." [rires]

Ce qui fut dit fut fait. Le Petit Poucet revendit ses actions et sa femme à un riche armateur levantin, et s'en fut sur un trois mâts aux hissez haut, hardis les gars, c'est la mer qui prend l'homme ! [rires]

Quelle ne fut pas la surprise des vieux parents à la revoyure de leur enfant prodigue certes, mais pas trop, car un sou c'est un sou [rires]. Hélas, le temps, dans son impitoyable marche du même nom n'avait pas été tendre avec les pauvres bûcherons qui allaient tous les deux vers quatre-vingt ans sans plus jamais quitter les fauteuils d'infirmes où la cruelle hémiplegie des sous-bois les clouait.

"Mon cher, cher enfant, la joie de ton retour me redonne le goût de vivre !" dit la mère en mourant d'une rupture d'anévrisme. [rires un peu gênés]

"C'est un grand malheur qui nous arrive" dit le père, "changeons-nous les idées, mon fils ! Que ne me pousses-tu dans mon humble fauteuil d'handicapé moteur jusque dans la forêt où je ne fus point depuis des lustres eut égard à mon invalidité à 100% ". Ce qui refut reudit refut refait. L'un poussant l'autre, le Petit Poucet et son papa s'enfurent au plus profond de la forêt. Après avoir disposé le fauteuil d'infirmes à 100% à l'ombre d'un grand chêne, le Petit Poucet dit : "ici mon papa, nous pourrons glander." [rires]

- Je veux, mon neveu ! [rires] dit le vieillard qui était [les rires continuent], qui était décidément pas doué pour la tête et les jambes. [rires, applaudissements]

- T'en souvient-il mon bon papa du temps joli où ma mère et toi essayaient de nous perdre dans cette forêt, mes frères et moi ? [rires]

- Oui-da ! dit le père qui traduisait tout en russe en prévision de la troisième [rires]. C'était le bon temps mon garçon !

- Mais toi, mon bon papa, tu n'aurais pas besoin de semer des Petits cailloux pour retrouver notre humble mesure, tu connais le chemin !

Oui, à vol dit le père, parce qu'on ne sait jamais. [rires] Hélas, mon garçon, je ne saurais mouvoir tout seul ce fauteuil !

C'estoy dommage..." dit le Petit Poucet [rires du public qui devine la suite], "C'estoy pas de bol !" [rires accrus] car là, tu vois, y falloit que je te quittoy, démerdatoy ! [rires] C'est chacun son tour !

Lors, laissant le pauvre homme glandouiller sous son chêne, il rentra tout seul à la maison. Chemin faisant, il rencontra l'humble biche, mais sans les abois. Il l'épousa. Ils vécurent heureux. Ils n'eurent aucun enfant, et voilà ! [applaudissements nourris]

Quant au mois de mars, je le dis sans abs... vraiment sans aucune arrière-pensée politique [rires], ça m'étonnerait qu'y passe l'hiver ! [applaudissements]

Chronique de la haine ordinaire [sur Le Luron]

13 février 1986

Alors voilà, c'est une émission de radio, ça s'appelle *Les Chroniques de la haine ordinaire* et c'est très méchant. [Desproges pouffe]

Oubliant toute réserve, y compris sa réserve d'humour qui devrait normalement le mettre à l'abri des besoins de son impresario, voilà-t'il pas que le plus petit de nos imitateurs, qui est aussi le plus grand, se commet soudain à exiger frénétiquement de figurer dans une émission de télévision où l'on a nullement et visiblement pas envie de l'inviter. Je rappelle les faits à l'intention des moins futiles de mes auditeurs que les potins indifférent et que le ragot lasse : le plus époustouflant, le plus époustouflant bien qu'il soit... pardon... le plus... [le public rit du fait qu'il s'embrouille], je ne sais pas où je vais chercher des affaires pareilles [Desproges ajoute rapidement ceci à l'oral, pour se justifier tandis que le public rit encore]. Le plus époustouflant doué des Luron s'est récemment pris de bec chez Lipp avec la journaliste Anne Sinclair qui fait rien qu'à pas vouloir le recevoir dans son magazine *7 sur 7* [rires].

Cette attitude de quémendeur, forte étrange venant d'un garçon à juste titre orgueilleux de son image public, m'amène à trois réflexions que j'appellerai respectivement la première, la deuxième et la troisième, eut égard à un certain respect de la hiérarchie qui me vient d'un grand oncle agricole qui mettait toujours la charrue après les bœufs dans le soucis bien compréhensible d'aller de l'avant à travers les champs vert tendre où le mulot mutin déculotte hop-là la mulote au guet [rires et applaudissements]. Première réflexion : quand j'étais petit, j'avais une vieille tante avec des poils aux pattes et de la moustache façon gratte-cul sous le groin violet qui lui tenait lieu de nez. Une espèce de Folcoche de soupente qui sentait moins le chat que le pipi du sien [rires] et qui ne m'aimait pas, seigneur comment peut-on ? Je suis si charmant ! Aussi me débattais-je âprement chaque fois que ma mère me traînait vers la Seine-Saint-Clou pour y aller tirer les rois, chez cette gorgone plate, dont j'abhorrais les pifs à nez les jour de l'épiphané [rires], phie, phané [rires]... J'ai honte... [Desproges semble rajouter ceci à l'oral, pour se dédouaner] Loin de moi l'idée de comparer cette parente inopportune à la très belle et très troublante Anne Sinclair aux adorables pieds de laquelle je dépose ici conjointement mon plus beau camélia et l'inaltérable désespoir où me recroqueville la pensée qu'elle ne sera jamais mienne qu'au creux des nuits fantasmatiques d'orgies parallèles où mon émoi s'é gare... [rires] Mais enfin, Dieu m'emporte, mais pas tout de suite, j'ai pas fini mon quatre heure [rires], n'est-il pas étrange qu'un garçon infiniment célèbre et célébré en son pays fasse soudain des petits pied et des petites mains pour être invité à tout prix chez quelqu'un qu'il n'aime pas [rires], qui ne l'aime pas non plus [rires] et qui n'a manifestement aucune envie de le voir ?

Deuxième réflexion : quel texte de loi inique [un temps] enfin, il fait ce qu'il veut... [rires] Quel texte de loi inique obligerait soudain l'animateur d'une émission à recevoir un clown plutôt qu'un autre ? Ne croulons-nous point sous suffisamment de règlements poussiéreux et briseurs d'élan pour qu'on ne vienne y ajouter de surcroît un cahier des charges des gugusses, un contrat d'alternance des pitres, une flexibilité de l'emploi chez les rigolos, un comique troupier de gauche le lundi, un pétomane de droite le mardi [rires],

le tout au nom de quelle objectivité, je vous le demande ! Si c'est la juste répartition des charges qui fait l'objectivité des choses, je ne donne pas cher de celle de mes couilles ! [un temps puis rires et applaudissements] Si jamais y'a des gens de plus de dix ans à l'écoute, je leur signale que « couilles », ça veut dire « testicules ».

Troisième réflexion : je le dis en toute modestie, je suis pas n'importe qui. Mon attaché de presse vous le confirmera. Aussi je comprends mal le mépris qu'affiche à mon endroit messieurs Gillot-Pétre, Dan et Vincenti, tous responsables de l'animation des bulletins météorologiques télévisés. Vous n'allez pas le croire : aucun de ces animateurs ne m'a jamais invité à son émission [rires] alors que je suis absolument passionnant en tant que cumulonimbusologue, dans l'art de commenter à deux les aventures de l'anticyclone des Açores et que je suis le meilleur pour parler des zones de basses pression qui délimiteront sur nos régions un temps variable après dissipation des brumes matinales ? [rires] Et que je suis absolument irrésistible quand j'annonce les températures relevées sous abris ce matin à quatre heures au nord d'une ligne Bordeaux-Strasbourg ? [rires] Et que si jamais je rencontre madame Brigitte Simonnetta dans un Restaurant du Cœur, j'y fous le nez dans son Canigou parce qu'un tel mépris pour un continental venant d'une non autonomiste récupérée, ça confine au racisme, [un temps] ou alors dites tout de suite que je suis parano ! [rires et applaudissements]

Quant au mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée politique, ça m'étonnerait qu'il passe l'hiver, voyez-vous ! [applaudissements]

Chronique de la haine ordinaire [sur les élections législatives du 16 mars 1986]

25 février 1986

C'est une émission de radiophonie que j'enregistre tout seul dans le noir, ça s'appelle *Les Chroniques de la haine ordinaire*.

Pitié, pitié, pitié ! Assez ! Qu'on en finisse ! Traversant l'autre soir Paris en taxi, j'ai compté quatre-vingt-douze affiches électorales entre le pont de l'Alma et les Buttes-Chaumont. Ah, toutes ces tronches joviales pétantes de vie, radieuses à l'idée de faire chanter nos lendemains en chemise... Toute cette mâle assurance sur ces faciès quarantenaires pas encore ravagés par les premières métastases... Et ce chauffeur ventru qui puait le chien chaud et le tabac froid et qui faisait meugler sa radio de bord d'où s'échappait la cacophonie grinçante d'un débat rabâché entre un progressiste régressant et un avant-gardiste arriéré... Et ce journal qui me tombait des mains tant le poids des sondages m'assommait la raison... Au secours !

Débarqué en mon logis, je me suis cru à l'abri parmi mes animaux domestiques et mes enfants sauvages. Je me suis posé dans le fauteuil Louis XV qui avait épousé respectivement mes formes et Marie Leczinska. Bien décidé à vider mon cerveau las de cette intolérable inflation de réclames bidons pour la gestion de mon avenir qui de demandait rien. Sur les conseils de *Télé 7 jours*, qui est de très loin le meilleur journal de télévision pour la qualité des photos de Rika Zarai [rires très lointains], je me proposais de jouer pleinement d'un reportage de FR3 Paris Île-de-France sur le reclassement des grilles d'égout périmées dans les industries de sous-traitance métallurgique de la Seine-Saint-Denis. Mais que m'apparusse ? Dieu me strangule, si possible avec un bas Dim, c'est bien plus joli [idem], que m'apparusse ? Le petit Broumède avec sa tête mutine

d'énarque farfadet frisouillet ! Il semblait danser une bourrée molle entre deux planches avec ses petits bras qui battaient l'air gentiment. Et qu'est-ce qu'il me disait cet aimable Pierre-Louis ? Il me disait : « Le 16 mars, nous allons voter. Je ne pourrais pas le croire ! [rires] En plus, le bougre, non content de précipiter mon agonie strutinophobique en prenant le relais du matraquage, m'expliquait comment j'allais devoir m'y prendre pour choisir entre la peste et le choléra. Et cela, sur le ton benoît et calinou qu'on réserve d'habitude à ceux des handicapés mentaux qui ont gardé le plus de séquelles après leur trépanation ratée par le docteur Jekyll ivre mort. C'est ainsi que j'ai appris ce soir-là qu'on ne devait pas mettre l'urne dans le bulletin, mais le bulletin [Desproges rit] dans l'urne [rires lointains]. Et aussi qu'une élection législative était destinée à donner des députés à la France et non pas du fumier à des veaux [rires au loin]. Et que dans une élection à un tour, il n'y avait, tenez-vous bien, qu'un seul tour. Du geste haineux et vengeur de Rocky IV abattant Rambo XVIII, j'appuyais sur la touche 2 de ma télécommande. Et que me réapparusse, du verbe réapparaître, que suit un trait d'union précédent le démonstratif « ce » ? Le même. Le même Broumède, la même danse, la même chanson. Dix minutes plus tard, idem sur la trois. Et voici un mois que ça dure ! Et je dis « Basta » car je suis bilingue ! [idem] Assez les mecs, ça suffit, je vais tuer quelqu'un ! Et je crie en cœur avec mes amis du journal *L'Événement* dans lequel j'ai investi deux briques et qui est très très bien écrit [rires], « Au secours ! La gauche et la droite reviennent ! » Laurent, gentil Laurent, j'espère au moins qu'il t'ont couvert d'or les incitateurs à scruter dans l'isoir, parce qu'après cet abus qu'ils ont fait, dans le galvaudage de ton image, tu ne pourras plus jamais, en tout cas pas avant longtemps, la montrer dans une émission sérieuse, sans faire penser immédiatement à Tintin relayant Chantal Goya dans la chorégraphie de Bécassine. Tu mérites mieux que ça Laurent.

À ceux qui en douterait, je suggère d'écouter ce ratonneur pacifique élucubrer bruyamment tous les jours sur cette chaîne de radio qui n'est pas seulement celle de la haine, mais aussi celle de l'amour mes frères en vérité, je vous le dis : dimanche, c'est d'abord le jour du seigneur. Le dimanche 16 mars, faites comme moi : votez Jésus ! [rires] Le lendemain mes frères nous nous sentirons meilleurs ! Et que ferons-nous ? Avant même d'arracher ces affiches grotesques qui défigurent nos cités ? Et de les remplacer par d'autres affiches pour d'autres produits à consommer avant avril 1988 ? Et bien c'est pas difficile. Dès le saut du lit, le 17 mars, faites comme moi : pissiez. Le 17 mars, nous allons pisser. Nous allons pisser pour éliminer nos toxines. Nous allons également pisser pour éliminer des sels minéraux [rires]. Pour éliminer nos toxines, nous allons pisser dans les urinoirs de couleur bleue [idem] et pour éliminer nos sels minéraux, nous allons pisser dans les urinoirs de couleur rouge [idem]. Attention, attention : il s'agit d'une élimination à un seul tour [rires], le même jour nous pisserons pour l'élimination de nos vessies et pour l'élimination de nos lanternes. Le 17 mars, faites comme moi : pissiez !

[jingle]

Quant au reste du mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée politique, ça m'étonnerait qu'il passe l'hiver !

[À noter : Desproges adopte un ton très candide, mais malicieux, pour énoncer ses exhortations]

Chronique de la haine ordinaire [Les Français et la littérature]

27 février 1986

Voici une émission de radiophonie qu'ils n'ont pas sur RTL, ça s'appelle *Les Chroniques de la haine ordinaire*.

C'est rassurant. En matière de littérature, les Français sont beaucoup plus cultivés que la moyenne des chimpanzés éthyliques de l'Institut Pasteur. Notamment, il est encourageant de découvrir, comme je l'ai fait moi-même, au hasard de conversations dans les milieux du show-business où j'ai la chance de d'avoir mes entrées sans jamais avoir couché dessous, que la plupart de nos contemporains soupçonnent Molière de n'être pas une marque de cuisinière à gaz, et qu'ils sont prêts à parier que ça n'est pas Arthur Martin qui a écrit *Britannicus*. La publication des résultats d'un récent sondage de la SOFRES sur les connaissances littéraires des Français vient à point nommé confirmer mon propos. On y apprend avec plaisir que 4 % seulement d'entre nous croient que la *Pléiade* est une danse du Moyen Âge. 8 % que Serge Gainsbourg est l'auteur de *J'irais cracher sur vos tombes*. C'est authentique, hein, ces chiffres ! Et 3 % que Marguerite Duras est un homme. Ça, c'est sans doute parce qu'il porte parfois une robe.

Malheureusement, on peut douter du sérieux de ce sondage dans la mesure où ses rédacteurs eux-mêmes font preuve d'une consternante inculture littéraire dans la rédaction même de leur étude. Monsieur SOFRES, vous vous payez le culot de faire une faute d'orthographe impardonnable dans le nom de Régine Deforges, et non pas Desforges [Desproges fait sonner le « s »]. Régine Deforges, un auteur dont le patronyme figure présentement sur un tel nombre d'ouvrages que je n'étonne qu'aucun ne soit tombé sous vos yeux avides de chiffres et goulus de belles lettres ! Comment avez-vous pu, Monsieur SOFRES, vous oublier au point de laisser choir un « s » incongru au cœur du nom joli de cette femme exquise dont je partage avec retenue certes, mais d'assez près l'intimité pour affirmer qu'elle est suffisamment belle pour pouvoir se passer de cette double sinuosité dont vous l'affubler abusivement. Mais bon, rassurez-vous, monsieur SOFRES, on peut très bien vivre sans la moindre espèce de culture. Continuez comme ça. D'ailleurs en ce sens, les exemples fourmillent autour de nous, prenez un garçon comme Georges Marchais, par exemple, voilà un homme qui aura fait une carrière politique tout à fait exemplaire en restant persuadé toute sa vie que Soulte, Bertier et Périphérique sont des maréchaux d'Empire !

Plus près de nous, autre exemple, j'ai été interviewé récemment par un journaliste d'une radio... locale (j'ai trop de respect pour la liberté pour appeler ça une radio libre). Et ce type avait cru entendre dire que j'écrivais des opuscules. Après qu'il m'eut laissé entendre qu'il était journaliste littéraire, il ajouta : « mais vous savez, moi, si que j'aurais lu tous les livres, heu... je serais pas été beaucoup plus avancé pour y causer dans le poste de radio. » Et bien, finalement, ce garçon a raison. Vous devriez l'embaucher monsieur SOFRES, encore que, en tant qu'expert en littérature, je me demande s'il n'est pas aussi désertiquement informé que vous semblez l'être vous-même. Il me revient après coup qu'il m'a dit avoir une prédilection pour l'œuvre de Jules Renard, mais en le poussant un petit peu sur le sujet, je me suis assez vite aperçu que tout ce qu'il avait retenu de Jules Renard, c'était les initiales.

[jingle]

Quant au reste du mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée et heu... politique, ça m'étonnerait qu'il passe l'hiver !

Chronique de la haine ordinaire [sur Rachid l'épicier]

18 avril 1986

Les Chroniques de la haine ordinaire !

Les rues de Paris ne sont plus sûres. Dans certains quartiers chauds de la capitale, les Arabes n'osent plus sortir tous seuls le soir [rires]. Tenez, mon nouvel épicier, M. Rachid Cherquaoui s'est fait agresser la nuit dernière dans le XVIII^{ème}. C'est vrai. D'ailleurs je suis allé lui rendre visite ce matin à l'hôpital, il est mal en point. Je l'aime bien, M. Rachid Cherquaoui, il est arrivé dans le quartier y'a six mois, il venait de racheter le fonds de commerce de M. et Mme Lefranc qui périclitait. Il faut dire que pendant les heures d'ouverture de l'épicerie, Mme Lefranc se faisait pétrir par le boulanger (rires) tandis que M. Lefranc en profitait pour aller boucher la bouchère. (rires) le reste du temps, l'épicier se ratatinait sur des enfilade de ballons de muscadet au *Rendez-vous montmartrois* de la rue Caulaincourt. En compagnie de M. Leroy, le boucher. Les deux hommes s'estimaient mutuellement. Outre qu'ils vaquaient aux mêmes trous, ils avaient en commun une certaine idée de la France faite à la fois de fierté municipale, de foire régionale et de front national. Une haine tenace pour les grandes surfaces, les étrangers et l'eau minérale les rapprochaient encore. Chaque soir, quand M. et Mme Lefranc bourrés à divers titres réintégraient leur commerce, à l'heure de Collaro, ils fermaient vite la boutique pour ne pas rater Bouvard. Tant et si bien que les clients, lassés de poireauter au poireau finir par reporter leurs instincts légumiers crépusculaires vers les uni-mono-prix uniques voisins. « Femme, nous sommes pris par les gros à la solde de l'étranger » dit un soir M. Lefranc à Mme Lefranc qui opina du sous-chef car c'était une femme réservée. « Nous allons vendre l'épicerie. » Hélas, forcément, l'épicerie, nul n'en voulait. A quelques temps de là, alors qu'il glougloutait ses petits blancs en honnissant le Maghreb, Vichy St Yorre et les établissements Mammouth, M. Lefranc vit venir à lui un petit homme bien mis, quoi que de type Nord-Africain. « Vous êtes bien M. Lefranc ?

- Qu'est-ce qui me veut ce melon ? lança M. Lefranc en prenant à témoin la salle de l'outrecuidance de l'intrus.

- Je suis pas melon, je suis épicier, dit l'homme, je m'appelle Rachid Cherquaoui, j'ai vu que vous cédiez votre bail, ça m'intéresse.

- Ah merde, alors, fit M. Lefranc en retapant sur la table, ça me ferait vraiment chier de voir un fainéant de bicot dans mon magasin. Plutôt crever. »

Après s'être ainsi bruyamment exhibé, M. Lefranc se dit qu'il ne trouverait jamais un autre gogo. Il signait le lendemain la session de son bail à M. Rachid Cherquaoui. Puis il pris le train à Montparnasse pour aller finir ses jours en Morbihan dans sa villa, *Ker Mein Kampf*, en compagnie de Mme Lefranc qui s'était courageusement consolée de son ultime étreinte dans le pétrin en caressant déjà le projet de baratter le crémier de la rue du Varech de Quimperlot-les-deux-crêpes. On entendit plus parler d'eux.

Dans le quartier, nous sommes très contents du nouvel épicier. Pour des fainnants, c'est incroyable de voir à quel point les épiciers arabes se lèvent tôt et se couchent tard. C'est à se demander quand ils regardent *Les Jeux de 20 heures...* Pour nous, c'est vraiment pratique : le dimanche soir, avant de baisser sa grille, M. Rachid Cherquaoui attend que tout le monde soit rentré de week-end. Dimanche dernier je suis allé chercher une salade et un pain de mie à 9 heures du soir. Il était en train de jouer aux dominos avec un autres

marocain qui lui ressemblait beaucoup. « C'est mon frère Mohammed. Mohammed, je te présente un client très très gentil. »

Je dis « Bonjour, M. Mohammed. Vous êtes aussi du quartier ?

- Oui monsieur, dit M. Mohammed, je viens de racheter la boucherie de la rue Lamarck.
[rires]

- La boucherie... La boucherie de M. Leroy ?

Je m'étonnais que M. Leroy qui avait la même fierté, le même foie et le même front que M. Lefranc ait vendu lui aussi son commerce à un émigré.

- Ah, au début il a fait des difficultés, reconnu M. Mohammed : « je ne traite pas avec les melons. » qu'il a dit. Je lui ai dit : « Mais M. Leroy, on vous aura mal renseigné, je suis pas un melon, je suis blanchisseur. Vous voulez vraiment pas me céder votre boucherie ? » Il était très très en colère. « Ma boucherie, pour en faire un pressing ? Mais y sont pas bien ces ratons ? ! » Moi j'ai dit : Je suis pas un raton, M. Leroy, je vous dis que je suis blanchisseur. Raton-laveur à la rigueur, si vous y tenez... [rires]

Et moi : Et alors, ça l'a fait rire ?

- Ah non, y m'a foutu dehors, et on a signé le lendemain.

Avant de me laisser repartir avec mon pain et ma laitue, M. Rachid nous a fait goûter un petit Sancerre blanc 1985 qu'il venait de recevoir très bien, hein, très fruité. Lui-même ne s'en est servi qu'un tout petit fond de verre, par politesse, pour trinquer avec nous. « Je suis moitié musulman, moitié hépatique » dit-il, mais moi je sais bien qu'il préfère le bordeaux rouge. Hier matin, le rideau de l'épicerie Cherquaoui était baissé pour la première fois depuis six mois. M. Mohammed, dans tous ses états m'a appris que son frère était hospitalisé avec dix point de suture au visage. Il avait été attaqué au rasoir par des inconnus la nuit dernière. M. Mohammed et moi nous avons acheté trois anémones et je l'ai accompagné à l'hôpital. Mais c'est vrai, les rue de Paris ne sont plus sûres.

[Jingle]

Quant à ces féroces soldats, je le dis, c'est pour cafter, mais y font rien qu'à mugir
[Desproges mime le mugissement] dans nos campagnes.

Chronique de la haine ordinaire [histoire de la dame-pipi]

7 mai 1986

Les Chroniques de la haine ordinaire !

[Desproges, d'une voix gentille]

Mais c'est mercredi ! Bonjour les petits ! Qu'es-ce qui vous ferait plaisir les petits ? Un joli conte de printemps, avec des clairières fleuries, des belles dormantes au bois et des princes schtroumpfants ? Ou bien peut-être préférez-vous que je vous narre la merveilleuse aventure des magnifiques pionniers du Konkon-kiki qui ont traversé les

redoutables forêts du Popocatepetl avec une seule carte American Express ? [rires] Ou bien encore la folle saga sidérale de phalocrator, le terrible justicier de la planète Elléoutamer où l'immonde sorcière Margot Yourcenack fait régner la terreur chez le petit peuple des Indicapés moteurs ? Mais non, rien de tout ça... je sais bien ce qui vous touche, ce qui vous émeut vraiment, chers petits enfants. Ce que vous voulez vraiment, c'est une belle histoire de pipi-caca-prout-prout, ça ça vous plaît bien, hein, répugnants petits crapauds que vous êtes. Hé bien question caca, vous avez du pot, [rires] je viens de retrouver dans mes tiroirs les éléments d'une délicieuse aventure de cabinet qui devrait combler vos inspirations scatophiles, cherchez pas, ça vient du grec, ça signifie littéralement « qui aime le caca » [Desproges donne la définition avec la voix de la personne stupide et balourde] Qu'est-ce que je rigole...

C'était il y a deux ou trois ans, au festival du son qui venait d'ouvrir ses portes au palais de la défense à Paris. Le festival du son, contrairement à ce que vous croyez, succulents lutins ignares, n'est pas réservé aux ânes, on y rencontre aussi des rockers, des rockers qui viennent choisir des prothèses électriques pour handicapés solfégiques et puis aussi des chanteurs, des musiciens, des techniciens acoustiques, des passionnés du haut-parleur, des fous du laser, des bricoleurs électroniques, des radio-amateurs, des professionnels... Enfin bref, un festival pour ceux qui ont quelque oreille entre les choses [rires]. Pour le confort de dizaine de milliers de personnes qui hantent ces lieux, vous imaginez bien, bande de caca-boudins, que les organisateurs ont prévu tous les aménagements possibles : un service d'accueil, un service de presse et de renseignement, des cafétérias, un ou deux restaurants et attention, c'est là qu'on recommence à rigoler, des cabinets. Des cabinet bien blancs, bien propres, rien à dire côté hygiène. Mais en y allant, j'aurais dû me méfier de la dame pipi. Oh, elle semblait tout à fait charmante, assise à son tricot devant la tablette où elle avait disposée bien en vue une soucoupe pour les pourboires, elle hochait gentiment sa bonne tête de Mamie Nova chaque fois qu'un monsieur repassait devant elle. Elle saluait même ceux qui ne lui jetaient pas de pièces. Justement, elle était trop gentille, elle était trop ouverte cette femme, j'aurais dû, vous dis-je, me méfier.

« Ah, mais, mais, c'est M. Desproges ! » cria-t-elle à la cantonade en lâchant son tricot tandis que je rentrais les épaules et baissait la tête au-dessus de mon urinoir dans l'espoir vain d'avoir l'air pas là. [rires]

« Vous avez vu ? C'est M. Desproges ! » annonçait-elle à mes voisins. « C'est gentil d'être venu me voir M. Desproges ! Ma fille, elle vous rate jamais sur Europe 1, hein ! [rires] Ah bah quand je vais lui dire que je vous ai vu, ah ben ça alors ! »

Les gens, qui sont méchants, riaient tant et plus de mon infortune, car j'étais rouge de confusion. Quoi de plus humiliant pour qui fait profession de persifler dans l'ironie avec hauteur et suffisance que de se retrouver coincé à pisser comme un con sous les quolibets meurtriers des pisseurs alentour ? [rires] J'ai tenté de m'enfuir le plus vite possible. Elle m'a bloquée vers la sortie, la vache !

« Ah bah, vous allez pas partir comme ça M. Desproges, faut que vous me signez mon livre d'or ! » [rires] Elle sortit de son cabas un gros cahier bleu sur lequel elle avait écrit en lettres rouges : Livre d'or des cabinets appartenant à Gisèle quelque chose. Je ne sais plus très bien son nom, elle avait un nom de chiottes, c'est tout ce que je sais [rires]. Il m'est déjà arrivé de signer des livres d'or, comme tout le monde, dans un hôtel, ou dans un restaurant, sans avoir toujours l'étincelle de verve épistolaire qui fait les dédicaces spirituelles, il est rare qu'on reste sec devant la page blanche. Au pire, on fera toujours

plaisir à son hôte en écrivant « j'ai très dormi », ou « j'ai très bien dîné », mais dans ce cas précis [rire de Desproges et du public], que faire ? Je restais là, figé, la plume en l'air, [rires], oui, la plume en l'air, mourant d'envie de rentrer sous terre. Et elle, cette conne : « Hé M. Desproges, vous savez que hier on a eu M. Eddy Michel ! [rires, Desproges prononce le nom à la française] Il est bien aimable M. Eddy Michel, ça je dois dire, il est bien aimable, voui voui. » Et là j'étais en train de gribouiller une platitude du genre « c'est très bien, je reviendrais » [rires] quand elle m'a achevé : « Et avant hier, on a eu M. Marcel Amont, mais lui, c'est pas pareil, c'est pas pareil, c'était pour la grosse commission ! » [rires]

[Jingle]

Quant à ces féroces soldats, je le dis, c'est pour cafter, mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes.

Chronique de la haine ordinaire [Cannes]

9 mai 1986

Les Chroniques de la haine ordinaire !

Cannes ! 06400, chef-lieu de canton des Alpes-Maritimes, arrondissement de Grasse, 62 847 habitants en comptant les femmes et les Juifs. Haut lieu du tourisme balnéaire international, célèbre pour sa croisette bordée de palmiers et pleine de connes emperlousées traînant des chihuahuas [rires], Cannes brille surtout pour son festival annuel du cinéma où les plus notables représentants de la servilité journalistique ordinaire côtoient les plus éminentes incompétences artistiques internationales. Sinistrement empinguinés, le havane en rut ou la glande mammaire au vent, pressés, coincés, tassés entre deux haies de barrières métalliques, luisant comme des veaux récurés qu'on pousse à l'abattoir, tous ces humanoïdes chaleureusement surgelés se piétinent en meuglant sous les brames effrayants des hordes populaires. Hormis le congrès annuel des garçons de bain cégétistes et les soirées gourmette chez Régine, peu de réunions mondaines laissent suinter autant de vulgarité. « Jean-Paul, Jean-Paul, un petit sourire pour la photo ! Le petit oiseau y va sortir ! » crie une mégère smicarde en semi-haillions du soir en dévorant de ses yeux béats de chien soumis la grande gueule burinée du vieux Tintin mafflu tombé de l'hélicoptère qui lui tient lieu d'aphrodisiaque imaginaire quand elle ferme les yeux les samedis soirs où son CRS éthylique la besogne au-dessus de l'évier pendant qu'elle finit la vaisselle. [rires du public étonné par l'audace provocante de Desproges]

Les soirs de gala, l'honnête homme peut être saisi d'un fou rire nerveux désolé à la vue du contraste inouï entre ce qui se passe parfois sur l'écran de la grande salle de projection du palais des festivals et l'attitude des spectateurs professionnels assis devant. Il me revient ainsi d'avoir assisté à Cannes à la présentation d'un film intellectuel avec poil au cul, sinon c'est pas vraiment intellectuel, d'un metteur en scène... Je dirais d'un metteur en fesse italien dont je tairais le nom pour ne pas faire de publicité aux ordures ménagères. A l'entrée, les vigiles vérifiaient les nœuds papillon et refoulaient sans pitié les smoking incomplets. On est moins pinailleur pour faire se déchausser l'infidèle à la grande mosquée d'Alger. Entre deux aphorismes éculés sur l'inanité de survivre sans Dieu ni Marx, le film montrait essentiellement des artistes incompris trombinant des catholiques sceptiques dans la boue des bord du Po. Je n'oublierais jamais le spectacle irréel qui suivit l'apparition du mot « fin ». Quand deux mille sommités en uniforme de carcan sombre se

levèrent solennellement pour applaudir avec une dignité sacerdotale les enclades grotesques et vaseuses de gros messieurs tout nus. Enfants de Charcot, jeunes gens épris d'aventures polaires, si vous voulez voir des pingouins ovationner des phoques, une seule adresse : allez à Cannes ! [rires]

Mais Cannes n'est pas seulement le paradis des pellicules. A s'y promener l'hiver, on s'aperçoit bientôt qu'elle forme avec Nice sa voisine l'un des plus grand mouiroir à rupins du monde. Au moindre rayon de soleil, vieux poussins frileux, ils s'extraient en tremblant de leur béton cossu, odieusement pomponnés en yachtman ou en princesse des mille et une rides. Doucement, à petits pas, ces fossiles dorés s'en vont moirer encore le cuir fripé brun-caca de leur vieille tête aux traits déjà morts à force de chirurgie, de lassitude, et d'ennui confortable. Sur le coup de midi, ils iront chipoter du groin au-dessus d'un homard, avant de se recroqueviller sur leur coussin d'or pour une sieste agitée de remords tardifs et de renvois sauce rouille. Puis, si le crépuscule est tiède, ils trotteront vers le port de plaisance pour aller caresser leur bateau à moteur en acajou superbarbesse d'où ils ne partiront plus jamais debout, mais sur le pont duquel, quand le temps reste clair, ils s'appuient encore aux haubans, le nez refait pointé vers Dieu pour lui demander s'il existe.

[Jingle]

[Desproges fait un bruit pour imiter une personne âgée]

Quant à ces féroces soldats, je le dis, c'est pour cafter, mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes.

Chronique de la haine ordinaire [à propos de Balenciaga et de la cuisine]

20 mai 1986

Les Chroniques de la haine ordinaire !

Je pose mon tablier et je suis à vous. À la fin de sa vie, il y a une vingtaine d'années, le couturier Balenciaga s'obstinait à agrémenter ses créations hautement sophistiquées de chapeaux somptueux et de capelines immenses. Contre toute logique dans la mesure où ses huppées clientes potentielles se déplaçaient désormais en mini Fiat ou baby Morris. Il leur eût fallu laisser la coiffe au vestiaire au moment de monter en voiture. Les autres créateurs de mode avaient admis l'idée navrante que l'automobile, au demeurant plus large et plus étanche que le béret basque, offrait en revanche des ouvertures trop étroites pour qu'un feutre pu tenter d'y passer sans risquer de finir au caniveau. Mais Balenciaga, sombre héros, si j'ose dire, de la guerre des modes, se refusait obstinément à se plier au modernisme automobile en façonnant soudain des bibis étriqués ou point de bibi du tout. Ainsi ses affaires se mirent-elles lentement à péricliter au profit de ses concurrents, plus ouverts aux concessions, c'est-à-dire au progrès.

« M. Balenciaga, lui demanda un jour une journaliste, quel conseil donneriez-vous à une femme moderne qui voudrait continuer à s'habiller chez vous sans renoncer à sa voiture ?

- Madame, répondit fièrement le maître ibérique au drapé soyeux, si la femme moderne veut continuer à s'habiller Balenciaga, elle a qu'à aller à pied. »

Sur quoi il s'en alla mourir doucement dans la nostalgie des années folles et des chapeaux pointus. A ce stade de mon discours, l'auditeur est en droit de se demander où est le rapport entre la haute couture et l'humble tablier auquel je faisais d'emblée allusion. Vite, vite, je m'en explique avant que vous ne passiez sur radio-fréquence Meuh où le groupe Indochine [rires presque mécaniques du public qui reconnaît là l'une des cibles favorites de Desproges] annonce au rythme des labours les flatulences borborygmiques de sa détresse harmonique et de son inconsolable chagrin à l'idée qu'on va privatiser Denise Fabre et l'éclat sanitaire de son sourire hygiénique [rires]. Et donc je m'explique : en cuisine, comme en haute couture, on fait souvent de l'étriqué pour sacrifier au progrès. On risque d'y perdre son âme, ce qui n'est rien, et son confort, et là ça fait mal. Pour ne pas quitter l'Espagne, avez-vous, cordons-bleus qui m'écoutez, avez-vous sérieusement essayé de confectionner une paella sur les feux riquiqui de votre somptueuse cuisinière encadrée auto-méga-maxi-électronico-synthéto-multi fonctionnelle ? [rires] Une plaque de cuisson actuelle mesure au mieux, la salope, 50cm sur 50. Or, un plat à paella digne de Valence, attention, c'est-à-dire dans lequel chaque grain de riz à la place de se bronzer sans chevaucher le voisin comme un dégueulasse, a au moins 60cm de diamètre. Dix de plus ! Comment diable le maître fesse ou la maîtresse-queue des années 1980 pourrait-il ou elle s'y prendre pour faire simultanément cohabiter en ce réduit la sus-dites poêle, la casserole pour les petits pois, l'autre poêle à dorer les encornets, le fait-tout pour sidérer les langoustines, entrebâiller les coques et niquer les moules ? [rires] Et je ne vous parle même pas de la poule. Et le lapin pompadour au champagne ? Et le homard aux herbes et aux trois légumes ? Et, pour faire plus humble, bien que ce ne soit pas mon jour, même le couscous prolétaire aux mornes merguez d'Île de France ! Oh, je sais bien que les Éthiopiens s'en foutent, je sais bien la vanité de ce cri de colère à propos d'un sujet dont la futilité ne manquera pas de surprendre, quelques jours avant le troisième passage du nuage de Tchernobyl désormais inéluctable avec le retour des beaux jours. Mais, à l'heure où je vous parle, je viens de me battre avec un cassoulet rébarbatif au-dessus de l'établi à feu tous gaz électrique ultra moderne d'une pétasse végétarienne à qui j'ai tort de confier mes abats [rires]. J'ai de la tomate sur la chemise, du poivre dans l'œil, et de la couenne dans les cheveux, et croyez-moi, dans ces cas d'extrêmes désarroi culinaire, un bon coup de gueule, bordel de merde, ça fait du bien !

[Jingle]

Quant à ces féroces soldats, je ne sais pas si je vous l'ai déjà dit [Desproges rit] mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes.

Chronique de la haine ordinaire [à propos des cadeaux de la fête des mères]

13 juin 1986

Les Chroniques de la haine ordinaire.

D'abord, y'a la fêtes des mères. Ensuite, y'a la fête des pères. Et la fête des enfants ? Pourquoi ne célébrons-nous pas la fête des enfants ? Pourquoi ces chers petits êtres, chairs de nos chairs, sangs de nos sangs, greffons de nos spermes ne seraient-ils pas loués eux aussi une fois l'an ? C'est la tendre pensée qui me montait au cœur l'autre soir tandis que j'ouvrais machinalement le tiroir aux trésors où la mère de mes enfants et moi-même abritons jalousement les charmants cadeaux qu'année après année les petits anges confectionnent de leurs mains potelées sous la tendre férule de la maîtresse d'école en hommage à leur chère maman et à leur cher papa. Il y avait là, pêle-mêle, sous mes yeux

attendris, six colliers de nouilles [rires], trois bracelets de macaroni, huit vide-poches en pot de yaourt harmonieusement enrobés de feutrine mauve et jaune [rires], cinq boîtes à bijoux « Le Petit », 45% de matière grasse [rires], et trois magnifiques pieds de lampe de chez Kiravi consignées certes, mais quand on aime on ne compte pas [rires]. Pourquoi ne célébrons-nous pas la fête des enfants ? Pourquoi nous et pas eux ? Pourquoi au lieu de leur offrir n'importe quoi n'importe quand, les papas et les mamans de France à leur tour ne paieraient-ils pas de leur personne et n'exécuteraient-ils pas de leurs propres mains quelques présents modestes et sans prétention bien sûr, mais qui s'avèreraient tellement plus précieux aux cœurs de nos tendres petits que ces poupées toutes faites et ces trains électriques sophistiqués et glacés que notre négligence et notre égoïsme nous poussent à leur jeter dans les bras après un baiser furtif sous prétexte que nous n'avons pas le courage de trouver le temps de nous pencher plus tendrement sur leur front gracile au-dessus de leurs grands yeux brillants aux cils battants éperdus d'amour filial inassouvi aux quatre vents de la vie qui va [le public commence à rire de cette phrase qui semble ne jamais devoir s'arrêter] injuste et trépidante au rythme infernal de nos exigeantes ambitions carriéristes, hein ? [rires]

C'est promis, c'est promis, je vais vous en donner moi, mes chéries, des jolis cadeaux faits à la main. Y'a pas de raison. [A partir d'ici, le ton de Desproges va aller crescendo jusqu'à la fin du paragraphe] Je vais vous en fabriquer, moi, des Schtroumpfs pas chers avec deux boulettes de mie de pain et quatre allumettes. Je vais vous en structurer des vaisseaux spatiaux en cageot de patate avec des punaises retournées pour le siège éjectable [rires] et du papier-cul pour la combinaison anti-Tchernobyl. Je m'en vais vous en bidouiller, moi, des vélo-cross sans selle vraiment tape-cul, avec des couvercles de bidon de dioxine pour faire les roues et cette connerie de juke-box de la tante Josiane en guise de guidon. Je vais vous en refiler, moi, de l'amour en kit réchappé des poubelles. Tiens, je suis pas chien, en prime je composerais moi-même le poème [rires]. Et je vous le lirais moi-même, au dessert, avec une révérence au début, une révérence à la fin.

Je doute de pouvoir atteindre dans le lyrisme les sommets extatiques où votre mère et moi-même fûmes emportés à l'écoute de la bouleversante déclaration octosyllabique de la dernière fête des mères, dont le texte délicatement colorié enveloppe encore le joli cache-pot William Saurin de la dernière fête des pères [rires]. Ah, c'était très beau. Je vous le lis, tiens :

La merveille

Ma vie est un enchantement, quand je m'endors, quand je m'éveille, ou quand je joue à tout moment une fée douce me surveille, elle m'entoure de soins charmants, cette merveille, c'est ma maman.

[Desproges lit d'un ton dégoûté] [rires]

Authentique [rires]. Je dois dire que cette œuvre ne traduit pas fidèlement la réalité. Quand ma fille s'endort, c'est moi qui la couche. Quand elle s'éveille, c'est l'employée de maison qui la lève. Parce que le soir ma femme joue au bridge, et le matin, elle dort. Mais c'est beau comme texte, hein ? Ça vous prend là, là hein ? [rires] Je me rappelle encore que ma cadette me l'avait lu en aparté la veille du grand jour... Elle ne lisait pas tout à fait comme moi :

[Desproges lit d'une traite, comme un texte qu'on aurait appris par cœur sans en bien comprendre le sens]

La merveille

Ma-vie-est-un-enchantement-quand-je-m'endors-quand-je-m'éveille-ou-quand-je-joue-à-tout-moment-une-fée-douce-me-surveille-elle-m'entoure-de-soins-charmants-cette-merveille-c'est-ma-maman.

Je m'étais alors permis de lui faire une observation : « Vois-tu ma chérie c'est très beau, c'est très très beau mais vois-tu ça n'est pas très... très personnel ce texte. A huit ans tu devrais être capable d'un écrire un toi-même. »

[Desproges, voix d'enfant pour jouer le rôle de sa fille]

« Mais papa, je suis pas aussi forte en polésie que la maîtresse. »

Desproges : - En quoi ?

Sa fille : -En polésie, je suis pas aussi forte que la maîtresse.

Desproges : - Mais si ma chérie, tu sais c'est pas difficile pour faire un belle polésie, tu prends deux rimes, par exemple, heu... maman et Perrine, tu vois, [an] et [ine], tu colles n'importe quoi devant et puis t'as une très jolie polésie. Je sais pas moi, heu... Tiens, heu... « La merveille », tu gardes le titre, de toute façon garde le titre il était original, il est génial, c'est le pied géant. [D finit avec la voix de la personne stupide et balourde]. Tu gardes le titre. Mais tu fais mieux, regarde :

La merveille

Je m'appelle Perrine, j'aime ma maman, mais elle est dans la marine, c'est emmerdant.
[rires]

Sa fille : - C'est même pas vrai !

Desproges : - Quoi ?

Sa fille : - C'est même pas vrai qu'elle est dans la marine !

Desproges - Bon écoute, là tu chipote. Attend c'est pas grave, je te la refais. Écoute bien.

La merveille

Je m'appelle Perrine, j'aime ma maman, mais elle est pas dans la marine, c'est emmerdant.

Sa fille : - C'est même pas vrai, c'est pas emmerdant qu'elle est pas dans la marine !

Pouf, pouf,

La merveille

Je m'appelle Perrine, j'aime ma maman, mais elle est pas dans la marine, en ce moment. [Desproges commence d'avoir une voix tendue] Comme ça tu comprends, si elle change d'avis, si elle s'engage dans la marine, on aura qu'à changer la fin. [rires]

Sa fille : - Ouais, super, c'est le pied géant ! Mon papa c'est le plus fort !

Je perds mon temps dans le show-biz, j'aurais dû être puéricultrice ! [rires]

[jingle]

Quant à ces féroces soldats, je le dis c'est pas pour cafter, mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes.

Chronique de la haine ordinaire [pseudo suite de la suite]

25 juin 1986

Les Chroniques de la haine ordinaire.

De nombreux imbéciles subjugués par les débuts prometteurs de mon *curriculum vitae* me réclament la suite. Autant vous prévenir, elle est sans intérêt. Mais enfin bon, vous tombez bien, je commençais à m'épuiser les neurones à débusquer une méchante idée par jour pour accoucher de cette déplorable rubrique. Si si. [rires]

C'est difficile vous savez de se forcer à être haineux tous les soirs pour gagner sa vie. Surtout quand on est profondément gentil comme je le suis moi-même, hein maman ? [rires]

Bon, vous l'aurez voulu. Résumé du chapitre précédent :

D'un premier lit ma mère a eu un enfant sans bras ni jambes [rires étonné du public qui s'attendait à ce que Desproges continue l'histoire des deux chroniques précédentes]. D'un deuxième lit, elle a eu un enfant tellement laid que mon oncle, Pierre Doris, se demande s'il n'a pas jeté le bébé et élevé le placenta [rires mais choqués]. Par chance, je suis né sous le troisième lit. [rires] Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été un enfant insignifiant. Très tôt j'ai dû faire cohabiter mon tempérament surnois et ma religion catholique [rires]. J'y suis parvenu, sans faire la moindre concession à l'une ou l'autre de ces deux mamelles de ma personnalité. Je ne revoie encore à douze ans les mains jointes et le regard en dessous, écrasant du pied les coccinelles sur le chemin de l'église [rires] où j'allais recevoir pour la première fois la sainte eucharistie dans le plus grand dénuement. Mes parents étaient très simples dans leur piété, ils avaient exigés que l'hostie fût faite par un artisan à la main chez Fauchon [rires]. Tout petit, je voulais être célèbre, et je ne faisais rien pour. A l'école, je m'avérais très vite un élève inexistant, par goût. J'ai toujours été persuadé, je le suis encore que les diplômés étaient faits pour les gens qui n'avaient pas de talent, je m'en suis déjà expliqué ici. Malheureusement, il ne suffit pas de ne pas avoir de diplôme pour avoir du talent. Et je n'avais pas de talent. Il me restait de devenir un héros, l'héroïsme étant la seule façon de devenir célèbre quand on n'a pas de talent. Hélas ! La paix, la paix qui est le mildiou de l'héroïsme [rires] s'éternisait en France et je me voyais mal héros ailleurs qu'en France. A la rigueur j'aurais pu faire pilote de camion suicide au Liban mais j'ai pas mon permis [rires. Il faut préciser que Desproges a déjà déclaré ne pas avoir son permis lors d'interviews diverses]. Et le Liban d'alors était

en paix, j'en pleure encore en y pensant parfois... Qu'allais-je devenir ? Finalement j'ai fait n'importe quoi. J'ai fait tous les métiers, sauf prostituée, j'ai horreur qu'on me souffle dans le cou quand je cherche le sommeil [rires]. Sinon, j'ai tout fait. Sans don, nul et feignant, je résolu pourtant de devenir fonctionnaire. Nantis d'un quart de bac, grâce à mes notes en gym et en couture [rires], je postulais pour une place d'instituteur intérimaire. J'échouais dans un CES de rattrapage pour boutonneux flasques en banlieue ouvrière et là mes préférences littéraires qui transparaisaient malgré moi pendant les leçons de Français ont vite déplu à la direction. Je ne cachais pas à mes élèves que mon écrivain préféré a toujours été Adolf Hitler [rires]. Chez Hitler, on peut dénigrer le peintre, ou l'homme d'État, [rires] mais pas l'écrivain ! [rires] Il y a dans *Mein Kampf* un véritable cri d'espoir dans l'humanité, comme chez Karl Marx. Il faut avoir lu *Mein Kampf* et *le Capital* avant d'aborder Poirot-Delpech [rires] sinon on comprend pas très bien le Front Populaire et ça fait moins rigoler à la fin quand les Boches arrivent. [rires]

Viré donc de l'enseignement, déçu par le civil, poussé par ma passion des beaux uniformes virils, je suis entré dans les PTT [rires] comme facteur de trouble. Oui, j'étais souvent bourré. [rires] très très bourré. Mais je suis pas resté très longtemps : les gens n'aiment pas toujours qu'on sonne chez eux uniquement pour vomir, y n'aiment pas... [rires] J'étais très vite déçu par cette difficulté qu'il y a d'être un homme au service des autres hommes [D rit d'un rire sardonique qui provoque les rires du public]. Au guichet, ce ne fut guère plus encourageant. Les gens sont si méprisants, si arrogants avec les préposés, cette odieuse insistance de certaines personnes qui n'hésitent pas à faire la queue pendant des heures, tout ça pour avoir un timbre ! [rires] Je trouve ça d'un mauvais goût... Le premier jour, j'ai su que je ne tiendrais pas longtemps. Un jeune type se pointe à mon guichet, anonyme, sans badge ! Sans rien, on sait même pas à qui on a à faire. Mais poli, cela dit, le jeune homme, très poli : « Bonjour monsieur, je voudrais un timbre s'il vous plaît. » Bon, moi je dis « oui, bon d'accord, c'est pourquoi faire ? » [rires]

Le jeune homme : - C'est pour moi, monsieur.

Et allez donc, encore un qui veut faire le malin !

Desproges : - Je ne vous demande pas pour qui c'est, je vous demande pour quoi c'est faire. Le timbre, c'est pour quoi faire ?

Le jeune homme : - Bah, c'est pour coller...

Desproges : - Où ça ?

Le jeune homme : - Sur une enveloppe...

Desproges : - Oui mais où, où voulez-vous coller ce timbre sur une enveloppe ?

Et là y me répond comme si c'était une évidence : « chez moi. » [rires]

Desproges : - Donc, vous voulez un timbre pour le coller sur une enveloppe chez vous. Y suffisait de le dire. C'est pas difficile quand même, non ? [rires] Bon, alors le timbre, vous le voulez quand ? [rires]

Hé bien vous n'allez pas me croire, il le voulait maintenant ! [rires] C'est ça les jeunes, tu leur donne ça, ils veulent ça. Il leur faut tout, tout de suite. J'ai quitté les PTT excédé. Je

n'ai pas eu plus de chance dans la police [rires]. Je suis nommé inspecteur surprise à la brigade des stupéfaits [rires]. Là, on me chargea principalement de collaborer aux révisions des grandes affaires criminelles restées mystérieuses. Je conclus rapidement au suicide du photographe Pereira dans l'affaire Greenpeace [rires] et à la responsabilité des milices chiïtes dans l'affaire Gregory [rires]. Mais c'est surtout ma thèse de l'accident dans le drame d'Oradour-sur-Glane [rires du public étonné par l'audace provocante de Desproges] qui me valut les foudres d'un commissaire anti-SS hystérique qui finit par avoir ma peau. Après ça, je postulais pour une place de remplisseur de duvet de canard dans une fabrique de coussin. Manque de pot, j'étais complètement allergique aux plumes, j'ai juste trouvé le temps, avant d'être viré, de fabriquer deux poufs :

[avec le public :]

Pouf, pouf [Desproges rit avec le public]

[Absence de jingle]

Quant à ces féroces soldats, je le dis c'est pas pour cafter - y'a une très jolie femme à moitié nue à la porte, tu devrais la faire rentrer - y font rien qu'à mugir dans nos campagnes.

ANNEXE N°3, CALENDRIER DE L'ÉMISSION

Edition Pointdeux	Notices INA	Edition Pointdeux	Notices INA
FEVRIER 1986		MARS 1986	
1 S		1 S	
2 D		2 D	
3 L Bonne année mon cul		3 L La démocratie	
4 M Les restaurants du foie		4 M La Cour	
5 M	La pluritélévisionite	5 M Le règne animal	
6 J	Petit Poucet	6 J Au voleur	
7 V La drogue c'est de la merde		7 V Bestiaire	
8 S		8 S	
9 D		9 D	
10 L La rumeur		10 L L'humanité	
11 M Monégascons		11 M La gloire	
12 M Dieu n'est pas bien		12 M Les cèdres	
13 J	Chronique [Le Luron]	13 J Laura	

14 V Humilié		14 V Le fil rouge	
15 S		15 S	
16 D		16 D	
17 L Pub		17 L Les canards	
18 M Lady PLM		18 M Catherine et le boucher	
19 M Criticon		19 M Pangolin	
20 J Les trois draps du prince d'Orient		20 J X	Misères
21 V	Chronique [Matériel non trouvé en magasin]	21 V Misères	X
22 S		22 S	
23 D		23 D	
24 L Joëlle		24 L Les compassés	
25 M	Chronique [Les élections législatives du 16 mars]	25 M Résurrection	
26 M Gros mots		26 M La baignoire aux oiseaux	
27 J	Chronique [Les français et la littérature]	27 J Faux jeton	
28 V Paolo		28 V Psy	
		29 S	
		30 D	
		31 L L'intelligibilité de l'Histoire	

Edition Pointdeux	Notices INA	Edition Pointdeux	Notices INA	Edition Pointdeux	Notices INA
AVRIL 1986		MAI 1986		JUIN 1986	
1 M Cancer		J 1		D 1	
2 M Les gens n'ont pas d'humour		V 2 Petit rigolo		L 2 Doris	
3 J Petites notes		S 3		M 3 Le bac	
4 V Les rigueurs de l'hiver		D 4		M 4 X	Coco-Bello
5 S		L 5 Le pont		J 5 Figeac	
6 D		M 6 Maso		V 6 Aurore	
7 L De cheval		M 7	Chronique [dame -pipi]	S 7	
8 M La Saint-Coco		J 8 Mitchum		D 8	
9 M Non aux jeunes		V 9	Chronique [Cannes]	L 9 Sur le collier du chien	
10 J L'aquaphile		S 10		M 10 Plaidoyer	

				pour un berger	
11 V Libido		D 11		M 11 Coquilles	
12 S		L 12 Les trous fumants		J 12 Non compris	X
13 D		M 13 Bâfrons !		V 13	Chronique [Cadeau de la fête des mères]
14 L Perverse Mamie		M 14 Tout miel		S 14 Coco-Bella	X
15 M La gomme		J 15 Ku Klux Klan		D 15	
16 M Incommunicabilité		V 16 Sur la grève		L 16 A mort le foot	
17 J Darius et Pompon		S 17		M 17 Lettres ouvertes en vrac	
18 V	Chronique [Rachid l'épicier]	D 18		M 18 Rupture	
19 S		L 19 Jours de fête	Ça déménage	J 19 C'est l'été	
20 D		M 20 Le lion	Chronique [Balenciaga et la cuisine]	V 20 Les hommes en blanc	X
Edition Pointdeux	Notices INA	Edition Pointdeux	Notices INA	Edition Pointdeux	Notices INA
AVRIL 1986 (suite)		MAI 1986 (suite)		JUIN 1986 (suite)	
21 L De la revue		M 21 X	La belle histoire du crapaud boudin	S 21	
22 M Queue de poisson		J 22 Lettre ouverte aux cuistres	Le duc	D 22	
23 M Le coq et la poule		V 23 Re-Cannes	Présentations	L 23 Les aventures du mois de juin	
24 J Les non-handicapés		S 24		M 24 Les aventures du mois de juin (suite)	

25 V Les sept erreurs		D 25		M 25	Chronique [Pseudo suite de la suite]
26 S		L 26 Ça déménage	Jours de fête	J 26 X	Les hommes en blanc
27 D		M 27 X	Le lion	V 27 La Marseillaise	
28 L Encore de la revue		M 28 La belle histoire du crapaud boudin	Lettre ouverte aux cuistres	S 28	
29 M Toujours de la revue		J 29 Le duc	Re-Cannes	D 29	
30 M Le printemps		V 30 Présentations	X	L 30	
		S 31			

ANNEXE N°4, RÉSUMÉ DE CHAQUE CHRONIQUE

Bonne année mon cul : 3 février 1986

Critique du mois de janvier, notamment du 1^{er} où souhaiter la bonne année sous-entend « rappeler l'inexorable progression de votre compte à rebours avant le départ vers le Père-Lachaise ».

Solution proposée par Desproges : « cet hiver, afin de m'épargner au maximum les assauts grotesques de ces enthousiasmes hypocrites, j'ai modifié légèrement le message de mon répondeur téléphonique. Au lieu de « Bonjour à tous », j'ai mis « Bonne année mon cul ». C'est net, sobre, et ça vole assez bas pour que les grossiers trouvent ça vulgaire. »

Récapitulation des « glauques et mornes soubresauts de l'actualité dont [le mois de janvier] fut parsemé » avec une ironie mordante.

Explication de la baisse des meurtres, tueries et cambriolages en février par rapport au reste de l'année : février ne compte que 28 jours → constat acerbe sur l'homme.

Les restaurants du foie : 4 février 1986

Desproges attire ironiquement l'attention des auditeurs sur le phénomène des « nouveaux riches », que celui des « nouveaux pauvres » ferait oublier.

Solution proposée par Desproges : « Pour venir en aide à mes amis nouveaux riches qui crèvent dans leur cholestérol en plein hiver à Méribel, j'ai décidé d'ouvrir les restaurants du foie [rires et applaudissements]. Envoyez-moi des tonnes de verveine et des quintaux de biscottes sans sel, le bon Dieu vous les rendra »

Critique de l'œuvre des Restos du Cœur comme porteuse de la « mièvrerie d'un humaniste sanglotant », en lien avec les différentes opérations de charity-business (chansons caritatives pour l'Éthiopie, pour les Restos du Cœur...). Desproges condamne surtout le fait qu'elles aient pour but implicite (tant pour ceux qui les produisent que ceux qui les achètent) de se donner bonne conscience.

Il détourne le nom d'autres associations médicales à but humanitaire qui tiennent le même discours « d'humanisme sanglotant » tandis que des militaires puissants, souvent coupables de crimes, restent en liberté sans être inquiétés.

Conclusion lapidaire et qui se veut paradoxale : « Quand on lèvera des impôts pour les mourants du monde et qu'on fera la quête pour préparer les guerres, j'irai chanter avec Renaud. En attendant, oui, mon pote, j'ai cent balles. Et je les garde. » [rires et applaudissements du public]

La pluritélévisionite : 5 février 1986

Desproges aborde un changement qui s'amorce dans le monde des médias contemporains : l'apparition et l'accroissement des chaînes de télévision privées (ainsi que la privatisation de TF1). Il donne un nom à ce phénomène qu'il compare à une maladie tandis que certains (selon lui) le compare à un fléau. Puisque « la pluritélévisionite est inéluctable », il propose de prendre un peu de recul pour en discerner les avantages et les inconvénients. Après un bref aperçu des critiques qu'il est possible de formuler contre la privatisation de la Cinq (bassesse du niveau culturel, forte présence de la publicité), Desproges répertorie les avantages :

- « faire chier les cinéphiles [...], ces poussiéreux ectoplasmes de la culture dans le noir qui glissent gonflés de suffisance au-dessus du populaire »,
- même l'interruption des films par la publicité devient avantageuse : Desproges explique que si le film est bon, la pub permet de s'absenter de devant l'écran sans crainte d'en rater une partie. Et si le film est décevant, la question ne se pose même pas.

Desproges critique surtout l'hypocrisie des fonctionnaires de l'audio-visuel, ces « hordes avachies de fossiles comateux collabo[rant] à la prospérité de la ringardise syndico-administrative » qui luttent contre cette nouvelle chaîne afin de ne pas être concurrencés par de secteur privé qui n'a pas peur d'innover ni d'être efficace.

Cependant, Desproges lance une dernière anecdote, l'air de rien, affirmant avoir trouvé sympathique « Berlusconi et ses berlusconnasses ». → pique en guise de pointe finale montrant qu'il n'est pas vraiment favorable à cette nouvelle chaîne.

Petit Poucet : 6 février 1986

Desproges revisite l'histoire du Petit Poucet. Celui-ci a désormais quarante-six ans [l'âge de Desproges]. Il résume rapidement ses aventures bien connues sous un angle caustique : « après qu'il eut sommairement exécuté le méchant ogre, malgré les vives protestations du MRAP, de la LICRA et de l'association, et de l'association des femmes battues et qui en redemandent, le Petit Poucet s'était enrichi en touchant six fois le tiercé dans l'ordre lors d'un tournoi équestre truqué dans la forêt de Chambord. »

Récit de la mort des deux frères du Petit Poucet, Jean-Edern Poucet [allusion à Jean-Edern Hallier], mort d'une « pétomanie buccopharyngée lors du fameux siège d'Apostrophe » et Bernard-Henri Poucet, [allusion à Bernard-Henri Lévy] qui « avait explosé en voulant penser plus haut que son cul ».

Le Petit Poucet part en Amérique avec ses deux frères survivants où ils font fortune dans l'industrie (allusion à la figure du *winner*). Mais les frères meurent du sida ayant désobéi au Petit Poucet qui leur avait interdit de sortir le soir.

Le héros décide de rentrer chez ses parents. En le voyant, la mère meurt d'une rupture d'anévrisme. Le fils emmène son père handicapé moteur se promener en forêt et l'abandonne, selon la loi du talion.

→ Histoire farfelue que Desproges désirait écrire depuis longtemps et qui lui permet de se moquer de divers aspects de la société dans laquelle il vit.

La drogue, c'est de la merde : 7 février 1986

Récit du nouveau clip du Comité Français d'Éducation pour la Santé à destination des jeunes, visant à lutter contre la drogue.

Desproges en prend la défense face à ses détracteurs, « ces censeurs que seule la crainte du pléonasme [l']interdit de qualifier d'imbéciles » qu'il critique violemment.

Il fait le lien avec les reproches d'un journaliste de province qui, à la fin de son spectacle, lui avait reproché de « rigoler des cancéreux », mais surtout de « critiquer le cancer ».

La rumeur : 10 février 1986

Cette chronique aborde le thème de la rumeur. Desproges la décrit ainsi : « Elle est sale, glauque et grise, insidieuse et sournoise, d'autant plus meurtrière qu'elle est impalpable. On ne peut pas l'étrangler. Elle glisse entre les doigts comme la muqueuse immonde autour de l'anguille morte. Elle sent. Elle pue. Elle souille. C'est la rumeur. » Il demande ensuite s'il est vrai qu'il a l'air contagieux puisqu'on lui a dit que Rika Zaraï aurait fait circuler le bruit qu'il avait le sida. Desproges invente diverses rumeurs telles que celle-ci dans sa chronique qu'il glisse entre d'autres rumeurs célèbres. Il finit par déclarer qu'il peut lui aussi « ébranler des certitudes » et déclare : « figurez-vous qu'à ce qu'on raconte – j'ose à peine le répéter tellement c'est incongru, tellement c'est bas – il paraît que Jacques Martin est un brave homme. »

Monégascons : 11 février 1986

Desproges raconte le « lapsus » de Stéphanie de Monaco lors d'une émission télévisuelle ayant pour thème la tauromachie. Celle-ci aurait déclaré : « je suis contre la tauromachie. Après tout, les taureaux ne sont-ils pas des êtres humains comme les autres ? ». Desproges précise malicieusement qu'il ne s'agit pas « de l'expression involontaire d'une tendance à la zoophilie. »

Par contre, il s'avoue « profondément heurté dans [sa] fierté républicaine d'entendre et de voir [...] un animateur de jeux français [...] se plier jusqu'à se lécher les genoux devant la donzelle susnommée [pour lui dire] « C'est un grand honneur pour nous de vous avoir parmi nous ce soir, Votre Altesse sérénissime. » » Desproges s'interroge alors sur la nécessité de « guillotiner le gros Capet, se battre pour les congés payés, donner le droit de vote aux épicières » pour « en arriver là ». Il rectifie donc : l'honneur revient à Stéphanie de « pouvoir s'exhiber multimédia ». De plus, il déclare « qu'on n'appelle pas n'importe qui « Altesse sérénissime ». » Il faut que la personne ait réellement de la hauteur et de la sérénité tels l'abbé Pierre, Mère Teresa, les médecins sans frontières ou « le militant transi qui croit en l'humanité le dimanche ». Il conclut donc « L'altesse et la sérénité, la majesté, en un mot ça n'est pas héréditaire, mon camarade, ça ne s'attrape pas au lit comme la vérole ou le droit d'aïnesse. Ça vient du cœur des gens. C'est une élégance qu'on n'achète pas chez Pierre Cardin. »

Dieu n'est pas bien : 12 février 1986

Histoire de la visite de Dieu à son docteur car il ne se sent pas bien. Elle donne l'occasion à de multiples jeux de mots (« les voies du Seigneurs sont impénétrables », etc.)

Chute : il s'agit de Freud dans le rôle du docteur, qui reçoit de Dieu « notre pain quotidien », c'est-à-dire « deux baguettes bien cuites ».

Chronique de la haine ordinaire du 13 février 1986 [sur Le Luron]

Desproges critique l'obstination de Thierry Le Luron, « le plus petit de nos imitateurs, qui est aussi le plus grand », « à exiger frénétiquement de figurer dans une émission de télévision où l'on a nullement et visiblement pas envie de l'inviter », soit le magazine *7 sur 7* présenté par Anne Sinclair. Il fustige son « attitude de quémandeur » par le biais de trois réflexions. La première réflexion concerne une vieille tante abhorrée qui le lui rendait bien. Desproges en profite pour louer la beauté d'Anne Sinclair et s'étonne « qu'un garçon infiniment célèbre et célébré en son pays fasse soudain des petits pieds et des

petites mains pour être invité à tout prix chez quelqu'un qu'il n'aime pas [rires], qui ne l'aime pas non plus [rires] et qui n'a manifestement aucune envie de le voir ? » La deuxième réflexion porte sur les règlements déjà fort contraignant des émissions pour ne pas rajouter l'obligation de « recevoir un clown plutôt qu'un autre ». La troisième réflexion permet à Desproges d'avouer son étonnement : « je suis pas n'importe qui [...] Aussi je comprends mal le mépris qu'affiche à mon endroit messieurs Gillot-Pétré, [...] et Vincenti, tous responsables de l'animation des bulletins météorologiques télévisés. Vous n'allez pas le croire : aucun de ces animateurs ne m'a jamais invité à son émission [rires]. »

Humilié : 14 février 1986

Histoire de l'humiliation de Desproges par un enfant.

Mais avant cela « digressions de cimetièrre » de Desproges dans des considérations sur le temps qui le rapproche progressivement des « rives mortelles du Troisième Âge, celui où tout bascule ».

Récit de son humiliation par Hans, petit garçon suisse de huit ans, qui lui montre sa collection d'avions en lui affirmant préférer les « machines de guerre ». Desproges lui fait un petit sermon : « sais-tu que ça peut tuer, un pilote de chasse ? », à quoi le petit garçon étonné lui répond : « En Suisse ? »

Pub : 17 février 1986

Desproges évoque la libération de Chtcharanski puis se met à chanter la publicité pour la Dauphine Renault que l'on pouvait entendre à Abidjan dans les années 1950. Il livre ensuite aux auditeurs une réflexion sur la publicité contemporaine dont la plus grande victoire est d'avoir réussi en quelques années à se hisser dans l'opinion au rang d'un art à part entière, d'un art nouveau ». Cela tout en fustigeant les « cuistres lessiviers » qui tentent « de faire vendre des poudres à laver en montrant la femme comme une sœur inférieure de la guenon. »

Lady PLM : 18 février 1986

Desproges se montre contrit à l'idée que certaines le considèrent comme misogyne. Il cite un extrait de la « Vénus callipyge » de Brassens et déclare qu'il était invité à un débat organisé par l'« Association des femmes journalistes » le mois dernier auquel il n'est pas venu, ce qui lui a été reproché. Ce débat avait pour thème « la cruelle défection féminine parmi les élus du peuple et dans les instances dirigeantes des partis ». Desproges affirme que « c'est par pure lâcheté que je n'ai pas honoré l'aimable invitation de Florence Montreynaud » car il craignait que sa « piètre théorie qu' [il leur aurait] soumise [lui] apparaissait susceptible d'exacerber [leur] courroux. » En effet, il soumet l'idée que les femmes ne sont pas très présentes dans les débats politiques car elles méprisent ces « désolantes empoignades entre la rose fanée et le fumier qui la fit éclore. »

Criticon : 19 février 1986

Blâme d'un critique ayant écrit à propos d'un film de Claude Zidi « C'est un film qui n'a pas d'autre prétention que celle de nous faire rire » qui entraîne Desproges à défendre « l'art, que dis-je l'art, l'artisanat du rire ».

Affirme qu'il « ne plaide pas pour [sa] chapelle » car « ceci est une chronique qui n'a pas d'autres prétentions que celle de [le] faire manger ».

Défend l'idée qu'il « faut plus d'ambition, d'idée et de travail pour accoucher des *Ripoux* que pour avorter de films fœtus à la Duras » → critique, que l'on retrouvera à plusieurs reprises dans ces chroniques, d'un cinéma intimiste, que Desproges juge sévèrement hermétique, abscons voire volontairement incompréhensible.

Les trois draps du prince d'Orient : 20 février 1986

Desproges narre l'histoire qu'il aurait vu se dérouler à Genève, dans un palace. Un « magnifique ministre princier d'un État du Golfe » demande sa suite habituelle au réceptionniste pour son garde du corps et lui-même. Malheureusement l'hôtel est complet et il ne reste qu'une chambre simple. Le réceptionniste propose qu'ils dorment dans le même lit, celui-ci étant immense. Refus catégorique du ministre (ce qui donne l'occasion à Desproges de parler un pseudo arabe avec un accent impérial). Finalement, c'est une « petite soubrette espagnole » qui trouve une solution en proposant de mettre trois draps dans le lit.

Desproges livre la moralité de cette fable (qu'il affirme véridique) : « on a souvent besoin d'un plus petit que soi pour réussir le clivage des classes sociales dans des contes à dormir couché. »

→ Desproges donne une teneur politique acerbe à un dicton populaire.

CO du 21 février : matériel non trouvé en magasin

Joëlle : 24 février 1986

Critique de l'hypocrisie régnante lors de la cérémonie des Césars : « toute cette vraie sincérité qui éclate sur les visages de tous ces gens qui sont si malheureux de ne pas pouvoir partager leur cadeau avec les ouvreuses et les machinistes. »

Desproges déclare lui aussi vouloir faire des remerciements (dans cette même veine) : à France Inter qui lui permet de ne pas être sur Europe 1, à son micro, à Rika Zaraï et Leprince-Ringuet pour leur absence, à « son cul » sans qui il ne serait pas ici.

Récit de l'après-midi où il a assisté à la conférence de Joëlle Kauffmann « La femme de Jean-Paul. Je devrais dire la femme sans Jean-Paul », sur sa péniche (amarrée sous le Pont-Neuf, d'où Desproges évoque avec une ironie mordante la demande de Christo de la décaler afin de ne pas gêner son installation consistant en l'emballage du pont). Cette conférence vise la libération des quatre otages détenus au Liban (Carton, Fontaine, Kauffmann, Seurat). Il précise qu'il s'y rend uniquement pour rapporter un autocollant à sa fille qui en fait la collection. Il décrit la dignité de « Joëlle » et sa ténacité (un peu aveuglée tout de même) et retranscrit une partie de son discours.

Chronique de la haine ordinaire du 25 février 1986 [sur les élections législatives du 16 mars 1986]

Desproges fustige la saturation médiatique concernant les futures élections législatives qui auront lieu le 16 mars 1986, « cette intolérable inflation de réclames bidons pour la gestion de [son] avenir qui de demandait rien ». Du taxi le ramenant à son domicile, il voit les affiches de campagne, sur son journal sont imprimés les déclarations des candidats qui s'expriment aussi dans l'émission qu'écoute le chauffeur. Rentré chez lui, il allume la télévision et constate avec amertume que toutes les chaînes s'en font l'écho. Et cela, de plus, « sur le ton benoît et calinou qu'on réserve d'habitude à ceux des handicapés mentaux qui ont gardé le plus de séquelles après leur trépanation ratée par le docteur Jekyll ivre mort. C'est ainsi que j'ai appris ce soir-là qu'on ne devait pas mettre l'urne dans le bulletin, mais le bulletin [Desproges rit] dans l'urne [rires lointains]. Et aussi qu'une élection législative était destinée à donner des députés à la France et non pas du fumier à des veaux [rires au loin]. Et que dans une élection à un tour, il n'y avait, tenez-vous bien, qu'un seul tour. » Desproges éclate : « Assez les mecs, ça suffit, je vais tuer quelqu'un ! » Il décide donc d'élaborer une proposition ironique en reprenant les code d'une fausse incitation à aller voter : « Dès le saut du lit, le 17 mars, faites comme moi : pissiez. Le 17 mars, nous allons pisser. Nous allons pisser pour éliminer nos toxines. Nous allons également pisser pour éliminer des sels minéraux [rires]. Pour éliminer nos toxines, nous allons pisser dans les urinoirs de couleur bleue [idem] et pour éliminer nos sels minéraux,

nous allons pisser dans les urinoirs de couleur rouge [idem]. Attention, attention : il s'agit d'une élimination à un seul tour [rires], le même jour nous pisserons pour l'élimination de nos vessies et pour l'élimination de nos lanternes. Le 17 mars, faites comme moi : pissiez ! »

Gros mots : 26 février 1986

Desproges s'en prend à Arthur Conte, ancien président directeur général de l'ORTF car celui-ci a déclaré n'avoir utilisé qu'une forme de censure lors de son mandat, celle qui allait à l'encontre des gens proférant des gros mots. Or, Desproges lui fait remarquer que si la langue française est faite de mots à « moutures variables » c'est pour s'en servir, à l'image de Rabelais notamment. Desproges affirme que les gros mots ne peuvent choquer les enfants et lui reproche d'avoir oublié les propres chants grivois de sa jeunesse. Il termine ainsi : « pour le reste, mon président, sachez que c'est de bon droit que le langage est fleuri. C'est vous qui piétez ses plates-bandes. »

Chronique de la haine ordinaire du 27 février 1986 [Les Français et la littérature]

Par antiphrase, Desproges fustige la mauvaise culture littéraire des Français : « c'est rassurant. En matière de littérature, les Français sont beaucoup plus cultivés que la moyenne des chimpanzés éthyliques de l'Institut Pasteur ». Il en profite pour commenter un (faux) sondage de la SOFRES (élaboré par ses soins). Cependant, il déclare qu'« on peut douter du sérieux de ce sondage dans la mesure où ses rédacteurs eux-mêmes font preuve d'une consternante inculture littéraire dans la rédaction même de leur étude ». Et cela parce que « Monsieur SOFRES, vous vous payez le culot de faire une faute d'orthographe impardonnable dans le nom de Régine Deforges, et non pas Desforges [Desproges fait sonner le « s »] ». Desproges en profite pour louer Régine Desforges pour sa culture et sa beauté. « Mais bon, rassurez-vous, monsieur SOFRES, on peut très bien vivre sans la moindre espèce de culture. Continuez comme ça. » Et Desproges qu'expliquer qu'« en ce sens, les exemples fourmillent autour de nous ». Il donne ainsi l'exemple d'un journaliste d'une radio libre déclarant beaucoup aimer l'œuvre de Jules Renard, « mais en le poussant un petit peu sur le sujet, je me suis assez vite aperçu que tout ce qu'il avait retenu de Jules Renard, c'était les initiales ».

Paolo : 28 février 1986

Desproges s'esbaudit du talent et de la beauté de la musique Paolo Conte. « Et le rocker fluet, accablé par tant de beauté, meurt terrassé d'humiliation sous sa prothèse électronique. » La moitié de la chronique est donc consacrée à l'étude intégrale de la chanson « Come di » dont une partie sert de générique à l'émission.

La démocratie : 3 mars 1986

Desproges part d'une question rhétorique : « Est-il en notre temps rien de plus odieux, de plus désespérant, de plus scandaleux que de ne pas croire en la démocratie ? » reprenant la doxa (la démocratie est le meilleur des régimes) qu'il va tenter de déconstruire en lui opposant les arguments suivants :

- la démocratie est « la pire des dictatures parce qu'elle est la dictature exercée par le plus grand nombre sur la minorité » → Desproges considère que cela équivaut à un « mépris constitutionnel des minorités », ce qui est paradoxal car « les intellectuels démocrates les plus sincères n'ont souvent d'autre but, quand ils font partie de la majorité élue, que d'essayer d'appartenir à une minorité. »
- les élus démocrates sont des snobs qui méprisent « le troupeau de leurs électeurs qui se pressent aux belmonderies boulevardières »

- les électeurs méprisent la culture et l'intelligence en plébiscitant « le spectacle irréel d'un béat trentenaire figé dans un sourire définitif de figure éclatée, et offrant des automobiles clé en main à des pauvresses arthritiques sans défense et dépourvues de permis de conduire. »

La démocratie « c'est aussi l'obligation pour ceux qui n'aiment pas ça de subir à longueur d'antenne le football et les embrassades poilues de ces cro-magnons décérébrés qu'on a vus s'éclater de rire sur le charnier de leurs supporters. La démocratie c'est aussi la loi du Top 50 et des [mamas] gloussantes reconverties en dondons tisinières. La démocratie c'est quand Lubitsch, Mozart, René Char, Reiser ou les batailleurs de chez Polac, ou n'importe quoi d'autre qu'on puisse soupçonner d'intelligence, sont reportés à la minuit ». Mais Desproges reconnaît qu' « en cherchant bien, on finit par trouver au régime démocratique quelques avantages sur les seuls autres régimes qui lui font victorieusement concurrence dans le monde, ceux si semblables de la schlag en bottes noires ou du goulag rouge étoilé. » :

- la liberté d'expression

- la liberté de circulation, sans crainte d'homicide, ce que redoute même les dirigeants des pays totalitaires. Mais Desproges déclare que même la mort a trop peur et préfère sévir en démocratie (allusion au meurtre d'Olof Palme).

La Cour : le 4 mars 1986

Desproges raconte son souvenir d'une soirée passée en 1982 chez « ce grand amuseur français » dont il tait le nom mais dont on peut penser qu'il s'agit de Coluche. Celui-ci le reçoit « en toute intimité, c'est-à-dire en compagnie de quatre-vingt parasites nocturnes abonnés quotidiens de sa soupe populaire. » Il décrit les flatteries et les bassesse de cette « cour » qui le considère comme une menace potentielle. Il en conclut que « si cet homme avait été de la merde, ils en eussent été les mouches. »

« Et soudain, j'ai compris avec effarement que j'étais à Versailles, et trois siècles plus tôt. Ça me crevait les yeux : ces sous-punks aux cheveux verts, ces faux loulous qui sentaient les herbes rares et le vin des Rochers chaud, ces intellos d'agence de pub, ces dessinateurs en vogue à l'insolence calculée, ces starlettes argotiques du rock à gogo, ces gens fléchis, courbés, pentus, c'était la Cour. »

Finalement, il achève sa chronique par « j'ai pris congé pour aller vomir plus loin. »

Le règne animal : 5 mars 1986

La fille de Desproges lui demande « où est, le règne animal ? » (jeu de mots sur « le règne à Nimal). Il décide de faire une leçon sur ce thème. Il explique qu'il se divise entre trois parties : les animaux (qui n'ont pas d'intelligence supérieure puisqu'ils ne vont pas au bureau et mangent n'importe quoi par terre), l'homme (doté d'une intelligence supérieure lui permettant de « visser des boulons chez Renault jusqu'à soixante ans sans tirer sur sa laisse ») et les enfants. Desproges fait remarquer que les hommes ne mangent pas de la même façon dans le Nord (« ils mangent des sucres lourds et des animaux gras en s'appelant « cher ami », puis succombent étouffés dans leur graisse en disant « docteur, docteur ») et dans le Sud (« ils sucent des cailloux ou des pattes de vautours morts et meurent aussi, tout secs et désolés, et penchés comme des roses qu'on oublie d'arroser »). Desproges explique que l'enfant se trouve entre l'homme et l'animal puisque si un enfant voit un homme en train de battre un chien, il se mettra entre les deux.

Au voleur : 6 mars 1986

Desproges relate le cambriolage qui a eu lieu chez lui : un voleur amateur s'est introduit dans son domicile. Le vieux chien s'approche pour lui témoigner son affection tandis que le voleur prend peur et « lui vide en pleine gueule la moitié de [son] chargeur de 11,43 ».

Desproges avoue sa lâcheté à le poursuivre : « je ne vais pas risquer ma vie pour Arcopal et Duralex. Il y a si longtemps maintenant que j'attends mon cancer : je ne vais quand même pas partir sans lui. » Il se demande où il est actuellement et s'interroge sur ses sentiments à son égard : il ne lui souhaite ni la prison, « c'est l'enfer où les âmes pustuleuses et contaminées s'épanouissent en incurables bubons. », ni la peine de mort qui risquerait de faire de lui « un héros de chevalerie zonarde pour progressistes illuminés, ou pire encore, une raison de se réjouir pour les nostalgiques des ordres noirs. » Il affirme ne rien lui vouloir ni lui souhaiter mais simplement lui témoigner son « plus profond mépris. »

Bestiaire : 7 mars 1986

Desproges cite un extrait d'un poème de François Villon et déclare qu'il adore les animaux lui aussi. Il raconte le caractère difficile de son chat persan qu'il a dû tondre comme un caniche et mettre au frigo pour qu'il « gagn[e] en humilité ce qu'il [perd] en grâce ». Il conseille de remplacer la balle de tennis par un poussin car « c'est le fou rire assuré » et les boules de pétanque par des méduses. Desproges loue ironiquement les qualités qu'ils possèdent (et qui font défaut à l'homme). Ainsi, Desproges fustige les corridas, les bouchers et « la mère Bardot qui ne craint pas de s'exhiber en pull de laine arrachée poil par poil sur le dos du mérinos innocent » et il conclut : « Moi, j'aurais pas pu être boucher. J'avais pas le cœur. J'aurais pas pu être matador. J'avais pas les tripes. J'aurais pas pu être Bardot. J'avais pas les fesses. »

L'humanité : 10 mars 1986

Desproges affirme aimer l'humanité et éprouver, à l'instar de chaque homme « une trouble désespérance à l'idée que la brièveté de son propre passage sur terre ne lui permettra pas d'embrasser tous ses semblables et particulièrement Mme Lemerrier Yvette, du Vésinet, qui ne sort jamais sans son berger allemand, cette conne. »

Il établit une typologie de l'humanité :

- les amis qui « se comptent sur les doigts de la main du baron Empain, voire de Django Reinhardt, pour les plus misanthropes ». Desproges précise qu'« ils sont extrêmement rares et précieux » mais que « la caractéristique principale d'un ami est sa capacité à vous décevoir ».
- les copains qui « se comptent sur les doigts de la déesse Vishnou qui pouvait faire la vaisselle en applaudissant le crépuscule ». « ils déçoivent peu car on en attend moins, mais c'est quand même important ».
- les relations qui « se comptent sur les doigts des chœurs de l'Armée rouge ». Desproges nous apprend qu'elles peuvent remplacer efficacement les fleurs dans une soirée mondaines en meublant joliment un intérieur.
- les gens qu'on connaît pas dont « les doigts nous manquent pour les compter » et dont « on s'en fout ».

Et il rajoute une cinquième catégorie : « la femme qu'on aime sur le bout des doigts ».

La gloire : 11 mars 1986

Desproges compose sa chronique autour du fait que « le personnage public se doit de rester humble et lucide face au légitime engouement dont il est l'objet. » Il relate ainsi une aventure qui lui est arrivée au rayon lingerie des galeries Lafayette. Il se trouve en face de deux personnes âgés « extrad[ées] du Bas-Poitou » dont la femme le reconnaît et s'exclame « c'est l'con de la télé ! » en le poussant vers son mari tout en le regardant avec « un regard pour bibelot ». Et il conclut « avouez que le con d'la radio c'est moins voyant ! »

Les cèdres : 12 mars 1986

Cette chronique est composée comme un poème de dix-neuf vers libres dont chacun est fidèle au modèle suivant : « Nous irons » suit un endroit de lieu, puis une action.

Exemple : « Nous irons au Mexique pour voir trembler la terre quand les fêlés du ballon s'éjaculent des vestiaires. »

Mais le dernier vers diverge pour laisser cours à une émotion brisée : « Nous irons au bout du monde, mais.../ Nous n'irons plus au Liban, les cèdres sont coupés, les enfants que voilà ne savent plus chanter. »

Laura : 13 mars 1986

Desproges part d'une anecdote : Johnny Hallyday aurait acheté une bambinette en taille quatre ans pour sa fille. Desproges montre l'importance de cette anecdote en exigeant que toute la lumière soit faite sur cette histoire et ce de manière ironique puisqu'en début de chronique, il a annoncé que le même jour paraissait « la première annonce par le Jihad islamique de l'assassinat de Michel Seurat ».

Le fil rouge : 14 mars 1986

Desproges fustige l'inventeur « de l'espèce de fil rouge autour des portions de crème de gruyère ». Il en montre « les tendances sadiques », bien qu'il ne puisse les assouvir en contemplant le désarroi de ses victimes qui se réveillent au milieu de la nuit, avec « l'espoir insensé de [se] faire une petite tartine ». Desproges s'interroge sur son identité : peut-être est-ce un « dingue » : « Si ça se trouve, c'est une forme d'aliénation mentale plus ou moins héréditaire. Peut-être que son père, c'est le type qui a inventé l'espèce de papier collant autour des petits-suisses ? Peut-être que sa grand-mère, c'est la pétasse qui a inventé le chocolat dur qui tient pas autour des esquimaux ? Peut-être que son grand-père, c'est le fumier qui a inventé la clé qui casse le bout des petites languettes des couvercles des sardines, en complicité avec le pourri qui met de l'huile jusqu'à ras bord des boîtes ? » Et il finit par une fin surprenante : « Peut-être que sa grand-mère, c'est la salope qui a inventé le suffrage universel ? »

Les canards : 17 mars 1986

Desproges commence par une contrepèterie (« *La Canard enchaîné* vient de fêter ses soixante-dix ans »). Il poursuit avec l'histoire de Caroline, une petite fille qui aimait les canards. Un jour son grand frère en gagne un qu'il lui offre et qu'elle appelle Mickey. Or, en grandissant, elle s'aperçoit qu'il s'agit d'une canne qu'elle rebaptise Mickette. Elle lui donne un œuf de poule à couver. En naît un petit poussin qu'elle appelle Droopy, puis Droopette lorsqu'elle se rend compte que c'est une femelle. Un jour, la cane saute dans la piscine et la poule qui la suivait de partout fait de même et périt noyée. Desproges conclut « cette histoire est triste, d'autant plus qu'elle est vraie. J'ai simplement changé les identités des protagonistes en donnant des noms d'enfants du bon Dieu aux canards sauvages. »

Catherine et le boucher : 18 mars 1986

Desproges raconte « la gaffe la plus notable » dans le domaine du show-business où il est toujours très difficile de mémoriser tous les noms des personnes qu'on nous présente. Ainsi, « lors de la générale d'un vaudeville progressiste avec message à gauche et amant dans le placard », un acteur de cinéma livre ses critiques à un quadragénaire qu'il est bien en peine de reconnaître : sur le texte (l'autre lui répond qu'il est l'auteur), sur la mise en scène (c'est aussi le metteur en scène), sur l'actrice âgée (c'est sa mère)...

Desproges raconte une autre « gaffe beaucoup moins cruelle et toute à fait charmante » faite par une de ses amies. Un jour qu'elle attendait au feu rouge, un jeune homme s'arrête

à sa hauteur pour lui dire « Pour après demain soir, on fait comme on a dit ? » Pensant qu'il s'agit d'un invité, comme elle, « au bal costumé chez Barclou où les hommes seraient habillés en macs et les filles en prostituées », elle répond « Ok, à après-demain, on va s'marrer, je serai déguisée en pute. » malheureusement, lorsqu'elle va chercher le gigot qu'elle avait commandé, elle s'aperçoit qu'il s'agissait du nouveau garçon-boucher.

Pangolin : 19 mars 1986

Desproges consacre cette chronique « à l'expulsion d'un remord qui [le] ronge. » L'un des prétendants de sa fille lui reproche d'avoir blessé les pangolins dans la description qu'il en a faite dans son *Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis*. Desproges relit le passage et reconnaît que « le mot « ridicule » est un peu dur ». Pour l'enfant, c'est surtout le prénom de Toto qui est le pire de tout. Il demande à ce qu'il s'appelle Gérard, comme le Pangolin qu'il avait avant qu'il se fasse écraser. Desproges réécrit donc l'article en mettant tout le contraire de la première version et en fait la lecture.

Misères : 21 mars 1986

Desproges énonce qu' « il y a misères et misères » : la misère qui s'expose, celle qui est spectaculaires (les famines, les maladies rongueuses, etc.) et la misère « de série B, qui ne vaut pas le détour ». Il narre un exemple concernant cette deuxième catégorie : celle d'un ventriloque décidant de vendre son cher pantin car celui-ci ne fait plus recette. Le registre est pathétique avec des formules telles que « il lui demande, comme ça, par réflexe, puis d'ailleurs il n'a personne d'autre à qui parler : « Et toi, Philémon, t'en as pas marre de faire le con tous les soirs de la vie pour ces gens qui s'en foutent ? »

Les compassés : 24 mars 1986

Récit du premier Conseil des ministres sous la cohabitation. Desproges raconte qu'il a été pris d'une « crise inextinguible de franche hilarité » devant « cette table immense et nue, cernée de toutes ces plantes en pot cravatées de sombre, et costumé de gris, ni ces faciès compassés dont la plupart se sont pourtant débattus pendant vingt ou trente ans, au risque d'y laisser leur honneur ou leurs amours, dans le seul but d'être là un jour, posés sur leur cul, dans du velours, sur les petits trônes instables de leurs petits pouvoirs fragiles. » Il déclare que tous ces ministres s'ennuyaient profondément et veut en donner la cause. Pour cela, il relate la conversation de Chirac et Mitterrand faite de platitudes et de banalités sur le temps. Puis livre trois hypothèses qui aurait pu crisper l'atmosphère :

- une remarque de Mitterrand à Léotard sur son aspect
- une blague salace lancée par Pasqua
- la découverte d'un paquet sous la table par Chirac.

Résurrection : 25 mars 1986

Desproges relate l'annonce de la mort de Marcel Dassault parue dans *Le Quotidien de Paris*. Étant donné que les autres journaux démentent, ce que fait l'intéressé lui-même, Desproges se demande qui faut-il croire. Il déclare « avoir assisté il y a cinq ans à une projection de film à côté de monsieur Dassault » et certifie que déjà « ce dernier ne donnait plus aucun signe de vie. » Il demande un démenti et déclare que de toute façon annoncer cette nouvelle est moins grave que s'il avait été dit que M. Dassault allait très bien et que l'on ait eu un démenti annonçant sa mort. Desproges rappelle que cela est déjà arrivé à deux reprises : en mai 1927 pour la traversée de l'Atlantique par Charles Nungesser et François Coli dont l'avion s'abîma dans les flots et en 1972, lors des JO de Munich où la prise d'otage de onze athlètes israéliens tourna au carnage.

La baignoire aux oiseaux : 26 mars 1986

Histoire de Madeleine Loisel, une dame aimant tellement les animaux que sa maison en est remplie. Un jour, elle trouve un oisillon tombé du nid qu'elle installe dans un porte-savon au-dessus de la baignoire où est le lapin. Quand elle revient, elle s'aperçoit que le lapin a mangé les pieds de l'oisillon.

Cette histoire a pour but un jeu de mot final : « Oyez mon conseil bonnes gens : si jamais on vous pose un lapin, prenez votre pied tout seul. »

Faux jeton : 27 mars 1986

Cette chronique « est en réalité une lettre (ouverte) à monsieur Delbouys, directeur général des télécommunications d'Île-de-France, en réponse à la lettre (fermée) » qu'il a adressé à Desproges. Dans celle-ci, M. Delbouys lui demande de lui communiquer « la durée, l'heure et le numéro d'appel des communications qui ont été établies » le 1^{er} janvier 1986. Desproges lui demande comment il pourrait s'en souvenir car il ne « pointe pas sur un carnet l'heure et la durée des bons vœux qu' [il] adresse téléphoniquement à [sa] tatie Josette, qui risquerait d'ailleurs de mal le prendre. Il suggère donc qu'il lui fasse grâce des « 3 francs 6 sous » qu'il lui doit mais « afin d'éviter que se renouvelle ce genre d'incident », Desproges lui propose de venir réveillonner chez lui pour tenir le chronomètre. Desproges clôt sa chronique en appelant les auditeurs à lui faire part de leurs désagréments administratifs afin qu'il les défende.

Psy : 28 mars 1986

Desproges expose ses réticences face à la psychanalyse. Il admet trouver fâcheux qu'il soit sceptique à son égard alors qu'il aurait « justement besoin d'un psy en ce moment » étant donné qu'il est névrosé et psychotique. Afin de dépasser ces deux tendances, il s'est « ordonné une séance quotidienne de thérapie de groupe ». Pour cela, il fit le récit d'une expérience arrivée à une de ses amies, Betty Sartou. Celle-ci a un fils surdoué qui doit être examiné par un psy afin de sauter une classe s'il le juge bon. La psy demande à l'enfant de lui faire un dessin et à la vue de celui-ci s'étonne de la taille géante du père en comparaison de celle de la mère. « Cet enfant marque une tendance à la sublimation de l'image du père, tendance subconsciemment contrecarrée par une minimalisation anormale de l'image et donc du rôle de la mère dans le contexte familial. »

Betty Sartou propose une autre explication : « Mon mari mesure un mètre quatre-vingt-treize et moi un mètre quarante-sept. »

L'intelligibilité de l'Histoire : 31 mars 1986

Desproges reprend une phrase sibylline du tome 2 de la *Critique de la raison dialectique* de Jean-Paul Sartre, trouvée alors qu'il s'apprêtait à allumer un feu de cheminée avec le tas de paperasses auquel elle appartenait. Il déclare qu' « il doit s'être glissé une ou deux coquilles dans ce texte » et il décide de « changer un mot ou deux » pour le rendre intelligible. Il introduit « chien » à la place d' « homme » et « ouah ouah » à la place d' « Histoire ». Il décide d'étendre cette vérité au domaine de l'informatique en remplaçant « chien » par « puce » et « ouah ouah » par « ordinateur ». Mais le résultat lui fait dire « qu'il faut bien voir que, quand Sartre écrivait ce genre de conneries, à la fin des années 50, il ne se prenait pas encore au sérieux. » Et il termine en appliquant la phrase au discours du Front national : « il faut revenir sur cette vérité première du fascisme. En réalité, ce sont les étrangers qui foutent le bordel. Et comme c'est le bordel qui les produit (en tant qu'ils le foutent), [rires], nous comprenons dans l'évidence que la « substance » de l'anti-bordel, si elle existait, serait au contraire le non-bougnoule, où à la rigueur le pré-bougnoule en tant qu'il est la matérialité discrète de chacun. »

Cancer : 1^{er} avril 1986

Desproges fait la lecture d'une lettre que lui a envoyée une dame atteinte d'un cancer. Elle lui l'a adressé à la lecture de son *Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis*. Dans celle-ci, elle le remercie et l'encourage à continuer à rire de tout, « avec plus d'élégance et plus d'humour noir » que ne le font les autres humoristes.

Les gens n'ont pas d'humour : 2 avril 1986

Desproges raconte son week-end avec Sabrina dont les aventures prouvent selon lui que les gens n'ont pas d'humour : il veut prendre en photo le chien écrasé d'une petite fille écrasée (les parents veulent « lui casser la gueule »), puis un vieillard handicapé tombé de son fauteuil dans les toilettes de l'aire de repos (la veuve les supplie de l'aider pendant ce temps). Ils volent « un litre de Corbières pour le reste de la route » en sortant de la station. Au péage, Desproges négocie âprement le prix à payer. Comme le guichetier refuse et commence de s'énerver, ils lui « balanc[ent] le cendrier à la gueule. » Pour finir, ils réussissent à rattraper l'ambulance qui les avait dépassé et à lui faire une queue de poisson avant qu'elle aille « s'encastr[er] dans un réverbère. »

Petites notes : 3 avril 1986

Puisque son horoscope lui indique qu'il « devrai[t] mourir ce soir » Desproges décide de livrer en vrac « toutes les notes qu'il relevait pour nous depuis des semaines, avec l'idée d'en alimenter [ses] chroniques. »

- les loups envahissent les forêts de Varsovie, « il est pourtant facile, en Pologne, de reconnaître un loup d'un bon toutou : le loup porte des lunettes noires, le bon toutou plie l'échine pour aller aux vêpres. »

- Desproges parle aussi du salon du livre, de la mort de James Cagney (alors que Patrick Sabatier est toujours vivant) et du « mystère à France Inter » : qui dit vrai entre cette station et Europe 1 qui prétendent toutes deux qu'il est 19 heures sur **leur** antenne ?

- Desproges finit en donnant diverses statistiques, toutes plus fantaisistes les unes que les autres.

Les rigueurs de l'hiver : 4 avril 1986

Desproges commence par aborder le problème que constituent selon lui les personnes âgées qui ne cessent de se plaindre et de déblatérer des dictons que Desproges parodie (« Noël en Espagne, Pâques aux rabanes »).

Il enchaîne sur « une histoire édifiante de dicton tout à fait édifiante » ayant pour scène le Canada. Pierre Petit-pierre décide de couper du bois en prévision de l'hiver. En passant avec son chargement devant Ragondin Diminué, le vieil Indien de la tribu, celui-ci déclare « Hug, Hug. Hiver prochain être rigoureux ; » Pierre Petit-pierre décide donc de retourner couper du bois. L'Indien fait la même remarque en ajoutant « très rigoureux ». Suivant ses prévisions, le trappeur coupe plus de bois. L'indien fait la même remarque en ajoutant « très très très rigoureux ». Pierre Petit-pierre craque et lui demande comment il peut le savoir. L'Indien répond « Diction indien dire : « Quand homme blanc couper beaucoup de bois, ça vouloir dire hiver être très rigoureux. »

De cheval : 7 avril 1986

Desproges propose de créer des championnats de lancement de jockeys sur matelas. Et ajoute « j'en ai parlé à mon cheval, il opine. » Il fustige ensuite les jockeys qui ne comprennent rien aux chevaux. « En réalité (c'est toujours mon cheval qui parle), les jockeys aiment les chevaux comme les charcutiers aiment les cochons. C'est un amour dénaturé, pervers ». Le cheval fait ensuite une comparaison avec les chasseurs déclarant chasser parce qu'ils aiment la nature. Desproges les compare aux pêcheurs affirmant que « le chasseur est un tueur sans pitié » ou aux dompteurs qui débordent « pour les lions en

cage, du même amour que Louis XI réservait à La Balue ». Le cheval avoue l'un de ses rêves à Desproges : la vache qui rit renversait un matador et l'écrasait. Desproges trouve le rêve amusant et propose au cheval d'aller se promener avec les enfants et son chien dans les sentiers.

La Saint-Coco : 8 avril 1986

Desproges déclare « aim[er] tous les saints. Même les saints laïcs. » Il cite l'exemple de l'un d'entre eux, communiste qui va « vendre sa bible hebdomadaire par tous les temps ». Il rapporte leur dernière conversation, houleuse dès que Desproges lui fait remarquer que le printemps est joli surtout cette année car il n'y a plus de députés communistes à Paris et donc que « les femmes et les enfants n'ont plus peur de sortir tout seuls le soir ». L'autre le traite alors d'« anticommuniste primaire ». Desproges lui rétorque qu'il est « anticommuniste secondaire » car il a essayé de lire *Le Capital* qu'il accorde trouver aussi nul que *Minute*. Il est déçu de ne pas être traité d'« antifasciste primaire » et le fait savoir. « Alors le camarade me dis que j'étais un anar de droite. Je répliquai qui lui était bourgeois de gauche. » mais puisqu'« il faut bien qu'on cohabite sous le bras de la Cinquième » ils vont se réconcilier au bar des « Deux Amis » en prônant tous deux « Non au cancer. Oui à l'os à moelle dans le pot au feu. » Desproges conclut : « dans le feu de la discussion, il a reversé son petit rouge dans mon petit noir. On a bien rit. »

Non aux jeunes : 9 avril 1986

Desproges fustige les jeunes. Selon lui, ils constituent « la frange la plus totalement parasitaire de la population » qui « bénéficie sous nos climat d'une dévotion frileuse qui confine à la bigoterie. Malheur à celui qui n'a rien fait pour les jeunes, c'est le péché suprême et la marque de la pédophobie est sur lui. »

Tandis que le terme de « jeune » est valorisé, celui de « vieux » fait honte, au point d'être remplacé par « personnes âgées ».

Selon Desproges, demander si l'on n'a « rien contre les jeunes » constitue la « version à peine édulcorée du répugnant : « T'as pas cent balles ». »

Sa haine des jeunes lui viendrait de la maternelle où « c'était des vieux poilus, avec des voix graves et des grandes mains sales sans courage pour nous casser la gueule en douce à la récré. » Aujourd'hui, leur aspect « acnéen » le dégoûte, ainsi que « leur servilité sans faille aux consternantes musiques mort-nées que leur imposent des marchands de vinyle » qui n'a d'égale que « leur soumission béate au port des plus grotesques uniformes auquel les soumettent les maquignons de la fripe. Il faut remonter à l'Allemagne des années 30 pour retrouver chez les boutonneux un tel engouement collectif pour la veste à brandebourgs et le rythme des grosses caisses. »

Desproges critique aussi « l'irréelle sénilité de la nullité intello-culturelle qui les nimbe » dont ils sont fiers.

Mais il prévoit aussi les critiques qui pourraient lui être adressées : ce serait parce qu'il serait vieux et jaloux des jeunes qu'il serait aussi hargneux à leur égard.

Il nie : « J'affirme que le haïssais plus encore la jeunesse quand j'étais jeune moi-même. J'ai plus vomi la période yé-yé analphabète de mes vingt ans que je ne conchie vos années lamentables de rock abâtardi » et affirme reconnaître au moins à la génération soixante-huitarde « le mérite d'avoir eu la générosité de croire à des lendemains cheguevaresques sur d'irrésistibles chevaux sauvages. »

L'aquaphile : 10 avril 1986

Desproges raconte son amour, sa fascination pour une femme exceptionnelle, belle, intelligente et cultivée qui pris brutalement fin lorsqu'il lui servi un Figeac 71, « un vin si

grand que Dieu existe à sa seule vue. » Il déclare : « Elle mis de l'eau dedans. Je ne l'ai plus jamais aimée. »

Libido : 11 avril 1986

Desproges parle de sa libido qui se réveille. Il conseille aux auditeurs qui sont dans son cas de procéder à l'autosuggestion et en fait la démonstration (ratée). Il suggère aussi de vivre avec une femme frigide et détaille son expérience.

Perverse Mamie : 14 avril 1986

Desproges remercie les auditeurs d'avoir constaté que « ces chroniques, sous couvert de rigolade, abordent parfois des sujets graves. » Il déclare fait allusion « au volumineux courrier qui [lui] est parvenu à la suite de l'émission que j'avais consacrée le 14 mars dernier au problème angoissant de l'espèce de fil rouge autour des portions de crème de gruyère ». Desproges lit les remarques de ces victimes. Il finit par la lecture d'une lettre envoyée par une auditrice cannoise d'un certain âge déclarant qu'il y a pire que ce fil rouge : il y a aussi les morceaux de sucre emballés trop serrés qu'elle ne peut défaire et doit plonger dans sa tasse tels quel en attendant que le sucre fonde et se décolle ainsi du papier. Cette attitude lui attire de nombreux commentaires désobligeants mais son fil (et Desproges) restent attendris par son originalité.

La gomme : 15 avril 1986

Desproges narre une anecdote ministérielle. « Un con fini » avait mis au point toutes sortes de modèles de gommes parfumées. Celles-ci causèrent de nombreux cas gastro-entérites et d'asphyxies si bien que les pouvoirs publics décidèrent de promulguer un décret interdisant ce type de gomme. Desproges précise que cela est véridique et qu'il en a été informé par une auditrice. Il détaille les différents articles du décret et s'attarde particulièrement sur le n°4 comportant les noms des signataires. Il en conclut qu'il a fallu « un minimum de cinquante-cinq personnes mobilisées pour dégommer une gomme. » Et persifle : « Étonnez-vous, après cela, que trois semaines plus tard ces gens-là aient perdu les élections. En pleine campagne électorale, au lieu de déployer leur énergie à s'émerveiller du bilan magnifique de leur gestion, comme cela se pratique couramment, ils regroupaient leurs efforts pour fustiger des gommes à la fraise. »

Incommunicabilité : 16 avril 1986

Cette chronique est placée sous le thème de l'incommunicabilité. Desproges raconte l'histoire d'un jeune comédien devant se rendre à la Maison de Radio France afin d'y enregistrer une pièce de Tchekhov. Alors qu'il monte dans un taxi impeccable d'un chauffeur « étranger de style évasif, turco-maghrébo-yougo-pas d'ici », il donne l'adresse où il désire se rendre et ce même chauffeur lui répond : « Kéké ti dis ? » Patiemment, il lui explique plusieurs fois le lieu où il désire se rendre mais le chauffeur fait invariablement la même réponse. Énervé, le jeune homme finit par lui donner sèchement l'adresse : « dans le XVI^e, c'est 116 quai Kennedy. Quai Ken-ne-dy. » Et le chauffeur répond « Voui, voui, kiki-ti-di c'est qui j'dis. »

Darius et Pompon : 17 avril 1986

Desproges s'étonne que le compositeur Darius Milhaud soit mort depuis déjà douze ans et que « tout le monde s'en fout[e] ». Il cite l'exemple de Sempé à qui il fit la remarque et qui lui répondit hypocritement « c'est pas possible ! » Desproges s'interroge donc avec humour sur la perte des illusions et confie son affection (amusée) pour George Pompidou, lui aussi mort il y a douze ans « d'une grippe généralisée [...] d'après les communiqués du grand patron complètement taré ou totalement faux-cul qui le soignait à l'époque. »

Chronique de la haine ordinaire du 18 avril 1986 [sur Rachid l'épicier]

Exemplum montrant que « les rues de Paris ne sont plus sûres ». En effet, « dans certains quartiers chauds de la capitale, les Arabes n'osent plus sortir tous seuls le soir »

→ Desproges retourne l'opinion commune (et raciste) de certains qui veut que les Arabes soient des délinquants. À la fin, ce sont les auteurs de crimes et agressions raciales qui sont établis comme les dangereux agresseurs.

Il prend l'exemple de son nouvel épicier, M. Rachid Cherkaoui qui s'est fait agresser. Desproges raconte comment il a racheté le fonds de commerce de M. et Mme Lefranc (l'homme étant un ivrogne raciste patenté) qui périssait. Il explique comment ce nouvel épicier facilite la vie du quartier.

→ Pour cela Desproges adopte la posture du bourgeois raciste sur les bords (« pour des fainnants, c'est incroyable de voir à quel point les épiciers arabes se lèvent tôt et se couchent tard. C'est à se demander quand ils regardent *Les Jeux de 20 heures...* »)

→ L'histoire se veut aussi une illustration de la tolérance religieuse : M. Cherkaoui se sert un fond de verre pour trinquer avec son frère et Desproges en déclarant « Je suis moitié musulman, moitié hépatique » (pastiche de la formule de Raymond Aron déclarant que « qu'on soit de droite ou de gauche, on est toujours hémiplegique » que Desproges cite dans son *Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis*)

De la revue : 21 avril 1986

Desproges passe en revue les nouvelles sur le mode des « brèves » qu'il effectuait à *L'Aurore* allant des échanges entre le pape et le grand rabbin aux conseils de cuisine à double entente, en passant par la description d'un photographie parue dans un journal obscur.

Queue de poisson : 22 avril 1986

Desproges raconte l'histoire de Philippe Capelin, un haut fonctionnaire. Sa femme « qui dorlotait [sa] carrière à coups de soupers rupins fort courus dans la région » décide d'en organiser un nouveau pour fêter sa mutation à Paris. Tout le gratin de la région est invité. Mme Capelin décide de servir un saumon géant dont elle évite de peu qu'il soit mangé par son chat. La soirée est une réussite mais alors que les invités s'en sont allés, elle aperçoit le chat gisant, mort, dans la cuisine. En proie à la panique, elle explique à son mari qu'elle l'avait vu goûté le saumon qui a sans doute causé sa mort. M. Capelin décide d'appeler le CHU qui envoie des ambulances quérir tous les invités dans leur lit pour leur faire subir un lavage d'estomac. Honteux, les convives sont gardés en observation toute la nuit et peuvent regagner leur domicile au matin. La « servante ibérique », lorsqu'elle prend son service, se félicite de ne pas avoir dérangé sa patronne à propos du chat, écrasé par une voiture, qu'elle a préféré « rapporter dans la cougine ».

Le coq et la poule : 23 avril 1986

Desproges déclare vouloir « faire une mise au point qui [le] tient au cœur depuis son huitième anniversaire. » C'est à cet âge qu'il a entendu pour la première fois la fable *Le Corbeau et le Renard*. Desproges fustige cette fable comme n'étant qu'« une vile tentative de dénigrer les laitages français en les ravalant au rang de triviales canigouteries pour prédateurs des bois. » En effet, ceux-ci sont associés aux « deux bestiaux les plus nuisibles de nos clairières ». Desproges s'enflamme : « Honnissons la mémoire de ce cuistre. » Il propose de louer « son auguste modèle grec, Cricri Esope » dont il lit une fable (en réalité de sa propre composition), « Le coq et la poule » relatant de manière grivoise l'accouplement (raté) entre eux.

Les non-handicapés : 24 avril 1986

Cette chronique est composée comme une allocution de Desproges qui s'adresse aux auditeurs « en tant que président de l'Association des non-handicapés de France ». En creux, il fait la liste de ceux qu'il exclut de son discours (les femmes, les affamés, les émigrés, etc.) pour finir par conclure que les non-handicapés forment dans ce pays « une minorité, certes, mais cette minorité, comme les autres minorités, a le droit de se faire entendre. » Il incite à « dénoncer le racisme dont nous sommes de plus en plus souvent les victimes. » Il affirme parler en connaissance de cause et raconte l'épreuve qu'a subi son fils, qui a été traité de blanc à l'école et le lynchage d'un athlète non-handicapé par ses adversaires handicapés parce qu'il n'avait pas respecté le règlement. Desproges conclut : « N'ayons pas peur des mots, mes amis : c'est une attitude qui est contraire à l'esprit de la déclaration des droits de l'homme. Jean-Marie Le Pen ne me contredira pas sur ce point : c'est bien ce qui m'emmerde. »

Les sept erreurs : 25 avril 1986

Desproges raconte l'histoire de M. Raymond Lepetit, journaliste obscur, rédacteur de la « Solution du jeu des sept erreurs », de *L'Echo de la Fouillouse*. Il ne sort jamais et dicte son article par téléphone à la secrétaire du journal. Pour arrondir ses fins de mois, il est aussi rédacteur de la solution du même jeu dans « une revue pornographique locale très sinistre ». M. Raymond Lepetit est malheureux. Desproges nous livre la rédaction de ses deux solutions (prétextes à des jeux de mots). Lorsque M. Lepetit raccroche le téléphone, Desproges nous dit qu'il se sent vieux et décrit sa vision comme s'il s'agissait du jeu des sept erreurs, en énumérant les différences avec ce qu'il pouvait voir avant, en disant notamment « Ses espoirs sont plus flous. Partant de la gauche, ils se sont déplacés vers la droite. Il a un rhumatisme de plus du côté du cœur. Sa femme a disparu. Il ne lui reste que six cheveux bleus. Son sourire s'est effacé de l'image. »

Encore de la revue : 28 avril 1986

Desproges continue de passer en revue les nouvelles sur le mode des « brèves » qu'il effectuait à *L'Aurore*, chose qu'il avait déjà faite dans la chronique « De la revue ». Les sujets abordés vont des nouvelles affiches de Jack Lang à ses rêves ayant Charles Hernu pour objet, en passant par la mort de Wallis Simpson, duchesse de Windsor.

Toujours de la revue : 29 avril 1986

Desproges continue de passer en revue les nouvelles sur le mode des « brèves » qu'il effectuait à *L'Aurore*, chose qu'il avait déjà faite dans deux chroniques précédentes. Les sujets abordés vont des nouvelles affiches du PCF qui fleurissent dans sa paroisse au sit-in gustatif de militants anti-McDonald's à Rome, en passant par la mort de Marcel Dassault.

Le printemps : 30 avril 1986

Desproges déclare avoir eu envie d'une rondelle de saucisson dès saut du lit, ce qui trahit la conscience de l'arrivée du printemps chez l'homme. Il livre ses réflexions sur ce thème, en décrit ses manifestations, toutes plus humoristiques les unes que les autres. Il déplore cependant qu'à l'arrivée des beaux jours « le doux employé se meut soudain en brute briseuse de planche, gâcheuse de plâtre ou décapeuse de parquets innocents. » Il en conclut donc qu'« au printemps, le non-bricoleur se sent très seul, aussi seul que Black sans Decker. »

Petit rigolo : 2 avril 1986

Desproges répond à la lettre qu'il a reçu provenant « d'un jeune Parisien de 19 ans qui saura sans peine conserver la tête froide tant est glacée son ambition ». En effet, dans un style infatué et grammaticalement incorrect, celui-ci demande à Desproges comment faire « ce métier de faire rire les gens », affirmant vouloir le faire car « ça gagne pas mal ». Desproges l'égratigne par petites piques avant de lui porter le coup final : « Veuillez agréer, cher Jean-Pierre le Marnec, l'assurance de mes sentiments cons, fraternels. » Remarquons qu'à travers cette chronique, Desproges établit aussi sa vision (humoristique) du métier d'humoriste et du rire en général.

Le pont : 5 mai 1986

Desproges présente son cousin « qui est délégué syndical ». Il avoue l'inviter rarement puisqu'ils « ne [sont] pas du même monde » mais il l'a trouvé chez lui en rentrant du travail. Son cousin lui avoue être content car « jeudi, c'est le 1^{er} mai » et qu' « on ne doit pas travailler le jour de la fête du travail. C'est un principe sacré. » Desproges rétorque qu'il ne va pas se gêner, un débat et des menaces s'en suivent mais la joie de l'interlocuteur ne peut s'estomper car il va pouvoir « faire le pont ». Vendredi, alors que Desproges traverse le Pont-Neuf, il croise avec surprise son cousin et lui demande pourquoi il travaille alors qu'il avait juré de faire le pont. « Je fais le pont, confirma-t-il. Je répare les pierres disjointes autour de ce réverbère. »

Maso : 6 avril 1986

Desproges relate la vie de Christian Le Martrois à « la nature profondément masochiste ». Dès sa naissance, il retient son premier cri. A l'école, il se met le plus près possible du poêle. Cependant, dans sa vie sociale d'adulte, rien ne permet de déceler cette tendance. En effet, il devient le dentiste parisien le plus doux car « masochiste voyeur, il aimait à regarder souffrir les autres, c'était pour lui une indicible source de plaisir. Sa technique d'arrachage de dents sans douleur aucune le privait de ce plaisir, qui déclenchait en lui sept à huit frustrations par jour qui le laissait repu de souffrance à la nuit tombée. » Mais le 10 mai 1981, alors qu'il était venu pour se faire piétiner par la foule applaudissant l'arrivée de la gauche au pouvoir, il se fait briser les deux côtes. « il ne ressentit, de ce jour, plus aucune douleur au-dessous de la ceinture. » Sa vie étant devenue un enfer, il paie deux « torsionnaires épisodiques » afin qu'ils l'étripent jusqu'à ce que mort s'en suive mais ceux-ci s'enfuient avec l'argent. Desproges conclut : « Christian Le Martrois a plainte, pour indélicatesse. »

Chroniques de la haine ordinaire du 7 mai 1986 [histoire de la dame-pipi]

Desproges commence en s'adressant aux petits en leur demandant ce qu'ils veulent écouter. Il conclut : « une belle histoire de pipi-caca-prout-prout, ça ça vous plaît bien, hein, répugnants petits crapauds que vous êtes ». Il raconte donc une de ses aventures factices dans les cabinets du festival du son. La dame pipi qui « semblait tout à fait charmante [avec] sa bonne tête de Mamie Nova » le reconnaît et lance son nom à la cantonade. Il se retrouve alors dans une position très inconfortable : « Quoi de plus humiliant pour qui fait profession de persifler dans l'ironie avec hauteur et suffisance que de se retrouver coincé à pisser comme un con sous les quolibets meurtriers des pisseurs alentour ? » La dame lui demande ensuite de signer son « livre d'or des cabinets ». Tandis que Desproges se demande quoi écrire, elle lui déclare avoir reçu la visite d'Eddy Michel et de Marcel Amont.

Mitchum : 8 mai 1986

Desproges fait mine d'exhumer une ancienne interview de Robert Mitchum dont il livre les réponses que celui-ci donne car « quand on lui demande ce qu'il aime le plus dans ce

métier [le cinéma], il ne dit pas tout à fait la même chose que les acteurs sacrés du cinématographes. » En effet, Desproges oppose les réponses alambiquées et préconçues des grandes vedettes de cinéma que l'on peut lire traditionnellement dans la presse à celles pratiques, voire triviales, de Mitchum. Ainsi, « quand on lui demande ce qui l'a conduit à choisir cette carrière, l'acteur sacré du cinématographe dit : « Toute ma vie, j'ai senti en moi le besoin impérieux de communiquer quelque chose qui m'interpelle comme ça quelque part. » [rires] Quand on pose la même question à Robert Mitchum, quand on lui demande quel était le déclic de sa carrière, il répond : « Un jour, j'ai vu les aventures du chien Rintintin à la télévision. Et je me suis dit : si lui peut le faire, je peux le faire. » [rires] » Desproges loue sa provocation sans doute due à sa lucidité. « Ça expliquerait qu'il boive ? »

Chroniques de la haine ordinaire du 9 mai 1986 [Cannes]

Le thème central de cette chronique est la ville de Cannes et son festival annuel du cinéma « où les plus notables représentants de la servilité journalistique ordinaire côtoient les plus éminentes incompétences artistiques internationales ». Desproges s'en donne à cœur joie pour critiquer les journalistes obséquieux, la foule des « humanoïdes chaleureusement surgelés se piéti[nant] en meuglant sous les brames effrayants des hordes populaires » et surtout les cinéphiles assistant à des films inconsistants. Il conclut ainsi : « Enfants de Charcot, jeunes gens épris d'aventures polaires, si vous voulez voir des pingouins ovationner des phoques, une seule adresse : allez à Cannes ! »

Desproges finit en évoquant les riches personnes âgées (Cannes étant aussi « l'un des plus grand mouvoir à rupins du monde »), en proie à l'interrogation métaphysique surgissant dans leur hédonisme quotidien.

Les trous fumants : 12 mai 1986

Cette chronique concerne la récente catastrophe de Tchernobyl qui eut lieu le 26 avril 1986. Desproges fustige le comportement de M. Haroun Tazieff qu'il juge opportuniste. Il explique qu'avant sa nomination au gouvernement M. Tazieff « n'avait de cesse de chanter aux lucarnes la pureté de la nature et de mettre en garde les apprentis sorciers et les politiciens contre les périls de Vulcain et les dangers surnois de l'extension nucléaire. » Lorsqu'il fut nommé au gouvernement, en 1984, M. Tazieff change totalement de discours et d'attitude. Ainsi, « un jour que le Président et ses chefs de guerre s'en étaient allés aux îles lointaines pour essayer leur bombes de mort atomique, M. Haroun Tazieff n'eut rien de plus pressé que de se joindre à eux [et] dit en substance que, la bombe atomique, on n'avait pas trouvé mieux pour la santé des nuages. » Puis M. Tazieff quitte le gouvernement et arrive la catastrophe nucléaire de Tchernobyl. Tandis que les pouvoirs publics se veulent rassurants, le vulcanologue monte aux créneaux en affirmant qu'ils empêchent les français de connaître la gravité de la situation. C'est cet opportunisme que Desproges dénonce.

Bâfrons : 13 mai 1986

Desproges raconte une histoire qu'il juge étonnante, le concernant. Il s'agit d'un « souvenir de ripailles solitaires d'une telle vulgarité que le père Dodu, M. Olida, et même le directeur des Ruralies s'en fussent aperçus ». Ayant laissé sa famille au ski et « la clé de la cave dans le sac à main de [sa] femme », Desproges se retrouve démuné au moment de se faire à manger car il ne lui reste que deux boîtes de Ronron et une de corned-beef. Un voisin lui fait don d' « une demi-baguette de pain mou et d'un litron ». « Or donc, la rage au cœur et la faim au ventre, [il] se retrouvai[t] dans sa cuisine avec ce pain flasque et ce litron violacé ». La mort dans l'âme il se décide à manger et sa surprise est grande lorsqu'il découvre qu'il prend du plaisir à manger ce repas. La fin de la chronique est donc une

réflexion sur le fait « qu'on est pas fait pour le raffinement, en tout cas pas tous les jours, et que le cochon qui somnole en nous, tandis que nous bouche-en-cul-de-poulons des mets exquis et des vins nobles en nos tavernes choisies, ne demande qu'à se réveiller pour engloutir dégueulassement des rations militaires qu'un Éthiopien affamé repousserait du pied. »

Tout miel : 14 mai 1986

Desproges continue de passer en revue les nouvelles sur le mode des « brèves » qu'il effectuait à *L'Aurore*, chose qu'il avait déjà faite dans trois chroniques précédentes. Le premier sujet abordé est une demande de divorce pour « perversions sexuelles » déposée par Mme della Pineta car « chaque matin [...] son mari l'enduit de miel d'acacia mélangé à de la crème fraîche, puis il la lèche avant de partir au travail ainsi revigoré. Madame della Pineta s'estime en mesure de produire un certificat de son médecin prouvant qu'elle est allergique à l'acacia. »

Les sujets suivants sont une exposition d'animaux saugrenus en Chine, un « extrait de conversation irréaliste entre Gildas, le parolier de la chanson Pierre Delanoë et un ersatz humanoïde boutonneux venu s'assoupir derrière eux », l'annonce publicitaire d'un médium africain et une rumeur (inventée par Desproges) sur Isabelle Adjani.

Ku Klux Klan : 15 mai 1986

Dans cette chronique, Desproges s'emploie à livrer les diverses étymologies prétendues de « Ku Klux Klan » car il « sen[t] bien que la question est sur toutes les lèvres. » Ces étymologies fantaisistes sont prétextes à de multiples jeux de mots. Finalement, il propose « vivement la lecture du n° 78 du journal *L'Événement* », surtout « et au cas où vous n'auriez pas tout compris à la lecture de cet essai qui devrait me valoir la reconnaissance de l'Académie française et l'amitié de Bertrand Poirot-Delpech. »

Sur la grève : 16 mai 1986

La première partie de cette chronique concerne la grève des syndicats et personnels de l'audiovisuel. Desproges relève l'incohérence de la placer avant la date inaugurant les retransmissions de Roland-Garros alors que ceux qui regardent ces retransmissions n'ont rien à faire de la sauvegarde de l'audiovisuel public. Cela démontrerait justement une préoccupation plus grande à « faire grimper les taux d'écoute que de se risquer dans les programmes de qualité », ce qui est paradoxal car préserver les programmes de qualité est pourtant le but de cette grève.

Desproges raconte ensuite une anecdote. Un jeune reporter envoyé recueillir des éléments sur les circonstances de la mort d'André Gide n'avait pas pris la peine de faire d'article puisque celui-ci était mort de mort naturelle.

Desproges parle à nouveau de Roland-Garros car un auditeur l'accuse « d'avoir injustement attribué ici l'invention de la mitrailleuse à tirer à travers l'hélice au regretté marchand de guerres locales, Marcel Dassault. » alors qu'elle est due à Roland-Garros.

Desproges revient à la grève pour lancer une pique en direction de « M. Léon Zitrone, le bœuf mafflu des labours culturels » : « Y'en a des qu'y va falloir qu'y retournent à la charrue si qu'y veulent continuer de brouter. »

Jours de fête : 19 mai 1986

Desproges fustige le fait que « nous n'avons plus de religion nous, nous les catholiques. » Il déclare qu'« il est grand temps, mes frères, que vous vous replongiez dans les Écritures et sur vos prie-Dieu si vous voulez un jour tâter du ciel et peloter les anges » et reconnaît que « cette émission, jusque-là, a manqué singulièrement de piété. » Il décide donc de

consacrer cette chronique à une leçon de catéchisme, sur « les grandes fêtes de la religion catholique », chacune d'entre elles étant revisitée de manière subversive et humoristique.

Les chroniques de la haine ordinaire : 20 mai 1986 [à propos de Balenciaga et de la cuisine]

Desproges fait ressortir un hiatus entre exigence modernité et créativité à travers l'exemple du couturier Balenciaga qui « s'obstinait à agrémenter ses créations hautement sophistiquées de chapeaux somptueux et de capelines immenses. Contre toute logique dans la mesure où ses huppées clientes potentielles se déplaçaient désormais en mini Fiat ou baby Morris ».

Digression sur le progrès : « en cuisine, comme en haute couture, on fait souvent de l'étriqué pour sacrifier au progrès ». Desproges donne pour exemple la recette de la véritable paella et la palette restreinte des instruments à disposition. Il s'énerve de plus en plus et termine par « à l'heure où je vous parle, je viens de me battre avec un cassoulet rébarbatif au-dessus de l'établi à feu tout gaz électrique ultra moderne d'une pétasse végétarienne à qui j'ai tort de confier mes abats [rires]. J'ai de la tomate sur la chemise, du poivre dans l'œil, et de la couenne dans les cheveux, et croyez-moi, dans ces cas d'extrêmes désarroi culinaire, un bon coup de gueule, bordel de merde, ça fait du bien ! » → libération de son désarroi par sa haine (mais faux prétexte car Desproges est en réalité dans un studio de radio lors de l'enregistrement de cette émission)

Le lion : 20 mai 1986

Desproges fait l'éloge de l'*Encyclopédie des idées reçues* de Claude Vallette qui lui semble « constituer l'un des ouvrages les plus importants de cette fin de siècle dans le domaine de la culture déniaisante. » Il livre quelques idées reçues que cet ouvrage rend caduque (comme le fait que Charles Lindbergh aurait été le premier à traverser l'Atlantique par la voie aérienne ou que Gutenberg aurait inventé l'imprimerie). Desproges s'attarde plus particulièrement au « mythe du lion, roi des animaux » en montrant comment celui-ci est « en réalité, [...] un gros con lâche et couard. » Il déclare donc : « en conclusion, je déconseillerai aux partisans des animaux de défense l'acquisition d'un lion de garde pour lutter contre la délinquance maghrébo-juvénile. » cependant, il affirme que « le pot-au-feu de lion est délicieux » et en donne la recette avec humour. Il termine avec une pique déceptrice : « je signale aux éventuels lecteurs que j'aurais réussi à appâter que l'*Encyclopédie des idées reçues* de Claude Vallette est épuisée depuis six ou sept ans. Mais Brigitte Bardot aussi, ça ne l'empêche pas de bouffer du phoque.[rires] »

Lettre ouverte aux cuistres : 22 mai 186

Desproges fait la lecture de la missive qu'il vient de recevoir. Celle-ci lui propose de collaborer à la rédaction d'un livre ayant pour thème « vos attirances et relations avec le vin » qui comporterait l'opinion de différentes personnalités. Sa lecture est ponctuée par les erreurs d'orthographe qu'il relève dans la missive et qu'il énonce à l'oral. S'adressant à son auteur, il affirme : « j'aime beaucoup votre lettre, Monsieur Sokoloff, parce qu'elle vient de me donner une idée. Si j'ai bien compris votre démarche, vous entendez faire écrire votre livre à l'œil par une bande de nègres gratuits dont vous comptez sur la verve ou sur le talent pour pallier votre propre incompétence littéraire. » Desproges l'assure que c'est une très bonne idée tout en lui promettant qu'il ne recevra rien de lui. Par contre, il fait la lecture de la lettre qu'il a composé sur ce modèle, qu'il adressera aux Artisans Compagnons de France à qui il proposera de lui construire une maison « qui rappellera à tous votre savoir-faire » et par celle, qu'il adressera une femme déclarant « mon désir serait de réunir dans un même lit des individualités saute-au-paf françaises. »

Re-Cannes : 23 mai 1986

Desproges fustige le festival de Cannes, les discours du « petit gros barbu Ferreri », « la grande belle tronche molle de son dernier héros, l'ineffable Christophe Lambert », Charlotte Rampling et Alice Sapritch. Il déclare « Ce cinéma est une bien grande misère pour le corps et l'esprit. France-Intériennes, France-Intériens, faites comme moi. N'allez plus au cinéma. C'est nul. Écoutez la radio. » Il affirme alors avoir invité le professeur Jerry Tulassent pour une « retransmission en direct des 32 positions du « calme-moi sous toi » » Il assure que « c'est donc à une première mondiale que vous allez assister et à laquelle vous allez participer ». Le professeur demande l'aide d'une dame puis il lui dit de mettre « ça là et ça là » à plusieurs reprises sans indiquer ce qu'il désigne. Elle conclut « Et bien, dites-moi, c'est épatant professeur Tulassent. Ah oui, vraiment, c'est épatant. »

Ça déménage : 26 mai 1986

Desproges déclare sans préambule qu' « il se peut que cette chronique soit la dernière ». En effet, de terribles déménageurs ont investi sa maison. Réfugié dans les toilettes, « à l'heure où [il] écri[t] ces lignes, il n'y a plus un bruit dans la maison. » mais il n'ose pas sortir car il en a entendu un dire « on le finira demain matin ». Desproges clôt sa chronique par une réflexion concernant l'éternité : « c'est un mot terrible qui nous dit que l'éternité c'est long, surtout vers la fin. »

La belle histoire du crapaud-boudin : 28 mai 1986

Desproges narre l'histoire d'Ophélie Labourette, dont le corps est hideux mais dont la voix est d'or. Après avoir procédé à une longue description de son aspect physique repoussant, il explique qu'elle croise « un gros crapaud dégueulasse qui coassait par-là ». Celui-ci lui demande de l'embrasser, pour reprendre son aspect initial de fée ravissante. En échange, elle lui promet d'exaucer un vœu. Ophélie s'exécute et demande à changer de peau. « C'est ainsi qu'Ophélie Labourette se retrouva d'un coup métamorphosée en crapaud. »

Le duc : 29 mai 1986

Desproges s'interroge sur le changement de comportement de sa femme, elle d'habitude est si intentionnée serait devenue égoïste. Une nuit, il fait un cauchemar. Après s'être réveillé, il essaye d'analyser son rêve. Bouleversé, il réveille sa femme pour lui demander son avis : « Ne trouves-tu pas [...] que depuis quelques temps on ne parle plus beaucoup du duc d'Edimbourg ? » Or celle-ci répond qu'elle a sommeil et lui demande de la laisser dormir. Desproges déclare connaître alors une déception : « à la lumière d'un drame humain pas nécessairement lié directement au couple, comme cet étrange silence qui pèse autour de la personne du duc d'Édimbourg, on s'aperçoit qu'on a vécu tout ce temps auprès d'une étrangère... »

Présentations : 30 mai 1986

Desproges fustige le « laisser-aller dans la pratique du savoir-vivre » et affirme « qu'il n'y a plus de vraies jeunes filles [ni] de gentleman ». Il relate la bienséance dont il faisait preuve « aux petits soupers chez le duc et la duchesse de Windsor, à Boulogne, où [il] avai[t] ses entrées dans les années 70 ». Il offrait à chaque fois « trois billets de 50 francs en lui baisant la main ». Il avoue « je faisais mon petit effet » et acceptait de reprendre un billet puisqu'ils se récriaient en assurant « qu'il ne fallait pas ». Desproges donne ensuite des conseils de savoir-vivre concernant les présentations dans une soirée mondaine. « Hélas, conclut-il, les jeunes dans leurs boums se saluent pour la première fois avec une consternante désinvolture : « un copain, une copine, une copine, une copine, un copain. [...] Tout fout l'camp. »

Doris : 2 juin 1986

Desproges affirme vouloir rendre hommage à Pierre Doris « à qui nous devons d'avoir été le premier en France à oser expectorer en public les miasmes hilarants de l'humour le plus noir ». Il déclare aussi n'être « pas peu fière d'avoir deux points communs » avec lui : les initiales PD et la collection de « toutes les formes possibles de représentations du cochon. » Il en profite pour démontrer « que le cochon est un animal fort attachant » en comparaison de l'homme. Desproges raconte ensuite une histoire qu'il serait arrivé à Pierre Doris lors d'un safari au Kenya : il serait tombé amoureux du gorille qu'il chassait. Il conclut : « c'est une histoire vraie, hein ! C'est le gorille qui l'a racontée. »

Le bac : 3 juin 1986

Desproges fustige le baccalauréat : « ça ne sert à rien » et se déclare fier de ne pas avoir ce diplôme. Il propose donc aux lycéens de rester chez eux tandis qu'il leur donne des sujets dans diverses matières, tous plus alambiqués, loufoques et improbables que les autres.

Figeac : 5 juin 1985

Desproges avoue avoir cédé « au chant des sirènes [qui s'était fait] trop envoûtant » après que M. Manoncourt, propriétaire du domaine Château-Figeac, lui a proposé l'envoi de bouteilles pour le remercier de sa chronique intitulée « L'Aquaphile », où il vantait les mérites de ce vin. Il expose le cas de conscience dont il a été victime : s'il acceptait, cela revenait à toucher des pots-de-vin, mais il ne pouvait pas laisser passer l'occasion non plus. Desproges déclare avoir trouvé « une solution intermédiaire » en écrivant une lettre à M. Manoncourt lui déclarant « s'il est vrai que je ne mange pas de ce pain-là, j'aurai du mal à vous convaincre que je ne bois pas de ce vin-ci » et que « tout bien réfléchi, il ne m'apparaît pas que l'homme puisse se compromettre en acceptant de partager le vin avec autrui. » Desproges avoue avoir reçu le colis qui l'attend dans sa cave et remercie finalement M. et Mme Manoncourt indirectement, en louant leur vin et la tradition qu'il charrie.

Aurore : 6 juin 1986

Desproges donne libre cours à sa nostalgie d'un monde disparu, celui de la presse des années 1960-1970. Il relate sa promenade dans la rue Saint-Marc « où siégeait naguère un journal du matin qui avait un nom de l'aube » et où il fit ses premiers pas dans le journalisme. Il décrit le fonctionnement et les lois qui régissaient ce monde désormais fini en insistant sur l'importance des bistrots. Il rentre dans le dernier encore en activité et rencontre un ancien collègue photographe. Selon « le protocole », il lui paie à boire et ils se mettent à discuter. Desproges lui demande s'il est toujours dans la photographie, l'interlocuteur a « un soupir bizarre, comme une sorte de sanglot pas fini » et ouvre un boîtier d'appareil, vide. La nuit, après une soirée animée entre amis, Desproges repense à cet épisode avec « l'imprécise bouffée d'un chagrin léger [...] agaçante et fugace comme ces envie d'éternuer qui restent en suspens. »

Sur le collier du chien : 9 juin 1986

Desproges raconte que deux jeunes admirateurs sont venus l'aborder chacun à leur tour, « lundi dernier », à la fin de l'émission. Le second désirait lui faire présider le banquet de fin d'année de l'École supérieure des ingénieurs électrotechniciens. Flatté, Desproges commence à acquiescer d'un ton condescendant quand le jeune homme lui déclare : « l'année dernière, on a eu une pute. Cette année, on aimerait bien que ce soit vous. »

Desproges poursuit sa chronique en répondant à une auditrice lui demandant pourquoi il ne passe jamais de disque d'Edith Piaf dans cette émission.

Enfin, Desproges lit « quelques lignes désespérées de Jean-Edern Eluard [rires], le neveu trisomique de Paul », un poème récapitulant les actions hideuses de l'humanité finissant par « Sur le cahier d'écolier de mes enfants irradiés/J'écris ton nom/HOMME. »

Plaidoyer pour un berger : 10 juin 1986

Desproges veut faire une mise au point concernant son berger allemand. En effet, il a « entendu proférer tant de sottises racistes à son endroit [qu'il se] sen[t] tenu aujourd'hui [d'en] faire une. » Selon lui, les premières contrevérités ont émané des événements de mai 1968, en faisant des bergers allemands des bêtes féroces. Selon, ce sont des « inepties. La seule bête féroce qui existe au monde s'appelle Marcel. » Alors que le chien est l'animal le plus dévoué à l'homme, celui-ci « en profite parfois pour le dénaturer et en faire son complice de guerre, son flic privé ou son bourreau personnel ». C'est la cause des accidents liés aux bergers allemands qui sont au quotidien les bêtes les plus attachantes. Desproges donne ainsi l'exemple du sien qui plate des petits panneaux « attention caca » qu'il plante à côté de chacun de ses oublis. « Le jardin ressemble à un golf miniature. C'est très chic. »

Coquilles : 11 juin 1986

Desproges lit la lettre d'un auditeur l'informant sur l'origine étymologique de la « coquille » journalistique. Il en profite pour citer des exemples célèbres qu'il mélange à des coquilles de son cru.

Desproges poursuit en présentant « le superman de l'inutile », un homme qui bat des records farfelus (et inventés) la nuit.

Enfin, il déclame sa passion de la nature et l'aventure qui lui est arrivée dans le maquis sarde : alors qu'il s'approchait doucement d'un berger en train de traire une brebis (« je ne voyais de cet homme éternel que la nuque de tortue craquelée sous la casquette. Il ne m'entendit pas approcher et n'interrompit pas le chant qu'il psalmodiait au rythme millénaire de ses doigts sur le pis »), il est horrifié de l'entendre chanter *We are the world*.

Non compris : 12 juin 1986

Desproges témoigne de l'incompréhension qui règne entre ses semblables et lui-même. Il relate sa conversation avec un marchand de vin où chaque remarque ou question du marchand est extrapolée vers les soupçons les plus éloignés par Desproges. L'incompréhension se répète chez la fleuriste qui lui demande si les fleurs qu'il achète sont pour offrir. Puisqu'il répond que non, elle les lui emballe dans un journal ce qui le choque : « je pensais cependant mériter de votre part les mêmes égards que vous eussiez montré à ma marraine. Mais bon tant pis. Adieu, mademoiselle. Nous ne sommes pas faits pour nous comprendre. » Heureusement, le fait que le boucher lui mette « deux très jolis papiers » autour de son steak haché, même si ce n'est pas pour offrir, lui met du baume au cœur.

Chronique de la haine ordinaire du 13 juin 1986 [à propos des cadeaux de la fête des mères]

Desproges s'interroge sur la création d'une « fête des enfants » où les parents offriraient à leur progéniture des cadeaux faits mains. Cette fête serait ainsi une bonne façon, pour les parents, de se venger des cadeaux hideux et fabriqués qu'ils reçoivent pour leur fête.

Desproges prend pour exemple le poème de sa fille cadette (Perrine) qu'elle lui récite avant d'aller le déclamer à sa mère. Il lui conseille d'apporter quelques modifications à cette « polésie » comme la nomme sa fille. Mais celle-ci n'est pas d'accord. Finalement

un compromis est trouvé et Desproges déclare « Je perds mon temps dans le show-biz, j'aurais dû être puéricultrice ! »

Coco-Bello : 14 juin 1986

Desproges commence par rappeler l' « inoubliable message d'amour de la princesse des mille et un projets de bétonner la Côte », message de Stéphanie de Monaco assurant que « les animaux sont des êtres humains comme les autres. » Desproges raconte une histoire pour illustrer cette affirmation, celle de la petite Silvia Corelli, de Bello son chien berger et de Coco, son perroquet. Un jour, le chien tranche la patte du perroquet qui en perd ses esprits. Silvia tombe malade de chagrin car le perroquet ne sait plus que siffloter la première mesure du *Pont de la rivière Kwäï*. « Heureusement, la bonne fée des petites filles à perroquet veillait sous la forme d'un vétérinaire prothésiste, le docteur Paolo Jurgensson. » Celui-ci réussit à fabriquer une patte artificielle à Coco. « Folle de joie, la petite Silvia a retrouvé sa joie de vivre et recommence à fumer ses chères Marlboro. » Desproges conclut : « si l'on devait tirer une morale de cette charmante anecdote, je dirais qu'à ma connaissance, c'est la première fois qu'un italien s'appelle Jurgensson. »

À mort le foot : 16 juin 1986

Desproges fustige les footballeurs et les « dégradantes contorsions manchotes des hordes encaleçonnées sudoripares qui se disputent sur gazon l'honneur minuscule d'être champions de la balle au pied. » Il déclare « je vous hais, footballeurs. Vous ne m'avez fait vibrer qu'une fois : le jour où j'ai appris que vous aviez attrapé la chiasse mexicaine en suçant des frites aztèques. » Il va même jusqu'à affirmer que Dieu est des leurs puisqu'il est comme eux, partout.

Surtout, ce qui dérange profondément Desproges, c'est qu'il faille aimer le football pour être un homme normal. Il explique qu'il a reçu une foule de commentaires désobligeants depuis son enfance à cause de cela.

Desproges lit ensuite le courrier que les enfants lui envoient. Anne, neuf ans lui reproche de dire des méchancetés sur Dieu, Desproges lui répond que c'est lui qui a commencé : « demande à ta maman de t'expliquer le comportement du bon Dieu avec les petites filles de neuf ans en Ethiopie ou au Liban. » Alexandre lui dit qu'il ne comprend pas tout ce qu'il raconte et que « ça [l']énerve. » Desproges lui répond que c'est normal, « à dix ans, on a l'esprit plus éveillé à d'autres altitudes que celles où plafonnent les vieux de trente ans et plus. »

Desproges finit par une anecdote familiale concernant une de ses filles.

Lettres ouvertes en vrac : 17 juin 1986

Desproges se déclare « en manque d'inspiration » et décide de répondre au courrier.

M. Jean-Pierre Moreau lui demande s'il a l'intention de faire un second spectacle. Il lui répond qu'il « répugne par nature à utiliser cette antenne [...] à des fins d'autopromotion » mais accepte finalement de répondre par l'affirmative. En précisant « monsieur Jean-Pierre Moreau de Paris XVe est mon attaché de presse [rires] : il faut le savoir pour bien comprendre le sens de sa question. »

Il répond ensuite à M. Daniel Colin lui demandant s'il s'appelle vraiment Pierre Desproges et s'il est né à Terme. Là encore, il répond par l'affirmative, « mais à Pantin » pour le lieu de naissance.

Rupture : 18 juin 1986

Desproges envoie une lettre de rupture à Dieu car il n'en peut plus de son omniprésence. Or, il se demande : « Allais-je tolérer plus longtemps de Dieu ce que je supportais si mal du KGB ? »

Il critique aussi l'allure du Fils, ce côté « m'as-tu vu sur ma jolie croix dans mes Pampers absorbants » qui désert le prestige de l'Église.

Le Saint-Esprit n'est pas en reste : « cette façon de vous tomber dessus à l'improviste, en plein gueuleton de Pentecôte chez mon beau-frère, quelle grossièreté ! »

Il finit par la lecture de sa lettre de rupture se terminant par « pardonne-moi mes offenses, mais laisse-moi succomber à la tentation, donne-moi aujourd'hui mon péché quotidien, et délivre-moi du bien. Ainsi soit-il. Veuillez croire, moi pas. »

C'est l'été : 19 juin 1986

Desproges fustige l'été, « la saison des joies vulgaires et des exultations de masse », et les horreurs vestimentaires qui lui sont inhérentes. Parmi celles-ci, il vilipende surtout les « T-shirts à messages personnalisés » qui ne reflètent plus un message personnalisé lorsqu'ils sont arborés par des milliers de personnes. En outre, « jamais ces messages ne correspondent à la moindre réalité tangible. » Desproges raconte une aventure qui lui est arrivée qui confirme son dire : une femme était revêtue d'un tee-shirt sur lequel était inscrit « je suis à prendre ». Il demande « qu'eussiez-vous fait à ma place ? Je l'ai prise. » S'en suit une scène farcesque mêlant le curé, une bande de féministes hystériques et la police. Desproges critique ensuite « le T-shirt publicitaire » : alors qu'autrefois l'on payait des hommes-sandwichs pour faire de la publicité à une marque, c'est maintenant le contraire, les gens achètent le droit de leur faire cette publicité.

Mais il dit « ça parce qu' [il est] en colère. En réalité, [il] déteste l'été. Tous les ans, c'est la même chose. Dès les premiers vrais beaux jours, quand la nature est en fête et les oiseaux fous de joie, [il] regarde le bleu par-dessus les grands marronniers de [son] jardin, et [il] se di[t] : « Ah, ça y est, quelle horreur : dans six mois, c'est l'hiver ! » »

Les hommes en blanc : 20 juin 1986

Desproges raconte comment son opticien, qu'il avait passablement énervé lui fit remarquer subrepticement qu'il était devenu presbyte.

Il détaille aussi son habitude à appeler docteur tous les hommes en blanc, notamment son boulanger et son opticien, à leur grande surprise.

Il avoue aussi son désespoir d'être « handicapé physique » et de l'apprendre « sans ménagement de la bouche de cette brute. » puisque la presbytie est le premier signe de la vieillesse menant droit à la tombe. Il est d'autant plus désespéré que « deux bigotes infâmes » en le voyant se chuchotent qu'il « a pris un sacré coup de vieux ».

Les aventures du mois de juin : 23 juin 1986

Desproges narre les aventures d'une famille en vacances à l'océan, celle d'Anne et Alexandre et leur deux petites filles. Dans un style lyrique, Desproges décrit le lieu de villégiature, la joie des enfants et leurs jeux sur le sable. Anne conseille à son mari d'écrire un roman. Alexandre lui fait une proposition : la plus petite enfant part à la dérive avec sa bouée de plastique et ne revient jamais. « Non. Ce serait encore de l'humour de cimetière. Ça va comme ça, tu as déjà donné » lui répond Anne. Desproges décrit les bonheurs et privilèges du mois de juin. La famille décide de manger sur la terrasse en soirée. Mais alors qu' « Alexandre se demande combien de phrases aussi bigrement poétique il faut caser dans un roman balnéaire pour que ce soit aussi beau qu'un roman de sous-bois solognot avec des senteurs de mousse et des écureuils hystériques qui viennent manger dans la main de Maurice Genevoix », Anne lui demande s'il n'a pas vu les filles. Le cœur d'Alexandre se glace : les filles seraient-elles perdues ?

Desproges propose aux auditeurs de continuer cette « bouleversante saga » le lendemain.

Les aventures du mois de juin (suite) : 24 juin 1986

Desproges fait le résumé de l'épisode précédent. Alors que « tous les étés, ils perdent les filles », Alexandre est un « pessimiste sans nuance [qui] dix, vingt fois, [...] nourrit goulûment son angoisse malade de ces escapades dont il entrevoit toujours l'issue la plus tragique. » les parents fouillent la maison, le jardin, préviennent les voisins puis la police. Tandis que le « pimpant CRS balnéaire » déclare n'avoir rien vu sur l'eau, le père trouve la force de faire de l'humour : « sur l'eau, je m'en fous. Mais SOUS l'eau ? » Il passe en revue tout ce qu'il pourra rassembler pour payer la rançon tandis que sa mère est de plus en plus angoissée.

Finalement les deux enfants sont retrouvées, « elles avaient joué au sous-marin noir dans le grand placard de leur chambre » et s'étaient endormies. Alexandre se permet de leur faire remarquer qu'on ne dit pas « on s'a endormi » mais « on s'est endormies » avant de se rendre compte que cette remarque est inappropriée.

Il conclut : « Au secours, docteur, je ressens comme un point là.

- Euh, c'est un bonheur insupportable.

- Ah ! Bon. »

Et Desproges propose de poursuivre cette histoire à la prochaine émission.

Chronique de la haine ordinaire : 25 juin 1986 (pseudo suite de la suite)

Desproges déclare que « de nombreux imbéciles subjugués par les débuts prometteurs de mon *curriculum vitae* me réclament la suite ». Il s'y livre mais prévient qu' « elle est sans intérêt ». Desproges raconte sa naissance, son enfance tiraillée entre sournoiserie et catholicité, son désir de d'héroïsme bien que la paix en France le rende difficile à réaliser. Ainsi il se demande : « Qu'allais-je devenir ? Finalement j'ai fait n'importe quoi. J'ai fait tous les métiers, sauf prostituée, j'ai horreur qu'on me souffle dans le cou quand je cherche le sommeil » Il décrit ces métiers : instituteur intérimaire (mais renvoyé pour ses préférences littéraires envers Adolf Hitler), « facteur de trouble » aux PTT « poussé par [sa] passion des beaux uniformes virils », « inspecteur surprise à la brigade des stupéfaits » et enfin « remplisseur de duvet de canard dans une fabrique de coussin » mais « manque de pot, [il était] complètement allergique aux plumes, [et a] juste trouvé le temps, avant d'être viré, de fabriquer deux poufs : pouf, pouf ! [Desproges rit avec le public] »

La Marseillaise : 27 juin 1986

Desproges déclare avoir honte car il ne répond pratiquement jamais au courrier que lui envoient les auditeurs.

Cependant, il affirme « quand j'entrevois la possibilité de greffer mon imagination vacillante sur une bonne idée d'un auditeur, j'aurais, convenez-en, tort de me gêner. » Il lit alors la lettre de M. Portal proposant de changer les paroles de *La Marseillaise*. Il lit ensuite sa version et déclare qu'il a eu une très bonne idée, « et puis, d'abord, pourquoi un seul hymne pour tout le monde ? Pourquoi pas une *Marseillaise* à la carte pour chaque corps de métier ? [...] Pour chaque Français, nom de Dieu ! » Et il propose sa version de l'hymne (paillard), celle qui lui convient « en tant que gérontophile à tendance maniaco-hygiénique ».

**ANNEXE N°5, BIOGRAPHIE DE PIERRE DESPROGES,
ANNOTÉE DE SES PROPRES COMMENTAIRES**

- 1939 • Mai. Naissance à Pantin. → *J'en ai encore*
- de 1939 à 1966 • Rien. *d'avouable*
- 1967 • Vendeur d'assurances-vie. → *mort*
 • Enquêteur à l'IFOP.
 • Auteur de romans-photos pour La **Veillée des Chaumières**.
 • Rédacteur au **Courrier du Cœur** de Bonne Soirée.
- 1968 • Mai. Directeur commercial d'une fabrique de **fausses poutres** en polystyrène expansé.
- 1969 • Pronostiqueur à **Paris-Turf**. *bidon*
- 1970 • Devient pour six ans journaliste à l'**Aurore**. *TF1. command*
- 1975-1976-1977 • Grand reporter au **Petit Rapporteur** de Jacques Martin sur Antenne 2.
 • Apparaît sur la scène de l'**Olympia** dans le spectacle de **Thierry Le Luron**.
- 1978-1979 • Sur les ondes de **France-Inter** dans « Saltimbanques » de Jean-Louis Foulquier et aux côtés de Thierry Le Luron dans "Des parasites sur l'antenne".
 • Avec **Evelyne Grandjean**: "Qu'elle était verte ma salade" au Théâtre des **400 Coups**, "Du varech dans mes espadrilles" l'été sur France-Inter et première partie du spectacle de Thierry Le Luron à **Bobino**.
- 1980 • Présence quotidienne sur France-Inter dans **Le Luron de Midi** puis dans **le tribunal des flagrants délires** avec Claude Villers et Luis Rego. La série du "Tribunal" durera plus de deux ans, *et mes concertaux, concou.*
 • Auteur-interprète de **Corbinou**, émission pour les enfants sur TF1.
- 1981 • Collaboration régulière à **Pilote**. *abêtie*
 • Parution du premier livre : **Manuel de savoir-vivre à l'usage des rustres et des malpolis**.
 • Émission hebdomadaire sur **RMC** avec Michel Denisot et Valérie Mairesse, "Si c'est pour la culture on a déjà donné"
- 1982 • Suite de "Si c'est pour la culture...". *le titre est de moi. J'ai toujours pas compris où je voulais en venir.*
 • Participe à la création de **Merci Bernard** sur FR3.
 • Création sur FR3 de **La minute nécessaire de Monsieur Cyclopede**, série qui comportera cent épisodes.
- 1983 • Poursuit sa carrière de procureur du "Tribunal" sur France-Inter et sa "Minute" quotidienne sur FR3.
 • Parution du deuxième livre: **Vivons heureux en attendant la mort**, *de Patrick Sabatier*
- 1984 • Trois mois sur la scène du **Théâtre Fontaine**, son **premier one man show**.
 • Édition de l'enregistrement du spectacle en double album.
- 1985 • De juin 84 à décembre 85, tournée avec le spectacle du Théâtre Fontaine soit 200 représentations sur toutes les scènes de la francophonie. → *Peu ou introuvable. Nouveaux RCA sont devenus. Sauf Le Crazy Horse et l'adon.*
 • Début 85 parution du troisième livre : **Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis**.
 • En novembre, sortie du quatrième livre et premier roman : **Des femmes qui tombent**.
- 1986 • Émission quotidienne sur France Inter: **Les chroniques de la haine ordinaire**.
 • Juin. Diffusion du one man show 84 sur **FR3**
- Nous nous permettons d'ajouter :*
- 1986 • Octobre. Spectacle au **Théâtre Grévin** : Pierre Desproges se donne en spectacle.
- 1987-1988 • Tournée du spectacle du Grévin à travers la France, la Belgique et la Suisse.
 • Février 1987 sortie du cinquième livre **Les chroniques de la haine ordinaire**.
- 1988 • Avril. "Pierre Desproges est mort d'un cancer. **Étonnant, non ?**"

ANNEXE N°6, INTERVIEW DE PIERRE DESPROGES À PROPOS DES RESTOS DU CŒUR

Cette prise de position s'effectue lors de l'émission « C'est encore mieux l'après-midi », diffusée sur Antenne 2, le 7 novembre 1986 (durée de l'extrait : 00:03:29)⁵⁰⁹.

Retranscription de la conversation entre Christophe Dechavanne et Pierre Desproges⁵¹⁰ :

Christophe Dechavanne (présentateur) : « Vous avez fait une réflexion acide, pour le moins, pour les restaurants du cœur. Ces manifestations générales qui mobilisent beaucoup de gens et du show-business et de la télévision et du cinéma, ça vous plaît pas ?

Pierre Desproges : - Je trouve, je pèse mes mots, qu'il y a une obscénité à montrer sa charité à tous les passants comme on montre son cul⁵¹¹. Je veux dire qu'on peut très bien faire le bien autour de soi, moi, je ne me mets pas en avant forcément parce que je suis contre, mais j'ai mes pauvres, et je ne les montre pas à tous les passants. J'ai vu cette émission sur les Restaurants du cœur où il y avait un producteur de disque qui a ramassé des maquettes, pas à lui d'ailleurs, et qui les a bidouillées, triturées, qui a mis des applaudissements bidons pour faire un disque puis qui a profité de cette émission sur les affamés pour vendre son disque. Je ne sais pas si c'est humainement très joli.

CD : - Mais est-ce que vous croyez que ça ne part quand même pas d'un bon fond même s'il y a des petits écarts, je veux dire le fait de mobiliser une population qui sinon serait assez passive... Mobiliser les gens par la télévision pour arriver à faire quelque chose c'est quand même bien, non ?

PD : - Les gens devraient se mobiliser eux-mêmes, ce qui est un peu utopiste ou alors c'est aux pouvoirs publics de le faire. Moi je suis prêt à donner sur mes impôts, sur ce qu'on voudra pour que les gens ne crèvent pas de faim...

CD : - Oui mais là je pense que tout le monde criera à l'atteinte aux libertés alors que là ne donnent que ceux qui veulent donner.

PD : - Vous savez, si on n'atteignait pas aux libertés on aurait pas d'autoroutes, de machines à vapeur, on n'aurait même pas de bombes atomiques, on serait vraiment dans la merde, hein !

CD : - Mouais... Surtout en ce qui concerne l'autoroute, remarquez... Enfin je ne sais pas, j'étais pas tout à fait...

⁵⁰⁹ « Pierre Desproges présente son livre "Chronique de la haine ordinaire" », *C'est encore mieux l'après-midi*, A2, 28/04/1987, 00:03:38, (Producteur Antenne 2, présentateur Christophe Dechavanne)

⁵¹⁰ Étant donné qu'il s'agit d'une retranscription, la présentation et la ponctuation ont été rajoutées par nos soins.

⁵¹¹ Phrase constituant l'une des maximes les plus récurrentes de Pierre Desproges. Lui-même déclare l'avoir repris à Brassens. Il semble falloir trouver la source dans la chanson « Trompettes de la renommée » où Brassens ironise sur le fait qu'il faille, pour rester célèbre, livrer jusqu'aux domaines les plus intimes de sa vie afin de conserver l'intérêt des médias.

PD : - Non mais il y a plein de gens qui ne sont pas d'accord avec moi, j'aime pas qu'on soit d'accord avec moi, j'aime bien me sentir tout seul. J'ai un goût du paradoxe, j'en rajoute un peu là [CD : « mais allez-y »] mais je pense quand même...

CD : - Mais est-ce que vous avez une solution alors ? Dans ce genre de problèmes-là, pas forcément pour les Restaurants du Cœur...

PD : - Je pense qu'on devrait civiquement éduquer les gens et à commencer par les mômes... A quel titre un clown comme moi peut dire « moi je vais donner un cachet, regardez, faites comme moi » ? En quoi je suis habilité à faire ça ?

CD : - À la limite, moi je préfère ça à un leader de l'opinion, comme peut l'être un comédien ou un chanteur qui dit « moi je vote comme ça votez comme ça ».

PD : - Mais c'est pareil, moi ça me gêne autant ! Regardez Yves Montand qui prêchait pour Staline il y a 15 ou 20 ans, maintenant il prêche contre, ils ne savent pas très bien ce qu'ils font ces gens-là, ils ne sont jamais adulte politiquement. Ce n'est pas notre métier je veux dire. C'est bien de donner à bouffer aux gens encore qu'il faudrait mieux leur apprendre à l'obtenir [...] et ça, ça relève de l'État.

CD : - Oui, mais c'est long.

PD : - Je ne veux pas vous dire que je suis vraiment contre les Restaurants du Cœur, mais j'avais une idée l'autre jour. C'était d'aller pendant le week-end avec des copains cambrioler les Restaurants du Cœur pour me faire une réserve de petits pois, mais là je ne le ferais pas. Parce que ce serait de mauvais goût. [On sent que la bien bien-pensance du présentateur commence à agacer Desproges qui essaye de le provoquer, voire de le choquer, ce qui marche.]

CD : - Oui, ce serait carrément de mauvais goût, je vous le confirme. [rire gêné et crispé.] »

Toutefois, si la posture médiatique adoptée par Desproges est celle d'un individualiste forcené, il est possible de constater qu'il s'engage à sa façon, dans le domaine privé : « En règle générale, je ne manifeste jamais mes sentiments, mes idéaux, mes combats en public, sauf quand c'est payé. J'ai mes pauvres, j'ai mes déshérités, et j'ai des opinions, mais je m'interdis le plus souvent de les exhiber en public, persuadé qu'il y a toujours une certaine impudeur à montrer son cœur à tous les passants pour pas un rond alors qu'on se fait rétribuer pour leur montrer [, justement,] son cul... »⁵¹² Pour lui, l'engagement doit donc relever du domaine du privé.

La connaissance de l'extrait suivant est aussi importante pour comprendre sa position :

⁵¹² Pierre DESPROGES, *Op. cit.* « Joëlle », p. 43

« Il y a misère et misère. Il y a la misère éclatante qu'on nous trompette avec fracas, qui s'étale à nos unes et s'agrippe à nos remords, qu'on nous sert dans la soupe et qui nous éclabousse. C'est la faim fiévreuse des agonisants sur le sable, et les maladies rongeuses, la lèpre avec moignon sur rue, et le crabe vaincu, le crabe aux pinces noires à nous manger le ventre et les génocides, un peu trop loin pour qu'ici l'on soupire, mais les génocides bien sûr, et la pauvreté des villes aux usines fermées, et les enfants d'Orient, moins hauts que leur fusils, qu'on fait trotter au front. Et puis, il y a la misère de série B qui ne vaut pas le détour. D'ailleurs, on ne la voit même pas. C'est la détresse bien mise de la vieille fille au cul déshérité n'ayant su que s'asseoir. C'est la panique extatique du vieillard rhumatisant qui ne sait plus s'extraire de son taxi tout seul. »⁵¹³ Desproges s'insurge contre le fait qu'il y ait une misère plus « photogénique » que d'autres, plus médiatisée et plus mobilisatrice alors que certains drames humains quotidiens sont oubliés voire pris comme allant de soi.

Ainsi, « cinglant, lettré, Pierre Desproges fustigeait la bonne conscience des années 80. »⁵¹⁴ Et ce notamment lorsqu'il déclare :

« Les hommes ne mangent pas de la même façon qu'ils vivent dans le nord ou dans le Sud du monde. Dans le Nord du monde, ils se regroupent autour d'une table. Ils mangent des sucres lourds et des animaux gras en s'appelant « cher ami », puis succombent étouffés dans leur graisse en disant « docteur, docteur ». Dans le Sud du monde, ils sucent des cailloux ou des pattes de vautours morts et meurent aussi, tous secs et désolés, et penchés comme des roses qu'on oublie d'arroser. »⁵¹⁵ La faim dans le monde est ainsi une réalité qui le révolte. Mais ce qu'il juge comme étant le pire c'est qu'il peut en rire sans que les auditeurs s'en insurgent. Ainsi, dans *La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède*, il avait instauré « la minute sans bedaine » où deux obèses rentraient leur ventre pendant une minute pour compatir à la faim dans le monde. Desproges s'est montré scandalisé que ce soient les *Minutes* tournant en dérision la religion qui soient vilipendées et non celle-ci, qu'il jugeait comme la plus dérangeante voire choquante.

À propos de ses provocations, il déclare ainsi : « J'aime la provocation. Je me désangoisse en riant du cancer ou des enfants qui crèvent de faim [pour] supporter la vie qui n'est pas drôle. Parce que je n'ai pas la foi – ni dans Dieu, ni dans l'humanité. »⁵¹⁶ Cependant même l'humour le plus caustique s'avère parfois insuffisant pour mettre à distance ses angoisses comme en témoigne la phrase finale de la chronique « Le règne animal » : « mais ce n'est pas une raison pour nous coller du chocolat sur la figure quand nous écrivons des choses légères pour oublier les vautours. »⁵¹⁷

⁵¹³ Pierre DESPROGES, *Op. cit.* « Misères », p. 79-80

⁵¹⁴ Nicolas DELESALLE, Interview citée *supra*

⁵¹⁵ Pierre DESPROGES, *Op. cit.* « Le règne animal », p. 59

⁵¹⁶ Catherine DEGAN, Interview citée *supra*

⁵¹⁷ Pierre DESPROGES, *Op. cit.* « Le règne animal », p. 60

ANNEXE N°7, ALLUSIONS AU CANCER DANS LES CHRONIQUES

Comme il l'explique indirectement dans la chronique « Cancer », en faisant passer sa thèse par la lecture d'une lettre qu'il aurait reçu d'une auditrice atteinte, justement, d'un cancer, Pierre Desproges estime « qu'il y a des tonnes d'humour à revendre à propos du cancer ». Il refuse de voir en cette maladie un tabou dont il serait sacrilège d'en rire. Cette vision est assez novatrice pour son époque comme le rappelle le professeur en science de l'information et de la communication Arnaud Mercier⁵¹⁸.

Ces références sont trop nombreuses pour être toutes intégrées dans le corps du texte principal. Nous profitons donc des annexes pour en montrer leur diversité.

« y'a des métastases qui se perdent, non ? »	La drogue, c'est de la merde : 7 février 1986 (D ajoute cela à l'oral)
« Elle [Joëlle Kauffmann] me fait un peu penser à une autre femme que je connais qui a un cancer et qui va guérir parce que "la mort, vous comprenez, ça va comme ça, je n'ai tout de même pas que ça à faire." »	Joëlle : 24 février 1986
« Je ne vais pas risquer ma vie pour Arcopal et Duralex. Il y a si longtemps maintenant que j'attends mon cancer : je ne vais quand même pas partir sans lui. »	Au voleur : 6 mars 1986
« ma santé préoccupante, jusqu'à 46 ans passés je n'ai toujours pas de cancer »	Pangolin : 19 mars 1986
« le crabe invaincu, le crabe aux pinces noires à nous manger le ventre »	Misères : 20 mars 1986 (Remarquons que Desproges en profite pour faire un jeu de mot avec <i>Le crabe aux pinces d'or</i> , une aventure de Tintin, écrite et dessinée par Hergé).
« j'ai reçu l'autre jour une lettre d'une dame qui a un cancer. »	Cancer : 1 ^{er} avril 1986
« entre autres sujets de raillerie où je me suis plu à vautrer mon ignominie congénitale au fil de ces pages, le cancer, les cancéreux, les cancérologues et les gaîtés de l'escadron métastatiques venaient bien sûr en bonne position. »	Cancer : 1 ^{er} avril 1986 (Desproges fait mine d'éprouver une certaine honte à avoir plaisanté sur le cancer alors qu'il n'en est rien en vérité.)
« J'espère seulement que les pontes, pontifes et pontifiants professionnels de la chasse aux métastases actuellement mobilisés dans un safari européen contre la	Cancer : 1 ^{er} avril 1986 (Remarquons que l'usage de la polyptote permet une dérivation dépréciative

⁵¹⁸ Arnaud MERCIER, article cité *supra*.

bête laissent traîner ce soir leurs savantes oreilles sur France Inter. »	progressive du statut des médecins, passant de grand « pontes » de la médecine à celui de faiseurs de beaux discours pour finir par être comparés à de vulgaires chasseurs touristiques.)
« 100 % des électeurs communistes et 100 % des électeurs du Front national sont contre le cancer. »	Petites notes : 3 avril 1986
« Nous avons fini par trouver une double plate-forme d'accord pour un gouvernement gauche-droite : Non au cancer. Oui à l'os à moelle dans le pot au feu. »	La Saint-Coco : 8 avril 1986
« Il pense à solder sa planche à voile et le magnétoscope portable pour réunir le montant de la rançon. Peut-être faudra-t-il aussi songer à vendre la maison, la collection de tire-bouchons, et les Bordeaux 75 qu'il ne comptait pas ouvrir avant le printemps 89, pas après non plus, à cause de la chimiothérapie, parce que, bien sûr, il attend son cancer incessamment [rires], mais de toute façon, dès les premiers symptômes, il finira sa cave à la carabine. »	Les aventures du mois de juin (suite) : 24 juin 1986 (Notons que cette phrase semble prémonitoire, Desproges décédant d'un cancer un an et demi plus tard.)

ANNEXE N°8, ALLUSIONS À DIEU ET À LA RELIGION DANS LES CHRONIQUES

Desproges évoque souvent Dieu ou, plus généralement, la religion, à travers l'émission. Se déclarant « athée mystique »⁵¹⁹, ses allusions ne comportent pas un caractère sacré ou de dévotion. Elles servent plutôt à provoquer le rire du spectateur, Desproges n'hésitant pas à subvertir la religion. Le fait qu'il rit de Dieu et qu'il se moque parfois de celle-ci lui valut de nombreuses critiques, et notamment d'intellectuels conservateurs à l'image de Louis Leprince-Ringuet. Cependant, s'il est possible de constater que Desproges tourne souvent la religion en dérision, il s'affirme en faveur de l'éducation religieuse estimant qu'elle fait partie du patrimoine à connaître. Il faut donc plus voir dans ces piques une ouverture d'esprit (il estime que l'on peut rire de tout sujet) qu'une critique stérile ayant pour seul but la critique-même.

Ces allusions à Dieu et à la religion sont trop nombreuses pour être toutes intégrées dans le corps du texte principal. Nous profitons donc des annexes pour en montrer leur diversité.

Nous excluons de ce panorama la série des « Dieu... si possible... » que nous étudions dans la partie concernant les phrases rituelles.

⁵¹⁹ *Apostrophe*, émission citée *supra*.

Extraits	Chroniques
Cf. le dialogue entre Dieu et son médecin	Dieu n'est pas bien : 12 février 1986
Cette chronique est spécialement dédiée aux « grandes fêtes de la religion catholique » que Desproges décrit de façon subversive.	Jours de fête : 26 mai 1986
Dans cette chronique, Desproges fait la lecture de la lettre de rupture qu'il a envoyé à Dieu: « En amour, on est toujours deux. Un qui s'emmerde et un qui est malheureux. Depuis quelque temps, Dieu me semblait malheureux. » [rires]	Rupture : 18 juin 1986
« Pourquoi ? Pourquoi cette fausseté dans les rapports humains ? Pourquoi le mépris? Pourquoi le dédain? Où est Dieu? Que fait la police? Quand est-ce qu'on mange? » [rires]	Darius et Pompon : 17 avril 1986 (Desproges relativise brusquement la portée des questions métaphysiques qu'il était en train de se poser, à la manière de Woody Allen.)
« la déesse Vishnou qui pouvait faire la vaisselle en applaudissant le crépuscule. »	L'humanité : 10 mars 1986 (Remarquons que Desproges n'évoque pas seulement la religion chrétienne dans ses chroniques. Il mentionne ici la religion hindoue).
« chaque jour que Dieu fait (avec la rigueur et la grande bonté qui l'ont rendu célèbre jusqu'à Lambaréné) »	L'humanité : 10 mars 1986
« vous allez voir comme le bon Dieu exagère »	La baignoire aux oiseaux : 26 mars 1986
« un vin si grand que Dieu existe à sa seule vue »	L'aquaphile : 10 avril 1986
« Style Laura Ashley avec les cheveux aux genoux et les espadrilles de Jésus-Christ. »	Libido : 11 avril 1986
« Dieu me pardonne ! »	Le printemps : 30 avril 1986
« Elle était vilaine par la grâce de Dieu » « Mais Dieu est un salaud. Fignoleur dans le sadisme comme peu de bourreaux des camps »	La belle histoire du crapaud-boudin : 21 mai 1986
« ce n'est pas Dieu qui ne contredira : si le sang de son fils avait été du Figeac, je n'aurais jamais sombré dans l'athéisme. » [rires]	Figeac : 5 juin 1985
« Une auditrice de neuf ans, qui a malheureusement oublié de me communiquer son adresse, me dit : « Non mais ça va pas la tête de dire des choses pareilles sur le Bon Dieu. [rires] Crétin, va. Imbécile. » Signé Anne, neuf ans. Tu as raison Anne, ça va pas la tête. [rires] Je ne le ferai plus, je te le promets.	À mort le foot : 16 juin 1986

<p>N'empêche que c'est pas moi, c'est le Bon Dieu qui a commencé. [rires] Demande à ta mère de t'expliquer le comportement du bon Dieu avec les petites filles de neuf ans en Éthiopie ou au Liban. Moi, j'ai pas tout compris. »</p>	
<p>« En contrebas, immense comme une éternité tranquille, frémissante à l'infini, inéluctable comme la mort et plus crédible que Dieu, la mer considérable s'en fout intensément. » [rires]</p>	<p>Les aventures du mois de juin : 23 juin 1986</p>

ANNEXE N°9, CONJURER LA PEUR : LES « BLAGUES SIDA »

« Côté bouillon de culture, Francis Huster attrape *Le Cid* avec Jean Marais » [rires]
 Bonne année mon cul : 3 février 1986

« D'après mon beau-frère qui fait dans les tubes à l'Institut Pasteur, c'est pourvu de quéquettes trop petites pour attraper le sida sans atèle. » [rires et applaudissements du public choqué par l'audace provocante de Desproges]
 La pluri-télévisionite : 5 février 1986

« Et alors, dans une taverne mal éclairée, [les frères du Petit Poucet] attrapèrent le sida [rires du public qui semble se sentir un peu coupable de rire] en s'asseyant sur un chef de cabinet malpropre. [idem, applaudissements] Et ils moururent dans d'atroces souffrances et c'est bien fait [idem]. »
 Petit Poucet : 6 février 1986

« Ça m'est revenu de la bouche d'un pédé - non, le bruit, pas le sida - qui le tenait d'un autre pédé - le sida, pas le bruit. »
 « - Rika Zarái qui est actuellement avec Le Pen - ne le répétez pas - racontait partout que j'avais le sida. »
 La rumeur : 10 février 1986

« J'ai acheté à Sabrina un cadre doré [avec] la photo de Rock Hudson avec le sida dedans »
 Les gens n'ont pas d'humour : 2 avril 1986
 [Le fait de savoir cet acteur, icône virile des valeurs américaines atteint du sida et non d'un banal cancer a provoqué un choc des consciences aux États-Unis au cours de l'été 1985. Avec sa mort le 2 décembre 1985, « le sida l'incarne soudain dans un des visages les plus familiers et rassurants de Hollywood »⁵²⁰]

« Qui tire les rois chez tata passe Noël au sida »
 Les rigueurs de l'hiver : 4 avril 1986
 [Proverbe inventé par Desproges qu'il fait mine d'être le fruit de la sagesse populaire]

⁵²⁰ Bertrand DICALÉ, *Les Années 80 Pour les Nuls*, Paris, Edi8-First Editions, 2013, p. 291

« Cette année la culotte se porte sous la robe et non plus dans le sac à la main comme l'année dernière. C'est une victoire de l'Église et du sida réunis. » [rires]

Le printemps : 30 avril 1986

[L'Église refusant le préservatif comme moyen de contraception.]

« Je décapsulai la bouteille d'un coup de dent tellement viril qu'on aurait dit Rock Hudson sans le sida dégoupillant sa grenade offensive dans *Les marines attaquent à l'aube*. »

Bâfrons : 13 mai 1986

« Oh yes ! En Russe : « Si da ! » » [rires]

Ku Klux Klan : 15 mai 1986

ANNEXE N°10, L'IMPREGNATION DE LA LANGUE PAR L'HISTOIRE : OBJETS ET VOCABULAIRE CARACTERISTIQUES DES ANNÉES 1980

Les Chroniques de la haine ordinaire constituent une émission qui parle de son temps et y réagit. Ainsi, il est possible de trouver de nombreuses références qui, tant dans la réalité qu'elles désignent (objets auxquels elles font référence) ou par le vocabulaire dont elles sont constituées, datent leur époque ainsi que la perception et le statut alors accordé aux réalités sociales.

Ces références sont trop nombreuses pour être toutes intégrées dans le corps du texte principal. Nous profitons donc des annexes pour en montrer leur diversité.

Objet, expression, ou vocabulaire	Titre de la/des chronique (s) les mentionnant
Vinyle	Les restaurants du foie : 4 février 1986 (les courbes de vente de vinyles et de CD ne s'inverseront qu'à la fin de la décennie).
33 tours	Les restaurants du foie : 4 février 1986 (cf. supra)
Clip : "ça s'appelle un clip, parce que c'est bref. Je dirais plutôt un film, parce que ça dit une histoire, ça porte une idée." Synonyme : spot	Les restaurants du foie : 4 février 1986 La drogue, c'est de la merde : 7 février 1986 (apparition des premiers clips, qui deviennent rapidement incontournables pour les chanteurs, notamment par le biais de la chaîne MTV.) Pub : 17 février 1986

Avoir cent balles	Les restaurants du foie : 4 février 1986
Mon pote	Les restaurants du foie : 4 février 1986 (allusion à la nouvelle association « Touche pas à mon pote » luttant contre le racisme.)
Walkman "en essayant de brancher son Philips à deux têtes sur un magnétophone Henri II" [applaudissements] Delbourg conclut son papier en disant : « les boules Quiès, qui sont le walkman du pauvre, s'annoncent indispensables. » » [rires]	La drogue, c'est de la merde : 7 février 1986 (son utilisation se généralise et participe à l'individualisation de l'écoute musicale.) De la revue : 21 avril 1986
Rumeur Ragots	La rumeur : 10 février 1986 (alliée au SIDA, la rumeur a été l'une des plaies des années 1980). Monégascons : 11 février 1986
Pédé	La rumeur : 10 février 1986 (insulte alors commune, elle serait difficilement acceptable aujourd'hui, et encore moins à la radio).
Soviétiques	Pub : 17 février 1986 (habitants de l'URSS jusqu'à sa chute, en 1989)
Pub "On ne dit plus qu'on fait de la pub : on fait de la communication."	Pub : 17 février 1986 (apparition des conseillers en communication)
Ripoux	Criticon : 19 février 1986 (terme argotique en vogue après le succès du film de Claude Zidi, <i>Les Ripoux</i> , sorti en 1984)
« Récré A 2 »	Joëlle : 24 février 1986 (émission de télévision des années 1980 destinée aux enfants)
Bisounours	Joëlle : 24 février 1986 (ligne de jouets populaire dans les années 1980)
Antenne 2	Joëlle : 24 février 1986

	(la deuxième chaîne télévisée du service public deviendra « France 2 » en 1992)
« L'émission Porte-Bonheur »	Gros mots : 26 février 1986 (émission télévisuelle de divertissement de l'époque)
Télécommande « Du geste haineux et vengeur de Rocky IV abattant Rambo XVIII, j'appuyais sur la touche 2 de ma télécommande. »	Chronique de la haine ordinaire du 25 février 1986 [sur les élections législatives du 16 mars 1986] (Les années 1980 marquent l'essor des jeux vidéo)
« La loi du Top 50 »	La démocratie : 3 mars 1986 (le Top 50 apparaît en 1984 et provoque une révolution dans le domaine musical. Desproges dénonce la vacuité des chansons qui en atteignent les sommets.)
« Bambinette »	Laura : 13 mars 1986 (ancêtre de la couche jetable, sorte de couche large en caoutchouc que l'on garnissait de linge pour garder le bébé propre)
« Blanchitude »	Les non-handicapés : 24 avril 1986 (Desproges dérive avec humour l'expression « branché » et son substantif « branchitude » qui apparaissent dans les années 1980. L'un de ses emplois les plus célèbres est fait par Mitterrand dans l'émission « Ça nous intéresse... Monsieur le président » 29 avril 1985, où il déclare au présentateur : « Chébran ça veut dire « branché », mais c'est déjà un peu dépassé, vous auriez dû dire « cablé » »).
« Employée de maison »	Chronique de la haine ordinaire du 13 juin 1986 [à propos des cadeaux de la fête des mères] (au détour de la phrase, on saisit la vision de la femme de ménage, son statut et sa considération. Ceux-ci ne sont pas uniquement ceux de Desproges mais bien représentatifs de la position de la société des années 1980 à leur égard. Le terme de « bonne » ou de « domestique » est déjà considéré comme suranné voire offensant).

	Dans les années 1990, on préférera parler de « service à la personne » ⁵²¹ .
--	---

Noms de marques que cite Desproges lors de ses *Chroniques*

Ce relevé témoigne aussi d'une époque dans le sens où, si certaines marques existent encore de nos jours, ce n'est plus le cas pour certaines qui désignent des réalités aujourd'hui disparues. Si les références de Desproges, au niveau des marques, sont majoritairement compréhensibles par l'auditeur contemporain, force est de constater que certaines ne le sont plus. Il nous a ainsi fallu effectuer de longues recherches avant de découvrir que la chronique du 20 mai ne parlait pas du Chéquiravi mais du vin de chez Kiravi, une marque qui n'existe plus aujourd'hui.

Remarquons aussi que Desproges cite parfois ces marques, non pour leur faire de la publicité, mais parce que ce qu'elles désignent est immédiatement compréhensible pour son contemporain. Ces prémisses communes lui permettent ainsi d'enchaîner les jeux de mots sur ces paronomases.

Lotus	Monégascons : 11 février 1986
"[Le] spectacle effroyable d'un bœuf complètement taré et tout à fait ravi à l'idée qu'on va le bouffer avec de la moutarde, mais pas avec Amora , parce que, meugle-t-il : "Il n'y a que Maille qui m'aille.""	Pub : 17 février 1986
"pour le Guerlain velours aux abords de sa peau, pour la fermeté lisse de sa démarche Dior et de soie noire aussi, pour sa virilité dans le maintien de la Gauloise "	L'aquaphile : 10 avril 1986
"Un auditeur [...] n'hésite pas à accuser directement la marque " La Vache qui rit " dont il souligne – je cite – "que ce n'est pas un hasard si elle arbore un rire sadique sur la boîte". [rires]	Perverse Mamie : 14 avril 1986
la célèbre compagnie parisienne G numéro 7 . »	Incommunicabilité : 16 avril 1986 (compagnie de taxi G7)
Vichy St Yorre	Chronique de la haine ordinaire du 18 avril 1986 [sur Rachid l'épicier]
Les établissements Mammoth	Chronique de la haine ordinaire du 18 avril 1986 [sur Rachid l'épicier]
La carte American Express	Chroniques de la haine ordinaire du 7 mai 1986 [histoire de la dame-pipi]

⁵²¹ Jacqueline MARTIN-HUAN, *La longue marche des domestiques en France du XIX^e siècle à nos jours*, Paris, Opéra, 1997.

Mini Fiat	Chroniques de la haine ordinaire du 7 mai 1986 [histoire de la dame-pipi]
Baby Morris	Chroniques de la haine ordinaire du 7 mai 1986 [histoire de la dame-pipi]
« deux boîtes de Ronron »	Bâfrons : 13 mai 1986 (pâté pour chat)
« ô rage, ô désespoir, ô Contrex ennemie »	Bâfrons : 13 mai 1986
« Était-ce bien Gévéor , ou plutôt Kiravi , voire Préfontaines ? Je ne sais plus mais qu'importe, puisqu'il paraît qu'ils pompent tous les trois la même citerne, chez Total ou Esso . [rires] À moins que ce ne fût un vin des Rochers de chez Soupline , le velours de l'estomac, ou « le taffetas du duodénum », selon Francis Blanche.	Bâfrons : 13 mai 1986 (vins de qualité médiocre, aujourd'hui disparus. Le slogan du Vin des Rochers était effectivement « le velours de l'estomac ». En revanche, Desproges fait un jeu de mots avec Soupline, qui est en réalité une marque d'adouçissant.)
« le cache-pot William Saurin de la dernière fête des pères » [rires]	Chronique de la haine ordinaire du 13 juin 1986 [à propos des cadeaux de la fête des mères]
Pampers	Rupture : 18 juin 1986

ANNEXE N°11, BILLET D'HUMEUR « LA BAVE DU CRAPAUD »

Ce billet d'humeur a été diffusé dans la rubrique « La bave du crapaud » de l'émission « Taxi », sur la chaîne télévisée FR3, le 21/11/1986 (durée : 00 : 02 : 00)

Il est introduit par un plan filmant l'intérieur d'une voiture vu du pare-brise. On distingue, au volant, un homme avec un bandeau sur la bouche, à sa droite, une femme avec un bandeau sur les yeux. À l'arrière est assis un homme moustachu. La scène se trouble pour l'apparition du générique d'une durée de six secondes, le temps pour Desproges n'annoncer « La bave du crapaud ! »

Pendant la lecture de ce billet, une illustration apparaît à l'écran représentant le corps d'un crapaud sur lequel est superposée une photographie de la tête de Desproges.

Une fois la lecture terminée, une musique de fond s'élève tandis qu'apparaît à l'écran un carton final portant la signature de Pierre Desproges.

Re transcription du billet d'humeur lu par Pierre Desproges⁵²² :

« Monsieur, vous ne respectez rien ! dit le silencieux majoritaire au pourfendeur des vents dominants. Vous raillez mon travail, vous insultez ma famille et vous charriez ma patrie. Vous ricanez de mes idolâtries en croix, de mes rabbins frisés, de mes prophètes enturbannés. Qu'un

⁵²²Étant donné qu'il s'agit d'une retranscription, la présentation et la ponctuation ont été rajoutées par nos soins.

rut impie vous taraude et vous mettez la main au cul sacré des vierges fluo qui flottent au fond des grottes des Hautes-Pyrénées.

Vous pouffez sur mes drapeaux froissés et sur l'honneur au champ duquel tombent encore mes enfants sacrifiés aux bienséances guerrières de toute éternité. National ou populaire, vous vous moquez du Front. Mais le peu d'estime que vous inspire la République ne vous retient pas, hélas, de narguer effrontément les Bourbons écartés, les Orléans démis, ou les Habsbourg has been d'Autriche-Hongrie qu'on vit pourtant naguère pétuner chez Régine dans leurs hermines de chez Balmain.

Qu'un veuf bouffi principautaire, inconsolable sur son rocher immobilier, se mêle d'applaudir aux brames déchirants de sa cadette handicapée et vous tonitruiez d'abjectes hilarités. Vous appelez un chat un chien et donnez aux noms des cruelles maladies des noms de crabes nécrophages qui font peur aux transits. Vous n'avez nul soucis de la sueur ouvrière ni des sursauts boursiers.

Et pire que tout, monsieur, malgré le goût trivial que vous avez des pitres, vous êtes impitoyablement contre la béatification des motards enfoirés [Coluche] que vénère mon beau-frère.

Je vous le redis, monsieur, vous ne respectez rien.

- Permettez-moi de vous contredire, s'écrit l'iconoclaste assis sur les valeurs admises, il n'est pas vrai monsieur, que je ne respecte rien. N'en prenez pas ombrage, et veuillez bien me croire, j'ai le plus profond respect pour le mépris que j'ai des hommes. »

Remarquons que lorsqu'il déverse les critiques prononcées par la première voix, Desproges adopte le ton peiné, blessé même de celui voulant montrer qu'il a raison, tout en refusant de hausser le ton. Il semble faire de bilan, dans cette première partie, de l'option que ses détracteurs ont de lui, des faits qu'ils lui reprochent. Pour incarner la deuxième voix (que nous pouvons aisément identifier à la posture dont se revendique Desproges), celui-ci adopte un ton très courtois, ce qui ne fait que renforcer la chute finale assénée tranquillement, en insistant sur sa sentence. Cette pointe finale de ce brillant exercice de style tend à nous faire dire que peut-être le meilleur critique de Desproges est bien Desproges lui-même car il arrive à cerner les reproches qu'on lui fait tout en revendiquant ses positions quant au droit de rire de tout, mais sans doute pas avec tout le monde comme il l'a déjà affirmé lors de son réquisitoire contre Jean-Marie Le Pen lors des *Flagrants Délires*.

ANNEXE N°12, DESPROGES PARLANT DE SA FAMILLE

Desproges méprise le déballage médiatique que font certaines célébrités pour faire la une des médias. À l'instar de Brassens chantant son refus « d'acquiescer la rançon de la gloire » dans sa chanson « Trompettes de la renommée », Desproges refuse de les faire sonner plus fort en dévoilant son intimité. Il estime que sa vie privée doit le rester strictement et n'entend pas déroger sur le point-là. Il n'est pas sans ignorer cependant que

les auditeurs désirent le connaître plus intimement, qu'ils sont curieux de savoir qui il est vraiment car son personnage intrigue. Desproges comprend donc qu'il doit parfois contenter leur curiosité afin de les attacher à cette émission. Force est de constater que Desproges serpente habilement entre cette injonction médiatique correspondant à la demande du public et ses principes. Ainsi, s'il livre parfois quelques bribes sur sa vie privée (sans grande importance), il n'hésite pas à en inventer des pans pour répondre au désir de l'auditeur en faisant semblant de se confier à lui. Cet astucieux double jeu rend ardue la tâche de démêler le vrai du faux. C'est ce que nous avons tenté de faire en recensant les références de Desproges à sa vie privée et en les commentant, sans hésiter à le mentionner, lorsque la véracité apparaît incertaine.

« Je l'ai montré à une petite fille qui m'est familière et qui a presque l'âge de celle du film »

[La drogue, c'est de la merde : 7 février 1986](#)

[il parle de sa fille Marie qui a 11 ans lors de l'enregistrement de ces chroniques.]

« Et s'il est très méchant, si Guy Bedos est très méchant, je vous jure que ce n'est pas dans ses yeux, mes enfants, qui sont petits, vous le diront... »

[La rumeur : 10 février 1986](#)

[Desproges a effectivement deux filles, Marie (11 ans) et Perrine (9 ans). Cependant, nous pouvons cependant nous étonner qu'un homme aussi attaché au respect de la langue française n'écrive et ne dise pas « mes enfants, qui sont petites »]

« Naguère méprisée par l'élite, la publicité, à force de s'autoconvaincre qu'elle avait du génie, a fini par en persuader les autres, y compris mon beau-frère Christian, naguère encore publi-phobe au point qu'il allait en lambeaux à force d'avoir tenté en vain de découdre les crocodiles sur ses polos pour ne pas avoir à participer au renom de monsieur Lacoste »

[Pub : 17 février 1986](#)

[Desproges invente ce personnage qu'il reprend dans différentes chroniques, notamment dans [La pluri-télévisionite : 5 février 1986](#) :] « D'après mon beau-frère qui fait dans les tubes à l'Institut Pasteur, c'est pourvu de quéquettes trop petites pour attraper le sida sans atèle. » [rires et applaudissements du public choqué par l'audace provocante de Desproges]

« J'ai une enfant douée d'un tempérament très original : elle regarde Récré A 2, elle a des bisounours, elle aime le chocolat au lait et elle collectionne les autocollants. »

[Joëlle : 24 février 1986](#)

« Tout à l'heure, il y en a une avec du chocolat poisseux plein la figure qui est venue le partager avec mes cheveux sous prétexte de câlin... On ne devrait pas procréer ainsi, n'importe comment, à l'aveuglette. On devrait élever des poissons rouges. » [rires]

[Le règne animal : 5 mars 1986](#)

« Je suis père moi-même. J'ai des enfants. Jusqu'à présent je n'ai jamais eu l'occasion de les montrer dans les journaux et, les rares fois qu'on m'en a prié, j'ai refusé catégoriquement car je n'ai pas les moyens de payer la rançon. »

[Laura : 13 mars 1986](#)

[Desproges réaffirme ses principes dans sa chronique]

« L'un des prétendants de ma fille – il n'a pas fini de prétendre, ils ont 9 ans chacun »
Pangolin : 19 mars 1986 [S'il est vrai que Perrine a alors neuf ans, le prétendant demeure inconnu]

« Ce qui me coûte le plus à l'idée de quitter ce monde, outre bien sûr l'idée intolérable que mes enfants vont rentrer du crématorium en courant pour boire mes Saint-émilion, si ça se trouve dans des gobelets fluos avec des fils d'ouvriers aux cheveux verts » [Rires]
Petites notes : 3 avril 1986

« Pour elle, aux soirs d'usure casanière où la routine alourdit les élans familiaux en érodant à cœur les envies conjugales, je me voyais avec effroi quittant la mère de mes enfants, mes enfants eux-mêmes, mon chat primordial, mon chien essentiel »
L'aquaphile : 10 avril 1986

« on ne compte plus les consternantes balivernes, plus ou moins alexandrines, dont la Fontaine a abruti son siècle et les suivants, jusqu'à la semaine dernière où j'ai surpris la moins exubérante de mes filles bramant *Le Coche et la Mouche* en montant la rue Lepic. »
Le coq et la poule : 23 avril 1986

« Pas plus tard qu'hier, mon fils, qui vient d'avoir sept ans, est rentré de l'école en larmes. »
Les non-handicapés : 24 avril 1986 [Desproges s'invente un fils pour l'occasion]

« J'ai un cousin qui est délégué syndical. C'est mieux que pas de cousin du tout. »
Le pont : 5 mai 1986
[Si Desproges a des cousins, il invente celui-ci.]

« Tout à mon sommeil dans les bras de Morphée et sous les genoux de la mère de mes enfants présumés »
Ça déménage : 19 mai 1986

« J'essayais de rester calme, pour ne pas affoler Syphillos qui s'agrippait à mon bras. (Ma femme s'appelle Syphillos [rires], je le souligne à l'intention du tourneur-fraiseur qui tourne autour). »
Non compris : 12 juin 1986
[La femme de Desproges s'appelle en réalité Hélène. Desproges lui invente ce prénom pour susciter le rire de l'auditeur en l'incitant à faire le lien avec l'infection sexuellement transmissible, la syphilis.]

Cf. Le dialogue entre Desproges et sa fille cadette pour réciter la poésie avant le jour de la fête des mères.

Chronique de la haine ordinaire du 13 juin 1986 [à propos des cadeaux de la fête des mères] [Cette anecdote semble s'inspirer d'un fait qui a vraiment eu lieu, Perrine racontant dans la biographie de Marie-Ange Guillaume qu'elle ne voulait aller voir le second spectacle de son père au Grévin uniquement pour ce sketch.]

Cf. « l'anecdote familiale » relatant le dialogue entre la femme de Desproges et sa fille de 11 ans sur la façon de faire des enfants.
À mort le foot : 16 juin 1986

ANNEXE N°13, LIEUX PARISIENS ABORDÉS

Les Chroniques de la haine ordinaire témoignent d'une réalité parisienne. Bon nombre de chroniques ont pour scène la capitale, incitant Desproges à en évoquer de nombreux lieux au fil de l'émission. Nous les avons recensés ici. Remarquons que ces évocations deviennent très intéressantes pour l'historien lorsque Desproges parlent de lieux qui n'existent plus aujourd'hui (comme la piscine Deligny) ou qui ont subi une évolution (comme le quartier où se situait le siège de *L'Aurore* où Desproges a fait ses premiers pas journalistiques et dont il décrit l'atmosphère), voire qui ont changé de fonction (comme les cafés théâtres qu'il mentionne, dont il déclare avoir été un habitué dans sa jeunesse).

Le bois de Boulogne	Bestiaire : 7 mars 1986
Les galeries Lafayette	La gloire : 11 mars 1986
La Foire du Trône	Les canards : 17 mars 1986
Le théâtre de l'Odéon	Catherine et le boucher : 18 mars 1986
Le cabaret « Chez Michou »	Catherine et le boucher : 18 mars 1986
La brasserie Lipp	Catherine et le boucher : 18 mars 1986
Le bar de l'Olympia	Catherine et le boucher : 18 mars 1986
La rue de Buci	Catherine et le boucher : 18 mars 1986
Le cabaret « Paris-Folies »	Misères : 20 mars 1986
Le ciné-Barbès	Les compassés : 24 mars 1986
Le pont de Saint-Cloud	Les gens n'ont pas d'humour : 2 avril 1986
Le boulevard Haussmann	Incommunicabilité : 16 avril 1986
Le restaurant Lasserre	Darius et Pompon : 17 avril 1986
La rue Lafayette	Darius et Pompon : 17 avril 1986
Rue Caulaincourt	Chronique de la haine ordinaire du 18 avril 1986 [sur Rachid l'épicier]
La gare Montparnasse	Chronique de la haine ordinaire du 18 avril 1986 [sur Rachid l'épicier]
Le Zénith [de Paris]	De la revue : 21 avril 1986
Le Flore	De la revue : 21 avril 1986
La rue Lepic	Le coq et la poule : 23 avril 1986
Le Pont-Neuf	Le pont : 5 mai 1986
Le BHV	Maso : 6 avril 1986
« Entre la République et le boulevard Saint-Denis »	Bâfrons : 13 mai 1986
La piscine Molitor	Ça déménage : 19 mai 1986
L'Échelle de Jacob	Doris : 2 juin 1986

Le Port du Salut	Doris : 2 juin 1986
La Galerie 55	Doris : 2 juin 1986
Les Champs-Élysées	Doris : 2 juin 1986
La piscine Deligny	Le bac : 3 juin 1986 Remarquons que ce lieu est aujourd'hui disparu, (depuis 1993), son évocation ancre donc le propos de Desproges dans l'époque où ces chroniques ont été écrites.
Rue Saint-Marc	Aurore : 6 juin 1986 Notons que Desproges décrit les changements qui ont opéré dans le quartier.
Rue Richelieu	Aurore : 6 juin 1986 (Idem)
« Qu'allais-je faire dans cet antre enfumé tout agité de travailleurs éclectiques et de matamores de la fripe échappés du Sentier ? »	Aurore : 6 juin 1986 (Idem)
« au cœur du vieux Bercy »	Non compris : 12 juin 1986
« Bermuda Montparnasse »	Les aventures du mois de juin : 23 juin 1986 Desproges fait allusion à la tenue de rigueur chez le touriste venu visiter la capitale.

ANNEXE N°14, FLORILEGE DES PHRASES PARTICULIÈREMENT OSÉES DITES PAR DESPROGES AU COURS DE L'ÉMISSION

Remarquons que ces phrases sont surtout choquantes lorsqu'on les sort de leur contexte (comme cela est ici le cas) et des précautions oratoires, que Desproges sème, mine de rien.

- **Concernant la religion**

« enfin tout ce putain de bordel de Dieu qui nous entoure [rires] et sans lequel nous n'aurions jamais pu connaître l'arthrite du genou et la bombe à neutrons. »

Dieu n'est pas bien : 12 février 1986

- **Concernant les Juifs**

« David - j'aime à penser que le petit s'appelle David, tout philosémitisme mis à part » [rires]

La drogue, c'est de la merde : 7 février 1986

« Et puis, n'avons-nous pas lieu d'être fiers, nous autres Français, de vivre en ce pays ? La France, terre d'asile sans goulag où les Juifs courent toujours. » [rires nombreux mais certains sont gênés]

Pub : 17 février 1986

- **Concernant les musulmans**

« Les animaux sont souvent moins intolérants que nous : un cochon affamé mangera du musulman. »

Bestiaire : 7 mars 1986

- **Concernant les Chrétiens**

« Il est grand temps, mes frères, que vous vous replongiez dans les Écritures et sur vos prie-Dieu si vous voulez un jour tâter du ciel et peloter les anges »

« le jour des Rameaux, Jésus, monté comme un... pardon. Le jour des Rameaux, Jésus, monté sur un âne » [rires important, dont certains sont gênés]

Jours de fête : 26 mai 1986

- **Sur les charniers humains**

« Puisque vous me faites l'honneur de me demander conseil, je vous suggérerais de vous hisser au rire du deuxième degré. Ça se vend bien sur le marché, dans la conjoncture actuelle. Un militaire qui tombe sur une peau de banane dans une caserne, c'est du premier degré. Le second degré, ce pourrait être une banane qui tombe sur une peau de militaire, dans un charnier par exemple. [rires gênés] Cela vous eût valu, à mon sens, un rire plus « mode », si vous voyez ce que je veux dire – ce dont je doute. [rires] »

Petit rigolo : 2 avril 1986

- **Concernant les otages au Liban**

« Moi, je m'en fous, j'ai mon autocollant. »

Joëlle : 24 février 1986 [après une longue évocation de la douleur de Joëlle Kauffmann dont le mari fait partie des otages. Desproges effectue cette remarque pour dédramatiser, lever la chape de plomb qui s'était abattue sur son discours et non pour choquer véritablement.]

- **Concernant l'humanité**

« *Les gens qu'on ne connaît pas*, les doigts de la main nous manquent pour les compter. D'ailleurs, ils ne comptent pas. Il peut bien s'en massacrer, s'en engloutir, s'en génocider des mille et des cents chaque jour que Dieu fait (avec la rigueur et la grande bonté qui l'ont rendu célèbre jusqu'à Lambaréné), il peut bien s'en tronçonner des wagons entiers, les gens qu'on connaît pas, on s'en fout. » [Desproges scande la fin]

L'humanité : 10 mars 1986

- **Concernant la démocratie**

« Est-il en notre temps rien de plus odieux, de plus désespérant, de plus scandaleux que de ne pas croire en la démocratie ? Et pourtant. Pourtant. Moi-même, quand on me demande : "Êtes-vous démocrate ?", je me tâte. »

« La démocratie c'est quand Lubitsch, Mozart, René Char, Reiser ou les batailleurs de chez Polac, où n'importe quoi d'autre qu'on puisse soupçonner d'intelligence, sont reportés à la minuit pour que la majorité puisse s'émerveiller dès 20 h 30, en rotant son fromage du soir, sur le spectacle irréel d'un béat trentenaire figé dans un sourire définitif de figue éclatée, et offrant des automobiles clé en main à des pauvresses arthritiques sans défense et dépourvues de permis de conduire. [rires] »

La démocratie : 3 mars 1986

« Peut-être que sa grand-mère, c'est la salope qui a inventé le suffrage universel ? »

Le fil rouge : 14 mars 1986

- **Concernant les hommes politiques**

« Monsieur Jack Lang fait dans la culture comme d'autres font dans leur culotte. Monsieur Jack Lang fait de l'incontinence ministérielle. C'est plus fort que lui, y peut pas se retenir. »

Encore de la revue : 28 avril 1986

ANNEXE N°15, VARIATIONS DES FORMULES RITUELLES EMPLOYÉES

Pour redonner à chaque fois au public l'envie de continuer d'écouter cette émission, Desproges instaure des petits rituels au cours de ses *Chroniques*. Une émission de radio étant déjà ritualisée par son générique d'ouverture et de fermeture, nous parlerons de « petits rituels » car ceux-ci peuvent tout d'abord sembler minimes. Dans une émission durant environ cinq minutes, ils ne dépassent pas la longueur d'une phrase, souvent assez courte de surcroît. Cependant, ceux-ci sont loin d'être inintéressants car ils confèrent une tonalité reconnaissable au propos de Desproges et suscitent l'attente de l'auditeur qui cherche à les entendre arriver. Ces petits rituels vont se mettre progressivement en place, au fil des chroniques. Remarquons que Desproges teste leur effet sur le public et les garde, les modifie ou les abandonne selon ses réactions (rires, applaudissements) ou leur absence. Pour ceux que le public plébiscite, et qui vont donc durer au fil des chroniques, il semble que nous pouvions véritablement parler de pratiques réglées ayant un caractère symbolique, presque sacré (car les auditeurs y tiennent absolument puisqu'ils sont aussi le sel de cette émission), et donc de rituels. Toutefois, si le public joue un grand rôle dans leur pérennisation, il ne faut pas oublier qu'ils émanent avant tout de l'invention littéraire de Desproges qui essaie aussi de forcer le public à les accepter. C'est notamment le cas des formules d'ouverture et de conclusion de chaque chronique que nous étudierons à la

fin⁵²³. Desproges a en effet décidé dès le début que ces formules seraient présentes, quoi qu'en pense le public et avant d'en connaître ses réactions. Néanmoins, ces rituels étant tellement bien intégrés par les auditeurs, nous verrons qu'il peut se permettre d'en modifier parfois le contenu pour n'en garder que la forme, que ce dernier reconnaît immédiatement. Ces variations en deviennent donc un jeu. Desproges peut alors écouter les réactions du public pour terminer une phrase rituelle, comme pour la chronique «Rupture», du 18 juin 1986, où il reprend, pour clore sa chronique, le meuglement d'une personne venue assister à l'enregistrement de l'émission.

Variations des apostrophes lancées à Dieu

Les Chroniques de la haine ordinaire sont émaillées d'apostrophes à Dieu, lancées par Desproges au détour d'une phrase dans le but de surprendre et de susciter le rire des auditeurs. Incongrues, ces apostrophes sont presque des injonctions mais force est de constater que l'ordre requis envers Dieu est toujours modulé par la formule « si possible », Desproges rappelant ainsi de manière ironique (puisque l'une des caractéristiques de Dieu est traditionnellement l'omnipotence) qu' « on ne donne pas d'ordre à Dieu »⁵²⁴.

Ces apostrophes sont construites de la manière suivante : Dieu + pronom personnel réfléchit à la première personne du singulier + verbe + manque de ponctuation (virgule) + ellipse de la formule « si c'est possible » (si possible) + proposition comportant un commentaire par rapport au début de la phrase.

Remarquons que ces apostrophes étaient déjà présentes dans *Le tribunal des Flagrants Délires* comme en témoigne la suivante : « Dieu me chatouille, les imbéciles n'ont-ils point le droit de vote

? Y a qu'à voir le résultat. »⁵²⁵ Mais elles n'étaient pas aussi élaborées pour la plupart, se limitant souvent à la première proposition.

Desproges a décidé de reprendre ces traits d'esprits pour sa nouvelle émission radiophonique étant donné qu'elle avait plu au public. C'est donc une autre marque des formules rituelles que Desproges utilise à de nombreuses reprises dans des œuvres différentes.

« Heureusement, Dieu m'écartèle, si possible sous anesthésie générale » [rires]
[Les restaurants du foie : 4 février 1986](#)

« Et pourtant, Dieu m'émascule, si possible au laser, ça fait moins mal »
[La drogue, c'est de la merde : 7 février 1986](#)

« C'est dégueulasse, non ? Dieu m'embrasse, si possible pas sur la bouche - on ne sait jamais. »
[La rumeur : 10 février 1986](#)

⁵²³ Notons que la phrase rituelle d'ouverture n'est jamais inscrite dans le livre et que celle de conclusion de l'est qu'à certaines chroniques. Concernant les CD, elles ne le sont que dans leur version traditionnelle à chaque première et dernière piste. Les enregistrements commencent donc directement et finissent juste après le jingle.

⁵²⁴ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Dieu n'est pas bien », p. 24

⁵²⁵ Pierre DESPROGES, *Tout Desproges*, « Réquisitoire contre Marcel Marceau », p. 1215

« Mais enfin, Dieu m'emporte, mais pas tout de suite, j'ai pas fini mon quatre heure »[rires]

[Chronique de la haine ordinaire du 13 février 1986 \[sur Le Luron\]](#)

« Mais que m'apparusse ? Dieu me strangule, si possible avec un bas Dim, c'est bien plus joli [rires], que m'apparusse ? »

[Chronique de la haine ordinaire du 25 février 1986 \[sur les élections législatives du 16 mars 1986\]](#)

« Car enfin, Dieu m'accouche, si possible sous péridurale [rires], qu'est-ce qu'un renard ? »

[Le coq et la poule : 23 avril 1986](#)

« Car enfin, Dieu m'enfouisse, si possible jusqu'aux genoux parce qu'après ça fait plus marrer, car enfin, me disé-je, qu'est-ce qui fait bouger cet homme ? »

[Le pont : 5 mai 1986](#)

« Mais alors, direz-vous, et vous n'auriez pas tort, Dieu me tapât-je, si possible jusqu'à 22 heures parce qu'après c'est nocturne, mais alors direz-vous, quel rapport se dessine-t-il entre les rois de l'omelette danoise et le mouvement raciste de référence ? »

[Ku Klux Klan : 15 mai 1986](#)

« Mais alors, Dieu m'entraîne, si possible pas au Parc des Princes, ça me ferait gerber [rires], que réclament les personnels de l'audiovisuel concernés, pour ne pas dire cernés par les cons ? » [rires]

« Donc, Dieu me shoote, si possible pas dans la gueule ça décoiffe [rires], la présente grève, destinée à préserver la qualité au mépris du taux d'écoute, aura lieu le 21 mai pour préserver les taux d'écoute au mépris de la qualité. » [rires]

[Sur la grève : 16 mai 1986](#)

« Étais-je sot, Dieu m'épate, oui mais des Panzani ! » [rires de Desproges et du public]

« Mais, Dieu m'épile, oui mais des Wonder [rires] »

[Lettre ouverte aux cuistres : 28 mai 1986](#)

« Par miracle, merci mon Dieu vous méritez la une » [rires]

[Aurore : 6 juin 1986](#)

« Alors, Dieu me tirbouchonne »

[Non compris : 12 juin 1986](#)

« Car enfin, Dieu m'enfourche à Longchamp dans la quatrième, qu'est-ce que l'avènement de la presbytie chez l'homme, sinon le premier signe avant-coureur de l'inexorable sénilité qui finira tôt ou tard par l'acculer au tombeau sous les regards soulagés de ses enfants chéris ? »

[Les hommes en blanc : 26 juin 1986](#)

Variations ponctuelles n'apparaissant que peu de fois dans toute l'émission

« Deux points + « ouvrir les guillemets » + avec + complément d'objet second »

« Deux-points, ouvrons donc les guillemets avec révérence, c'est la princesse qui cause »
Monégascons : 11 février 1986

« Un critique de film écrivait récemment, à propos, je crois, d'une comédie de Claude Zidi, deux-points ouvrez les guillemets avec des pincettes »
Criticon : 19 février 1986

Allusion à Lucky Luke expliquée dans une parenthèse (action + « plus vite que son ombre »)

« Un chevreuil qu'on appelait Pipi Luke (il pissait plus vite que son ombre) » [rires]
La baignoire aux oiseaux : 26 mars 1986

« Mais enfin, Luc, lui dis-je – car j'avais oublié de vous dire qu'il s'appelait Luc : Krasucki Luc, le cégétiste qui revendique plus vite que son ombre » [rires]
Le pont : 5 mai 1986

Présentation d'une personne par son métier ou sa fonction + « dont je tarai le nom » + but

« un animateur de jeux français, dont je tarai le nom pour ne pas faire de publicité à Patrice Laffont »
Monégascons : 11 février 1986

« Un critique de film dont je tairai le nom afin qu'il n'émerge point du légitime anonymat où le maintient son indigence. »
Criticon : 19 février 1986

Jeux de mots avec le slogan de *Paris Match* (de l'époque) : « le poids des mots, le choc des photos »⁵²⁶

« À moins que vous ne lisiez que des journaux intelligents, vous n'avez pas pu échapper à leurs effigies de laitières potelées qui s'étalent périodiquement à la une des organes populaciers, vous savez, « le poids des veaux, le choc des lolos », vous voyez ce que je veux dire. » [rires]

Monégascons : 11 février 1986

« Vous avez vu le dernier *Paris-Match* ? Mais si, l'accident de la RN 7 ? Ah, extraordinaire, hein ? Mais si : deux loubards ivres morts en moto qui sont entrés à 150 à l'heure dans un camion plein de veaux pour abattoir ? Ah la belle image ! Le poids des veaux, le choc des motos. » [rires]

Mitchum : 8 mai 1986

La phrase d'ouverture rituelle

Cette phrase d'ouverture se met progressivement en place, tout au long de l'émission. Elle comporte des variantes, mais un noyau dur demeure, qui est sans surprise le titre de l'émission, *Les Chroniques de la haine ordinaire*, que Desproges se doit d'annoncer tandis

⁵²⁶ Remarquons que Desproges avait déjà joué avec ce slogan dans son premier spectacle, en l'associant au journal *Le Monde* : «Rappelez-vous les titres du Monde. Le journal Le Monde ? Vous ne connaissez pas le journal Le Monde ? Mais si, voyons. Le Monde. Le poids de l'ennui et le choc des paupières.» (*Textes de scène*, p. 23)

que retentit le générique. Elle constitue la première approche que l'auditeur a de l'émission, et confère donc une première couleur à la chronique. Desproges semble avoir recherché un générique dynamique comme en témoigne la chanson de Paolo Conte, *Come di* qui le compose. L'annonce qu'il fait du titre de l'émission est enlevée, Desproges la lançant souvent par une exclamation. Cependant, il lui arrive aussi de la dire d'un ton grave, conférant alors une entrée en matière différente, se voulant beaucoup plus sérieuse. À chaque fois le ton de Desproges oscille entre ces deux extrêmes et est toujours légèrement différent ce qui montre bien que cette formule n'est pas préenregistrée mais bien dite par Desproges à chaque début d'émission.

Cette phrase semble moins intéressante à étudier que la phrase de conclusion rituelle car elle comporte moins de variantes. Cependant, elle est loin d'être inintéressante car elle révèle aussi des éléments sur le contexte du tournage ou sur l'humeur quotidienne de Pierre Desproges.

Nous nous sommes employés à recenser chaque variation à partir de la formule classique « *Les Chroniques de la haine ordinaire* » lancée par Desproges en début d'émission. Elles sont surlignées en **gras**. Suivent entre crochets leurs visées et leurs conséquences. Lorsque le titre d'une émission figure sans formule, il faut comprendre que Desproges lance la formule classique sans modification.

Bonne année mon cul : 3 février 1986

[Desproges adopte un ton gouailleur, applaudissements du public]

Les restaurants du foie : 4 février 1986

[Desproges adopte un ton gentil, applaudissements]

La pluritélévisionite : 5 février 1986

[applaudissements]

Petit Poucet : 6 février 1986

[applaudissements]

La drogue, c'est de la merde : 7 février 1986

[applaudissements]

La rumeur : 10 février 1986

« **Et bien c'est une émission de radiophonie, ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire* » [Desproges adopte un ton gentil, applaudissements]

Monégascons : 11 février 1986

« **C'est une émission de radiophonie, ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire* » [applaudissements]

Dieu n'est pas bien : 12 février 1986

« **C'est une émission de radiophonie, cela s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire* » [applaudissements]

Chronique de la haine ordinaire du 13 février 1986 [sur Le Luron]

« **Alors voilà, c'est une émission de radio, ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire* **et c'est très méchant.** [Desproges pouffe, applaudissements]

Humilié : 14 février 1986

« **C'est une émission de radiophonie, ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire* » [applaudissements]

Pub : 17 février 1986

« **Les chrou-chrou, les chrou-chrou,** *Les Chroniques de la haine ordinaire !* » [Desproges est hilare, applaudissements]

Lady PLM : 18 février 1986

« **C'est une émission de radiophonie, ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire* **parce que c'est très méchant** » [applaudissements]

Criticon : 19 février 1986

« **Les chro-chroniques de la haine ordinaire !** » [Desproges est hilare, applaudissements]

Les trois draps du prince d'Orient : 20 février 1986

[applaudissements]

CO du 21 février : matériel non trouvé en magasin

Joëlle : 24 février 1986

« **C'est une émission de radiophonie que j'enregistre tout seul dans ma... ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire* » [applaudissements, Desproges semble ne pas trop savoir où il veut en venir alors il décide de couper court.]

Chronique de la haine ordinaire du 25 février 1986 [sur les élections législatives du 16 mars 1986]

« **C'est une émission de radiophonie que j'enregistre tout seul dans le noir, ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire.* » [applaudissements, Desproges a trouvé comment poursuivre sa phrase.]

Gros mots : 26 février 1986

« **Voici une émission de radiophonie que j'enregistre tout seul dans le noir, ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire.* »

Chronique de la haine ordinaire du 27 février 1986 [Les Français et la littérature]

« **Voici une émission de radiophonie qu'ils n'ont pas sur RTL, ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire.* »

Paolo : 28 février 1986

« **Voici une émission de radiophonie que j'enregistre presque tout seul dans le noir, ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire.* »

La démocratie : 3 mars 1986

« **Voici une émission de radiophonie pour déranger ma maman, ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire.* »

La Cour : le 4 mars 1986

« **Voici une émission de radiophonie de qualité ordinaire et haineuse qui s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire, ça tombe bien !* » [Desproges joue sur les adjectifs qualificatifs de l'émission.]

Le règne animal : 5 mars 1986

« **Voici une émission de radiophonie spécialement pour les enfants parce que c'est mercredi, ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire.* »

Au voleur : 6 mars 1986

« **Voici une émission de radiophonie qui s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire.* »

Bestiaire : 7 mars 1986

L'humanité : 10 mars 1986

« **Voici une émission de radiophonie qui est enregistré en ville, c'est-à-dire hors de la campagne qui commence à nous les gonfler** [Desproges reprend son souffle], **et ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire.* »

La gloire : 11 mars 1986

« **Voici une émission de radiophonie rien que pour abîmer une belle chanson de Paolo Conte en la coupant en deux, ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire.* » [Desproges témoigne de son admiration pour l'œuvre de Paolo Conte.]

Les cèdres : 12 mars 1986

«**C'est une émission de radiophonie qui est enregistré près de la place de la Concorde où il y a plein de gens aujourd'hui. Ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire.* »

Laura : 13 mars 1986

« **Voici une émission de radiophonie. Ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire* **parce que c'est assez méchant comme truc.** »

Le fil rouge : 14 mars 1986

« **Voici une émission de radiophonie enregistrée à côté de la même bouteille d'eau que la semaine dernière, tu charries Patricia !** [Desproges écoute quelqu'un qui lui lance un mot hors antenne, sans doute Patricia Martin, la réalisatrice de l'émission.] **Ah bon ? C'est pas la même ? Ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire.* » [Desproges rit]

Les canards : 17 mars 1986

« **Voici une émission de radiophonie très bien, ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire* »

Catherine et le boucher : 18 mars 1986

« **Voici une émission quotidienne, mais pas tous les jours, mais presque, quand même, qui s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire.* »

Pangolin : 19 mars 1986

« **Voici une émission de radiophonie qui z'ont pas sur les radios libres** [Desproges rit], **ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire* » [Desproges attend la fin de la musique puis déclare : « On va pas dire « les radios libres », c'est insultant pour les libertés ! Les radios locales. » Il renifle d'un air dégoûté, ce qui témoigne bien du mépris affiché qu'il marque pour les radios libres.]

Misères : 20 mars 1986

« **Voici une rubrique de radio quotidienne assez méchante qui s'appelle *Les Chroniques de la haine ordinaire*** »

Les compassés : 24 mars 1986

Résurrection : 25 mars 1986

« *Les Chrooooooniques de la haine oooooordinaire !* »

La baignoire aux oiseaux : 26 mars 1986

Faux jeton : 27 mars 1986

Psy : 28 mars 1986

L'intelligibilité de l'Histoire : 31 mars 1986

Cancer : 1^{er} avril 1986

Les gens n'ont pas d'humour : 2 avril 1986

Petites notes : 3 avril 1986

Les rigueurs de l'hiver : 4 avril 1986

De cheval : 7 avril 1986

La Saint-Coco : 8 avril 1986

« **L'électronique... non, c'est pas ça...** *Les Chroniques de la haine ordinaire !* »
[Desproges joue sur la sonorité du titre pour créer des jeux de mots.]

Non aux jeunes : 9 avril 1986

L'aquaphile : 10 avril 1986

Libido : 11 avril 1986

Perverse Mamie : 14 avril 1986

La gomme : 15 avril 1986

Incommunicabilité : 16 avril 1986

Darius et Pompon : 17 avril 1986

Chronique de la haine ordinaire du 18 avril 1986 [sur Rachid l'épicier]

De la revue : 21 avril 1986

«**C'est une émission de radiophonie très très bien, ça s'appelle *Les Chroniques de la haine ordinaire.*** »

Queue de poisson : 22 avril 1986

«**Voici une émission très très bien, ça s'appelle** *Les Chroniques de la haine ordinaire.* »

Le coq et la poule : 23 avril 1986

Les non-handicapés : 24 avril 1986

Les sept erreurs : 25 avril 1986

« *Les Chroniques* [Desproges finit le mot en riant] **C'est pas drôle!** [Il reprend sur un ton méchant] *Les Chroniques de la haine ordinaire.* » [Cet incident révèle bien à quel point le personnage misanthropique et haineux endossé par Desproges est parfois feint.]

Encore de la revue : 28 avril 1986

Toujours de la revue : 29 avril 1986

Le printemps : 30 avril 1986

Petit rigolo : 2 avril 1986

Le pont : 5 mai 1986

Maso : 6 avril 1986

Chroniques de la haine ordinaire du 7 mai 1986 [histoire de la dame-pipi]

Mitchum : 8 mai 1986

Chroniques de la haine ordinaire du 9 mai 1986 [Cannes]

Les trous fumants : 12 mai 1986

Bâfrons : 13 mai 1986

Tout miel : 14 mai 1986

Ku Klux Klan : 15 mai 1986

Sur la grève : 16 mai 1986

Ça déménage : 19 mai 1986

Les chroniques de la haine ordinaire : 20 mai 1986 [à propos de Balenciaga et de la cuisine]

La belle histoire du crapaud-boudin : 21 mai 1986

Le duc : 22 mai 1986

Jours de fête : 26 mai 1986

Lettre ouverte aux cuistres : 28 mai 1986

Présentations : 23 mai 1986

Le lion : 27 mai 1986

Re-Cannes : 29 mai 1986

[Desproges dit la phrase habituelle mais le micro a un dysfonctionnement et nous n'entendons que « *oniques de la haine ordinaire* »]

Doris : 2 juin 1986

Le bac : 3 juin 1986

Coco-Bello : 4 juin 1986

Figeac : 5 juin 1985

Aurore : 6 juin 1986

Sur le collier du chien : 9 juin 1986

Plaidoyer pour un berger : 10 juin 1986

Coquilles : 11 juin 1986

Non compris : 12 juin 1986

[Voix gentille et primesautière]

Chronique de la haine ordinaire du 13 juin 1986 [à propos des cadeaux de la fête des mères]

À mort le foot : 16 juin 1986

Lettres ouvertes en vrac : 17 juin 1986

[Desproges lance la formule habituelle mais à la fin du générique, il poursuit ce dernier : « ouaouaoua ouaouaoua... Ah, y faut parler... », il fait mine d'être emporté dans son élan]

Rupture : 18 juin 1986

C'est l'été : 19 juin 1986

Les aventures du mois de juin : 23 juin 1986

[Formule dite avec la voix apathique caractéristique de Desproges lorsqu'il incarne le personnage d'un jeune, venant du fond de la gorge. Rires du public.]

Les aventures du mois de juin (suite) : 24 juin 1986

Chronique de la haine ordinaire : 25 juin 1986 (pseudo suite de la suite)

Les hommes en blanc : 26 juin 1986
[Ton gentil]

La Marseillaise : 27 juin 1986

La phrase de conclusion rituelle

Cette phrase de conclusion, visant à clôturer l'émission par une formule rituelle, suit deux schémas successifs. Du 3 février au 21 mars, elle se présente sous la formule suivante :

« Quant au mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée politique, ça m'étonnerait qu'il passe l'hiver. »

Cette formule quelque peu énigmatique semble tout d'abord renvoyer à l'arrivée du printemps, menacée par la présence stagnante de l'hiver. En effet, la chronique « Misères », datée du 20 mars, se clôt par la formule suivante : « Quant au mois de mars, sans aucune arrière-pensée printanière, je ne serais pas autrement surpris d'apprendre qu'il a passé l'hiver pas plus tard qu'aujourd'hui. » Desproges remarque l'arrivée du printemps dont la date est fixée le jour ne l'équinoxe de printemps, soit le 21 mars de cette année. Toutefois, une telle approche semble simpliste en regard de la présence de la proposition « je le dis sans aucune arrière-pensée politique ». Les procédés d'écriture comique de Desproges nous poussent, en effet, à la percevoir comme une antiphrase : la référence contenue dans cette formule serait en réalité éminemment politique. Ainsi, dans la chronique du 21 mars 1986, Desproges annoncerait la victoire de la gauche aux élections tout en prenant le contre-pied de sa formule traditionnelle en faisant mine de ne parler que de l'arrivée du printemps. On en veut pour preuve l'explication rapide qu'en donne Desproges dans l'émission « C'est encore mieux l'après-midi » à Christophe Dechavanne : « Là, c'était une allusion aux élections, comme c'est une émission qui passait sur France Inter tous les jours, et avant les élections de mars, je concluais chaque chronique en disant « Quant au mois de mars, je le dis sans... » Je ne sais même plus ce que je disais... [rires] »⁵²⁷ Cette formule est donc à la fois le rappel et le décompte de l'événement politique à venir, les élections législatives. La question de Dechavanne témoigne du fait que les gens se sont souvent interrogés à propos de la première formule (tel que Bernard Pivot dans l'émission *Apostrophe*) ou ont pour le moins cherché à valider le sens de la formule tel qu'ils avaient compris et qui était souvent juste, ce qui montre bien que le contenu de cette phrase était beaucoup plus compréhensible à cette époque qu'il ne l'est aujourd'hui. Cette formule est donc intimement liée à son contexte, ce qui ne l'empêche pas, par ailleurs, d'être recevable hors de son allusion politique mais nous restons à un premier niveau d'entendement. Souvent Desproges rit d'ailleurs en la disant, en pensant à la prise de position politique qu'il adopte sous couvert d'une banale allusion saisonnière. Or, rien que le fait de déclarer « sans aucune arrière-pensée politique » pouvait déjà paraître suspecte, Desproges insistant d'ailleurs souvent sur « aucune » qu'il laisse traîner, par ironie.

Pour les chroniques postérieures à cette date, Desproges adopte une autre formule qu'il veut plus générale, moins ancrée dans l'attente d'un événement à venir. Elle se présente ainsi :

« Quant à ces féroces soldats, je le dis, c'est pas pour cafter, mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes. »

⁵²⁷ *C'est encore mieux l'après-midi*, émission citée *supra*

Formulée pour la première fois dans la chronique « les compassés », datée du 24 mars 1986, cette formule reste toujours dans le domaine politique, mais ce veut sans doute plus accessible (la référence à l'hymne national de *La Marseillaise* est d'emblée compréhensible). L'accessibilité est aussi renforcée par le niveau de langue qu'emploie Desproges. Il utilise, en effet, un vocabulaire populaire, voire enfantin avec les formules « c'est pas pour cafter » et « ils font rien qu'à ». Desproges se place toujours, et avec ironie, dans la posture du polémiste, visant à dénoncer les injustices et les travers de la société excitant sa « haine ordinaire ». Cependant, il le fait de manière à prendre le contrepied de cette posture en se présentant comme un enfant dénonçant ses petits camarades qui auraient fait une bêtise, un enfant désireux d'employer le vocabulaire des adultes mais dont la maîtrise incomplète de la langue transparaîtrait parfois, faisant par-là ressortir une certaine ingénuité et donc des lacunes dans la compréhension de la situation à laquelle il est confronté. La tournure véritable de *La Marseillaise*, « entendez-vous dans nos campagnes / mugir ces féroces soldats ? », est inversée et reprise de manière affirmative. Nous assistons donc à une dénonciation puérile. Remarquons que cette formule finale constitue aussi un pied de nez à la solennité requise pour l'hymne nationale. Desproges s'inscrit ici dans la lignée de Gainsbourg et du scandale qu'il avait suscité en revisitant *La Marseillaise* façon reggae en 1979. Remarquons que l'ironie de Desproges envers l'hymne national n'a pas provoqué de scandale, sans doute parce que Desproges s'est habilement entouré de protections rhétoriques, notamment en adoptant ces tournures grammaticalement fausses connotant l'enfance et la naïveté lui permettant de se distancier de son propos (bien que l'auditoire connaisse sa maîtrise de la langue française puisqu'il vient à chaque fois d'en faire la démonstration dans sa chronique avant de lancer cette phrase de clôture). On peut voir dans la chronique « La pluritélévisionite » les prémices de la deuxième formule : « cette cinquième chaîne, qui nous pend à l'antenne, sera-t-elle vraiment ce dépotoir à idées basses que nous redoutons tant ? Où des brutes Italo-wisigothes assoiffées de l'ire **vont venir jusque dans nos bras** pour charcuter nos bobines et charcuter nos pellicules sous un torrent de réclames cinéphobiques ? [rires]» Le fait que cette formule suscite les rires du public a sans doute encouragé Desproges à la remanier pour lui donner plus d'importance. Cependant, ce dernier montre clairement de la lassitude à reprendre cette formule après un certain temps d'usage. Enfin, remarquons que la dernière chronique est consacrée justement à *La Marseillaise*, mais qu'elle subit un traitement ironique, mêlant dérision et subversion.

Nous nous sommes employés à recenser pour les deux formules chaque variation faite par Desproges en regard du modèle initial. Elles sont surlignées en **gras**. Suivent entre crochets leurs visées et leurs conséquences. Lorsque le titre d'une émission figure sans formule, il faut comprendre que Desproges lance la formule classique sans modification.

Première formule (avec ses variations) :

« Quant au mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée politique, ça m'étonnerait qu'il passe l'hiver. »

Bonne année mon cul : 3 février 1986

Les restaurants du foie : 4 février 1986 [Desproges rit en le disant]

La pluritélévisionite : 5 février 1986 [Desproges rit en le disant]

Petit Poucet : 6 février 1986

« Quant au mois de mars, je le dis sans abs... vraiment sans aucune arrière-pensée politique [rires], ça m'étonnerait qu'y passe l'hiver ! »

La drogue, c'est de la merde : 7 février 1986

La rumeur : 10 février 1986

Monégascons : 11 février 1986

Dieu n'est pas bien : 12 février 1986

Chronique de la haine ordinaire du 13 février 1986 [sur Le Luron]

« Quant au mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée politique, ça m'étonnerait qu'il passe l'hiver, **voyez-vous** ! »

Humilié : 14 février 1986 [Desproges insiste sur « l'hiver »]

Pub : 17 février 1986

Lady PLM : 18 février 1986

Criticon : 19 février 1986

Les trois draps du prince d'Orient : 20 février 1986

« Quant au mois de mars, **Ya Rarab bi teq**, [rire du public] je le dis sans aucune arrière-pensée politique, ça m'étonnerait qu'il passe l'hiver »

CO du 21 février : matériel non trouvé en magasin

Joëlle : 24 février 1986

« Quant au mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée politique, **vous pensez bien, comme si j'en avais**, ça m'étonnerait qu'il passe l'hiver, **bonjour** ! » [Desproges dit cette expression canadienne en riant, et avec l'accent]

Chronique de la haine ordinaire du 25 février 1986 [sur les élections législatives du 16 mars 1986]

Gros mots : 26 février 1986

« Quant au mois de mars, **bordel de merde**, je **vous le** dis sans aucune arrière-pensée politique, ça m'étonnerait qu'il passe l'hiver. »

Chronique de la haine ordinaire du 27 février 1986 [Les Français et la littérature]

Paolo : 28 février 1986 [Desproges le dit en imitant parfaitement l'accent et les inflexions de Paolo Conte, on pourrait même douter que ce soit lui qui le dise, s'il n'y avait les rires du public]

La démocratie : 3 mars 1986 [Desproges rit en le disant]

La Cour : le 4 mars 1986

« Quant au mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée politique, ça m'étonnerait **vraiment** qu'il passe l'hiver. » [Desproges rit en le disant]

Le règne animal : 5 mars 1986

Au voleur : 6 mars 1986 [Desproges rit en le disant]

Bestiaire : 7 mars 1986 [Desproges rit en le disant]

L'humanité : 10 mars 1986

« Quant au mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée politique, **cela** m'étonnerait qu'il **passât** l'hiver. »

La gloire : 11 mars 1986

« **Quant aux cons de mars... oh pardon, pouh**, quant au mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée politique, ça m'étonnerait qu'il passe l'hiver. » [Desproges rit en le disant]

Les cèdres : 12 mars 1986

« Quant au mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée politique, **j'en ai rien à foutre** qu'il passe **ou pas** l'hiver. » [Desproges montre clairement que les résultats politiques importent peu face à la tragédie politique et sociale que connaît le Liban, qu'il vient d'évoquer.]

Laura : 13 mars 1986

« Quant au mois de mars, **on s'en fout**. » [Desproges déclare cela avec une vraie désinvolture]

Le fil rouge : 14 mars 1986 [Desproges fait durer le « Quant »]

Les canards : 17 mars 1986

« **Quant à Fabius, oh pardon, excuse... Attends tu couperas ça au montage parce qu'on peut pas garder ce genre de connerie, [rires de Desproges et du public] c'est pas possible... Donc, je reprends** : « Quand au mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée politique, ça m'étonnerait qu'il passe l'hiver. **Surtout tu couperas au montage, hein !** » [Desproges rit en le disant]

Catherine et le boucher : 18 mars 1986

« Quant au mois de mars, **je le répète**, sans aucune arrière-pensée politique, ça m'étonnerait **vraiment** qu'il passe l'hiver. » [Desproges insiste sur vraiment]

Pangolin : 19 mars 1986

« Quant au mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée politique, ça m'étonnerait **vraiment** qu'il passe l'hiver. » [Desproges rit en le disant]

Misères : 20 mars 1986

« Quant au mois de mars, sans aucune arrière-pensée **printanière**, **je ne serais pas autrement surpris d'apprendre** qu'il **a passé** l'hiver **pas plus tard qu'aujourd'hui**. » [Desproges annonce la victoire de la gauche aux élections tout en prenant le contre-pied de sa formule traditionnelle en faisant mine de ne parler que de l'arrivée du printemps dont la date est fixée le jour ne l'équinoxe de printemps, soit le 21 mars de cette année.]

Deuxième formule (avec ses variations) :

« Quant à ces féroces soldats, je le dis, c'est pas pour cafter, mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes. »

Les compassés : 24 mars 1986

« Quant à ces féroces soldats, je le dis, c'est pas pour cafter, mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes. » [Le public éclate de rire face à cette nouvelle formule. Desproges reprend la structure de la première formule afin de conserver une part des habitudes de l'auditeur. Cette stratégie s'avère payante car la réaction du public montre que cette nouvelle formule a reçu un bon accueil en studio, lors de l'enregistrement.]

Résurrection : 25 mars 1986

La baignoire aux oiseaux : 26 mars 1986

Faux jeton : 27 mars 1986

Psy : 28 mars 1986

L'intelligibilité de l'Histoire : 31 mars 1986

Cancer : 1^{er} avril 1986

« Quant à ces féroces soldats, je le dis, **mais** c'est pas pour cafter, **bah** y font rien qu'à mugir dans nos campagnes. »

Les gens n'ont pas d'humour : 2 avril 1986

Petites notes : 3 avril 1986

« Quant à ces **putains de salauds de féroces de** soldats [Desproges rit et s'exclame :] **ils m'ont bien eu, là !** [Desproges rit encore plus fort avec le public et ne finit même pas sa phrase. Pourquoi estime-t-il qu'il « s'est fait avoir » ? Lui a-t-on modifié son texte sans qu'il s'en aperçoive ? Sans doute fait-il plutôt semblant que cela soit le cas... En tout cas, cet incident témoigne de ses excellents rapports avec le public qui réagit bien.]

Les rigueurs de l'hiver : 4 avril 1986

« Quant à ces féroces soldats, je le dis, c'est pas pour cafter, mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes, **tabernacle !** » [Desproges déclame cette phrase avec l'accent canadien]

De cheval : 7 avril 1986

La Saint-Coco : 8 avril 1986

Non aux jeunes : 9 avril 1986

[Desproges laisse traîner le « Quant »]

L'aquaphile : 10 avril 1986

« Quant à ces féroces soldats, **qu'ils boivent ou pas de la flotte**, je le dis, c'est pas pour cafter, mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes. »

Libido : 11 avril 1986
[Desproges rit en le disant]

Perverse Mamie : 14 avril 1986

La gomme : 15 avril 1986

Incommunicabilité : 16 avril 1986

Darius et Pompon : 17 avril 1986

Chronique de la haine ordinaire du 18 avril 1986 [sur Rachid l'épicier]
[Desproges mime le mugissement]

De la revue : 21 avril 1986

Queue de poisson : 22 avril 1986

Le coq et la poule : 23 avril 1986

« Quant à ces **putains de** féroces soldats, je le dis, **mais** c'est **vraiment** pas pour cafter, **vraiment** mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes, **ça commence à bien faire !** »
[cette variante est un peu un mélange de chacun de ses ajouts précédents. Desproges finit en renchérisant, avec une gradation dans le ton.]

Les non-handicapés : 24 avril 1986

Les sept erreurs : 25 avril 1986

Encore de la revue : 28 avril 1986

Toujours de la revue : 29 avril 1986

Le printemps : 30 avril 1986
[Desproges insiste sur « nos »]

Petit rigolo : 2 avril 1986

« **Oh putain, j'oubliais la fin !** Quant à ces féroces soldats, je le dis, c'est pas pour cafter, mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes. » [Emporté par son propos, Desproges allait oublier la formule finale.]

Le pont : 5 mai 1986

« **Quant à ces machins** [Desproges rit], quant à ces féroces soldats, je le dis, c'est pas pour cafter, mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes. »

Maso : 6 avril 1986

Chroniques de la haine ordinaire du 7 mai 1986 [histoire de la dame-pipi]

Mitchum : 8 mai 1986

« **Quant à ces féroces metteurs en scène... Pardon !** Quant à ces féroces soldats, je le dis, c'est pas pour cafter, mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes. »

Chroniques de la haine ordinaire du 9 mai 1986 [Cannes]

Les trous fumants : 12 mai 1986

« Quant à ces féroces **nuages**, y **commencent à nous foutre les jetons au-dessus de la tête**. » [Desproges réagit ici à une actualité brûlante, en adaptant sa formule rituelle à un événement catastrophique qui vient de se produire, qui est en cours même de diffusion, celui de l'explosion d'un réacteur de la centrale nucléaire de Tchernobyl.]

Bâfrons : 13 mai 1986

« Quant à ces féroces soldats, je le dis, c'est pas pour cafter, mais **MEUH !** » [Desproges imite vraiment le beuglement de la vache. Il fait toujours implicitement référence au mugissement des soldats. Sa démarche rappelle qu'au sens premier, le verbe « mugir » est appliqué à un animal de l'espèce bovine pour signifier « pousser [un] cri prolongé, vibrant, grave et sonore » et que c'est par analogie que le terme désigne le fait de « pousser des cris violents; parler ou chanter avec une force excessive »⁵²⁸

Tout miel : 14 mai 1986

Ku Klux Klan : 15 mai 1986

« Quant à ces féroces soldats, je le dis, c'est pas pour cafter, mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes **qui vont nous tomber dessus... Bouh, Maman, j'ai peur !** » [Desproges se donne à cœur joie dans la régression infantile afin de faire rire son auditoire].

Sur la grève : 16 mai 1986

Ça déménage : 19 mai 1986

« Quant à ces féroces **déménageurs**, je le dis, c'est pas pour cafter, mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes. » [Desproges rit en prononçant cette phrase. Remarquons qu'il accorde le mot de la fin au contexte de l'histoire qu'il vient de narrer. Remarquons qu'il a finalement remplacé « armoires » (notée sur l'édition Pointdeux) par la version traditionnelle de « campagne », sans doute aussi pour garder une certaine habitude en ne changeant pas tous les éléments de la phrase rituelle.]

Les chroniques de la haine ordinaire : 20 mai 1986 [à propos de Balenciaga et de la cuisine]

« Quant à ces féroces soldats, **je ne sais pas si je vous l'ai déjà dit** [Desproges rit] mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes. »

La belle histoire du crapaud-boudin : 21 mai 1986

Le duc : 22 mai 1986

« Quant à ces féroces soldats, je le dis, **mais j'en ai marre de le dire tous les jours**, c'est pas pour cafter, mais y font rien qu'à mugir dans nos campagnes, **va falloir que je trouve autre chose !** » [Cette remarque montre la lassitude de Desproges à conclure toujours par la même formule.]

Présentations : 23 mai 1986

⁵²⁸ Cf. <<http://www.cnrtl.fr/lexicographie/mugir>>

« Quant-à-ces-féroces-soldats,-je-le-dis,-c'est-pas-pour-cafter,-mais-y-font-rien-qu'à-mugir-dans-nos-campagnes. » [Desproges dit la formule d'une seule traite, comme si cette phrase consistait en un seul long mot. L'attitude de Desproges qui renforce l'idée de son agacement à répéter la même formule conclusive à chaque fin d'émission.]

Jours de fête : 26 mai 1986

Le lion : 27 mai 1986

[Desproges insiste sur « rugir »]

Lettre ouverte aux cuistres : 28 mai 1986

Re-Cannes : 29 mai 1986

Doris : 2 juin 1986

Le bac : 3 juin 1986

Coco-Bello : 4 juin 1986

Pas de formule conclusive. La chronique s'arrête après le jingle. Est-ce l'enregistrement de l'INA qui n'est pas entier ? Ou est-ce que comme elle est assez longue, Desproges a dépassé le temps qui lui est imparti et qu'il a donc fallu couper la phrase finale au montage ?

Figeac : 5 juin 1985

Aurore : 6 juin 1986

Sur le collier du chien : 9 juin 1986

Plaidoyer pour un berger : 10 juin 1986

Coquilles : 11 juin 1986

Non compris : 12 juin 1986

« Quant à ces féroces soldats, je le dis, c'est pas pour, **c'est pas pourquoi ?** [Desproges est perplexe] C'est pas pour mugir mais y font rien qu'à **nous enflorer les steaks.** » [D semble ne plus vraiment se souvenir de ce qu'il a prévu. Comme son temps imparti est limité, il improvise pour ne pas laisser de blancs, de silence à l'antenne et ne déclare pas ce qu'il avait prévu à l'origine : « y font rien qu'à nous déflorer les entrecôtes. », comme en témoigne l'édition Pointdeux.]

Chronique de la haine ordinaire du 13 juin 1986 [à propos des cadeaux de la fête des mères]

À mort le foot : 16 juin 1986

« Quant à ces féroces soldats, je le dis, c'est pas pour cafter, mais y font rien qu'à **baiser** dans nos campagnes. » [rire du public] [Remarquons que Desproges dit finalement « soldats », et non « verrats » comme il l'avais prévu. Peut-être estime-t-il que ce serait finalement trop grossier, pas assez subtil...]

Lettres ouvertes en vrac : 17 juin 1986

Rupture : 18 juin 1986

« **Ah meuh, voilà, meuh qu'y disent dans les campagnes, merde !** » [Quelqu'un dans la salle ayant dit « meuh », Desproges bâtit sa phrase finale sur cette exclamation. Il la dit sur le ton de la colère.]

C'est l'été : 19 juin 1986

« Quant à ces féroces soldats, je le dis, c'est pas pour – **et je commence d'en avoir marre de le dire** [rire du public] - **les féroces soldats, beuha !** » [rire du public] [Desproges montre qu'il en a assez de cette conclusion et aussi qu'il ne sait plus vraiment où il en est et qu'il préfère donc s'en arrêter là.]

Les aventures du mois de juin : 23 juin 1986

Formule habituelle [alors que Desproges avait prévu de dire « Quant à ce sang impur, je le dis, c'est pas pour cafter, mais y fait rien qu'à abreuver nos sillons », comme nous pouvons le constater sur la retranscription des Chroniques dans l'édition Pointdeux. Serait-ce l'expression d'une autocensure ? Cela semble difficilement plausible connaissant les positions de Desproges sur le sujet. Sans doute a-t-il jugé que cette variante était décevant, en dernier lieu, mais nous en sommes réduits à l'hypothèse.]

Les aventures du mois de juin (suite) : 24 juin 1986

« Quant à ces féroces soldats, je le dis, c'est pas pour cafter, y font rien qu'à mugir dans nos campagnes. » [Il manque le « mais ». Desproges avait prévu d'écrire « Quant à ce féroce noroît, je le dis, c'est pas pour cafter, mais y fait rien qu'à mugir dans nos haubans. »]

Chronique de la haine ordinaire : 25 juin 1986 (pseudo suite de la suite)

« Quant à ces féroces soldats, je le dis c'est pas pour cafter - **y'a une très jolie femme à moitié nue à la porte, tu devrais la faire rentrer** - y font rien qu'à mugir dans nos campagnes. » [On se demande à qui s'adresse précisément Desproges... En toute cas, force est de constater que Desproges souhaite intriguer ses auditeurs en les faisant rire jusqu'au bout de l'émission par l'inattendu de ses propos.]

Les hommes en blanc : 26 juin 1986

La Marseillaise : 27 juin 1986

« Quant à ces féroces soldats [Desproges et le public sont vraiment hilares, ils ne peuvent s'arrêter de rire], je le dis c'est pas pour cafter, mais ça m'étonnerait qu'y reviennent. » [rire du public] [Étant donné que cette chronique est la dernière, faut-il entendre « ça m'étonnerait qu'ils reviennent » comme le fait que ce soit Desproges qui ne veuille pas revenir sur France Inter ? Ou simplement que ce chant est tellement suggestif et paillard qu'il fait même fuir des soldats mugissants ? Plusieurs interprétations sont possibles, la signification reste ouverte car Desproges n'a effectivement plus fait d'émissions de radio après les *Chroniques* mais cela semble plus être dû à son état de santé déclinant (il décédera deux ans plus tard.)]

ANNEXE N°16, LE RITUEL DES CHRONIQUES ET LA TRAGÉDIE ANTIQUE

Nous avons vu que *Les chroniques de la haine ordinaire* instaurent un rituel suivi par Desproges et ses auditeurs. Or, il est possible de constater que ce rituel entretient des liens étroits avec celui de la tragédie antique. Pour affirmer cela, nous nous appuyons sur l'étude menée par Philippe Jallageas, *L'humour noir ou la révolte salutaire : sur Pierre Desproges et quelques autres*.⁵²⁹ Dans celle-ci, il montre notamment comment l'humour noir se fait jour dans l'œuvre de Desproges et interroge son articulation avec le tragique. Il rappelle la définition du tragique telle que la donne Aristote dans sa *Poétique* : « c'est le cas d'un homme qui, sans être incomparablement vertueux et juste, se retrouve dans le malheur non à cause de ses vices ou de sa méchanceté, mais à cause de quelque erreur » et montre que « l'erreur, dans le cas de l'humour noir, c'est que l'homme soit né "humain" avec tous les travers et les imperfections que cela implique. »⁵³⁰ La tragédie dramatise cette erreur et ce statut malheureux pour en faire une œuvre littéraire. Or, nous avons constaté que cela est le cas des *Chroniques*, dans lesquelles Desproges se montre toujours déçu des hommes et angoissé face au fait d'exister, d'être au monde et de devoir lui faire face. Cela est notamment manifeste dans la chronique « Non compris » où il montre qu'il n'arrive pas à comprendre les réflexions et réactions de ses contemporains, allant jusqu'à se demander s'ils sont de la même planète. Certes, cette posture d'incompris est ironique. L'ironie étant au sens étymologique l'*eiro gneia*, celui qui feint de ne pas savoir, Desproges fait bien ici semblant d'adopter la posture du naïf pour mieux dénoncer les travers de la société qui l'entoure. Cependant, cette ironie sert précisément à mettre à distance ses angoisses réelles en s'en moquant. Mais le tragique demeure dans le fait que Desproges n'y arrive pas totalement et qu'à certaines chroniques, son pessimisme quant aux hommes et à la condition humaine reprend le dessus. En témoigne la chronique « Sur le collier du chien » où Desproges énumère en un long poème les atrocités dont est capable l'être humain, de l'abandon des animaux l'été à l'irradiation d'enfants par la bombe atomique. L'angoisse de Desproges quant à la maladie, au vieillissement et à l'abandon est aussi palpable dans la chronique « Les sept erreurs » où il énumère sous la forme d'une solution au jeu des sept erreurs les changements dont se rend brusquement compte M. Raymond Lepetit alors qu'il raccroche son téléphone et qui sont les marques de la vieillesse amorcée et de la peine croissante annoncée, la dernière erreur étant « son sourire s'est effacé de l'image. »⁵³¹

En outre, Philippe Jallageas montre que l'humour noir est là pour faire échec au tragique, par l'arme du rire. Pour cela, il cite Stendhal affirmant que « Le plaisir de la tragédie procède de ce que nous savons bien que c'est une fiction ; ou, pour mieux dire, l'illusion sans cesse détruite, renaît sans cesse. Si nous arrivons à croire un moment les meurtres et les trahisons réels, ils cesseraient à l'instant de nous causer du plaisir » et il montre que « cette définition [...] peut, telle quelle, s'appliquer à l'humour noir. »⁵³² Nous accédons ses propos car dans le cas des *Chroniques*, l'auditeur sait que Desproges le berce de l'illusion de lui raconter la réalité. Ainsi,

⁵²⁹ Philippe JALLAGEAS, *Op. cit.*

⁵³⁰ *Ibid.*, p. 46

⁵³¹ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Les sept erreurs », p.132

⁵³² Philippe JALLAGEAS, *Op. cit.*, p. 50

ce dernier a recours à la *mimèsis* pour susciter le plaisir de l'auditeur : il raconte « comme si » les faits lui étaient arrivés et le public fait « comme si » cela était vrai. Il y a donc entente tacite, connivence entre eux. Pour illustrer cela, prenons pour exemple la chronique « Ça déménage » où Desproges raconte comment d'horribles déménageurs effrayants ont semé la terreur chez lui en effectuant son déménagement. Lorsqu'il déclare, à propos de sa femme : « Hélas, ils l'avaient déjà roulée dans le dessus-de-lit [rires] et jetée dans le monstrueux camion noir de leurs forfaits impunis »⁵³³, le public n'y croit pas sérieusement mais fait semblant d'y croire pour rire de la situation qui, distanciée, apparaît cocasse (si cette action violente avait réellement eu lieu dans la réalité, elle aurait suscité l'horreur et l'indignation).

Philippe Jallageas recense en un tableau les structures comparables qu'il est possible de retrouver entre la tragédie antique et deux des émissions radiophoniques de Desproges : *Le Tribunal des Flagrants Délires* et *Les Chroniques de la haine ordinaire*. Nous reproduisons ici son tableau :

Tragédie grecque	Chroniques de la haine ordinaire	Les réquisitoires
Prologue	<i>Voici une émission de radiophonie rien que pour abîmer une belle chanson de Paolo Conte en la coupant au milieu, ça s'appelle les Chroniques de la haine ordinaire.</i>	<i>Françaises, Français, belges, Belges, mon Président, mon chien, Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter, Mesdames et Messieurs les jurés, public chéri mon amour.</i>
Chœur (parodos)	Introduction de Paolo Conte	<i>Bonjour ma haine, salut ma hargne et mon courroux... Coucou</i>
Épisode	Contenu	Contenu
Exode	<i>Quant à ces féroces soldats, ils ne font rien qu'à mugir dans nos campagnes.</i>	<i>Donc X"X" est coupable mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.</i>

Dans le cas qui nous intéresse, celui des *Chroniques*, nous pouvons remarquer que si l'analyse est juste, il est possible de la nuancer davantage. La version du prologue à retenir devrait être, comme nous l'avons montré, « *Les chroniques de la haine ordinaire !* » les variantes, comme celle ici présente devraient être rajoutées au cas par cas, selon les épisodes. L'introduction au discours par le chœur serait donc le générique, avec Paolo Conte comme coryphée et l'épisode, le texte que Desproges déclame à l'antenne, à chaque épisode. Notons que cet épisode est ponctué par une formule de transition rituelle dite par le chœur : « pouf, pouf ». Il faut cependant remarquer, en ce qui concerne l'exode, que celui-ci possède deux versions, alternative d'un même rituel : « Quant au mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée politique, mais ça m'étonnerait qu'il passe l'hiver » jusqu'au 24 mars puis celle mentionnée : « Quant à ces féroces soldats, je le dis, c'est pas

⁵³³ Pierre DESPROGES, *Op. cit.*, « Ça déménage », p. 155

pour cafter, mais ça m'étonnerait qu'ils passent l'hiver ! », jusqu'à la fin de l'émission. Toutefois, il faudrait aussi mentionner dans ce tableau la reprise finale, en clôture de la pièce, par le chœur, incarnée dans le refrain chanté par Paolo Conte. Remarquons qu'à l'instar de la tragédie antique, celui-ci titre la conclusion de l'histoire jouée et narrée : la vie est une comédie, chaque jour renouvelée, tant par nos agissements que par notre condition tragique d'être humain faillible dont le rire apparaît comme la seule échappatoire pour s'en distancier, en opérant un retour critique.

Ainsi, si *Les Chroniques de la haine ordinaire* ne sont pas des tragédies, il est tout de même possible de constater qu'elles en reprennent de nombreux invariants dans leur structure, ceci pour faire implicitement ressortir le tragique de la condition humaine moderne.

ANNEXE N°17, LES VISÉES DE L'ÉMISSION SELON LES DIRES DE DESPROGES AU FIL DES *CHRONIQUES*

Au gré des *Chroniques*, Desproges énonce ou laisse sous-entendre les buts de son émission de radiophonie aux auditeurs. Cependant, force est de constater que Desproges n'est pas toujours honnête et qu'il revêt souvent le masque de son personnage, un chroniqueur misanthrope et féroce individualiste dont il diverge quelque peu dans la réalité, même s'il se refuse souvent à l'avouer. Il ne faut donc pas prendre toutes ces affirmations pour argent comptant. Néanmoins, même si elles ne reflètent pas forcément ses motivations réelles, celles-ci demeurent intéressantes dans la mesure où elles révèlent la posture que veut adopter Desproges, comment celui-ci veut être perçu de ses auditeurs. Nous expliquons ceci plus amplement pour chaque exemple, en détaillant entre crochets ses visées et leurs conséquences.

« Bon, je ne fais pas de la radio pour défendre les gens que j'aime contre les piqûres de moustiques. Ils savent très bien où est le DDT »

La rumeur : 10 février 1986

[par cette formule, Desproges sous-entend, en creux, que Guy Bedos peut se passer de lui pour répondre à Jacques Martin (qu'il réduit à un moustique) car il excelle dans l'art de se défendre par l'humour, et il peut le pulvériser sans son aide, comme en témoigne la métaphore de l'emploi d'un puissant insecticide.]

« Merci à toi, incontinent crétin justement ignoré, merci d'avoir fait sous toi, permettant ainsi à l'humble chroniqueur radiophonique quotidien de trouver matière (je pèse mes mots) à entretenir sa verve misanthropique que les yeux des enfants et la douceur de vivre en ce pays sans barreaux aux fenêtres des dictateurs en fuite font encore trop souvent chanceler. »

Criticon : 19 février 1986

[Desproges se présente à la fois comme un misanthrope rêvant de déverser son fiel au micro. Cependant, l'emploi du terme même de « verve » implique aujourd'hui un certain niveau d'écriture et de vivacité. En outre, Desproges joue avec les procédés de *captatio benevolentiae*. En se présentant modestement comme un « humble chroniqueur radiophonique », il met en place un argument éthique visant à toucher l'auditeur, à l'émouvoir, et à lui faire éprouver en retour de la bienveillance pour lui. Remarquons que

cela est très habile car il arrive à susciter l'intérêt de l'auditeur alors qu'il se dépeint en même temps sous les traits d'un misanthrope, donc comme un personnage peu porté à rendre son affection à l'auditeur.]

« Merci, sinistrissime ruminant, pour l'irréelle perfection de ta bouse, étalée comme un engrais prometteur sur le pré clairsemé de mon inspiration vacillante où je cherchais en vain ce soir les trèfles à quatre griffes de ma haine ordinaire qui s'épanouit jour après jour au vent mauvais qui l'éparpille sur 1 852 mètres grandes ondes [rires] avant la publicité pour le GAN et l'UAP et le journal de Patrice Bertin, mais pour les tunnels, essayez la FM... »

Criticon : 19 février 1986

[Desproges feint de remercier le critique qu'il dénigre car il constitue précisément l'inspiration qu'il lui manquait pour semer sa haine au vent mauvais. En outre, Desproges convoque ici la fonction métatextuelle pour parler du travail d'écriture qu'il doit fournir pour ses chroniques.]

[Le ton snob et abruti qu'adopte Desproges pour signer certains journalistes écrivant qu']
« On se perd en conjectures sur les causes de l'accident, et on murmure dans les milieux relativement bien informés qu'on laisse entendre de source sûre, mis devant l'amas de tôles froissées et de poutres calcinées l'innocente victime ne fait que répéter « c'est affreux, c'est affreux », et gageons que cette soirée n'engendrera pas la mélancolie » [est peut-être le moyen par lequel s'exprime le plus le but de ces chroniques pour Desproges, celui de lutter contre cette « langue de bois [...] chargée » de certains journalistes. Cette volonté remonte sans doute à l'expérience traumatisante qu'il avait vécue à *L'Aurore*, lorsqu'il traitait des faits divers. Desproges souhaite s'exprimer librement et fustiger à volonté pour mieux faire ressortir la véritable qualité de ce qu'il louera.]

Criticon : 19 février 1986

« Ce qui (sans génie je vous l'accorde) me fait bouillir, c'est qu'un cuistre ose rabaisser l'art, que dis-je l'art, l'artisanat du rire au rang d'une pâlotte besognette pour façonneur léthargique de cocottes en papier. Attention, qu'on me comprenne. Je ne plaide pas pour ma chapelle. D'ailleurs, je ne cherche pas à vous faire rire, mais seulement à nourrir ma famille en ébauchant ici, chaque jour, un grand problème d'actualité : ceci est une chronique qui n'a pas d'autre prétention que celle de me faire manger. D'accord ? »

Criticon : 19 février 1986

[Desproges joue là aussi sur un argument éthique : il espère prouver sa bonne foi en montrant que sa critique est désintéressée, ni idéologique ni démagogique. En vérité, cela est très contestable. S'il cherchait simplement à obtenir un salaire pour « manger », il aurait pu se tourner vers l'une des nombreuses propositions qu'il recevait alors. Or, Desproges refusant la compromission, il choisit de faire cette émission car elle correspondait à ce qu'il avait envie de faire et parce qu'il pouvait s'y exprimer librement alors que les autres propositions lui demandait d'être moins provocateur. Ainsi, si Desproges effectue ces chroniques dans le but indubitable de gagner sa vie, ce n'est absolument pas la seule raison contrairement à ce qu'il affirme.]

« Mais qui es-tu, zéro flapi, pour te permettre de penser que le labeur du clown se fait sans la sueur de l'homme ? »

Criticon : 19 février 1986

[Cette critique engage encore la fonction métatextuelle car elle forme une réflexion sur l'acte d'écriture. Pour faire rire les auditeurs, Desproges doit travailler son texte, ce qui représente un travail conséquent.]

« Mais elle est immense, mon cher, la prétention de faire rire. »

Criticon : 19 février 1986

[Desproges refuse que l'on rabaisse l' « artisanat du rire » et témoigne par là-même de la grandeur de son ambition : cette émission doit faire rire le publique. Elle se veut drôle et distrayante.]

« Un film, un livre, une pièce, un dessin qui cherchent à donner de la joie (à vendre de la joie, faut pas déconner non plus), ça se prépare, ça se découpe, ça se polit. Une œuvre pour de rire, ça se tourne, comme un fauteuil d'ébéniste, ou comme un compliment, je ne sais pas si tu vois ce que je veux dire avec ce trou béant dans ta boîte crânienne. »

Criticon : 19 février 1986

[Desproges montre le travail qu'il faut effectuer pour bâtir « une œuvre pour de rire ». Il en profite aussi pour appuyer sur l'importance de l'argent dans ses motivations.]

« Aujourd'hui que j'ai mon émission dans un poste de radio où l'on me laisse dire des mots de toutes les tailles »

Gros mots : 26 février 1986

[Desproges insiste sur son attachement à sa liberté d'expression et plus particulièrement, dans le cas de cette chronique, au fait qu'il puisse dire des « gros mots » à l'antenne s'il en a envie.]

« Ils [les enfants] ne font rien qu'à embêter les parents qui essayent de faire des chroniques dans le poste pour les nourrir. »

Le règne animal : 5 mars 1986

[Desproges ajoute la fin à l'oral, afin d'insister sur le fait qu'il fasse d'abord cette émission pour « nourrir [sa] famille », comme nous avons pu le constater précédemment.]

« En ce qui me concerne, c'est, au demeurant, en pleine conscience de cette évidence que je fais présentement de la radiophonie, dans le but estimable d'épargner aux voyeurs des lucarnes l'image soufflée au Picon-bière de la protubérance cérébro-joufflue qui me tient lieu de présentoir à pipes les jours où je me sens fumeux. »

[Dans le contexte de cette chronique, Desproges explique qu'il est devenu célèbre grâce à son passage au *Petit Rapporteur* car comme lui fit remarquer Jacques Martin, il fut vu par environ trente fois plus de personnes en une seule émission que Louis Jouvet dans toute sa carrière. Il déclare donc avoir une assez haute opinion de lui-même. Or, celle-ci va être mise à bas par un couple de personnes âgées vociférant « C'est le con d'la télé ! ». Desproges affirme donc avec humour qu'il fait de la radio pour ne pas imposer son allure hideuse et conserver un certain mystère quant à son physique pour être moins reconnu dans la vie courante :]

« Avouez que le con de la radio, c'est moins voyant ! »

La gloire : 11 mars 1986

« Qu'on me permette exceptionnellement de consacrer cette chronique à l'expulsion d'un remords qui me ronge. » [Le but de cette chronique va être de rectifier l'article « Pangolin » de son *Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis*, qu'un enfant juge « méchant » à l'égard de l'animal:] « Dis donc, dans tes conneries pour la radio, le mercredi, tu devrais parler des pangolins, pour que les enfants voient bien que c'était pour de rire. »

[Desproges fait ainsi mine de reconnaître sa méchanceté gratuite :]

« Pourtant, dans un petit livre que j'ai publié il y a plus d'un an, et dont je vous recommande vivement d'éviter la lecture, je m'étais permis de porter un jugement sans doute blessant et péjoratif visant à discréditer l'image publique de ce paisible quadrupède. » [Remarquons que par cette chronique, Desproges assure aussi une promotion discrète de son ouvrage, de manière très habile car il conseille au public de ne pas le lire, ce qui va l'intriguer. Cependant, il semble que le but de cette chronique soit ludique avant tout et non commercial car Desproges n'aime pas trop cette technique qu'il fustige chez d'autre. Il cite son ouvrage mais tout en contrebalançant sa publicité voilée par des critiques envers ce dernier.]

Pangolin : 19 mars 1986

« Ma chronique d'aujourd'hui est en réalité une lettre (ouverte) à monsieur Delbouys, directeur général des télécommunications d'Île-de-France, en réponse à la lettre (fermée) qu'il m'a adressée à mon domicile le 27 février dernier. »

Faux jeton : 27 mars 1986

[Le prétexte de cette chronique est de répondre à une lettre. Elle se veut donc une lettre ouverte mais elle va servir autant à foudroyer la mesquinerie bureaucratique des Télécommunications Île-de-France qu'à provoquer l'hilarité du public par de nombreux jeux de mots.]

« Accessoirement, chers auditeurs, n'hésitez pas à me faire part des tracasseries kafkaïennes et autres mesquineries courtelino-ubuesques dont vous seriez victimes. Dénoncez-moi les hauts et les bas fonctionnaires qui vous escagassent les neurones ou vous boursouflent les surrénales du bout de leur incompetence en blouse grise. Je saurais mettre ma haine au service de la vôtre pour défendre, s'il le fallait, la veuve contre l'orphelin. Vous pouvez compter sur moi, je le ferai sans élégance ni mansuétude, avec ce manque de courtoisie dans le ton et cette trivialité dans le verbe qui sont indispensables à la crédibilité de l'insulte. »

Faux jeton : 27 mars 1986

[Desproges propose aux auditeurs qu'ils lui fassent part de ce genre de demande administrative en déclarant qu'il se fera un plaisir d'y répondre hargneusement. Desproges cabotine un peu, ce qui porte un coup à sa posture de misanthrope revendiquée. Il se dit prêt à aider son prochain. Afin que celle-ci reste crédible, il déclare faire ceci au nom de la haine, en mettant la sienne au service des autres, ce qui confère un ton comique aux propos de cet anti-Zorro, notamment lorsqu'il parle de « défendre la veuve contre l'orphelin »]

« En dernier recours je me suis ordonné une séance quotidienne de thérapie de groupe. Tous les soirs. [Desproges rit à l'idée de ce qui va suivre] Sur France Inter. [rires du public] Faut bien que vous serviez à quelque chose, chers auditeurs. Bien. Alors ce soir, nous allons nous défouler l'ego en jouant à « mon moi et mon surmoi sont dans un bateau ». » [Desproges annonce que cette chronique constitue en réalité une « séance quotidienne de thérapie de groupe ». Remarquons qu'il fait mine de renverser les rôles : alors qu'il devrait être au service des auditeurs, il les met à son service, en leur demandant de l'écouter.]

Psy : 28 mars 1986

« Or donc, et trêve de justifications stériles, voilà-t-il pas qu'un adolescent irresponsable offre ce livre à sa maman qui a un cancer. La maman qui a un cancer lit ce livre et m'écrit à moi, Pierre Desproges des « Chroniques de la haine ordinaires » de France Inter de Paris

XVI°. » [Cette chronique a pour but la lecture de cette lettre :] « une lettre triste à pleurer de rire, une lettre drôle à rire aux larmes. J'ai eu aussitôt envie de vous la lire dans cette chronique, avec un minimum de commentaires parce qu'elle n'en a pas besoin. » [Cette lettre donnant raison à Desproges sur le fait de rire de tout, et notamment du cancer, en lui conférant des encouragements, cette chronique a donc aussi pour visée implicite de légitimer les agissements de Desproges que d'aucuns lui reprochent estimant son attitude irrespectueuse.]

Cancer : 1^{er} avril 1986

« Ce qui me coûte le plus [...] c'est de ne pas pouvoir utiliser toutes les notes que je relevais pour vous depuis des semaines avec l'idée d'en alimenter mes chroniques. » [Desproges prend parti de l'annonce imminente qu'il a fait de sa mort pour lier entre elles des éléments disjoints, des notes, dont il voudrait faire une chronique. Cette chronique peut ainsi être composée d'éléments disparates sans donner une impression de chaos.]

Petites notes : 3 avril 1986

« Chers auditeurs, comme vous avez été fort nombreux à le constater, ces chroniques, sous couvert de rigolade, abordent parfois des sujets graves. Votre compréhension à cet égard me touche beaucoup. Je fais bien sûr allusion au volumineux courrier qui m'est parvenu à la suite de l'émission que j'avais consacré le 14 mars dernier au problème angoissant de l'espèce de fil rouge autour des portions de crème de gruyère. »

Perverse Mamie : 14 avril 1986

[Desproges déclare que ces chroniques, bien qu'elles soient drôles en apparence, font souvent la part belle à des sujets graves. Toutefois, si cela n'est pas faux, Desproges s'en sert ici pour opérer un lien entre cette chronique et celle du 14 mars intitulée « Le fil rouge ». Le but de cette chronique va donc être la lecture et les commentaires du courrier qu'il a reçu des auditeurs à la suite de l'affaire évoquée. Remarquons que cela permet aussi aux nouveaux auditeurs de pouvoir rejoindre l'écoute de l'émission plus facilement tout en leur donnant envie de l'écouter à chaque fois car il les frustre de ne pas avoir entendu l'émission à laquelle il fait référence. Il les fidélise, en quelque sorte.]

« À l'heure où débute cette histoire que je finirais bien par commencer de vous raconter avant le coup de gong fatal de 19 heures, comme si l'on pouvait finir de commencer quoi que ce soit en ce bas monde où tout commence par se finir. »

Incommunicabilité : 16 avril 1986

[Alors que le but de cette chronique devait être le récit d'une histoire, Desproges digresse et en profite pour livrer une réflexion métaphysique sur la fuite du temps destinée à relever la futilité de l'attente du spectateur. La phrase joue donc sur les procédés rhétorique déceptifs ce qui est assez rare, le chroniqueur essayant normalement de tenir en haleine son auditeur. Ici, c'est ce qu'a fait Desproges, en digressant, avant de lui asséner cette remarque qui renforce sa déception. Il prend donc aussi du plaisir à manipuler le désir de savoir, de connaissance de l'auditeur, en frustrant sa *libido scendi* pour mieux l'attiser par la suite.]

« Auditeurs assidus de la revue de presse quotidienne de Françoise Gaujour sur France Inter, je m'autoriserais ce soir à empiéter sur les brisées de mon estimé confrère dont les mensurations sont l'une des fierté de la maison Radio France, pour faire à mon tour un bref tour d'horizon des événements qui ont marqués l'actualité récente. C'est bien sûr la situation internationale qui préoccupe au premier chef nos confrères. "On l'a bien vu lors de la récente rencontre de Milan", écrit Gérard Lefurin dans *Je bricole*, "l'utilisation du polystyrène français dans les panneaux d'insonorisation des éléments en kit des caissons

sous vide se généralise Outre-Atlantique au détriment du bois blanc norvégien, et nul en France ne s'en plaindra. » [rires au loin]

De la revue : 21 avril 1986

[Cette chronique, qui offre un panorama, largement inventé, de la presse permet à Desproges de prendre le contre-pied d'une véritable chronique journalistique.]

« J'aimerais abuser de l'entière liberté qui n'est laissée dans ces chroniques pour faire une mise au point qui me tient à cœur depuis mon huitième anniversaire. »

Le coq et la poule : 23 avril 1986

[cf. « Pangolin »]

« Mes chers amis, c'est avant tout en tant que président de l'Association des non-handicapés de France que je m'adresse à vous ce soir. »

Les non-handicapés : 24 avril 1986

[Cette chronique constitue une imitation subversive d'une allocution politique. Elle est intéressante car elle ne peut que rappeler celle de Coluche lors de sa candidature aux présidentielles de 1981. Alors que Coluche s'adressait à toutes les minorités laissées pour compte, Desproges adopte l'optique inverse en ne s'adressant qu'aux personnes « normales ». Avec cette chronique, Desproges paraît en avance sur les positions de son époque, si l'on considère son contenu comme antiphrastrique. Elle contient ainsi de nombreuses critiques implicites comme celle de l'association SOS Racisme par exemple.]

« Enfin, vous me demandez pourquoi j'ai investi dans le rire. Eh bien, c'est pour ces mêmes raisons qui vous poussent à essayer d'en faire autant : j'ai investi dans le rire pour le pognon [Desproges insiste sur ces deux syllabes], pour nourrir ma famille. Selon Bergson qui avait oublié d'être con, sinon il ne serait pas avant Berlioz dans le Larousse [rires], le rire n'est qu'une manifestation de gaîté caractérisée par la contraction des muscles zygomatiques et l'émission conjointe de son rapidement égrenés (exemple : ha, ha, ha). Mais le philosophe, malgré une recherche poussée des effets du rire, en a malheureusement oublié la plus noble conquête : le pognon. [mot dit avec une voix abrutie] »

Petit rigolo : 2 avril 1986

[Cf. « Citicon »]

« Aimer son public, ne pas le mépriser, l'élever à soi, ne jamais s'abaisser à lui, le faire rire, oui, mais pas à n'importe quel prix, pas à moins de 2 000 francs hors taxes le calembour [rires], c'est la clé de la réussite pour le rigolo. [mot dit avec une voix abrutie] »

Petit rigolo : 2 avril 1986

[Desproges énonce encore l'importance du motif de l'argent dans son travail mais il semble falloir davantage retenir le début de la phrase où semble énoncer son éthique d'humoriste : ne pas tomber dans la facilité pour plaire au public que l'on déprécierait alors mais au contraire, le forcer à réfléchir.]

« ils [les personnels de l'audiovisuel] s'insurgent, et j'en suis, à mon humble niveau de pitre son-et-lumière, contre le démantèlement du service public et son évitable corollaire : l'extension anarchique du privé par le biais de marchands de son et d'images peu scrupuleux et beaucoup plus préoccupés de faire grimper les taux d'écoute que de se risquer dans des programmes de qualité. »

Sur la grève : 16 mai 1986

[Cette chronique révèle l'engagement de Desproges, pour une fois énoncé très clairement, en faveur du service public qui explique, pour une part, qu'il ait accepté de produire cette émission.]

« Cette émission, jusque-là, a manqué singulièrement de piété. Ça va changer. Aujourd'hui catéchisme. Prenez un papier et un crayon, mettez-vous à genoux sur le carrelage. Bien. En titre : « je connais bien les grandes fêtes de la religion catholique ». »
Jours de fête : 26 mai 1986

[Desproges fait semblant de dénoncer l'impiété latente de cette émission et de vouloir lui conférer une autre tournure. Cela lui permet d'arriver au sujet qu'il a choisi d'exploiter dans sa chronique du jour : « Les grandes fêtes de la religion catholique ». Il ne faut donc pas prendre au pied de la lettre les intentions qu'il manifeste, d'autant plus que le contenu de cette chronique n'est pas sans équivoques.]

« Certes, [...] vous n'aurez pas un mot de moi, Monsieur Sokoloff, dans votre prochain ouvrage, parce que, plus le temps passe et me presse avant que mort s'ensuive, plus j'ai tendance à écrire pour nourrir *ma* famille et moins j'ai envie d'arroser la vôtre. »

Lettre ouverte aux cuistres : 28 mai 1986

[Cf. « Criticon »]

« Chers amis de France-Inter, il se peut que cette chronique soit la dernière. Considérez-la comme mon testament. [...] À l'heure où j'écris ces lignes, il n'y a plus un bruit dans la maison. Il est près de dix-neuf heures à ma montre. Je ne pense pas qu'ils reviendront ce soir [rires], mais je n'ose pas sortir. [...] C'est pourquoi, cher amis de France Inter, au lieu d'enregistrer cette émission, comme à l'accoutumée, dans un chaleureux studio de Radio France, près de la pulpeuse Patricia Martin [Desproges rajoute cette digression à l'oral], j'émets aujourd'hui de ce réduit obscur aux murs recouverts des graffitis obscènes, scabreux, anodins ou poétique que j'ai moi-même gravé au feutre quand c'était le bon vieux temps, le temps de l'insouciance, le temps d'avant les déménageurs. »

Ça déménagement : 19 mai 1986

[Desproges utilise là encore la fonction métatextuelle pour parler de son travail en cours d'élaboration : il écrit et enregistre cette chronique depuis ses toilettes. Cependant, l'auditeur n'est pas dupe de cette affirmation faussée. Desproges est bien présent dans les studios à la lecture de ce texte puisqu'on entend les rires du public et qu'il lui faut le matériel de radio adéquat. Mais il est obligé d'affirmer émettre chez soi afin que l'histoire qu'il raconte soit crédible. Remarquons d'ailleurs que pour cela, Desproges sait incorporer des éléments véridiques qui apporteront cette touche de réel à l'histoire inventée qu'il raconte. Il a effectivement bien déménagé récemment et les toilettes de son ancienne demeure sont effectivement couvertes de ses graffitis.]

« Dans cette chronique qui se veut haineuse dès son intitulé, il était fatal que je rendisse un jour ou l'autre hommage à monsieur Pierre Doris, à qui nous devons d'avoir été le premier en France à oser expectorer en public les miasmes hilarants de l'humour le plus noir, à une époque où les quelques pitres notoires qui s'en nourrissent aujourd'hui étaient encore le fiel dans les petits pots Blédina. »

Doris : 2 juin 1986

[Cette chronique a pour but de rendre hommage à Pierre Doris, l'un des maître à penser de Desproges.]

« En ce qui me concerne moi-même personnellement dans mon ego tout seul en tant qu'individu isolé moi-même, je suis prêt à faire mon vélo-critique (je n'ai pas de permis de conduire). [rires] »

Figeac : 5 juin 1985

[Desproges ayant déclaré que les « gens qui font des métiers public sont des vendus », cette chronique va lui permettre de faire sa pseudo autocritique.]

« Ma façon désinvolte de célébrer souvent les mérites de ce breuvages sur les ondes »

Figeac : 5 juin 1986

[Cette affirmation pourrait nous faire penser que le but de cette émission serait de faire de la publicité pour certaine marque de vin, ce qui serait le comble pour une personne refusant la compromission. Cela est plus une boutade que la description de la réalité car si Desproges parle assez souvent de vin, il le fait sans citer de nom la plupart du temps. Et quand cela lui arrive, il le fait pour en critiquer la qualité en citant des marques de qualité médiocre telles « Préfontaines » ou « Kiravi ».]

« Malgré les flots de bave haineuse dont je ne cesse de les enduire à longueur d'antenne, les jeunes s'obstinent à affluer à ces enregistrements en plus grand nombre que les rares et sympathiques vieux cons [rires] qui n'honorent chaque semaine ici [rires] de leur chaleureux et ultimes tremblements prégrabataires. C'est à se demander si ces étourneaux d'adolescents, frémissant d'enthousiasme et cloqué d'acné, ne croit pas que je plaisante quand je leur dis que je les hais. » [Desproges termine avec une voix abruti]

Sur le collier du chien : 9 juin 1986

[Desproges montre qu'il critique incessamment les jeunes lors de cette émission et fait mine de s'étonner que ceux-ci continuent à venir assister aux enregistrements et l'écoutent encore.]

« En panne d'inspiration - je voudrais vous y voir... demandez au groupe Indochine si c'est facile d'avoir une idée par jour [rires] -, je réponds en vrac au courrier. »

Lettres ouvertes en vrac : 17 juin 1986

[La visée de cette chronique va donc être de répondre au courrier (inventé pour la grande majorité) des auditeurs. Desproges affirme clairement qu'il manque d'inspiration mais la suite de sa phrase semble lui donner tort. Il semble que cette affirmation soit plutôt un prétexte pour assembler des éléments divers dans une même chronique, comme cela était le cas pour la chronique « Petites notes ».]

« Pour des raisons de bienséance, vous comprendrez, d'abord, Monsieur Moreau, que je répugne par nature à utiliser cette antenne de France Inter à des fins d'autopromotion pour mes autres activités dont je ne cache pas qu'elles sont variées et lucratives »

Lettres ouvertes en vrac : 17 juin 1986

[Cf. « Pangolin » : Desproges évoque son futur spectacle, mais plus dans le but de provoquer l'hilarité du public (M. Jean-Pierre Moreau lui demande par écrit s'il veut faire un second one-man-show et à la fin, les auditeurs apprendront que qu'il s'agit de son impresario), qu'à assurer son auto-promotion.]

« Jusqu'où s'engluera la mièvrerie lelouchienne de ce feuilleton sirupeux à la gloire de la famille française ? C'est ce que vous saurez en écoutant la suite demain, à la même heure sur cette même chaîne, à moins que je ne change d'avis d'ici là, ce qui pourrait bien arriver »

Les aventures du mois de juin (suite) : 24 juin 1986

[à la fin de cette chronique et de la précédente, Desproges relance l'attention du spectateur, l'intrigue, comme s'il s'agissait d'un feuilleton réel, ce qui est le cas entre le premier et le second, mais pas entre le second et le troisième.]

« De nombreux imbéciles subjugués par les débuts prometteurs de mon *curriculum vitae* me réclament la suite. Autant vous prévenir, elle est sans intérêt. Mais enfin bon, vous tombez bien, je commençais à m'épuiser les neurones à débusquer une méchante idée par jour pour accoucher de cette déplorable rubrique. Si si. » [rires]

Chronique de la haine ordinaire : 25 juin 1986 [pseudo suite de la suite]

[Cf. « Les aventures du mois de juin »]

« J'ai honte. J'ai vraiment honte. Je ne réponds pratiquement jamais au volumineux courrier que suscitent ces chroniques. »

La Marseillaise : 27 juin 1986

[Cf. « Perverse mamie » et « Lettres ouvertes en vrac ».]

« Cela dit, quand j'entrevois la possibilité de greffer mon imagination vacillante sur une bonne idée d'un auditeur, j'aurais, convenez-en, tort de me gêner. »

La Marseillaise : 27 juin 1986

[Cette déclaration a aussi pour visée de légitimer la chanson paillardes qui va suivre.]

ANNEXE N°18, REPRISE D'UNE CHRONIQUE, « LA DÉMOCRATIE », PAR DESPROGES AFIN DE RÉALISER UN BILLET D'HUMEUR POUR L'ÉMISSION TAXI

Ce billet d'humeur a été diffusé dans la rubrique « Zorro » de l'émission « Taxi », sur la chaîne télévisée FR3, le 12/09/1986 (durée : 00 : 02 : 12)⁵³⁴

Il est introduit par la comédienne Dominique Valadié qui fut aussi la partenaire de Desproges dans l'émission télévisée *la Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède*. Celle-ci sort d'un taxi de nuit et déclare au chauffeur : « Nous sommes de retour Max, et votre ami Zorro aussi. » Celui-ci répond : « Ah, je suis bien content qu'y revienne celui-là, y commençait à me manquer ! » Suit un générique de six secondes, représentant une antenne émettant d'une planète. On entend la voix de Desproges déclarer : « Comment va le monde monsieur ? Il tourne monsieur. » Dans l'enregistrement que nous avons pu visionner (INA), le son n'est pas coordonné à l'image : le billet d'humeur commence avant que l'image du générique n'ait disparu.

Pendant la lecture de ce billet, des illustrations de photos et de dessins apparaissent à l'écran. Elles représentent des photographies de Silvio Berlusconi, Robert Hersant, Jean Claude Bourret, Rika Zarai, Patrick Sabatier, ainsi qu'un photomontage d'un billet de banque à l'effigie de François Léotard et des dessins sur l'ORTF.

⁵³⁴ « Zorro : Pierre Desproges », *Taxi*, FR3, 12/09/1986, 00:02:12, (producteur : FR3, réalisateur : Guy Seligmann)

Un générique de fin apparaît une fois la lecture terminée, une musique de fond s'élève tandis qu'apparaît à l'écran le nom du réalisateur, Guy Seligmann et la signature de Pierre Desproges.

Retranscription du billet d'humeur lu par Pierre Desproges⁵³⁵ :

« La privatisation de TF1, je ne suis pas pour, je ne suis pas contre, je m'en fous. Bien sûr, les Sorbonnards et les Berlusconiennes ne m'ont pas convaincu. Bien sûr je n'attends rien de bon des orges friqués ni des vautours phagocytaires qui claquent leur bec crochu au crépuscule des lucarnes à vendre.

Mais je n'irais pas pour autant m'intégrer au cortège des cuistres qui versent des larmes de sang et poussent des brames effrayants à l'idée qu'on va dénationaliser Jean-Claude Bourret. **Dans les milieux artistico-intellectuels où le souci que j'ai de nourrir ma famille me pousse encore trop souvent à sucer des joues dans des cocktails suintants de fausses amours**, on se heurte à ces piliers vermoulus de la culture en pot qui hier encore **eussent préféré crever plutôt que** de regarder Guy Lux et qui désormais se tiennent prêts à prendre les armes pour que survive la médiocrité.

Arrêtez vos jérémiades consternants faux-culs qui ne vibrez qu'à **Godard** et n'exultez qu'à Lacan. Vous savez mieux que moi camarade zitronophobes que la télévision d'État ou pas c'est déjà et ce fut toujours la victoire de la merde sur la beauté des choses.

La télévision, d'État ou pas, c'est déjà, ce fut toujours, **pour ceux qui n'aiment pas ça, l'obligation de subir à longueur d'antenne les embrassades poilues des Cro-Magnons footballistiques qu'on vit naguère s'éclater de rire certains soirs de Bruxelles sur le charnier de leurs supporters éventrés.**

La télé, d'État ou pas, **c'est la loi** scélérate des hit-parades et **des tops 50** c'est-à-dire la loi des requins froids et des débiles anglo-maniaques et fossoyeur de la chanson qui pense. **C'est le droit à l'apothéose pour les Rika Zaraï emperlousées gloussantes, reconverties en dondons paramédicales et trempées de cul dans des bidets de verveine.**

La télévision, d'État ou pas, **c'est quand Lubich, Mozart, René Char, Raiser ou n'importe quoi d'autre qu'on puisse soupçonner d'intelligence sont programmés à la minuit pour que la majorité béate des assujettis sociaux puisse s'émerveiller dès 20h30 en rotant son fromage du soir sur le spectacle irréel d'un hébété trentenaire figé dans un sourire définitif de hernie ventrale et offrant des automobiles clé en**

⁵³⁵Étant donné qu'il s'agit d'une retranscription, la présentation et la ponctuation ont été rajoutées par nos soins. Afin de percevoir plus évidemment les reprises qu'effectue Desproges, nous avons souligné celles-ci en **gras**.

main à des pauvresses arthritiques sans défense et dépourvues de permis de conduire.

D'État ou pas, la télé c'est comme la démocratie. C'est la dictature exercée par le plus grand nombre sur la minorité. Dommage qu'on n'ait jamais rien trouvé de mieux que les drapeaux rouges ou les chemises noires pour en venir à bout. »

Il est intéressant de comparer l'évolution d'avec la chronique « La démocratie », telle que Desproges l'avait dite à l'antenne lors des *Chroniques de la haine ordinaire*. Bien que le ton fût déjà sérieux, dans ce billet d'humeur, il est encore davantage tiré vers la gravité. Desproges se révèle beaucoup plus offensant et convaincu comme en témoigne la diction de ses phrases aux inflexions descendantes. Il se veut beaucoup plus polémique, en ne cherchant pas à faire rire mais à provoquer, à déranger, en faisant ressortir ce qu'il estime être les travers de la démocratie, couverts par la mascarade sociale. Remarquons aussi la symbolique qui accompagne sa présentation. En adoptant le rôle de Zorro, Desproges revêt le masque du justicier venant rétablir et rendre cette dernière. Il s'affirme donc comme étant du côté du bien. Toutefois, il semble effectuer en même temps un détournement de cette justice par une subversion des valeurs communément admises : ici, la démocratie passe du statut de valeur partagée et prônée à celle de régime politique inique et cynique tandis que la focale est mise davantage sur la question de la privatisation de TF1 pour n'être ramenée sur la démocratie qu'à la fin, dans l'optique d'effectuer une comparaison frappante (et sans doute peut-être pour Desproges de légitimer le réemploi de cette chronique car puisque « la télé c'est comme la démocratie » l'on peut se servir des mêmes paroles pour parler d'elles).

ANNEXE N°19, LES CHRONIQUES, UNE PREPARATION AU GREVIN

Lorsqu'il écrit ses *Chroniques*, Desproges travaille en parallèle à la création de son second one-man-show, « Pierre Desproges se donne en spectacle ». La première représentation a lieu le 1^{er} octobre 1986 au théâtre Grévin (Paris). Desproges reconnaît d'ailleurs que cette émission est déjà en soi un petit one-man-show. Ainsi, lorsque l'on compare les textes des *Chroniques* et ceux de son deuxième spectacle⁵³⁶, nous nous apercevons de certaines ressemblances flagrantes. Desproges, l'air de rien, profite donc de cette émission pour tester la réception et les réactions du public sur ce qui pourrait devenir la base de son prochain one-man-show. Nous avons recensé les passages de son futur spectacle qu'il a en quelque sorte « joué » à la radio, lors de l'émission. Remarquons qu'outre l'intérêt quant à sa façon de travailler et au rapport qu'il entretient avec le public,

⁵³⁶ Grâce à *Textes de scène*, recueil qui est la transcription fidèle des textes des deux spectacles donnés par Desproges, en 1984 et 1986.

cette analyse permet aussi de voir une partie de la genèse d'écriture de son second spectacle.

Nous avons mis les différents textes qu'il teste dans l'ordre des stretches de son deuxième spectacle. Nous surlignons en gras, ce que Desproges garde.

Psy : 28 mars 1986 : dans cette chronique, Desproges lance à l'oral : « Scepticisme fâcheux dans la mesure où ces temps-ci j'aurais plutôt besoin d'un psy. **Je suis... névrosé et psychotique. Deux désordres extrêmement perturbants quand ils cohabitent pour reprendre, un fois de plus, le cri du crapaud.** [Desproges rit] **Un psychotique c'est quelqu'un qui croit dur comme fer que 2 et 2 font 5 et qui en est pleinement satisfait. Alors qu'un névrosé, c'est quelqu'un qui sait pertinemment que 2 et 2 font 4 et ça le rend malade.** [rires] **Et bien moi qui suis à la fois psychotique et névrosé, je suis tour à tour content que 2 et 2 fassent 4 et déçu, terriblement déçu que 2 et 2 fassent 5. Un jour je me réjouis que les quadrilatères aient quatre côtés, le lendemain je me désole à l'idée que les triangles n'en ont que deux.** » Il reprendra ce passage dans son sketch « Je ne suis pas à proprement parler ce qu'on appelle un maniaque ».

La Saint-Coco : 8 avril 1986 : dans cette chronique Desproges établit une conversation entre lui-même et un « saint laïc », un militant communiste. Le dialogue commence à s'envenimer et le militant le traite d' « anticommuniste primaire ». Desproges rétorque : « Je ne vois pas pourquoi, m'insurgé-je, je serais **anticommuniste primaire** alors **qu'il suffit** d'avoir lu une seule fois *le Capital* **pour devenir aussitôt anticommuniste secondaire.** [...] C'est chiant, oui, dis-je, c'est chiant, voilà la vérité. *Le Capital* c'est... c'est... tiens, **c'est comme l'annuaire : on tourne trois pages et on décroche.** » Ce qui donne dans le sketch « Alors bon, qu'est-ce qu'on fait ? » : « Ne soyons pas anticommunistes primaires. D'autant qu'il suffit de lire Karl Marx pour devenir aussitôt anticommuniste secondaire. Vous avez essayé de lire *Le Capital* ? C'est emmerdant. *Le capital* ? C'est comme l'annuaire : on tourne trois pages et on décroche. »⁵³⁷

Le bac : 3 juin 1986 : dans cette chronique, Desproges donne de faux sujets de bac comme : « **Parmi ces quatre prénoms, un seul n'est pas ridicules. Dites lequel : Bernard-Henri, Rika, Pierre, Jean-Edern ?** [rires] » ou « **Parmi cette liste de mots, cherchez l'intrus : métastase, Schwartzberg, chimiothérapie, avenir.** [rires] » Il reprend ces deux sujets tels quel excepté qu'il fait passer le second en premier, dans son sketch « C'est vrai que je ne suis pas n'importe qui »

Non compris : 12 juin 1986 : dans cette chronique, Desproges fustige Marguerite Duras : « **Même Marguerite Duras, la papesse gâteuse des caniveaux bouchés, m'ennuie.** Ce n'est pourtant pas la moitié d'une conne puisqu'elle fait le même métier que Max Gallo. [rires] Mais j'ai beau me plonger et me replonger dans les feuillets de cul à l'alcool de

⁵³⁷ Remarquons que l'idée d' « anticommuniste primaire » est déviée d'une *Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède*, « Évitez de sombrer dans l'antinazisme primaire » (21/02/1984)

rose de cette **apologiste sénile de l'infanticide**, ça m'emmerde autant que l'annuaire du Lot-et-Garonne. » Cette qualification se retrouve dans son sketch « Hiroshima, mon amour... Quel étrange cri ».

Chronique de la haine ordinaire [sur Rachid l'épicier] : 18 avril 1986 Desproges reprend presque en intégralité cette chronique pour son sketch « Les rues de Paris ne sont plus sûres » : « **Les rues de Paris ne sont plus sûres. Dans certains quartiers chauds de la capitale, les Arabes n'osent plus sortir tous seuls le soir [rires]. Tenez, mon nouvel épicier, M. Rachid Cherquaoui s'est fait agresser la nuit dernière dans le XVIII^{ème}. C'est vrai. D'ailleurs je suis allé lui rendre visite ce matin à l'hôpital, il est mal en point. Je l'aime bien, M. Rachid Cherquaoui, il est arrivé dans le quartier y'a six mois, il venait de racheter le fonds de commerce de M. et Mme Lefranc qui périssait. Il faut dire que pendant les heures d'ouverture de l'épicerie, Mme Lefranc se faisait pétrir par le boulanger [rires] tandis que M. Lefranc en profitait pour aller boucher la bouchère. [rires] Le reste du temps, l'épicier se ratatinait sur des enfilades de ballons de muscadet au *Rendez-vous montmartrois* de la rue Caulaincourt. En compagnie de M. Leroy, le boucher. Les deux hommes s'estimaient mutuellement. Outre qu'ils vauquaient aux mêmes trous, ils avaient en commun une certaine idée de la France faite à la fois de fierté municipale, de foire régionale et de front national. Une haine tenace pour les grandes surfaces, les étrangers et l'eau minérale les rapprochaient encore. Chaque soir, quand M. et Mme Lefranc bourrés à divers titres réintégraient leur commerce, à l'heure de Collaro, ils fermaient vite la boutique pour ne pas rater Bouvard. Tant et si bien que les clients, lassés de poireauter au poireau finir par reporter leurs instincts légumiers crépusculaires vers les uni-mono-prix uniques voisins. « **Femme, nous sommes pris par les gros à la solde de l'étranger** » dit un soir M. Lefranc à Mme Lefranc qui opina du sous-chef car c'était une femme réservée. « **Nous allons vendre l'épicerie.** » Hélas, forcément, l'épicerie, nul n'en voulait. À quelques temps de là, alors qu'il glougloutait ses petits blancs en honnissant le Maghreb, Vichy St Yorre et les établissements Mammouth, M. Lefranc vit venir à lui un petit homme bien mis, quoi que de type Nord-Africain.**

« **Vous êtes bien M. Lefranc ?**

- **Qu'est-ce qui me veut ce melon ?** lança M. Lefranc en prenant à témoin la salle de l'outrecuidance de l'intrus.

- **Je suis pas melon, je suis épicier, dit l'homme, je m'appelle Rachid Cherquaoui, j'ai vu que vous cédiez votre bail, ça m'intéresse.**

- **Ah merde, alors, fit M. Lefranc en retapant sur la table, ça me ferait vraiment chier de voir un fainéant de bicot dans mon magasin. Plutôt crever.** »

Après s'être ainsi bruyamment exhibé, M. Lefranc se dit qu'il ne trouverait jamais un autre gogo. Il signait le lendemain la session de son bail à M. Rachid Cherquaoui. Puis il pris le train à Montparnasse pour aller finir ses jours en Morbihan dans sa villa, *Ker Mein Kampf*, en compagnie de Mme Lefranc qui s'était courageusement consolée de son ultime étreinte dans le pétrin en caressant déjà le projet de baratter le crémier de la rue du Varech de Quimperlot-les-deux-crêpes. On entendit plus parler d'eux.

Dans le quartier, nous sommes très contents du nouvel épicier. Pour des fainnants, c'est incroyable de voir à quel point les épiciers arabes se lèvent tôt et se couchent tard. C'est à se demander quand ils regardent *Les Jeux de 20 heures...* Pour nous, c'est vraiment pratique : le dimanche soir, avant de baisser sa grille, M. Rachid Cherquaoui attend que tout le monde soit rentré de week-end. Dimanche dernier je suis allé chercher une salade et un pain de mie à 9 heures du soir. Il était en train de jouer aux dominos avec un autre marocain qui lui ressemblait beaucoup. « C'est mon frère Mohammed. Mohammed, je te présente un client très très gentil. »

Je dis : « Bonjour, M. Mohammed. Vous êtes aussi du quartier ? »

- Oui monsieur, dit M. Mohammed, je viens de racheter la boucherie de la rue Lamarck. [rires]

- La boucherie... La boucherie de M. Leroy ?

Je m'étonnais que M. Leroy qui avait la même fierté, le même foie et le même front que M. Lefranc ait vendu lui aussi son commerce à un émigré.

- Ah, au début il a fait des difficultés, reconnu M. Mohammed : « je ne traite pas avec les melons. » qu'il a dit. Je lui ai dit : « Mais M. Leroy, on vous aura mal renseigné, je suis pas un melon, je suis blanchisseur. Vous voulez vraiment pas me céder votre boucherie ? » Il était très très en colère. « Ma boucherie, pour en faire un pressing ? Mais y sont pas bien ces ratons ? ! » Moi j'ai dit : Je suis pas un raton, M. Leroy, je vous dis que je suis blanchisseur. Raton laveur à la rigueur, si vous y tenez... [rires]

Et moi : Et alors, ça l'a fait rire ?

- Ah non, y m'a foutu dehors, et on a signé le lendemain.

Avant de me laisser repartir avec mon pain et ma laitue, M. Rachid nous a fait goûter un petit Sancerre blanc 1985 qu'il venait de recevoir très bien, hein, très fruité. Lui-même ne s'en est servi qu'un tout petit fond de verre, par politesse, pour trinquer avec nous. « Je suis moitié musulman, moitié hépatique » dit-il, mais moi je sais bien qu'il préfère le bordeaux rouge. Hier matin, le rideau de l'épicerie Cherquaoui était baissé pour la première fois depuis six mois. M. Mohammed, dans tous ses états m'a appris que son frère était hospitalisé avec dix points de suture au visage. Il avait été attaqué au rasoir par des inconnus la nuit dernière. M. Mohammed et moi nous avons acheté trois anémones et je l'ai accompagné à l'hôpital. Mais c'est vrai, les rue de Paris ne sont plus sûres. »

Chronique de la haine ordinaire [à propos des cadeaux de la fête des mères] : 13 juin 1986 :

Desproges reprend presque en intégralité cette chronique pour son sketch « D'abord, il y a la fête des mères. Ensuite, il y a la fête des pères. Et la fête des enfants ? » : « **D'abord, y'a la fêtes des mères. Ensuite, y'a la fête des pères. Et la fête des enfants ?** Pourquoi ne célébrons-nous pas la fête des enfants ? Pourquoi ces chers petits êtres, chairs de nos chairs, sangs de nos sangs, greffons de nos spermes ne seraient-ils pas loués eux aussi une fois l'an ? C'est la tendre pensée qui me montait au cœur l'autre soir tandis que j'ouvrais machinalement le tiroir aux trésors où la mère de mes enfants et moi-même abritons jalousement les charmants cadeaux qu'année après année les petits anges confectionnent de leurs mains potelées sous la tendre fêrule de la maîtresse d'école

en hommage à leur chère maman et à leur cher papa. **Il y avait là, pêle-mêle, sous mes yeux attendris, six colliers de nouilles [rires], trois bracelets de macaroni, huit vide-poches en pot de yaourt harmonieusement enrobés de feutrine mauve et jaune [rires], cinq boîtes à bijoux « Le Petit », 45% de matière grasse [rires], et trois magnifiques pieds de lampe de chez Kiravi consignées certes, mais quand on aime on ne compte pas [rires]. Pourquoi ne célébrons-nous pas la fête des enfants ? Pourquoi nous et pas eux? Pourquoi** au lieu de leur offrir n'importe quoi n'importe quand, les papas et les mamans de France à leur tour ne paieraient-ils pas de leur personne et n'exécuteraient-ils pas de leurs propres mains quelques présents modestes et sans prétention bien sûr, mais qui s'avèreraient tellement plus précieux aux cœurs de nos tendres petits que ces poupées toutes faites et ces trains électriques sophistiqués et glacés que notre négligence et notre égoïsme nous poussent à leur jeter dans les bras après un baiser furtif sous prétexte que nous n'avons pas le courage de trouver le temps de nous pencher plus tendrement sur leur front gracile au-dessus de leurs grands yeux brillants aux cils battants éperdus d'amour filial inassouvi aux quatre vents de la vie qui va [le public commence à rire de cette phrase qui semble ne jamais devoir s'arrêter] injuste et trépidante **au rythme infernal de nos exigeantes ambitions carriéristes, hein ? [rires]**

C'est promis, c'est promis, je vais vous en donner moi, mes chéries, des jolis cadeaux faits à la main. Y'a pas de raison. [A partir d'ici, le ton de Desproges va aller crescendo jusqu'à la fin du paragraphe] **Je vais vous en fabriquer, moi, des Schtroumpfs pas chers avec deux boulettes de mie de pain et quatre allumettes. Je vais vous en structurer des vaisseaux spatiaux en cageot de patate avec des punaises retournées pour le siège éjectable [rires] et du papier-cul pour la combinaison anti-Tchernobyl. Je m'en vais vous en bidouiller, moi, des vélos-cross sans selle vraiment tape-cul, avec des couvercles de bidon de dioxine pour faire les roues et cette connerie de juke-box de la tante Josiane en guise de guidon. Je vais vous en refiler, moi, de l'amour en kit réchappé des poubelles. Tiens, je suis pas chien, en prime je composerai moi-même le poème [rires]. Et je vous le lirai moi-même, au dessert, avec une révérence au début, une révérence à la fin.**

Je doute de pouvoir atteindre dans le lyrisme les sommets extatiques où votre mère et moi-même fûmes emportés à l'écoute de la bouleversante déclaration octosyllabique de la dernière fête des mères, dont le texte délicatement colorié enveloppe encore le joli cache-pot William Saurin de la dernière fête des pères [rires]. Ah, c'était très beau. Je vous le lis, tiens :

La merveille

Ma vie est un enchantement, quand je m'endors, quand je m'éveille, ou quand je joue à tout moment une fée douce me surveille, elle m'entoure de soins charmants, cette merveille, c'est ma maman.

[Desproges lit d'un ton dégoûté] [rires]

Authentique [rires]. Je dois dire que cette œuvre ne traduit pas fidèlement la réalité. Quand ma fille s'endort, c'est moi qui la couche. Quand elle s'éveille, c'est l'employée de maison qui la lève. Parce que le soir ma femme joue au bridge, et le matin, elle dort. Mais c'est beau comme texte, hein ? Ça vous prend là, là hein ? [rires] **Je me rappelle encore que ma cadette me l'avait lu en aparté la veille du grand jour...** Elle ne lisait pas tout à fait comme moi :

[Desproges lit d'une traite, comme un texte qu'on aurait appris par cœur sans en bien comprendre le sens]

La merveille

Ma-vie-est-un-enchantement-quand-je-m'endors-quand-je-m'éveille-ou-quand-je-joue-à-tout-moment-une-fée-douce-me-surveille-elle-m'entoure-de-soins-charmants-cette-merveille-c'est-ma-maman.

Je m'étais alors permis de lui faire une observation : « Vois-tu ma chérie c'est très beau, c'est très très beau mais vois-tu ça n'est pas très... très personnel ce texte. À huit ans tu devrais être capable d'en écrire un toi-même. »

[Desproges, voix d'enfant pour jouer le rôle de sa fille]

« Mais papa, je suis pas aussi forte en polésie que la maîtresse. »

Desproges : - En quoi ?

Sa fille : -En polésie, je suis pas aussi forte que la maîtresse.

Desproges : - Mais si ma chérie, tu sais c'est pas difficile pour faire un belle polésie, tu prends deux rimes, par exemple, heu... maman et Perrine, tu vois, [an] et [ine], tu colles n'importe quoi devant et puis t'as une très jolie polésie. Je sais pas moi, heu... Tiens, heu... « La merveille », tu gardes le titre, de toute façon garde le titre il était original, il est génial, c'est le pied géant. [Desproges finit avec la voix de la personne stupide et balourde]. Tu gardes le titre. Mais tu fais mieux, regarde :

La merveille

Je m'appelle Perrine, j'aime ma maman, mais elle est dans la marine, c'est emmerdant. [rires]

Sa fille : - C'est même pas vrai !

Desproges : - Quoi ?

Sa fille : - C'est même pas vrai qu'elle est dans la marine !

Desproges - Bon écoute, **là tu chipotes. Attend c'est pas grave, je te la refais.** Écoute bien.

La merveille

Je m'appelle Perrine, j'aime ma maman, mais elle est pas dans la marine, c'est emmerdant.

Sa fille : - **C'est même pas vrai, c'est pas emmerdant qu'elle est pas dans la marine !**

Pouf, pouf,

La merveille

Je m'appelle Perrine, j'aime ma maman, mais elle est pas dans la marine, en ce moment. [Desproges commence d'avoir une voix tendue] **Comme ça tu comprends, si elle change d'avis, si elle s'engage dans la marine, on aura qu'à changer la fin.** [rires]

Sa fille : - Ouais, super, c'est le pied géant ! Mon papa c'est le plus fort !

Je perds mon temps dans le show-biz, j'aurais dû être puéricultrice ! [rires] »

ANNEXE N°20, LE DIRECT, UN RAPPORT LUDIQUE AVEC LE PUBLIC

Lorsque l'on compare les textes écrits des *Chroniques*, selon leur parution en livre, et leur diction à l'antenne, d'après les archives de l'INA, nous constatons qu'elles sont très écrites. En effet, Desproges ne s'autorise que peu d'improvisations à l'oral et en direct. Cela, en admettant que la version papier constitue bien ce que Desproges avait prévu de dire à l'antenne, ce qui semble être le cas car lui-même déclare avoir écrit ces *Chroniques* dans le but de ne pas les retoucher avant leur parution en livre, l'année suivante⁵³⁸. Certes, certains ajouts laissent présumer que Desproges avait tout de même dû rajouter quelques digressions ou développement à sa chronique avant de la dire à l'antenne car celles-ci paraissent tout de même trop structurées, élaborées et travaillées pour qu'il ait pu les inventer en direct. On en veut notamment pour preuve la chronique « Ku Klux Klan » dont plus des trois quart est ajouté à l'oral par rapport à ce que nous pouvons lire sur la version papier. Lorsque les ajouts sont donc importants et rendent douteux une improvisation spontanée, nous le signalerons.

Parmi les ajouts à l'oral que nous pouvons considérer comme improvisés, s'entrecroisent des natures différentes. Les plus courantes sont celles concernant l'adaptation d'un texte écrit à l'oral, visant à lui donner plus de dynamisme et de spontanéité. En effet, les

⁵³⁸ *Apostrophe*, émission citée *supra*

Chroniques ne sont pas conçues pour être lues comme des discours solennels. Elles cherchent un certain naturel dans leur expression qui favorise l'humour, car celui-ci est ainsi rendu plus naturel. Ces ajouts à l'oral sont souvent d'un intérêt moindre, consistant en des apocopes (« D'abord **y'a** la fête des mères » au lieu de « D'abord **il y a** la fête des mères » par exemple) ou des répétitions (« ... de Marguerite Duras. Marguerite Duras, disé-je... » par exemple). Nous ne les feront donc pas figurer dans cette étude car elles ne constituent pas une véritable marge de liberté. De même, nous n'inclurons pas ici les ajouts concernant la fonction phatique. Ceux-ci consistent à créer, maintenir ou vérifier le contact avec le public, et plus généralement, avec l'auditeur, de faire attention à ce qu'il reste bien attentif. Ils se présentent souvent sous la forme « vous voyez », ou « n'est-ce pas ? ».

Mais parfois, il arrive que Desproges s'autorise une véritable marge de liberté significative, en divergeant de son texte, et ce selon des stratégies et des visées différentes. C'est ce que nous allons monter à travers les exemples suivants :

« Non, ne passez pas sur France Musique, c'est pas cochon. » [rires]

La drogue, c'est de la merde : 7 février 1986

Desproges fait le récit d'un spot publicitaire contre la drogue où un adolescent emmène une fillette aux toilettes pour lui donner un sachet en contenant. Alors qu'il raconte qu'il « la pousse dans les toilettes », il joue avec l'horizon d'attente du public qu'il s'ingénie à subvertir : alors que celui-ci s'attend à une scène sulfureuse, il invalide ses présuppositions tout en le faisant passer pour avoir l'esprit mal tourné.

« Oh, vous pouvez taper dans vos mains si vous êtes Républicains... » [s'en suivent alors des applaudissements nourris]

Monégascons : 11 février 1986

Alors que peu d'applaudissements sont suivis lorsqu'il a déclaré « On n'a tout de même pas pris la Bastille que pour en faire un opéra ! », Desproges lance cette invitation à laquelle le public se sent quelque peu obligé de suivre pour montrer qu'il est composé de « bons Républicains ».

« Lors d'un récent entretien à Rome avec Florence David, de France Inter, la meilleur radio pour ceux qui aiment avoir les récents entretiens à Rome avec Florence David entre les oreilles [Desproges insiste sur le « entre » afin que faire comprendre qu'il s'agit d'une allusion au slogan de France Inter], l'omniprésent potentat transalpinofrancophal Silvio Berlusconi [dit avec l'accent italien], soutenait que la plus grande qualité des Français est leur indéfectible certitude d'être toujours et en tout les meilleurs. Et que leur plus grand défaut réside en leur inébranlable sentiment qu'en toute chose et toujours ils sont les meilleurs. Et bien moi, je connais un Italien discret de type non pontifiant qui n'a pas du tout l'impression d'être le meilleur et qui, c'est mon indéfectible et inébranlable sentiment, est le meilleur dans son domaine : celui de la chanson si cruellement menacé en ces temps médiocres par les vandales, les cuistres et les époumonés qui lui pompent l'air et lui coupe la parole. Lui, c'est la chanson, la vraie, la belle, la cazione d'autore [Desproges le dit avec l'accent italien]. Il s'appelle Paolo Conte. Je lui dois l'indicatif de cette chronique, qui est un odieux charcutage d'un chef d'œuvre. »

Paolo : 28 février 1986

Exemple d'ajout à l'oral qui a certainement demandé une réflexion antérieure.

« Il y a sûrement plus d'humanité dans l'œil d'un chien quand il remue la queue que dans la queue de Le Pen quand il remue son œil. » [rires]

Bestiaire : 7 mars 1986

Desproges ajoute cette phrase dont il a déjà éprouvé l'effet (concluant) sur le public à de nombreuses reprises.

« C'est une image, hein, vous pouvez vous brosser tous seuls »

La gloire : 11 mars 1986

Desproges ajoute cela après qu'il a déclaré être le « serviteur » du public. Cette brusque volte-face ironique a pour but de susciter le rire du public.

« Scepticisme fâcheux dans la mesure où ces temps-ci j'aurais plutôt besoin d'un psy. Je suis... névrosé et psychotique. Deux désordres extrêmement perturbants quand ils cohabitent pour reprendre, une fois de plus, le cri du crapaud. [Desproges rit] Un psychotique c'est quelqu'un qui croit dur comme fer que 2 et 2 font 5 et qui en est pleinement satisfait. Alors qu'un névrosé, c'est quelqu'un qui sait pertinemment que 2 et 2 font 4 et ça le rend malade. [rires] Et bien moi qui suis à la fois psychotique et névrosé, je suis tour à tour content que 2 et 2 fassent 4 et déçu, terriblement déçu que 2 et 2 fassent 5. Un jour je me réjouis que les quadrilatères aient quatre côtés, le lendemain je me désole à l'idée que les triangles n'en ont que deux. Alors pour tenir, je suis obligé de me shooter au penthotal et comme il y a pénurie de penthotal, je me défonce au pain complet malgré les risques de brioche. [rires] En dernier recours je me suis ordonné une séance quotidienne de thérapie de groupe. Tous les soirs. [Desproges rit à l'idée de ce qui va suivre] sur France Inter. [rires] Faut bien que vous serviez à quelque chose, chers auditeurs. Bien. Alors ce soir, nous allons nous défouler l'égo en jouant à « mon moi et mon surmoi sont dans un bateau ».

Psy : 28 mars 1986

Cet exemple montre que Desproges inclut souvent dans une digression quelques effets de son futur spectacle, auquel il a déjà réfléchi et dont il voudrait voir l'effet.

Les gens n'ont pas d'humour : 2 avril 1986 : Emporté dans son élan, Desproges appelle son acolyte « Joëlle » et non plus « Sabrina ». Cela montre bien que Desproges est souvent plus attentif aux réactions du public et à l'écriture de ses textes qu'au contenu même (référent) de ses textes.

« le trapèze. Le trapèze, merde [Desproges rit], le trappeur... » [rires du public de son lapsus]

Les rigueurs de l'hiver : 4 avril 1986

Cet ajout montre les aléas de l'oral où un lapsus est souvent possible.

« Capelin »

Queue de poisson : 22 avril 1986

Desproges estime avoir trouvé finalement un meilleur nom pour son personnage (sans doute après réflexion). Il passe donc de Paletot à Capelin.

« (en colère) [...] (de plus en plus en colère) »

Tout miel : 14 mai 1986

Desproges dit à l'oral les didascalies de ce dialogue, comme s'il faisait du théâtre radiophonique.

« Je préfère à peine l'étymologie qu'en donnait Jean-Paul Sartre dans son essai *Les Noirs* et la couleur qu'il écrivit juste avant les Séquestrés daltoniens. [rires] D'après l'auteur de *À quatre pattes Simone*, le mot Ku Klux Klan provient des suffixes latins kilus kalanus, kilus kalanus qu'on retrouve dans Intervilles l'été prochain. [rires] Et du préfixe ku qui nous ramène aux trous, y'a des jours comme ça, tu peux pas en sortir. [rires] Trou ou pas il est de fait qu'Intervilles agrandit le cercle de famille. »

« Quant à Jean-Paul Sartre, il laissera surtout à la postérité le souvenir d'un infatigable apologue des minorités à strabisme, et d'un homme légitimement fier d'avoir consacré la moitié de sa vie à arbitrer les matchs de tennis sans bouger la tête. [rires] »

« Reste une troisième explication. Je répète à l'intention des auditeurs qui se seraient assoupis que vous êtes tous fébriles et impatients de connaître l'étymologie du mot Ku Klux Klan. Et bien il existait jadis, au Moyen Âge, dans le bourg danois d'El Seneur, un concours annuel d'omelettes. Et vous êtes priés de garder vos calembours shakespeariens pour le prochain gala au profit des Enfoirés cancéreux avec le docteur Schwartzenberg en salopette et le groupe Indochine sous radiothérapie. [rires] les participants à ce tournoi devaient confectionner en moins de trente secondes une omelette dans une poêle à queue spiralée. Le public applaudissait plus ou moins fort à l'omelette de chaque sbire. [rires]. Ah, je vous en prie ! Je vous en prie ! Et le vainqueur était nommé Ku Klux Klan, de l'ancien scandinave ku klus (omelette), et klan (le roi). [rires] Mais alors, direz-vous, et vous n'auriez pas tort, Dieu me tapât-je, si possible jusqu'à 22 heures parce qu'après c'est nocturne, mais alors direz-vous, quel rapport se dessine-t-il entre les rois de l'omelette danoise et le mouvement raciste de référence ? Et bien voilà : vous n'allez pas me croire. [rires] Ces Ku Klux Klan, ces rois de l'omelette, séparaient les blancs des jaunes avant de les faire cuire. [rires] Par ailleurs, plutôt que de battre les blancs, ils battaient les jaunes, et laissaient reposer les blancs. Puis, les beurrèrent les jaunes pendant que les blancs se sucraient tous seuls. [rires] Et ils obtenaient ainsi une omelette mongolienne où seuls les jaunes étaient baveux alors que dans l'omelette norvégienne les blancs ont les yeux bleus, d'accord. [rires] Plus tard, quand les colons du sud des États-Unis eurent l'idée charmante de se regrouper sous des chapeaux pointus pour brûler les Noirs, les Juifs et les Catholiques, les richesses socio-philosophiques véhiculées par la vieille légende du Ku Klux Klan danois ne pouvait évidemment que les inspirer. D'autant plus que le premier grand dragon, c'est-à-dire le premier chef du clan faillit clamser de la coqueluche au cours d'une pendaison dans les courants d'air ce qui lui valut le terrible surnom de Klokluch Klams [rires]. C'est de plus en plus amusant, hein ! [Desproges rit] »

Ku Klux Klan : 15 mai 1986

Exemple d'ajout à l'oral qui a certainement demandé une réflexion antérieure⁵³⁹.

« Au nom des trente millions de Français qui n'en ont rien à foutre du sport et des sportifs, mais que le terrorisme musculaire des vingt-cinq autres millions contraints à ingurgiter présentement des tombereaux d'images de sons et d'écrits consacrées aux gesticulations sudo-ripares d'une poignée de quadrumanes en caleçon, je remercie vivement les tennismen qui se cassent une patte et les footballeurs qui ont la chiasse. » [rires]

Doris : 2 juin 1986

Cet ajout à l'oral permet à Desproges d'exprimer une fois de plus sa haine des footballeurs, pour le plus grand plaisir du public (qui l'attend).

« et on respire, des chats couchés sur des... »

Figeac : 5 juin 1985 Desproges s'étouffe un peu.

⁵³⁹ Nous pourrions faire la même remarque pour les chroniques « De la revue », « Encore de la revue » et « Tout miel ».

« Je vous signale par parenthèse, ça, ce que je viens de vous dire c'est un papier qui m'a été commandé par le *Journal du dimanche*, qui peut pas être un journal d'imbéciles puisque c'est le groupe Hachette [rires], et ils m'ont dit qu'ils pouvaient pas le passer parce que c'était pas bien écrit donc vous vous êtes suffisamment nuls pour comprendre, donc je vous le lis à vous, et ça passera dans *Libé* dans la semaine. Voilà. Hum [se racle la gorge] »

À mort le foot : 16 juin 1986

Desproges explique l'origine de cette chronique tout en s'exprimant hargneusement contre le groupe Hachette car son refus est mal passé.

« De toute façon y me laissent faire ce que je veux à France Inter, je peux même dire « zézette » et « Mitterrand, poil aux dents » alors qu'à Radio-Varsovie on a tout juste le droit de dire « Pinochet est un con ». [rires importants]

Les aventures du mois de juin : 23 juin 1986

Desproges ajoute cette allusion subversive à la liberté d'expression de justesse avant qu'il ne doive rendre l'antenne.

« Jusqu'où s'engluera la mièvrerie lelouchienne de ce feuilleton sirupeux à la gloire de la famille française ? C'est ce que vous saurez en écoutant la suite demain, à la même heure sur cette même chaîne, à moins que je ne change d'avis d'ici là, ce qui pourrait bien arriver car je fais exactement ce que je veux sur France Inter ! [rires] Je peux même dire « zigounette » et « Chirac poil aux pattes » [rires]. Alors qu'à Radio-Chili on a tout juste le droit de dire Jaruzelski est un con. » [rires]

Les aventures du mois de juin (suite) : 24 juin 1986

Desproges récidive.

ANNEXE N°21, LE DIRECT, LA DESCRIPTION D'UN MICROCOSME

En outre, tout au long des *Chroniques*, Desproges fait ponctuellement allusion au quotidien dans lequel il enregistre cette émission, et ce dans les ajouts qu'il se permet d'effectuer en direct. Ceux-ci sont donc intéressants car ils nous donnent des informations sur le microcosme, l'univers radiophonique quotidien et restreint qui l'entoure. Certes, toutes les allusions à ce microcosme ne sont véridiques, mais elles portent aussi la subversion même de cet univers pour provoquer le rire du public qui s'en rend compte, ainsi que celui du spectateur (ou tout du moins sa curiosité lorsque celui-ci ne peut déterminer si Desproges invente ou non).

Remarquons que beaucoup de ces éléments (souvent inventés) se trouvent aussi dans les variations des formules initiales et conclusives. Dans ces cas, nous laisseront le lecteur se reporter à l'annexe consacrée à leur analyse.

« On entend pas le bras d'honneur quand je cause dans le poste, j'espère » [rires un peu gênés]

Monégascons : 11 février 1986

Desproges ajoute rapidement cette réplique irrévérencieuse alors qu'il vient de déconseiller aux membres de la famille royale de Monaco d'intenter « une action en

justice perdue d'avance ». Les rires gênés qui suivent cet ajout montrent que le public se sent quelque peu mal à l'aise car Desproges est sans doute trop grossier par rapport à son habitude.

« Monsieur Arthur Conte est, en vérité, une personnalité tout à fait estimable, sinon il ne serait pas avant monsieur Arthur Martin dans le Who's Who. Lequel Arthur Martin n'est autre que le père de Patricia Martin, la troublante réalisatrice de cette émission qui est la fierté de son papa car on n'a pas besoin de l'allumer 20 minutes avant. » [Desproges finit en riant et suscite les rires]

Gros mots : 26 février 1986

Cet ajout constitue un indice précieux sur la réalisation de l'émission qui serait donc assurée par Patricia Martin.

« Je lui dois [à Paolo Conte] l'indicatif de cette chronique, qui est un odieux charcutage d'un chef d'œuvre. D'ailleurs je n'y suis strictement pour rien et par parenthèse, je signale à la police des mœurs que ce viol ignoble est réalisé ici chaque jour par l'Attila en jupons de la bande-son [rires au loin] dont le regard rapace pèse lourdement sur chacune de ces émissions et qui cache maladroitement ses origines draculo-carpates sous les origines éculées de Martin, Patricia pour les intimes, qui sont rares, car elle est affreuse [idem] »

Paolo : 28 février 1986

Cet ajout accrédite le fait que la réalisation soit assurée par Patricia Martin. Il est aussi la preuve que Desproges n'est pas indifférent avec les personnes travaillant avec lui.

« On a entendu le monsieur tousser ? Vous pouvez péter sous la table mais pas tousser au-dessus, ça s'en va... [rires, ainsi que celui de Desproges] Soyons... [adjectif incompréhensible, Desproges semble les exhorter à du sérieux] »

La Cour : le 4 mars 1986

Cette allusion pittoresque montre l'importance et les conséquences du son et du silence dans une émission de radio, du côté du public.

[Vous me faites rire avec votre « pouf-pouf » [rires] c'est nul ! »

Sur la grève : 16 mai 1986

Desproges interpelle directement le public dans la salle. Ce qui révèle aussi qu'il ne s'adresse pas toujours à tous les auditeurs.

« Vous rêvez d'amour, du véritable amour, vous en voulez ? On va vous en donner. Déshabillez-vous [dit très vite d'un ton autoritaire]. [rires] Non, non, complètement. Oui, ça aussi. Bien. France-Intériennes, France-Intériens, voici maintenant en première exclusivité mondiale sur France Inter les 32 positions du « cale-moi sous toi » [rires] avec la participation du professeur Jerry Tulassent [rires étonnés de l'audace provocante de Desproges], professeur de sexologie appliquée à l'université de trouducologie de Vient-ici-sur-mes-genoux [rires]. Je tiens à préciser que j'ai déjà eu l'honneur de recevoir plusieurs fois le professeur Jerry Tulassent il y a quelques années sur les antennes de Radio Monte-Carlo, en compagnie de la troublante Valérie Mairesse et du charmant Michel Denisot. Malheureusement, le bon gros petit prince de la principauté immobilière de Monaco-sur-la-commode [rires] ne supportait pas cette émission qu'il jugeait gravelotte et turgescence et susceptible de pervertir prématurément les petites princesses Stéphanie de *Jour de France* et Caroline de *Télé 7*. [rires] pourtant déjà ouvertes aux choses de Lévy, le fils du grand chambellan juif du palais princier [rires un peu choqués] qu'on appelait alors tire qu'un coup, grâce à ses talents arquebusiers qui le rendait alors plus proche de l'éjaculateur prodige que de l'enfant précoce. [rires] Alors bon, le bon gros

petit prince de la principauté immobilière de Monaco-sur-la commode nous délégua les terribles agents de sa police secrète, bien connues là-bas sous leur terrifiant pseudonyme « les tontons-ma côte d'azur » qui brouillèrent cyniquement les retransmissions en direct des 32 positions du « calme-moi sous toi » du professeur Jerry Tulassent. C'est donc à une premier mondiale que vous allez assister et à laquelle vous allez participer France-Intériennes et France-Intériens car j'espère que vous n'avez pas sournoisement profité du fait que j'élucubrais sur la côte pour recouvrir les vôtres.

Bien, je cède l'antenne au professeur Jerry Tulassent.

Bien [c'est le Professeur qui parle mais Desproges ne change pas tellement de voix, parle juste un peu plus du nez], nous allons étudier aujourd'hui la première position du « cale-moi sous toi ». J'aurais besoin de la collaboration d'une dame. [rires] oui, merci madame. Bien. Mettez-vous là. Alors ça là, n'est-ce pas et ça là. [rires]

Une voix de femme : « Comme ça ? »

Non, pas comme ça, comme ça.

Une voix de femme : « Comme ça ? »

Oui, et ça là.

Une voix de femme : « Là ? »

Oui.

Une voix de femme : « Et bien, dites-moi, c'est épatant professeur Tulassent. Ah oui, vraiment, c'est épatant. » [rires]

Re-Cannes : 29 mai 1986

Desproges joue sur l'imagination de l'auditeur en profitant du fait qu'il ne puisse pas voir ce qui se passe. D'ailleurs, en réalité il ne se passe rien, sinon le public pousserait sans doute des protestations indignées et l'émission serait interdite. Mais Desproges fait comme s'il se passait quelque chose. Dans ce cas-là, il s'adresse donc plus aux auditeurs qu'au public pour qui l'effet est moins réussi puisqu'ils ne peuvent imaginer la scène, l'ayant devant les yeux⁵⁴⁰.

« Est-ce que vous voulez fermer la porte quand j'enregistre des émissions de radiophonie s'il vous plaît, madame ? Merci d'être venue. Les chiottes c'est de l'autre côté. [rires] Bien. C'est pas dans les sujets du bac. »

Le bac : 3 juin 1986

Alors qu'il énonçait les sujets du bac, Desproges s'interrompt pour faire cette remarque. Cela tend à prouver qu'une retardataire est bien arrivée en cours d'émission. Là aussi, l'importance du silence se fait sentir. Remarquons que Desproges fait ironiquement croire que cette dame s'est trompée d'endroit, pour rabaisser son émission, en la tournant en dérision et faire ainsi rire le public en lui montrant qu'il sait aussi ne pas se prendre au sérieux.

« à part cet imbécile »

Sur le collier du chien : 9 juin 1986 Desproges fustige les applaudissements que l'auditeur a pu percevoir alors qu'il affirmait que personne ne riait jamais dans son émission.

« Alors maintenant chers auditeurs, vous allez assister à un massacre parce que le public du studio 109 où nous enregistrons cette émission va m'aider à chanter. Alors passez vite sur RTL ceux qui aiment pas ça [rires]. Les mauvais Français, barrez-vous sur Europe 1. [rires] Un, deux, trois : »

La Marseillaise : 27 juin 1986

⁵⁴⁰ Remarquons que ce procédé (avec des paroles similaires) avait déjà été utilisé dans la *Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède* « Épanouissons notre libido à l'intérieur des liens sacrés du mariage » (09/03/1983)

Au détour de cette phrase, nous apprenons que le public est sollicité pour chanter en cœur avec Desproges et que l'émission se déroule dans le studio 109, un studio d'une cinquantaine de places, ce qui témoigne aussi du succès de celle-ci⁵⁴¹.

ANNEXE N°22, ACCENTS ET TONS ADOPTÉS PAR DESPROGES AU FIL DE SES *CHRONIQUES*

Desproges avait bien compris que le son, sa tonalité, sa puissance et l'évocation qu'il suggérait, était l'une des composantes essentielles d'une émission radiophonie en tant qu'elle constitue le support du discours qu'entend l'auditeur. Afin de rendre son émission plus agréable à entendre et plonger l'auditeur au cœur du récit qu'il lui raconte, Desproges joue avec délice à incarner une foule de personnages au fil des chroniques. En effet, il semble prendre un réel plaisir à adopter un ton particulier à chaque fois qu'il en a l'occasion, comme en témoignent ce jeu sans cesse renouvelé et ses propres rires qui le suivent. Le public présent lors de l'enregistrement paraît aussi beaucoup apprécier ces métamorphoses comme le révèlent les rires qu'elles suscitent.

C'est donc aussi l'un des avantages de la radio sur le livre, celui d'avoir la sonorité des paroles. Cela est frappant à la première écoute des *Chroniques de la haine ordinaire* (enregistrements de l'INA, CD ou même Internet) si l'on ne les connaissait que par leur édition papier, ce qui fut notre cas. Les différents accents et tonalités avec lesquelles joue Desproges confèrent un aspect très vivant au texte, en plus de lui rendre sa rythmique originelle, la diction et le débit sur lesquels il a été lu à l'antenne. Nous établissons une différence de classement entre les accents et les tons que Desproges adopte. En effet, il joue parfois sur la prononciation de mots ou de phrase, sur l'accent qu'il adopte, soit sur la « l'ensemble des traits de prononciation qui s'écartent de la prononciation considérée comme normale et révèlent l'appartenance d'une personne à un pays, une province, un milieu déterminés »⁵⁴². En revanche, parfois Desproges joue davantage sur la tessiture de sa voix pour incarner ses personnages. Nous parlons alors de son ton, soit de la « hauteur de la voix (à un moment donné ou en moyenne). »⁵⁴³

Les différents accents adoptés par Desproges :

L'accent populaire : « mais keument queu ça ceu fait », pour déblatérer les reproches d'un journaliste « d'une ville de province ».

La drogue, c'est de la merde : 7 février 1986

Le même accent pour les répliques du crémier.

Jours de fête : 26 mai 1986

L'accent de la Côte d'Ivoire pour chanter la publicité vantant la Dauphine Renault telle que la chantait « Radio-Abidjan au milieu des années 50. »

⁵⁴¹ Rappelons que nous avons vu que l'émission a changé au moins trois fois de studio d'enregistrement car l'équipe n'arrivait pas à trouver la bonne formule. Mais dès mars semble être mise en route la formule la plus convaincante : une quarantaine de personnes assistent à l'enregistrement et rient librement. Le studio 109 est donc peut-être employé pour enregistrer cette émission depuis le mois de mars.

⁵⁴² Cf. <<http://www.cnrtl.fr/lexicographie/accent>>

⁵⁴³ Cf. <<http://www.cnrtl.fr/lexicographie/ton>>

Pub : 17 février 1986

L'accent arabe, parfois d'une prononciation un peu exagérée, avec des [r] et des [h] très sonores, comme pour la phrase « Cher réceptionniste, dit le ministre, outalib bi alrorfa mia oua tamani ya oua talatin. » ou Desproges surjoue un peu.

Les trois draps du prince d'Orient : 20 février 1986

Cet accent est repris de nombreuses fois comme pour les répliques du chauffeur de taxi de la G7, à l'accent « aussi jovial, [que le jeune homme parisien] mais plus sarrasin. »

Incommunicabilité : 16 avril 1986

L'accent anglais mâtiné d'un fort accent arabe (les [r] sont toujours roulés) lorsqu'il incarne « l'armoire » [à glace] de ce ministre : « De [prononcé th] prince says dat [idem] he would like to get de [idem] room one hundred and thirty eight. »

Les trois draps du prince d'Orient : 20 février 1986

L'accent anglais pour déclarer son dicton prétendument anglais et suranné : « A gentleman is a man who can play the bagpipe and who does not. », à quoi fait écho la voix abrutié du jeune pour la fin de cette réponse : « Les gentlemen d'aujourd'hui ne savent pas jouer de la guitare électrique et ils en jouent. » [rires]

Remarquons que Desproges fait une différence entre l'accent anglais de la duchesse et l'accent vieil anglais du duc de Windsor [plus exagéré] le remerciant en français de leur apporter trois billets de 50 francs lorsqu'il vient à leurs petits soupers. Notons aussi que Desproges écrit l'accent qu'il doit adopter à la lecture de leurs répliques, comme si cela était un dialogue théâtral.

Présentations : 23 mai 1986

L'accent italien et les inflexions propres à Paolo Conte, pour lancer la phrase de conclusion rituelle (on pourrait même douter que ce soit lui qui le dise, s'il n'y avait les rires du public).

Paolo : 28 février 1986

L'accent poitevin du « couple tout à fait insolite en ces lieux [les galeries Lafayette] », ces « deux vieux et gros glébeux à trognes cuites, extradés du bas-Poitou par quelque noce à Paris. » Cet accent est complété par des expressions paysannes du cru telles « Mais qu'ess t'as don ma vieille ? », « M'enfin r'gard'don Raymond bond-là » Ces personnages font tellement rire et le public et Desproges que celui-ci n'arrive pas à garder l'accent jusqu'au bout dans certaines répliques.

La gloire : 11 mars 1986

L'accent québécois pour les dialogues de Pierre Petitpierre et Marion Champdeplomb.

Les rigueurs de l'hiver : 4 avril 1986

L'accent provençal de la fleuriste déclarant « - J'ai faim. Je suis d'Agen [...] Le patron s'appelle Bruno, mais il est pas là. Qu'est-ce que vous voulez ? »

Non compris : 12 juin 198 Remarquons que le jeu de mot à jeûn/Agen dit avec l'accent appelle fortement ceux des chansons de Boby Lapointe que Desproges admirait.

La diction empêchée de Dieu tandis que le médecin l'osculte : « é a o eu ? E i a ? », comme si sa langue était entravée.

Dieu n'est pas bien : 12 février 1986

Les différents tons adoptés par Desproges :

La voix nasillarde et rabâcheuse des censeurs « hur[lant] à la lune morte les cris de leur cœur surgelé » lorsqu'ils énoncent les règles de politesses.

La drogue, c'est de la merde : 7 février 1986

Le ton d'un enfant cafteur.

La drogue, c'est de la merde : 7 février 1986

Le ton paternaliste et rassurant du docteur « plus pieux qu'une cuisse de grenouille intégriste » s'adressant à Dieu.

Dieu n'est pas bien : 12 février 1986

La voix grave, se faisant presque coassement pour les « 33 » prononcé par Dieu une fois que le médecin l'en eut prié, afin de l'examiner.

Dieu n'est pas bien : 12 février 1986

Voix grave, profonde, du « Aaaaaa » prononcé par Dieu une fois que le médecin l'en eut prié, afin de l'examiner.

Dieu n'est pas bien : 12 février 1986

Le ton réprobateur de Dieu après que le docteur s'est exclamé « Ah nom de Dieu ! »

Dieu n'est pas bien : 12 février 1986

Le ton d'une personne souffrant de la gorge : « Répondez-moi franchement : Est-ce que, oui ou non, j'ai l'air contagieux ? [Desproges tousse] Pardon. » Il fait semblant d'être malade discrètement.

La rumeur : 10 février 1986

Le ton un peu niais qu'il adopte pour faire déclarer à Stéphanie de Monaco « je suis contre la tauromachie. Après tout, les taureaux ne sont-ils pas des êtres humains comme les autres ? »

Monégascons : 11 février 1986

Le ton snob de Desproges daignant écouter la requête d'un de ses jeunes auditeurs.

Sur le collier du chien : 9 juin 1986

Le même ton snob est adopté pour mimer comment autrefois l'on présentait ses invités les uns aux autres qui contraste avec l'accent maniéré des jeunes pour se présenter mutuellement : « Un copain, une copine, une copine, un copain. Une copine, une copine, une copine, une copine. Un copain, un copain, un copain, un copain. » (Il faut entendre [un keupin, une keupine, etc.]

Présentations : 30 mai 1986

Le ton abruti et snob qu'il adopte pour signer les nouveaux publicistes déclarant : « on ne dit plus qu'on fait de la pub : on fait de la communication. »

Pub : 17 février 1986

Et qu'il adopte aussi pour caricaturer certains journalistes écrivant qu' « On se perd en conjectures sur les causes de l'accident, et on murmure dans les milieux relativement bien informés qu'on laisse entendre de source sûre, mis devant l'amas de tôles froissées et de

poutres calcinées l'innocente victime ne fait que répéter « c'est affreux, c'est affreux », et gageons que cette soirée n'engendrera pas la mélancolie. »

[Criticon : 19 février 1986](#)

Le ton de la colère : « Merci à toi, sombre crétin justement ignoré, merci d'avoir fait sous toi »

[Criticon : 19 février 1986](#)

Le ton jovial du garçon boucher s'adressant à Catherine après un quiproquo (elle avait cru qu'il était un invité du bal costumé « où les hommes seraient habillés en macs et les filles en prostituées » et lui avait décrit son déguisement).

[Catherine et le boucher : 18 mars 1986](#)

Le ton insistant car très choqué adopté alors qu'il fait déguster un Figeac 71 à la femme de ses rêves : « elle a mis de l'eau dedans. Je ne l'ai plus jamais aimée. »

[L'aquaphile : 10 avril 1986](#)

La voix de l'homme se laissant aller à ses pulsions car la pratique d'autosuggestion qu'il a tenté de mettre en place en regardant le postérieur d'une femme en se disant qu'il ne s'agit là rien que de très banal a connu un échec retentissant : « il tient à peine dans la maiiiiiiin... »

[Libido : 11 avril 1986](#)

L'accent snob de « l'acteur sacré du cinématographe »

[Mitchum : 8 mai 1986](#)

La voix « douloureuse et lasse » d'Ophélie Labrouette, femme hideuse mais dont la voix est d'or.

[La belle histoire du crapaud-boudin : 21 mai 1986](#)

Le ton badin contrastant avec l'énonciation qu'il déclare : « Du jour où ses enfants sont nés, cet homme n'a cessé, au creux de ses nuits blanches et de ses jours noirs, de les entrevoir courant nues sous les bombes, éclatées sous des camions distraits, torturées jusqu'au cœur par les fureurs immondes d'irréfutables monstres, ou roulées sur les vagues, happant les algues à mort en suppliant des yeux pour rattraper la vie. »

[Les aventures du mois de juin \(suite\) : 24 juin 1986](#)

L'accent chevrotant de la plus vieille des « deux bigotes infâmes » déclarant : « Ah ! Vous avez vu, chère amie ? C'est Jean-Pierre Débroge. Il a près un sacré coup de vieux ! » [rires]

[Les hommes en blanc : 26 juin 1986](#)

Enfin, l'un des tons qu'adopte le plus Desproges est celui de la personne stupide et balourde. Cet accent est difficile à décrire, mais saisissant et immédiatement identifiable à l'écoute. Il s'agit d'une voix de gorge que l'on pourrait décrire comme abrutie car traînante et molle. Il l'utilise lorsqu'il veut passer pour un imbécile comme lorsqu'il déclare « il paraît que Jacques Martin est un brave homme. »

[La rumeur : 10 février 1986](#)

Cette voix stupide et balourde est employée pour insister sur le « mou » de « la mise à la retraite anticipée de pantins mous », qui sont les employés « rond-de-cuir » des trois chaînes d'État.

[La pluritélévisionite : 5 février 1986](#)

Cette même voix est aussi adoptée pour donner la définition de scatophile : « ne cherchez pas, ça vient du grec, ça signifie littéralement « **qui aime le caca** ». »

Chronique du 7 mai 1986, sur l'histoire de la dame-pipi

Il l'utilise aussi pour imiter la voix abruti de « 28 % des boulangère » qui, lorsqu'un « client laisse tomber par mégarde une pièce de 20 centimes sur le sol d'un boulangerie au moment de payer sa baguette disent « ah, ça repousse pas ! » »

Petites notes : 3 avril 1986

Desproges emploie notamment cette voix pour caricaturer le « jeune »-type, « fière d'être con, [ce] mina[ble] » Cette voix abruti, traînante et éteinte ressemble à un vague brame.

Non aux jeunes : 9 avril 1986

Il en est aussi ainsi de la voix du jeune apathique qui répond aux question de Delanoë dans l'émission *Direct Gildas* de Philippe Gildas ou de celle du « meilleur limier » que le rédacteur en chef des faits divers de *France Soir* a envoyé couvrir l'événement de la mort d'André Gide.

Tout miel : 14 mai 1986

Cette voix est adoptée, en outre, pour décrire les messages que l'on peut trouver tel « je suis un rebelle » sur les tee-shirts personnalisés qui constituent un véritable phénomène.

C'est l'été : 19 juin 1986

Cette voix est adoptée pour caractériser la personne bornée, vulgaire et inculte, la voix du « beauf » populaire par excellence comme lorsque Desproges déclare : « En bref, c'était super. » après être resté dans un embouteillage de plus de 100 km à partir du tunnel de Fourvière dans une ambiance électrique « d'enfants brailleurs, de corbeaux morts et [de] C. Jérôme à la radio »

Les gens n'ont pas d'humour : 2 avril 1986 Remarquons que dans toute cette chronique Desproges adopte ce ton et un rire feint, pour distancier sa personne de son personnage, parfois particulièrement abject.

Desproges va jusqu'à adopter ce ton pour signer la voix abruti du bœuf meuglant "Il n'y a que Maille qui m'aïlle."

De cheval : 7 avril 1986

ANNEXE N°23, LA RÉPONSE DE DESPROGES AU CARDINAL LUSTIGER LORS DE LA POLÉMIQUE SUR L'ACTE DE RIRE DU SACRÉ

Cette réponse se fait sous forme de lettre ouverte, lue par Pierre Desproges, lors d'un reportage consacré à la question par le journal des informations télévisées MIDI 2⁵⁴⁴. Celui-ci est diffusé sur Antenne 2 le 01/04/1983 (durée : 00:03:11). Desproges s'exprime à la suite d'une intervention de Jean Michel di FALCO, délégué général de « Chrétiens-Médias », se déclarant choqué (à l'image de l'association) par les attaques des humoristes à l'encontre de Dieu. Il s'adresse de son salon à l'archevêque de Paris, Monseigneur Lustiger, la plus haute autorité reconnue par ses détracteurs. Le journaliste qui assure la retransmission, Thierry Calmettes, lui demande : « Pierre Desproges, vous avez décidé à votre tour d'écrire à une haute autorité... » Et Desproges répond : « Oui, parce que je suis indigné moi-même. C'est une lettre ouverte à Monseigneur Lustiger »

⁵⁴⁴ « La réponse de Desproges », *MIDI 2*, A2, 01/04/1983, 00:03:11, (journaliste : Thierry Calmettes, participant : Jean-Michel Di Falco)

Retranscription de la lettre ouverte lue par Pierre Desproges⁵⁴⁵ :

« Cher Seigneur,

Qu'il me soit permis de m'indigner ici véhémentement contre les insupportables attaques portées régulièrement à la télévision à mon athéisme militant par vos camarades de goupillon. Il est intolérable, deux siècles après la séparation de l'Église et de l'État, dans un pays qui pousse la laïcité officielle au rang d'institution nationale que des anti-athées hystériques accaparent l'antenne de la télévision le dimanche matin avec des émissions intitulées, je cite, « la messe du dimanche », dans laquelle les minorités non priantes, non bigotantes et mal bêtifiantes sont méprisées et bafouées, et je pèse mes mots, aux profit de grotesques manifestations incantatoires d'une secte en robe dont le monothéisme avoué est une véritable insulte à Darwin, aux religions gréco-romaines, et à ma sœur qui fait bouddhiste dans un bordel de Kuala-Lumpur. »

Et il rajoute : « Voilà. Je précise que j'envoie par ce même courrier une copie de ce courrier à Dieu et que ça va chier. »

Remarquons que cette lettre pamphlétaire peut constituer un modèle dans le genre. Notons la rigueur de la démonstration et des arguments dans une lettre se voulant pourtant drôle afin de jouer tant sur le domaine de la réflexion (avec les arguments logiques) que dans le domaine de l'affect (avec les arguments pathétiques). L'adversaire, l'Église, est distanciée en parlant d'elle à la troisième personne, ce qui confère une objectivité scientifique à la démonstration de son propos, un surplus de neutralité, comme s'il s'engageait moins personnellement, ce qui est, en réalité, complètement faux. La brièveté de son propos, la concision dont il fait montre ajoute à sa teneur acerbe, voir incendiaire. Enfin, Desproges joue beaucoup sur l'ironie au sens étymologique du terme, *iero gneia* signifiant « celui qui feint de ne pas savoir ». Il adopte la posture du naïf, notamment en appelant l'archevêque « cher Seigneur » alors que le protocole attendrait un « Monseigneur ». Mais par cette posture, l'ironie n'en est que plus mordante car Desproges montre l'orgueil de l'archevêque, le rang qu'il s'octroie (ou que Desproges feint qu'il s'octroie) en le nommant par l'une des désignations du Christ. De même, il joue avec les termes religieux pour les transformer et créer de nouvelles catégories de fidèles (qui ne les mettent pas en valeur). Au cours de sa lettre ouverte, il opère un renversement de la vision commune et de la situation de départ présentées par ses adversaires. Ainsi, ce n'est plus l'Église qui est offensée, mais elle-même qui offense. Notons enfin sa dérision finale : alors que di Falco déclare qu'on ne peut tolérer que Dieu et l'Église soient offensés comme on ne supporte pas que notre mère le soit, Desproges affirme le contraire en donnant l'exemple (inventé) de sa sœur qu'il traite indirectement de prostituée. Remarquons d'ailleurs que pendant cette sortie, on entend un rire incoercible fuser dans la pièce. Avec l'humour final de la « copie » envoyée à Dieu et les menaces infantiles, cette lettre ouverte témoigne du savoir-faire, de la culture et de l'habileté rhétorique de Desproges. Lorsque le présentateur (Noël Mamère) apparaît de nouveau à l'écran, le téléspectateur peut remarquer combien il lui est difficile de réprimer un sourire narquois après cette intervention.

⁵⁴⁵Étant donné qu'il s'agit d'une retranscription, la présentation et la ponctuation ont été rajoutées par nos soins.

ANNEXE N°24, DES ZONES D'OMBRES PERSISTANTES

Liste des *Chroniques* portant la mention « Matériel non trouvé en magasin Bordereau Mastock 1200182 du 24-01-2012 » mais pouvant être entendues car elles ont été remplacées par des « copie[s] faite[s] à partir de K7 personnelles de Mme Desproges, qui remplace[nt] les bandes originales manquantes à l'époque »⁵⁴⁶

<p>36) L'intelligibilité de l'Histoire : 31 mars 1986</p> <p>37) Cancer : 1^{er} avril 1986</p> <p>38) Les gens n'ont pas d'humour : 2 avril 1986</p> <p>39) Petites notes : 3 avril 1986</p> <p>40) Les rigueurs de l'hiver : 4 avril 1986 (semaine du lundi 31 mars au vendredi 4 avril)</p>	<p>46) Perverse Mamie : 14 avril 1986</p> <p>47) La gomme : 15 avril 1986</p> <p>48) Incommunicabilité : 16 avril 1986</p> <p>49) Darius et Pompon : 17 avril 1986</p> <p>50) Chronique de la haine ordinaire du 18 avril 1986 [sur Rachid l'épicier] (semaine du lundi 14 avril au vendredi 18 avril)</p>
<p>83) Sur le collier du chien : 9 juin 1986</p> <p>84) Plaidoyer pour un berger : 10 juin 1986</p> <p>85) Coquilles : 11 juin 1986</p> <p>86) Non compris : 12 juin 1986</p> <p>87) Chronique de la haine ordinaire du 13 juin 1986 [à propos des cadeaux de la fête des mères] (semaine du lundi 9 juin au vendredi 13 juin)</p>	<p>89) À mort le foot : 16 juin 1986</p> <p>90) Lettres ouvertes en vrac : 17 juin 1986</p> <p>91) Rupture : 18 juin 1986</p> <p>92) C'est l'été : 19 juin 1986 (semaine du lundi 16 juin au jeudi 19 juin)</p>

Nous remarquons que ces bandes magnétiques manquantes appartiennent à quatre semaines distinctes. Ainsi, les archives les contenant (sans doute classées par semaines) dont donc été égarées.

Cela a sans doute à voir avec le fait que le dépôt légal dans le domaine de l'audiovisuel ne devient obligatoire qu'en 1992 et n'est appliqué qu'en 1995. Lors de son enregistrement, l'émission n'était donc pas soumise à ces obligations de conservation.

⁵⁴⁶ Comme il est possible de le lire sur les notices de l'INA.

Dates d'enregistrement et titres différant entre les archives de l'INA et l'édition
Pointdeux

Figurent en **gras** les chroniques comportant aussi des problèmes de date.

Version Pointdeux	Version INA	Ce que nous avons pu faire corriger à l'INA
« Misères », 20/03/86	« Chronique du 20/03/86 »	Le titre
« Libido », 11/04/86	« Chronique du 11/04/86 »	Le titre
« Ça déménage », 19/05/86	« Chronique du 26/05/86 » en fait, on entend « Ça déménage »	Le titre
« Jours de fête », 19/05/86	« Ça déménage » du 26/05/86 en fait, on entend « Jours de fête »	Le titre
« Le lion », 20/05/86	« Chronique du 27/05/86 » en fait, on entend « Le lion »	Le titre
« Le duc », 29/05/86	« Lettres ouvertes aux cuistres » du 22/05/86 en fait, on entend « Le duc »	Le titre
« Présentations », 30/05/86	« Re-Cannes » du 23/05/86 en fait, on entend « Présentations »	Le titre
« Re-Cannes », 23/05/86	« Le duc », 29/05/86 en fait, on entend « Re-Cannes » du 23/05/86	Le titre
« Coco-Bello », 14/06/86	« Chronique du 4/06/86 » en fait, on entend « Coco-Bello »	Le titre
« Les hommes en blanc », 20/06/86	« Chronique du 26/06/86 » en fait, on entend « Les hommes en blanc »	Le titre

Certaines notices ne donnaient pas le nom précis de la chronique, tandis que d'autres le désignaient de manière erronée. Nous avons fait rectifier lorsque des corrections s'imposaient. Toutefois, concernant les onze chroniques qui n'ont connu aucune publication, nous n'avons pas pu connaître leur titre original.

Il reste le problème des dates divergentes entre celles figurant sur l'édition papier et les notices de l'INA sur seize diffusions (dont deux en mars et quatre en juin). Nous avons fait part de nos remarques à l'INA mais même-elle n'a pas pu trancher pour déterminer les dates véritables de diffusion.

Table des matières

SIGLES ET ABREVIATIONS.....	7
INTRODUCTION	9
1. PIERRE DESPROGES, UN HUMORISTE SINGULIER	17
1.1. La construction d'une identité.....	19
1.1.1. <i>Une enfance en guerre.....</i>	<i>19</i>
1.1.2. <i>Une jeunesse erratique favorisant la découverte de ceux qui deviendront ses sources d'inspiration</i>	<i>22</i>
1.2. Un homme de médias	25
1.2.1. <i>Ses premiers pas dans le journalisme</i>	<i>25</i>
1.2.2. <i>Ses débuts à la télévision, prémices de la gloire</i>	<i>29</i>
1.2.3. <i>L'aventure de la radio</i>	<i>32</i>
1.2.4. <i>La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède : péripéties télévisuelles</i>	<i>38</i>
1.2.5. <i>Le défi de la scène</i>	<i>40</i>
1.3. « Écrivain » avant tout	41
1.3.1. <i>L'importance de l'écriture, le style Pierre Desproges</i>	<i>41</i>
1.3.2. <i>La reprise : Les Chroniques de la haine ordinaire et le second spectacle au théâtre Grévin</i>	<i>44</i>
1.3.3. <i>« Pierre Desproges est mort d'un cancer. Étonnant, non ? »</i>	<i>46</i>
1.4. En résumé : les Chroniques, signature d'une confluence entre l'« écrivain » et le contexte d'écriture	47
2. L'ÉTUDE DES CHRONIQUES DE LA HAINE ORDINAIRE : DE LA PERCEPTION DE L'ACTUALITÉ À SA CRITIQUE VINDICATIVE	48
2.1. Une année extraordinaire passée au crible de la haine ordinaire	50
2.1.1. <i>« Un cri de haine désespérée d'où perce néanmoins une certaine tendresse » : une présentation de l'émission et de son fonctionnement</i>	<i>50</i>
2.1.2. <i>1986, une année passée au crible de la haine ordinaire.....</i>	<i>55</i>
2.1.3. <i>1986, chroniques d'une année extraordinaire</i>	<i>58</i>
2.2. De la critique de l'actualité à celle de la société.....	65
2.2.1. <i>Un scepticisme face aux bouleversements du monde des médias</i>	<i>65</i>
2.2.2. <i>Une critique de « ces métiers péripatétiques du show-biz et des médias ».....</i>	<i>72</i>
2.2.3. <i>Un rejet du « charity-business » et des luttes antiracisme ciblées</i>	<i>73</i>
2.3. Les Chroniques : témoins des enjeux sociétaux de l'époque	78
2.3.1. <i>La critique de l'émergence de nouvelles valeurs fondées sur l'argent et le culte de la performance</i>	<i>78</i>
2.3.2. <i>La désacralisation des intellectuels et des institutions.....</i>	<i>81</i>

2.3.3. <i>La vision équivoque de Pierre Desproges : genre et sexualité ...</i>	85
2.4. En résumé : une intemporalité qui s'explique	88
3. L'ANALYSE D'UNE EMISSION MAITRISEE : STRATEGIES ET VISEES DESPROGIENNES	90
3.1. Les positions ambivalentes, voire ambiguës de Pierre Desproges	91
3.1.1. <i>La posture misanthropique</i>	91
3.1.2. <i>Un bourgeois complexé</i>	94
3.1.3. <i>Le racisme des Chroniques : un antiracisme ?</i>	96
3.1.4. <i>Un positionnement politique incertain</i>	101
3.1.5. <i>Une écriture duelle.....</i>	105
3.2. La construction des Chroniques.....	108
3.2.1. <i>Analyse des stratégies discursives.....</i>	108
3.2.1.1. Chronologie de l'émission : l'instauration d'un rituel	108
3.2.1.2. Les visées des Chroniques.....	112
3.2.2. <i>Un rôle particulier au sein de l'œuvre desprogienne</i>	114
3.2.2.1. Les phénomènes d'intertextualité	114
3.2.2.2. Une préparation au Grévin	116
3.2.3. <i>De l'écrit à l'oral, l'octroi d'une marge de liberté</i>	118
3.2.3.1. Un rapport ludique avec le public et les auditeurs	118
3.2.3.2. La description d'un microcosme.....	120
3.3. Réceptions, réactions et pérennisation des Chroniques	122
3.3.1. <i>Les réactions en direct de l'auditoire.....</i>	122
3.3.2. <i>Les réactions différées des auditeurs</i>	126
3.3.3. <i>Des zones d'ombre persistantes</i>	129
3.3.4. <i>Les Chroniques de la haine ordinaire, regards contemporains .</i>	131
3.4. En résumé, un chroniqueur novateur	134
CONCLUSION.....	136
SOURCES	141
BIBLIOGRAPHIE	149
TABLE DES ANNEXES	153
TABLE DES MATIERES	276